

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.

CIC. DE Nat. Deor.

AVRIL 1789.

TOME LXXIX.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR,

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

Pour satisfaire au desir de MM. les Souscripteurs, on réimprime sous l'ancien format *les cahiers de Janvier, de Février et de Mars derniers. On fera passer à MM. les Souscripteurs, dans le courant de cette année, ces trois cahiers en un seul volume, qui forme le* Tome LXXVIII.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1789.

OBSERVATIONS

Sur les maladies vénériennes, précédées d'une Lettre écrite à M. DE HORNE, Rédacteur du Journal de médecine militaire; par M. SOUVILLE, correspondant de la Société royale de médecine, médecin pensionné de la ville de Calais, chirurgien-major de l'hôpital militaire (a).

MONSIEUR,

« J'AI l'honneur de vous faire passer

(a) Extrait du Journal militaire.

cinq observations, sur l'usage de l'opium brut, dans des accidens consécutifs de vérole : si vous les trouvez dignes d'occuper une place dans votre Journal, je vous prie de les y placer.

J'ai employé l'opium dans tous les cas dans lesquels M. Stork employoit la ciguë ; dans les obstructions glanduleuses, je n'ai eu nul succès, au contraire, les accidens croissoient en proportion de son usage. Dans les ulcères à la matrice, non-vénériens, j'ai eu l'agrément de charmer les douleurs, mais non de guérir. Dans les maladies de la peau, j'ai été assez heureux. Dans ces sortes d'affections, il falloit le secours des bains, sur-tout quand les sujets avoient la peau dure, rude, et que sa teinte étoit jaunâtre. J'ai été plusieurs fois obligé de suspendre et même de cesser l'opium : actuellement un de mes malades m'a fait l'aveu que s'il continuoit ce remède, il finiroit par se tuer. Il est vrai que sa constitution sèche, irritable, est un des obstacles qui auroient du s'opposer à son usage. Tous, ou presque tous ceux qui ont pris l'opium étoient tristes, moroses, et avoient un air hébété.

« Je me suis servi d'opium avec succès

pour faire reparoître des symptômes vénériens chez les gens suspectés de vérole, et sur-tout les symptômes cutanés, comme on le verra dans ma cinquième observation ».

« Je ne citerai pas tous les cas où j'ai employé l'opium comme accessoire, dans le commencement des gonorrhées violemment inflammatoires, dans les bubons de même espèce, les chancres rongeans, les paraphimosis avec étranglement intense, la gangrène, suite de fortes contusions, le dévoiement; et je ne rapporterai pas les expériences que j'en ai faites comme antivénérien, parce que les malades, à l'hôpital et en ville, auxquels je l'ai administré, ennuyés de ne pas voir disparoître les accidens après un mois de traitement, se sont la plupart rebutés, et que j'ai été obligé de les guérir avec les mercuriels; mais les cas les plus saillans, ceux enfin qui peuvent donner de ce moyen curatif les notions les plus claires, sont à peu-près compris dans ces observations.

Je suis entièrement décidé à abandonner l'opium comme remède principal, et je ne le mettrai en usage que comme accessoire, c'est-à-dire,

conjointement avec les mercuriels. Je suis, &c. »

PREMIÈRE OBSERVATION.

Lafrance, soldat au régiment d'Aunis, compagnie de Mandé, entra à l'hôpital militaire de Calais, le 17 sep. 1785, pour un bubon et des chancres consécutifs. Ce dernier symptôme, après l'usage des remèdes généraux, étoit presque nul, mais le bubon suppura; la suppuration étoit de mauvaise nature: aussi malgré les pansemens les plus méthodiques, les bords de l'ulcère se déchirèrent et se renversèrent d'une manière si irrégulière, que cela formoit un spectacle hideux; il étoit accompagné d'insomnie et de douleurs très-aigues.

Je mis ce malade à l'usage des frictions mercurielles, faites avec l'onguent napolitain double, à la dose de deux gros chacune; on lui en administra douze à un jour d'intervalle les unes des autres; je suspendis pendant quelques jours les frictions après la douzième, et après ce repos, qui ne l'étoit pas pour les douleurs, je lui fis administrer huit autres frictions de trois gros chacune.

Ce traitement fini, l'ulcère ne pa-

roissoit nullement disposé à se cicatriser, au contraire, il s'étendoit de plus en plus. Un dépôt profond au pubis vers la naissance extérieure de la verge, se manifesta bientôt; je l'ouvris, et le pus qui en provint étoit de la plus mauvaise qualité; aussi dégénéra-t-il en un ulcère calleux, très-profond, qui sembloit devoir joindre dans peu de temps celui de l'aine. Je me décidai alors à ne plus revenir aux mercuriels, dont la dose prise me parut suffisante pour rassurer sur tout soupçon vénérien, et qui avoient peut-être occasionné la dégénérescence de l'ulcère; j'y substituai l'opium brut: je débutai par un grain le matin et autant le soir; j'augmentai journellement d'un, et quelquefois de 2 grains, de manière que je parvins à lui en administrer vingt grains par jour, qu'il prenoit en deux fois.

Dès la première semaine de l'emploi de ce remède, j'aperçus un mieux sensible, bien caractérisé par la lenteur de la circulation, la diminution de l'éréthisme général, des douleurs, et par l'affaissement des bords de l'ulcère. Quoique le malade sût que j'employois l'opium, le bien qu'il en res-

sentit l'engagea à me prier de le continuer malgré la rumeur de ses camarades. D'après le calcul fait par M. Dubois, apothicaire-aide-major de l'hôpital, ce malade a pris, dans l'espace de trois mois, quatre onces et trois gros d'opium.

La crise s'est faite par la peau; elle étoit constamment humectée, à un tel point, que cela auroit déplu à ce soldat, si je ne l'avois pas assuré que cette évacuation lui seroit avantageuse. La constipation étoit constante, mais un lavement pris tous les trois ou quatre jours y remédioit. Il ne s'est que peu plaint de stupeur; quand je le soupçonnois un peu étourdi ou assoupi, je lui prescrivois la limonade avec succès.

Quoique les deux ulcères tendissent, à la fin du traitement, vers la cicatrice, les chairs ont néanmoins toujours été blafardes; mais malgré ce défaut elle a été solide, et il n'est sorti de l'hôpital parfaitement satisfait de son état, que le 24 janvier 1786.

J'ai eu occasion de revoir depuis ce soldat, qui jouit de la santé la plus parfaite.

IIe. OBSERVATION.

L'Orange, soldat au régiment de Vivarais, compagnie des chasseurs, se présenta à l'hôpital le 31 octobre 1785, pour des soupçons vénériens, qui parurent fondés, et pour des douleurs atroces à la partie moyenne des deux tibia, douleurs qui augmentoient tellement d'intensité pendant la nuit, qu'il ne pouvoit ni dormir ni faire son service le lendemain. Il avoit pris du mercure, tant intérieurement qu'extérieurement, en assez grande quantité pour être fondé à le croire exempt de virus vénérien.

Une toux fréquente qui le tourmentoit, sa maigreur et une disposition prochaine à la phthisie, me firent d'ailleurs redouter l'usage réitéré des mercuriels, sous toutes les formes possibles; le malade même y répugnoit. Il motivoit sa répugnance d'une manière à me convaincre qu'il connoissoit sa constitution. Je lui proposai alors l'eau d'orge, avec le lait et l'opium, il accepta ces deux moyens avec une confiance réfléchie.

Il commença l'usage de ce remède le 20 novembre, aux doses ci-dessus

énoncées ; il en prit huit grains le matin, et autant le soir ; je voulois aller jusqu'à dix en deux fois, c'est-à-dire, à vingt par jour, mais j'en fus empêché par une sécheresse extrême qu'il ressentit à la poitrine, par le tremblement successif de ses mains, par des étouffemens et une constriction qu'il éprouvoit à la gorge. Ces deux derniers symptômes nerveux étoient quelquefois si pressans, qu'on fut nécessité, la nuit, de lui donner des secours, tels qu'une situation plus commode, une potion anti-spasmodique, le renouvellement de l'air ambiant, et l'éloignement du poële, dans lequel on ne brûle que du charbon de terre en ce pays.

Pendant l'espace de deux mois, ce malade a pris deux onces deux gros d'opium : cette dose a suffi, et il est sorti le 25 décembre en bon état.

La crise s'est opérée par les sueurs et les crachats : je n'ai pas eu occasion de le voir depuis.

IIIe. OBSERVATION.

Ficatier, soldat au régiment d'Aunis, compagnie de Mandé, ayant des chancres à la verge, une gonorrhée et un bubon prêt à suppurer, requit mes

soins à l'hôpital, le 23 juin 1785; les frictions mercurielles et les bains dissipèrent les chancres, mais le bubon s'ouvrit spontanément. Le pus qui en sortit étoit ichoreux et de mauvaise odeur: tout annonçoit la dissolution sensible de ses humeurs. En conséquence l'ulcère augmenta d'étendue, malgré le régime et les frictions; ces dernières furent poussées jusqu'au nombre de seize, et les choses n'en furent pas mieux. Je le mis alors à l'usage de l'opium aux doses ci-dessus indiquées, et je le maintins à celle de vingt grains par jour, jusqu'à sa parfaite guérison, qui fut le 12 octobre 1785.

J'ai été obligé de suspendre de temps en temps ce remède, autant par la crainte qu'en avoit le malade, que parce qu'il feignoit de souffrir. La quantité prise a été néanmoins de trois onces et quelques grains.

Sa gonorrhée, qui étoit très-abondante, et qui lui avoit fait éprouver des accidens les premiers jours de son entrée à l'hôpital, a disparu sans aucun traitement particulier.

IVe. OBSERVATION.

Elrote, fourrier des grenadiers au

régiment de Viennois, se présenta à l'hôpital le 3 mars 1786, pour un ulcère à la gorge, avec carie aux os palatins, ulcérations aux amygdales, ainsi qu'au voile du palais; accidens dont il étoit affecté depuis deux ans, époque à laquelle il avoit fini un traitement anti-vénérien par le mercure, pour des chancres et un bubon, lesquels derniers symptômes avoient disparu pendant l'usage des remèdes. Ayant éprouvé pendant deux ans l'insuccès de divers moyens médicaux pour son ulcère à la gorge tel qu'il est dépeint, ne pouvant avaler qu'avec la plus grande difficulté, et ne faisant que peu de service, je lui proposai l'opium : il accepta d'autant plus volontiers ma proposition, qu'il avoit de la répugnance pour tout remède mercuriel, auquel il attribuoit sa mauvaise santé; et qu'il avoit d'ailleurs connoissance de plusieurs cures opérées par l'opium.

Je commençai par un grain, et j'en augmentai graduellement et journellement la dose, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à trente; je maintins le malade à cette dose, divisée en trois temps, jusqu'à ce que les symptômes de la gorge fussent détruits; alors je revins

à celle de vingt grains par jour, et je la continuai jusqu'à son parfait rétablissement : la crise a paru se faire, tant par la peau que par les urines : ce malade n'a éprouvé ni stupeur, ni tremblement des mains ; il ne s'est pas plaint de constipation : il a pris pendant l'espace de trois mois et quelques jours, cinq onces d'opium.

Il est depuis officier ; il jouit d'une santé parfaite, et se félicite tous les jours d'avoir suivi mon avis.

Ve. OBSERVATION.

Un officier, à la veille de se retirer de son régiment, avoit des soupçons vénériens bien fondés; il en craignoit les suites ; il desiroit de se tranquilliser, et avec d'autant plus de raison, qu'il étoit décidé à se marier.

Après des questions multipliées sur sa vie passée, ses craintes me parurent motivées ; et pour y donner toute l'authenticité possible, je l'engageai à prendre de l'opium ; en l'assurant que s'il étoit réellement attaqué d'un vice vénérien, caché, il en paroîtroit à la peau ou ailleurs des symptômes non équivoques.

En effet, il n'eut pas plutôt pris une demi-once d'opium en tout, dose à laquelle il parvint successivement, qu'il survint à la peau des pustules. Je supprimai alors l'opium, et je l'engageai à se faire traiter par les frictions. Un chirurgien distingué l'a traité dans sa patrie, par cette méthode, avec succès.

VIe. OBSERVATION.

Grébé, soldat au régiment d'Aunis, compagnie de Salton, âgé de quarante ans, d'une constitution bilieuse, peu irritable, tant au physique qu'au moral, et bien organisé, s'est présenté à l'hôpital militaire de Calais, le 10 mai 1787, pour des pustules sèches répandues sur presque toute l'habitude extérieure du corps, et notamment sur la poitrine, tant antérieurement que postérieurement; elles étoient les suites des chancres sur le prépuce et le gland qu'il avoit eus il y a six mois, accidens pour lesquels il avoit pris quinze frictions, après les remèdes généraux.

Ne s'étant pas exposé depuis à contracter de nouveaux symptômes vénériens, je ne crus pas devoir lui administrer les remèdes mercuriels; il m'a-

voit d'ailleurs annoncé, à sa première visite, qu'il préféroit de sortir de l'hôpital plutôt que de recourir à ce moyen; je lui proposai l'opium conjointement avec les bains, le petit-lait, la limonade; je débutai par un grain matin et soir, et j'augmentai journellement d'un grain jusqu'à la dose de vingt. Parvenu à cette dernière dose, je l'y maintins : les pustules, traitées ainsi pendant soixante jours, n'ont cependant que peu cédé. J'ai été nécessité, non pour les faire disparoître, mais pour les diminuer, d'employer des lotions de tabac. Le malade, ennuyé de la longueur du traitement, de son peu d'efficacité, quoiqu'il n'ait éprouvé ni stupeur, ni tremblement, ni sécheresse à la poitrine, a demandé sa sortie; je la lui ai accordée le 12 juillet, soixantième jour de son traitement : la dose totale d'opium a été d'une once et demie.

Cette observation, prise parmi plusieurs du même genre, semble prouver que l'opium n'est pas toujours suffisant pour faire promptement disparoître tous les accidens consécutifs de la vérole, et que sa lenteur à opérer sera toujours un obstacle à son admi-

nistration dans les hôpitaux militaires, dont le séjour plus ou moins long, est souvent suivi de la dissolution des humeurs, principalement dans le voisinage de la mer.

PREMIERE OBSERVATION

Sur une maladie vénérienne, guérie par l'extrait de ciguë et les frictions administrées concurremment ; par M. CHARMEIL, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Mont-Dauphin.

J'AI donné dans ma topographie médicale sur la ville de Mont-dauphin et de ses environs, plusieurs observations sur l'efficacité de l'extrait de ciguë, combiné avec le mercure, ou administré, pendant les frictions, dans le traitement des maladies vénériennes (*a*) : voici encore deux exemples en faveur de ce remède ; je m'empresse d'en faire part.

(*a*) *Voyez* le Journal de médecine militaire, tome iij, pag. 397.

Jacob Sleyner, caporal de la compagnie de Watteville, grenadier au régiment d'Ernest Suisse, attaqué depuis trois ans de la maladie vénérienne, qui n'avoit pu céder aux différens traitemens qu'il avoit subis dans les hôpitaux du roi, à cause des violens effets du mercure sur sa bouche, et de la salivation qui en résultoit, est entré à l'hôpital de cette place, le 28 novembre 1783, attaqué de fièvre tierce, dégénérée en fièvre continue, qui le menaçoit de marasme. Il étoit couvert de taches livides, de pustules, d'ulcérations à la bouche qui caractérisoient le scorbut; il avoit en outre une violente douleur à la tête qui devenoit insupportable tous les soirs : il s'y joignoit des douleurs lancinantes, vagues sur les autres parties du corps, et une exostose considérable sur la partie supérieure antérieure du tibia gauche. Ce malade exténué faisoit plus craindre pour une mort prochaine, qu'il n'y avoit à espérer pour sa guérison. Cependant il fut purgé le 29; il prit ensuite douze bains, pendant lesquels il reçut de deux jours l'un, une friction d'un gros de pommade mercurielle; il faisoit en même temps usage de l'ex-

trait de ciguë pour modérer l'effet du mercure (*a*). Ce premier traitement me paroissoit d'autant mieux convenir, que je prévenois par-là un dépôt dont le cerveau étoit menacé. Ce malade, sans être mieux pendant les préparations, m'a cependant laissé l'espoir de continuer les mêmes remèdes. Il a été repurgé après les bains, il a reçu encore treize frictions, huit d'un gros, trois d'un gros et demi, et deux de demi-gros; ce qui, joint à six frictions d'un gros pendant les bains, forme deux onces trois gros et demi d'onguent napolitain double. Il a commencé l'extrait de ciguë par huit grains, matin et soir, augmentant chaque jour de deux grains jusqu'au 16 février; ce qui fait sept onces vingt-deux grains d'extrait de ciguë : il avoit cessé quelques jours avant les frictions.

Il a été purgé huit fois pendant le traitement, y compris les deux médecines dont j'ai parlé. Sa boisson ordinaire a été une légère tisane de squine;

(*a*) On comprend qu'en ce cas, l'extrait de ciguë agit à-peu-près de la même manière que l'opium, & peut lui être substitué dans quelques cas.

il n'a pu supporter, pendant ce temps, que quelques légères panades et sur la fin le lait : il s'est mieux trouvé vers le dix-huitième jour. Les symptômes vénériens ont disparu ensuite peu-à-peu ; l'exostose a été détruite ; la fièvre a cessé ; les gencives qui étoient livides et sanieuses, se sont affermies ; la salivation a été modérée et n'a causé aucune altération à la bouche ; enfin il est sorti radicalement guéri le 28 février.

IIe. OBSERVATION.

Johannes Schmed, fourrier au même régiment, compagnie lieutenante-colonelle, malade depuis près de deux ans et demi de la vérole, avoit aussi été traité plusieurs fois dans les hôpitaux du roi, par les frictions qu'il n'avoit supportées que difficilement, à cause des désordres qu'elles occasionnoient dans la bouche et le gosier. Il est entré à l'hôpital de cette place le 6 décembre 1783, attaqué de fièvre continue, couvert de pustules, d'ulcères très-considérables, et menacé de marasme : il y avoit de plus un ulcère chancreux le long des os propres du nez, depuis leur cartilage jusqu'à qua-

tre lignes au-dessus de l'apophyse nasale du coronal ; ces os étoient à découvert, et les bords de l'ulcère renversés ; il existoit un second ulcère chancreux sur l'arcade surcilière gauche, qui étoit aussi découverte. Il a été saigné, purgé, avant et après ; il a pris quatorze bains, ensuite vingt-une frictions ; savoir, cinq d'un gros et demi, douze de deux gros, et quatre de deux gros et demi ; il a pris en outre huit onces d'extrait de ciguë, administré comme au précédent ; il a été purgé quatre fois, et a fait un usage constant de la tisane de squine. La salivation n'a point incommodé le malade ; il est sorti radicalement guéri, le 20 février suivant.

IIIe. OBSERVATION.

Qui contient en outre les effets singuliers et violens d'un anthrax ou pustule maligne.

Le nommé *Henri Crux*, âgé de quarante ans, d'une forte complexion, caporal de la compagnie de Bolle, régiment de Sonnenberg Suisse, étant couché au bivouac, la nuit du 5 au

6 septembre 1784, éprouva une démangeaison douloureuse sur la partie moyenne externe de l'avant-bras droit. Il se présenta, le 6 au soir, à l'hôpital : le chirurgien de garde n'ayant aperçu qu'une pustule jaunâtre, de la grosseur d'un pois, se contenta d'y appliquer une décoction résolutive. Le malade passa une nuit assez fâcheuse, tourmenté par des inquiétudes et des cardialgies, quoiqu'il n'eût pas le pouls fort animé.

L'inspection que je fis, le 7 au matin, du bouton qui étoit alors entouré d'un cercle rouge, de la largeur d'un écu de trois livres, et de petites phlyctènes, me fit craindre la piqûre d'un insecte, comme celle du scorpion, assez commun ici ; ce qui m'engagea à faire donner au malade quelques doses d'alkali volatil. L'inflammation phlegmoneuse qui ne tarda pas de se montrer dans les environs, m'obligea de prescrire la saignée, qui fut répétée vers le soir. La rougeur et l'engorgement considérable de toute cette extrémité, depuis la main jusqu'à l'épaule et même sur la poitrine, survenus pendant la nuit, me forcèrent encore, le 8 au matin, à prescrire une troisième

saignée, toujours du bras opposé. Cette dernière opéra peu-à-peu un soulagement marqué, et successivement la disparition de la tumeur : ce transport subit de l'humeur changea aussi-tôt l'état du malade ; un assoupissement léthargique, la perte de connoissance, une oppression violente succédèrent à l'insomnie et aux douleurs. Je ne vis d'autres ressources, pour remédier aux effets inattendus de la saignée et rappeler le virus, que l'application des épipastiques sur la pustule et les jambes : ce topique produisit l'effet que j'en espérois.

Le 9 au matin, le malade avoit repris connoissance; les jambes fournirent beaucoup de serosité ; les bras et l'avant-bras étoient gorgés plus que jamais ; les alentours du bouton noircirent, et bientôt après tout le membre prit la même teinte : quelques indices de fluctuation vers la partie supérieure interne de l'avant-bras, me firent appliquer les cataplasmes anodins un peu camphrés, et je donnai pour boisson le petit-lait camphré.

Le 10, même état, même pansement et même régime.

Le 11, la gangrène parut évidem-

ment sur toute l'étendue du bras et de l'avant-bras. Je fis l'ouverture d'un dépôt à la partie supérieure interne de l'avant-bras, entre les muscles long-palmaire et le sublime; il en sortit une grande quantité de sérosité purulente, verdâtre. Je fis administrer à ce malade, trois verrées de décoction de quinquina camphrée.

Le 12 au matin, toute la peau étoit desséchée et noire; je fis des scarifications profondes sur plusieurs parties du bras et de l'avant-bras; j'ouvris un second dépôt sur la partie moyenne du long extenseur de l'avant-bras, proche l'aisselle, qui fournit la même matière, et je donnai trois verrées de décoction de quinquina camphrée.

Depuis le 12 jusqu'au 28, la gangrène a disparu avec la peau et tout le tissu cellulaire, depuis l'épaule jusqu'à la main, hors quelques portions sur le coude et sur le muscle deltoïde, sans avoir endommagé les muscles, les nerfs et les vaisseaux qui étoient merveilleusement disséqués; ce qui formoit un spectacle en même temps effrayant et curieux, mais devenoit très-embarrassant pour les pansemens. Jusque-là le malade avoit observé une

diète très-sévère; l'usage du quinquina en décoction lui a été continué intérieurement, mais il a toujours été plus avantageux quand on y a joint le camphre; il a aussi été appliqué à l'extérieur avec succès : le styrax et les digestifs simples ou animés, ont également trouvé place; et lorsque la peau a été entièrement enlevée par la chute des escarres, un duvet de charpie douce, enveloppé de légers emplâtres de styrax, a presque toujours suffi aux pansemens.

Une suppuration abondante, devenue corrosive les premiers jours d'octobre, puisque les muscles en furent altérés, me fit soupçonner quelque vice caché; le malade avoua qu'il avoit eu plusieurs maladies vénériennes qui n'avoient été traitées que par des empiriques; nouvel embarras : la maladie faisoit des progrès, les forces du sujet s'affoiblissoient : il falloit cependant arrêter les ravages siphilitiques. J'ordonnai l'extrait de ciguë combiné avec un cinquième d'æthiops minéral à la dose de douze grains, trois fois le premier jour, ce qui faisoit 36 grains; ce remède a été continué et augmenté journellement de quatre grains jusqu'à deux gros

gros par jour; je l'ai fixé à cette dose. Le malade en a cessé l'usage le 23 décembre, après en avoir pris une livre et près de deux gros.

Ce soldat a commencé à se mieux trouver le 19 octobre, et a été de mieux en mieux jusqu'à ce jour; il ne lui reste qu'un ulcère superficiel au-dessus du condyle interne de l'humérus, qui avoit été long-temps découvert, et un sinus qui fournit encore du pus au-dessous de l'insertion du grand pectoral sur le même os, qui tient lieu de cautère. D'ailleurs la cicatrice est bien faite; et quoique cette extrémité soit atrophiée et qu'elle paroisse avoir été brûlée, le malade se lève tous les jours; il mange, reprend son embonpoint; ce qui annonce dans peu une guérison radicale.

Il a été rarement purgé, parce que ses fonctions ont été rarement dérangées. Il a fait usage, pendant ce dernier traitement, d'une tisane légèrement sudorifique, à laquelle le vin anti-scorbutique a été souvent ajouté, à cause de la lividité des gencives: il a pris depuis le premier accident, beaucoup de lavemens.

OBSERVATION

Sur une maladie vénérienne, accompagnée d'accidens très-graves ; par M. PLUTOT, chirurgien-major du régiment de Conti, infanterie.

UN jeune officier du régiment de la Marche-prince, infanterie, ſut attaqué, en 1774, de la maladie vénérienne ; il n'avoit pour symptômes que des chancres à l'entour du gland. Etant en semestre chez lui, il ſut à Montpellier consulter un chirurgien de cette ville, qui l'assura qu'il étoit évidemment attaqué de la maladie vénérienne, et qu'il étoit absolument nécessaire qu'il passât par les grands remèdes, vu qu'il avoit déja eu une gonorrhée qui avoit été rebelle à tous les moyens employés pendant quatre ans pour la guérir ; c'est pourquoi il commença son traitement. On lui ſit prendre quatre onces d'onguent mercuriel double, dans l'espace de deux mois et demi, ce qui ſit disparoître les chancres : pour lors le chirurgien assura qu'il étoit guéri. Ce jeune homme

retourna chez ses parens. Trois semaines après son retour, il lui survint une esquinancie considérable avec un flux de bouche très-abondant, des douleurs dans les extrémités qui augmentoient pendant la nuit, une ostalgie très-douloureuse, un grand nombre de pustules dans différentes parties du corps; le tout étoit accompagné d'une fièvre lente. Dans cet état, le malade fit faire une consultation dans l'endroit même pour se tranquilliser un peu sur les inquiétudes qu'il avoit : les personnes consultées furent d'avis qu'il substituât au mercure la tisane de vinache : cette tisane, loin de le soulager, ne fit qu'augmenter ses maux. Quinze jours après ce dernier traitement, le malade rejoignit son régiment. A son arrivée à Philippeville, où il étoit en garnison, je le visitai, et je trouvai les amygdales squirreuses et ulcérées; la cloison du palais bleuâtre et comme mortifiée, beaucoup de difficulté à parler, la déglutition difficile, un grand flux de bouche, une exostose à la partie moyenne antérieure de l'humérus du bras droit, et une autre sur chaque pariétal, une ostalgie très-sensible : le tout étoit accompagné de la fièvre;

enfin, il étoit dans l'état le plus déplorable. Je portai sur sa maladie un prognostique très-peu favorable; je me déterminai cependant à lui donner tous mes soins.

Comme ce jeune homme avoit des douleurs nocturnes, et une ostalgie insupportable, je lui administrai un grain d'opium, qui ne fit aucun effet; le lendemain je lui en fis prendre deux grains, qui lui causèrent un léger sommeil, ce qu'il n'avoit point éprouvé depuis long-temps; le sur-lendemain, il prit trois autres grains, qui le soulagèrent beaucoup: dès ce moment il fit usage de lait pour toute nourriture, et je commençai son traitement avec l'onguent mercuriel double, administré en petite dose, lui faisant prendre alternativement une friction et un bain.

Après la troisième friction, j'aperçus un point blanc dans le centre de la cloison du palais; dans l'espace de quarante-huit heures, ce chancre rongea toute la cloison, ne laissant que les piliers de cette partie. Après cette destruction, j'aperçus un autre chancre dans l'arrière-bouche, sur le corps de la troisième et de la quatrième vertèbre cervicale, de la largeur d'un pouce, et

d'une couleur noirâtre ; les glandes amygdales étoient gangrénées. Tous ces délabremens ôtèrent au malade la facilité de la déglutition ; à peine pouvoit-il prendre une demi - chopine de sa boisson par jour ; de plus, il étoit dans une si grande débilité, que je craignois à chaque instant qu'il ne succombât sous le poids de ses maux. Dès ce moment, il fit usage de gargarismes anti-septiques, et je touchai les parties gangrénées avec la dissolution mercurielle. A cette époque, je fis suspendre les bains, et les frictions furent portées à deux gros ; de plus, je lui fis prendre par gradation l'opium dissous dans un peu de sirop d'althéa, et trois onces de tisane simple, lui faisant avaler ce mélange par le moyen d'une seringue, pour avoir la facilité de l'introduire dans l'œsophage : avec cet instrument, le malade prenoit une chopine de bouillon par jour, deux livres et demie de tisane et six onces de vin. Cette seringue avoit le siphon long et un peu convexe dans son extrémité opposée au corps de la seringue.

J'ai employé l'opium dans cette circonstance, parce que j'en ai ouï vanter l'usage dans des cas pareils, et j'ai tou-

jours eu lieu de m'en louer depuis. Lorsqu'il eut pris six frictions de deux gros chacune, et cinquante-cinq grains d'opium, pris par gradation, la gangrène cessa, et les douleurs étoient de beaucoup diminuées; le malade dormoit trois à quatre heures, pendant la nuit, d'un sommeil assez paisible. L'escarre commença à se détacher, et donna un peu de suppuration; dès cet instant, je cessai d'employer la dissolution mercurielle, je me contentai de donner un gargarisme anti-septique. Le mercure a toujours été donné à la même dose : la plus forte dose d'opium fut de dix grains par jour. Le vingtième jour du traitement, je cessai l'usage de l'opium, et je le continuai avec l'onguent mercuriel seul : l'escarre tomba totalement; celui qui occupoit le corps des vertèbres tomba tout-à-fait dans l'œsophage : si je n'y eusse remédié promptement en le faisant descendre dans l'estomac, il auroit étouffé le malade. Les plaies donnèrent une suppuration très-abondante; le malade cracha au moins une demi-chopine de pus par jour, sans compter celui qui tomba dans l'estomac, ce qui lui occasionnoit des vomissemens et une cardial-

gie assez fatigante ; pour remédier à ces accidens, je le purgeai plusieurs fois, afin d'évacuer le pus qui séjournoit trop long-temps dans ce viscère : on lui donna donc des minoratifs dans l'intervalle des frictions, suivant le besoin.

Le trentième jour de son traitement, le malade dormoit six à sept heures sans interruption ; ses douleurs étoient presque effacées ; les plaies commencèrent à se cicatriser, et il ne fit usage que d'un simple gargarisme d'aigremoine et de miel rosat. Les exostoses ont été rebelles jusqu'au cinquante - septième jour de son traitement, moment où ils commencèrent à diminuer : aussi, dès ce moment, j'ai pu faire prendre au malade de la bouillie faite avec le lait et la farine ; il en prit une livre par jour, par le moyen d'une cuiller qu'il portoit jusque dans l'arrière-bouche ; sans cette précaution, il la rendoit toujours par les narines ; pour introduire la boisson, le malade se servit toujours de la petite seringue. Trois mois et demi de traitement ont fait disparoître tous les symptômes de cette cruelle maladie. Le malade a pris pendant ce temps onze onces d'onguent

mercuriel, et cent cinquante-cinq grains d'opium.

Il lui est resté une ouverture dans la cloison du palais; cette difformité empêche la prononciation, et principalement la déglutition de la boisson qui sortoit par les narines. Pour remédier à ce défaut, je lui ai fait appliquer un obturateur avec beaucoup de peine, parce que cette machine n'avoit aucun appui dans cette membrane qui est mince.

OBSERVATION

Sur une maladie vénérienne dont la terminaison a été funeste; par M. DAGNEAU, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Perpignan.

LE nommé *la Victoire*, caporal au régiment de Lyonnois, compagnie de Valeix, entra à l'hôpital du roi, de cette ville, le 6 juin 1784, avec un bubon vénérien situé au côté droit, qui suppuroit depuis quelque temps sans accidens graves; quelques jours après,

faisant usage des bains domestiques, après y avoir été préparé par la saignée et une purgation ordinaire, il survint tout-à-coup au haut de la cuisse, où étoit placé le bubon, une tension considérable, une douleur vive et pulsative accompagnée d'inflammation, d'insomnie et de fièvre : tous ces symptômes me firent soupçonner un grand dépôt qui alloit se former à la partie souffrante. Je combattis dans le commencement tous ces symptômes avec les remèdes les mieux indiqués et prescrits par les maîtres de l'art, comme saignées répétées, suivant les forces, l'âge et la violence des accidens, cataplasmes anodyns renouvelés quatre fois dans la journée, tisanes adoucissantes et tempérantes, juleps calmans et un régime des plus austères : tout fut employé en vain. Après cinq à six jours d'usage de tous ces moyens, je découvris un abcès dont la matière me paroissoit être très-profonde ; je l'ouvris, et ayant introduit mon doigt dans l'ouverture, je trouvai qu'il me conduisoit vers le trajet de l'artère crurale ; ce qui arrêta mon instrument, de peur de l'ouvrir si j'avois été plus loin : cependant l'incision fut suffisante pour

donner issue à une grande quantité de matière déposée dans cet abcès. Quoique le malade fût constamment pansé deux fois par jour, il sortoit néanmoins à chaque pansement, du fond de l'ulcère, beaucoup de pus, ce qui indiquoit que la fonte venoit de loin : il a toujours été tourmenté d'une fièvre très-ardente, accompagnée de redoublemens, précédés de frissons, dont l'un succédoit à l'autre, et à la violence desquels il succomba le 21 juillet suivant.

Ouverture du cadavre.

A l'ouverture du cadavre, j'ai trouvé que le siége de l'abcès étoit dans l'espace triangulaire formé par la réunion des tendons des muscles pectiné et iliaque, à l'endroit de leurs attaches au petit trochanter; qu'il s'étendoit intérieurement dans le tissu cellulaire et la membrane adipeuse qui remplit au haut de la cuisse l'intervalle du muscle triceps supérieur et du crural; qu'il se propageoit le long de la partie supérieure de la cuisse jusque dans l'intérieur du bas-ventre, et que la nature avoit fait tomber en fonte la gaine cellulaire qui enveloppe l'artère crurale

jusqu'au dessous du ligament de *Fallope* ou de *Poupart*.

REMARQUES.

Plus on fera d'observations sur le traitement des maladies vénériennes, plus on se convaincra qu'une seule et même méthode ne peut convenir à toutes, et qu'il faut savoir les varier, relativement à la constitution particulière des sujets, à l'espèce de la maladie et aux symptômes qui la caractérisent, et la rendent souvent si différente d'elle-même. Nous croyons avoir mis cette vérité dans tout son jour, dans un ouvrage que nous avons entrepris pour détromper le public, et concourir avec les gens de l'art à prévenir les accidens qui résultent d'une mauvaise administration du mercure, et les malheurs nécessairement attachés à la routine (*a*). Nous ne négli-

(*a*) Expoſition raiſonnée des différentes méthodes d'adminiſtrer le mercure dans les maladies vénériennes.

Obſervations faites & publiées par ordre du Gouvernement, ſur les différentes méthodes d'adminiſtrer le mercure dans les mêmes maladies.

gerons jamais l'occasion de donner toute l'extension possible aux moyens proposés pour concourir, avec ce minéral, à la guérison de cette fâcheuse maladie, ou même pour le suppléer quand il est dangereux ou insuffisant. Nous avons déja inséré dans le trimestre d'avril 1787, les essais faits dans l'hôpital de Lille, sur l'opium. En rendant compte du traitément entrepris et des cures opérées par ce moyen, nous y avons exposé, avec la franchise qui nous convient, nos espérances et nos craintes, relativement aux militaires sur-tout.

La Lettre de M. *Souville*, quoiqu'elle soit accompagnée de quatre observations héureuses, n'est pas même faite pour nous rassurer complettement; mais si ce moyen n'est pas toujours suffisant pour guérir radicalement la maladie vénérienne; s'il entraîne après lui des stupeurs, des engourdissemens, une morosité et une mélancolie inquiétante; s'il n'est véritablement utile que comme accessoire, il peut en résulter néanmoins quelquefois un avantage inappréciable, c'est de développer le virus et de le rendre sensible, quand on n'a que des soupçons de son

existence ; c'est ce qui est arrivé à celui qui fait le sujet de la cinquième observation présentée par M. *Souville.* Mais si on eut cette obligation à l'opium d'avoir fait reparoître des pustules non équivoques, on ne lui confia pas pour cela la guérison du malade, et on eut tout uniment recours aux frictions mercurielles. Au reste, quand l'opium n'auroit que cette qualité, quand il ne feroit que calmer les douleurs *tormineuses* et excessives qui accompagnent quelques symptômes vénériens ; quand il ne serviroit qu'à déterminer plus aisément la crise par les sueurs, ce seroit toujours un remède précieux, et d'autant plus précieux, qu'il s'associe très-bien avec le mercure, soit qu'on le donne intérieurement, soit qu'on l'applique extérieurement ; qu'il en régit et en modère l'action, et qu'il coopère puissamment avec lui à la guérison de certaines maladies vénériennes qui paroissoient inattaquables par les mercuriels seuls. Mais en accordant à l'opium l'avantage de partager et d'assurer même la guérison, il ne faudroit pas pour cela la lui confier toute entière, et sur-tout exclusi-

vement, ni rejeter des moyens connus et suffisamment éprouvés, pour en admettre un qui n'est point encore appuyé d'observations assez concluantes et suffisamment répétées pour mériter la confiance des gens de l'art. Une chose que cette méthode a confirmée, c'est qu'on peut donner sans risques l'opium à une plus forte dose qu'on ne le faisoit communément; ce qui peut être utile dans les cas où ce remède est convenable, quoiqu'il n'y ait aucun soupçon de virus.

On ne peut donc trop savoir de gré à M. *Souville* de nous avoir communiqué ses observations; elles sont d'autant plus précieuses, qu'elles sont faites sagement et avec des précautions qui les justifient.

C'est en suivant une méthode à-peu-près pareille que M. *Charmeil* a guéri, comme on peut le voir dans sa première observation, une maladie vénérienne qui avoit résisté à différens traitemens; il administra de nouveau les frictions, et il y joignit, avec le plus grand succès, l'extrait de ciguë.

En employant la même méthode, M. *Charmeil* guérit un ulcère chan-

creux aux os propres du nez, qui avoit le coup-d'œil et tous les caractères du carcinome, et qui avoit réduit le malade à un état de marasme inquiétant: en mariant l'extrait de ciguë aux frictions, il prévint la salivation, qui avoit été funeste à ce malade lors de son premier traitement.

La troisième observation de ce chirurgien, aussi éclairé qu'il est estimable, présente le tableau révoltant d'une pustule soupçonnée vénérienne, dégénérée en *anthrax:* par la destruction totale qui s'étoit faite de la peau et du tissu cellulaire, on voyoit à nu les muscles, les nerfs es les vaisseaux comme s'ils avoient été disséqués. Après avoir circonscrit la tumeur maligne, et avoir posé des bornes aux parties voisines qu'elle n'avoit même pas épargnées, M. *Charmeil* fit prendre à ce malade de l'æthiops minéral combiné avec l'extrait de ciguë, et il le continua longtemps: par ce seul moyen, auquel il joignit les pansemens les plus méthodiques, il parvint à obtenir une cicatrice aussi heureuse que surprenante, à un sinus près, qu'il regarda avec raison comme un cautère bienfaisant, mais qu'il ne désespère pas de guérir,

quand il sera complettement rassuré sur l'état de ce soldat.

On voit, par ces observations très-intéressantes, ce qu'on a lieu d'attendre d'un homme sage et instruit, qui aime son état, et qui en remplit les devoirs avec une attention suivie et un zèle peu commun.

L'observation que nous présente M. *Plutot*, est une nouvelle preuve des premiers principes que nous avons posés au commencement de ces remarques, et on ne sauroit trop les multiplier: c'est une maladie vénérienne assez grave, manquée par les frictions, rendue plus grave par la tisane de vinache, et qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, puisque les amygdales, primitivement entreprises, étoient devenues squirreuses; que les ulcères rongeans qui tapissoient le fond de la bouche, avoient un caractère encore plus inquiétant, et qu'ils étoient entretenus par une salivation opiniâtre, accompagnée de fièvre et de douleurs nocturnes. C'étoit assurément là le cas d'employer avec succès l'opium; M. *Plutot* y recourut, et y joignit l'usage du lait pour toute nourriture. La déglutition étant à peu-près impossible,

il se servit avec avantage d'une seringue (*a*) propre à faire passer du liquide dans l'œsophage ; moyen qui a eu le plus grand succès, et qui a donné le temps d'agir aux remèdes. L'opium parut faire en ce cas une espèce de miracle; en calmant les douleurs, il coopéra, avec les gargarismes et les antiseptiques les plus énergiques, au détachement des escarres, et à procurer une suppuration de meilleur augure, qui se soutint quelque temps, ne se tarit qu'insensiblement, et fournit près d'une demi-livre de pus par jour : on eut le temps conséquemment d'administrer les frictions; et le succès le moins équivoque, et peut-être le moins attendu,

(*a*) Ce moyen eſt aſſez conforme à celui employé par M. *Colombier*, chirurgien-major de l'hôpital de Soiſſons, pour faire parvenir à l'eſtomac les médicamens & alimens néceſſaires dans une bleſſure très-grave, dans laquelle les parties qui ſervent à la déglutition étoient détruites ou fort endommagées.

M. *Bauve*, maître en chirurgie de Paris, avoit précédemment donné le modèle d'une ſeringue ingénieuſe adaptée à un algali, avec laquelle il rempliſſoit facilement & sûrement le même objet. *Voyez* le Journal de médecine militaire, tome j, pag. 222 & ſuiv. *Voyez* auſſi le tome xxxj de notre Journal, p. 95 & 431.

devint complet par la réunion de tous les moyens que M. *Plutot* employa très-judicieusement et avec une persévérance digne d'éloges.

Quoique la maladie décrite par M. *Dagneau* n'ait pas eu un aussi heureux succès, puiqu'elle s'est terminée par la mort, elle n'est pas moins intéressante à observer : c'est dans ce cas que les morts instruisent quelquefois mieux encore que les vivans.

A un bubon suppurant, sans accidens graves, au moins en apparence, on voit succéder un abcès effrayant par ses contours et ses vastes dimensions. Son fond, inaccessible au bistouri, conduit par la main la plus adroite et la plus exercée, étoit situé sous l'artère crurale, et l'art étoit forcé, dans ce cas, de respecter une position aussi dangereuse. M. *Dagneau* perça néanmoins aussi profondément qu'il le put sans risque, et il obtint une grande évacuation de pus : la suppuration devint bientôt excessivement abondante ; mais, quoique le malade fût pansé deux fois le jour, une fièvre violente, accompagnée de frissons et de redoublemens fréquens, le conduisit bientôt au marasme et à la mort. L'ouverture du

corps justifia la prudence du chirurgien, et confirma une vérité malheureusement trop connue, c'est qu'il est des maux dont la curation est au-dessus de l'art. Cela nous apprend aussi combien il faut être attentif aux progrès des bubons déja anciens, quand le pus qui en découle est trop abondant et de mauvaise qualité, quand la plaie est blafarde, que les chairs sont molles et sans ressort, et que tout paroît s'opposer à une bonne cicatrice: on doit craindre alors que le pus ne s'ouvre un chemin vers des parties plus délicates et plus intéressantes, par des fusées que le tissu cellulaire favorise, et que les compresses expulsives ne peuvent souvent empêcher, quand même on les emploie à temps (*a*).

Mais pour tirer de-là quelque instruction dans le traitement des maladies vénériennes, il est important de se bien convaincre, comme l'ont été

(*a*) Nous avons remarqué un fait à peu-près pareil & plus grave encore, s'il eſt poſſible, dont la terminaiſon fut également malheureuſe, dans les maiſons de ſanté, dont nous étions inſpećteur général; il eſt rapporté dans le premier volume de nos obſervations ſur les différentes méthodes, &c. pag. 83 & ſuiv.

les auteurs de ces observations, qu'il faut savoir varier les moyens et les secours suivant les cas, et ne jamais s'assujétir à une méthode uniforme: cette vérité mieux connue, préviendra bien des abus, et on ne peut trop y insister.

RÉPONSE

AU MÉMOIRE A CONSULTER

DE M. GORCY,

Médecin de l'hôpital militaire de Neufbrisack, inséré dans le Journal de médecine de novembre 1788,

Sur une foiblesse du genou droit qui arrive subitement et par intervalle, et qui ne se fait sentir que quand le malade est à jeun;

Par M. DUPAU, *médecin pensionné de la ville de Dax-en-Foix.*

L'EXPÉRIENCE nous a appris que la foiblesse du genou, accompagnée de contraction, de gonflement et de dou-

leur, a lieu dans bien des circonstances et par des causes fort différentes; quelquefois c'est après des contusions, des entorses, ou un refroidissement que ces sortes d'accidens arrivent; d'autres fois, c'est lorsque le sujet se trouve affecté d'un vice vénérien, psorique, scorbutique ou arthritique.

Dans le Mémoire à consulter, nous ne voyons rien qui indique que la foiblesse du genou soit survenue après des contusions, des entorses, un refroidissement, ou après d'autres circonstances de ce genre, qu'on appelle en général *causes externes*.

Il n'y a rien non plus qui démontre l'existence d'un vice psorique, vénérien ou arthritique; en est-il de même du vice sborbutique?

Dans l'énumération des signes caractéristiques de la constitution du sujet, nous trouvons *une complexion délicate, un tempérament pituiteux et mélancolique; le teint pâle, les gencives décolorées, et qui répandent du sang aux moindres frottemens;* ces divers signes, joints à l'affection désignée du genou, quoique peut-être insuffisans pour établir complettement le caractère de la constitution scorbuti-

que, se rapportent cependant mieux au caractère, à présent bien connu, de cette constitution, qu'à toute autre.

Nous serions, sans doute, plus certains du caractère scorbutique de la constitution du malade dont il s'agit ici, si, avec les signes énoncés dans le Mémoire, on trouvoit les taches de la peau, la colique, la diarrhée, la douleur de poitrine, la difficulté de respirer, la lassitude après le moindre mouvement, et particulièrement le matin en s'éveillant, &c.

Mais si l'absence de ces derniers symptômes ne nous permet pas de regarder le malade comme affecté d'un vice scorbutique complettement développé, ceux dont il est fait mention dans le Mémoire, nous paroissent suffisans pour constater l'existence d'un état scorbutique commençant, et pour attribuer à cet état l'affection du genou.

En effet, si nous reconnoissons avec le célèbre docteur *Milman*, que le caractère du scorbut consiste dans un relâchement musculaire, dépendant d'une grande foiblesse du pouvoir vital, d'un défaut d'énergie de la force expansive, il nous sera facile d'apercevoir

la cause de la pâleur du visage, de la complexion foible ou délicate, de la facilité avec laquelle saignent les gencives, et de l'accident du genou; ces divers symptômes, très-familiers chez les scorbutiques, sont constamment accompagnés d'un relâchement musculaire évident, auquel probablement ils doivent leur origine.

Si mes conjectures sur le caractère de la constitution du malade sont bien fondées; s'il est vrai qu'il soit affecté d'un vice scorbutique, c'est dans ce vice de la constitution qu'il faut chercher la cause de la foiblesse du gonflement, de la douleur et de la contraction du genou, avec d'autant plus de raison, que rien, dans le Mémoire à consulter, n'indique, ainsi que je l'ai déja remarqué, l'existence plus probable d'aucune autre cause.

En 1699, il est mort à l'hôpital St. Louis de Paris, un grand nombre de scorbutiques. Dans l'histoire de l'ouverture des cadavres, faite par *Poupart*, médecin de cette ville, et consignée dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, pour la même année, on trouve ce qui suit: « Nous avons vu des malades dont les bras,

les jambes et les cuisses étoient d'un rouge noirâtre ; cette couleur venoit d'un sang noir et coagulé que nous trouvions toujours sous la peau de leurs cadavres ».

« Nous trouvâmes aussi leurs muscles enflés et durs. Ceci étoit occasionné par le sang figé dans le corps de ces muscles ; ils en étoient quelquefois si gorgés, que leurs jambes demeuroient pliées sans qu'ils pussent les étendre ».

Je vois tous les ans aux bains de Dax, des malades dont les articulations sont affectées ; mais le plus souvent ces affections articulaires ont pour cause un vice rhumatismal ou scrophuleux.

J'y ai vu aussi des affections du genou, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à un vice scorbutique ; cette dernière affection consistoit dans une foiblesse habituelle, avec un gonflement douloureux de cette partie, dans la pesanteur, l'immobilité et le retirement passager de la jambe ; elle étoit accompagnée de la pâleur du visage, d'une grande foiblesse générale, de mélancolie, d'hémorrhagies fréquentes et abondantes, et des autres signes de la constitution scorbutique (voyez ma lettre à

M.

structure naturelle; elle étoit couverte de rugosités, semblables à de grosses verrues, ou qui affectoient la forme du mâche-fer; il suintoit de toutes ces parties, une matière purulente d'un gris noirâtre, d'une odeur extrêmement fétide, comme celle du *fic* ou *crapaud*, et qui ne se dissipoit que difficilement dans l'endroit où l'animal avoit séjourné quelques momens. Du reste, il marchoit assez librement au pas, mais il trottoit difficilement; il mangeoit bien, et a travaillé jusqu'au moment où je l'ai acheté. Le propriétaire l'avoit depuis un an; la tumeur existoit lors de l'achat, et il m'a assuré qu'elle étoit augmentée d'un tiers depuis ce temps.

Au bout de quelques jours de repos dans les hôpitaux de l'école, ses forces l'abandonnèrent tout-à-coup, il tomba, et ne put se relever. Il mourut après s'être épuisé pendant deux jours en efforts inutiles.

Mon intention étoit de faire dessiner cette tumeur sous quatre faces, vue par derrière et des deux côtés, l'animal étant debout, et vue dans sa face inférieure, l'animal étant couché. Sa mort précipitée n'a laissé remplir

qu'une partie de ce projet ; je n'ai pu faire prendre que le dessin du côté gauche, et celui de la partie inférieure après sa chute ; mais immédiatement après sa mort, j'ai fait mouler la tumeur en plâtre, avec la partie de l'extrémité et du bas-ventre qui lui répondent, et j'en possède maintenant la bosse ou le relief. Au moyen de ces différens dessins, cette tumeur est représentée aussi parfaitement que pendant la vie de l'animal. Ils sont déposés dans le cabinet d'anatomie de l'école royale vétérinaire, division des maladies, sous les numéros 100, 101, 102 (*a*).

(*a*) Ces deſſins, très-bien faits, ont été exécutés par M. *Vincent*, l'un des élèves de l'Ecole royale vétérinaire de Paris, de l'Académie royale des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, profeſſeur breveté par le Roi, attaché à cette Ecole, & penſionnaire de Sa Majeſté. Cet artiſte, qui vient d'être enlevé, jeune encore, aux arts & à ſes amis, a publié les ouvrages ſuivans, qui ne ſont pas auſſi connus qu'ils méritent de l'être :

1°. *Explication des proportions géométrales du cheval, vu dans ſes trois principaux aſpects, ſuivant les principes établis dans les Ecoles royales vétérinaires. Paris*, Vallat-la-Chapelle, 1770;

A la suite de cette opération, qui a duré un jour entier, et pendant la-

---

in-8°. de 14 pages, avec une gravúre au simple trait, repréſentant les proportions.

Cet ouvrage eſt deſtiné à faire ſuite au *Traité de la conformation extérieure du cheval, par M.* **BOURGELAT**, & a même été réimprimé en 1775 & 1785, avec ce Traité.

2°. *Mémoire artificielle des principes relatifs à la fidelle repréſentation des animaux*, *tant en peinture qu'en ſculpture; première partie concernant le cheval: ouvrage également intéreſſant pour les perſonnes qui ſe deſtinent à l'art de monter à cheval.* *Paris*, Vallat-la-Chapelle, 1779; trois volumes petit in-fol. dont un de planches.

On voit dans cet ouvrage abſolument neuf, fait conjointement avec feu M. *Goiffon*, auſſi attaché à l'Ecole vétérinaire de Paris, combien l'étude de l'anatomie & des proportions des animaux eſt néceſſaire à ceux qui ſe deſtinent aux arts d'imitation & à l'équitation. C'eſt dans de pareilles vues que M. *Sue* vient de publier un Traité d'anatomie à l'uſage des peintres, &c.

3°. *Digreſſion ſur les principales dimenſions priſes dans le mois de décembre* 1779, *ſur des chevaux arabes, en dépôt dans les écuries d'Anières. De l'imprimerie de* Quillau, 1779, feuille in fol. deſtinée à répondre à quelques critiques du volume des planches de l'ouvrage précédent, & qui y eſt ordinairement jointe.

4°. *Examen du cheval écorché antique. Lettre à M.* BACHELIER, *peintre du Roi, &c. Paris, de l'imprimerie royale*, 1784, in-8°. de 32 pages.

quelle les parties ont commencé à se putréfier, j'ai procédé à la dissection et à l'examen interne de la tumeur.

1°. *Des proportions géométrales & des à-plombs des membres du taureau. Seconde lettre à M.* BACHELIER, *&c. Paris, J. R.* 1785; in-8°. de 22 pages, avec une gravure.

Le taureau eſt conſidéré dans cette lettre, d'après les mêmes principes qui ont déterminé dans l'étude des proportions du cheval.

6°. *Du cheval. Extrait de la Mémoire artificielle des principes relatifs à la fidelle repréſentation des animaux. Troiſième lettre à M.* BACHELIER, *&c. Paris*, J. R. 1786, in-8°. de 96 pages, & un feuillet pour l'errata avec ſix gravures.

7°. *Eſſai ſur l'expreſſion des diverſes paſſions du cheval, conſidérées dans les trois principaux inſtans de leurs progrès; quatrième lettre à M.* BACHELIER, *&c. Paris*, in-8°. de 59 pages, & un feuillet pour l'*errata*, avec ſix gravures.

Cette lettre, abſolument originale, mérite d'être lue, même par les phyſiologiſtes.

8°. *De la poſition de l'homme à cheval, enviſagé relativement aux arts fondés ſur le deſſin; cinquième lettre à M.* BACHELIER, *&c. Paris*, J. R. 1788, in-8°. de 56 pages, & trois gravures.

On doit encore à M. *Vincent* la deſcription de l'Ecole vétérinaire de Paris, dans l'Almanach vétérinaire de 1782; le portrait de M. *Bourgelat*; pluſieurs tableaux des proportions du cheval demandés par les étrangers; un grand nombre de deſſins d'animaux conſervés à l'Ecole,

Je l'ai séparée des parties environnantes, en commençant par le côté droit; elle n'adhéroit point à la partie du bas-ventre, sous laquelle elle se trouvoit de ce côté; le cordon spermatique étoit dans l'état naturel, jusqu'à trois pouces au-dessous de l'anneau du muscle grand oblique; il se confondoit ensuite parfaitement avec la tumeur, ainsi qu'une portion du fourreau de ce côté. Le membre étoit sain et libre dans sa gaine, dont il ne pouvoit cependant pas sortir, comme je l'ai observé.

Du côté gauche, le fourreau, dès son principe, faisoit partie de la tumeur; tout ce côté, jusqu'à l'anneau du grand oblique, étoit adhérent et continu avec la partie aponévrotique des muscles du bas-ventre placés au-dessus. Le cordon spermatique avoit deux pouces de diamètre; ses enveloppes étoient aussi doubles de leur épaisseur ordinaire; il se perdoit dans la masse, deux pouces au-dessus de l'anneau; le muscle crémaster s'y continuoit plus loin,

---

& il annonçoit dans ses lettres la seconde partie de la *Mémoire artificielle*, concernant le taureau & le bélier.

en n'y adhérant que par le tissu cellulaire; les glandes lymphatiques de ces parties, des deux côtés, y étoient aussi presque entièrement confondues; celles logées dans l'arcade crurale, étoient d'un gris brunâtre et plus ou moins suppurées. La portion de la tumeur, appliquée contre la cuisse et la jambe, ne faisoit qu'un seul et même corps avec l'aponévrose qui enveloppe ces parties; cette adhérence se communiquoit même aux muscles placés au-dessous, et leur substance en paroissoit altérée; les fibres charnues dénaturées, étoient d'un rouge lie-de-vin clair, et infiltrées d'une humeur glaireuse. La tuméfaction du cordon spermatique gauche, se propageoit dans le bas-ventre, où je l'ai suivie; elle formoit, au-dessus de l'anneau, un bourrelet de plus de quatre pouces de diamètre, rempli de matières glaireuses; elle diminuoit ensuite jusqu'au muscle psoas de l'épine, où elle formoit de nouveau une tumeur remplie de matière purulente d'un gris-cendré, épaisse et très-fétide, qui n'avoit aucune issue (*a*).

(*a*) C'est à cette collection de pus, augmentée

Cette tumeur, entièrement séparée du corps, pesoit exactement cinquante livres, sans y comprendre tout le pus qui s'étoit écoulé des différens foyers ouverts, en procédant à son extraction (*a*).

---

encore par le repos auquel ce cheval n'étoit point accoutumé, qu'il faut sans doute attribuer la paralysie qui a précédé la mort, par la compression qu'elle exerçoit sur le nerf spermatique, ou par sa lésion si près de son origine. J'ai eu occasion de voir déja quelquefois la paralysie suivre l'engorgement, la tuméfaction & l'abcession du cordon spermatique, à la suite de la castration, de hernies, ou de quelques efforts.

(*a*) Ce poids est considérable, mais cependant il n'a rien d'extraordinaire relativement à celui du cheval, quand on connoît dans l'homme des exemples de pareilles tumeurs, d'un poids plus considérable encore.

Le sarcocèle du Malabou, dont *Dionis* donne la description & la figure dans son *Cours d'opérations de chirurgie*, (quatrième édition, Paris, d'*Houry*, 1740, pag. 373.) avoit un pied trois pouces six lignes de longueur; un pied trois pouces de largeur; trois pieds six pouces sept lignes de circonférence, & pesoit environ soixante livres.

M. *Méhée de la Touche*, dans le *Journal de médecine*, donne la description d'un qui avoit un pied six pouces, six lignes de longueur, & trois pieds un pouce & quelques lignes de

En suivant le cordon spermatique droit dans l'intérieur de la masse, je n'ai point trouvé le testicule auquel il

---

circonférence, *tome x*, *pag.* 349, *année* 1559.

M. *Buron* rapporte le détail de la cure d'une tumeur de ce genre qu'il compare à celle du Malabou de *Dionis*, *ib. tom. xxxviij*, *p.* 174, *année* 1772.

M. *Schotte* a donné dans la première partie du vol. lxxiij des *tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres*, la deſcription d'une de ces tumeurs dans un Nègre du Sénégal: elle avoit deux pieds & demi de longueur, un pied & demi de largeur, & devoit peſer au moins cinquante livres, *ib. tome lxij*, *p.* 640, *année* 1784.

M. *Richard Hale*, dans le *Journal de médecine de Londres*, première partie, pour l'année 1787, donne l'hiſtoire de l'extirpation d'un ſquirrhe extraordinaire du ſcrotum, qui avoit vingt-deux pouces & demi de longueur, trois pieds quatre pouces de circonférence; & qui, extirpé & vidé de toutes les matières fluides, peſoit encore trente-ſix livres & demie.

Cheſelden, dans ſon *Anatomie du corps humain*, quatrième édition, planche 26, donne la deſcription & la figure d'une tumeur dans un Nègre, à-peu-près ſemblable à la précédente, & dont la cauſe étoit un coup de pied de cheval.

Enfin le Rédacteur du Journal de médecine rapporte l'hiſtoire d'un Nègre qui eſt mort à l'hôpital de Bicêtre, le 3 juillet 1769. Ce nègre portoit une tumeur de cette nature, qu'on eſtima peſer environ quatre-vingt-quatre livres; elle

devoit aboutir ; il étoit remplacé par un foyer divisé en plusieurs clapiers, renfermant une matière d'un gris-blanchâtre, épaisse et purulente ; les parois de ce foyer, qui paroissoient être les enveloppes du testicule, se plongeoient, par des paquets aponévrotiques très-forts, dans la substance de la tumeur et jusqu'à la peau.

Le muscle crémaster du cordon spermatique gauche, pénétroit, comme je l'ai déja dit, plus avant dans la tumeur et dans une longueur de sept pouces, en n'y adhérant que par sa face interne qui s'y unissoit intimement. Les vaisseaux sanguins et nerveux de ce cordon avoient acquis un volume double de celui qu'ils ont dans l'état naturel ; les vaisseaux lymphatiques même, étoient devenus très-considérables, et plusieurs ramifications sanguines, à peine sensibles dans le cheval en santé, avoient plus d'une ligne de diamètre.

---

avoit deux pieds un pouce de longueur, deux pieds deux pouces de largeur, & cinq pieds dix pouces de circonférence ; détachée & ayant perdu beaucoup de sérosités pendant la dissection, elle pesoit encore soixante-deux livres. *Journ. de méd. tom. lxxij, p. 247 & suiv. ann. 1787.*

En suivant la tumeur dans la direction de ce cordon, j'ai trouvé une substance extrêmement dure, composée de bandes ou de paquets de fibres blanches aponévrotiques, pénétrant dans l'épaisseur les uns des autres, s'entre-croisant en tous sens, et formant des cellules remplies d'une matière noirâtre très-fétide; elles communiquoient l'une dans l'autre, et s'étendoient dans l'espace de plus d'un pied, jusqu'aux rugosités que j'ai dit exister à la peau, et entre lesquelles elles s'ouvroient : elles étoient colorées par l'humeur noire qu'elles contenoient, et leurs parois offroient des franges qui en recouvroient toute la surface. Cette portion de la tumeur m'a paru être une véritable dégénération du testicule gauche.

Le surplus de la masse étoit composé d'une substance semblable à de la lymphe épaissie, d'un tissu très-ferme et résistant au scalpel, d'une couleur blafarde, contenant, de distance en distance, des foyers d'un pus épais et blanchâtre, et paroissant ne former qu'un seul et même corps avec le tissu de la peau.

On conserve dans l'esprit-de-vin,

au cabinet d'anatomie de l'école vétérinaire, plusieurs des portions de cette tumeur, division des maladies, numéros 103, 104, 105.

RÉFLEXIONS.

A la vue d'une masse aussi considérable, le vétérinaire se demande quelle en est la nature, quelle en est la cause, et quels sont enfin les moyens d'en opérer la guérison, si elle est possible? J'entrerai dans quelques détails sur chacune de ces questions.

1°. Il paroît, d'après la dissection et l'examen de cette tumeur, que c'est un véritable *sarcocèle*, dont le testicule gauche formoit la partie essentielle et environ la moitié du volume; par sa configuration extérieure, elle ressembloit au *fic*, non-seulement par les petites rugosités de sa surface, mais encore par leur continuité avec la peau, et par l'odeur de la matière qu'elle laissoit fluer; elle avoit aussi quelques rapports avec une autre tumeur assez commune dans le cheval, qui s'étend autour de l'anus, sur les parties de la génération, et qui forme des tuméfactions de plusieurs pouces d'épaisseur, d'une plus

ou moins grande étendue, dures, et dont la substance est noirâtre (*a*).

2°. Toutes les conjectures qu'on feroit pour remonter à la cause de cet accident, qui date vraisemblablement de plusieurs années, seroient hasardées (*b*). Il paroît seulement que le tes-

---

(*a*) Il eût été à désirer que M. *Flandrin* indiquât le nom de cette espèce de tumeur, ou fît connoître celui que les auteurs lui ont donné, s'ils l'ont décrite.

(*a*) La plus vraisemblable & la plus commune est ordinairement un effort ; cette maladie est assez fréquente au village d'Aubervillers, près Paris, & j'ai été à portée d'y voir plusieurs chevaux qui en étoient affectés : elle arrive toujours à la suite d'efforts violens & continus pour tirer des voitures chargées de fumier ou de légumes, dans des terres fortes & ramollies par la culture ou par les pluies : on ne s'en aperçoit que le lendemain, ou après quelques temps de repos ; l'un des testicules ou tous les deux sont engorgés, durs & douloureux : le scrotum est tendu, lisse & chaud ; l'animal est foible dans son train de derrière ; il marche écarté. Si des saignées abondantes, la diète, des lotions adoucissantes & résolutives, & un suspensoir, ne font pas disparoître cette tuméfaction en quelques jours, si au contraire on emploie les répercussifs, tels que la craie, la terre glaise, l'ochre délayée dans le vinaigre, l'urine, &c. tous moyens familiers, dans ces cas, aux maréchaux de la campagne, la tumeur durcit, de-

ticule gauche a été affecté le premier, qu'il s'est successivement tuméfié et désorganisé, et que la lésion du cordon spermatique dans l'abdomen, l'abcès contre le muscle psoas, celui du testicule droit, la tuméfaction sur la cuisse et le fourreau, &c., ne sont que des effets symptomatiques et consécutifs.

3°. Le cheval dont je viens de faire l'histoire, étoit trop vieux et trop exténué de travail pour pouvoir espérer de réussir dans le traitement d'une pareille tumeur, et l'événement a prouvé combien ce prognostic étoit fondé; mais comme elle peut avoir lieu dans un sujet moins âgé et plus robuste, on pourroit en entreprendre la curation: je ne crois pas inutile de proposer mes idées à cet égard.

---

vient rénitente, & acquiert insensiblement beaucoup de volume. Il s'y forme quelquefois des abcès fistuleux, & la suppuration entraîne le dégorgement; mais le plus souvent on y applique des raies de feu, on y passe des sétons, ou on en emporte des portions en côtes de melon. Chacune de ces méthodes a ses désavantages & ses succès; la meilleure & la plus courte est l'amputation des testicules, ou de celui qui est affecté seulement, lorsque les moyens généraux ont été infructueux.

Il faudroit disposer l'animal et la tumeur à l'emploi des moyens curatifs, par le repos, la liberté dans une écurie saine (*a*), la promenade au pas, le bouchonnement répété, à l'effet de rétablir la transpiration, l'usage du miel en abondance, les fomentations sur les reins, et sur la partie malade avec les infusions émollientes, plusieurs fois par jour, une nourriture saine et légère, dont on proscriroit le son, à moins qu'il n'y eût beaucoup de chaleur et d'irritation ; dans ce cas, on emploieroit la saignée, et on substitueroit l'oxymel au miel.

Ce traitement préparatoire, continué pendant quelque temps, opéreroit nécessairement le dégorgement et

---

(*a*) Le poids de ces tumeurs gêne beaucoup les chevaux, fur-tout dans les commencemens ; ils y portent fouvent la dent comme pour chercher à fe délivrer de ce fardeau, & fans doute auffi à caufe des élancemens qu'ils y reffentent ; les coups de dents font quelquefois la caufe de tuméfactions partielles, & d'abcès dans la tuméfaction principale. J'en ai vu arracher même le fufpenfoir & fe déchirer la peau ; il feroit donc à craindre qu'ils ne profitaffent de leur liberté pour en abufer, & il eft plus prudent de les attacher de manière qu'ils ne puiffent pas y atteindre.

la diminution du volume de la tumeur, permettroit l'examen de ses adhérences et en faciliteroit l'extirpation : ce dernier moyen étant nécessairement le seul à mettre en usage, pour pouvoir compter sur une guérison certaine.

Mais le volume étant considérable et les adhérences nombreuses, il seroit peut-être prudent de procéder en plusieurs fois à cette opération. On commenceroit par l'amputation de la partie de la tumeur qui répond aux testicules, et par la recherche des cordons spermatiques, dont on feroit la ligature, comme dans la castration. La cicatrice de ces cordons une fois parfaite, on procéderoit à une seconde, et sucessivement à une troisième extirpation, si elle étoit nécessaire. La plus grande étendue de l'engorgement n'étant qu'un effet symptomatique, diminueroit non-seulement par l'allégement résultant de l'extirpation, mais encore par la suppuration que fourniroient les plaies : suppuration qu'on pourroit rendre plus abondante encore, par l'application des vésicatoires sur ces mêmes plaies. Si l'engorgement résistoit à ces moyens, et paroissoit tenir de la nature du *fic*,

on l'attaqueroit par les caustiques qui le détruiroient certainement (*a*).

Je ne dirai rien de la manière particulière de procéder à l'enlèvement d'une pareille tumeur, parce que le manuel de l'opération peut et doit nécessairement varier selon la configu-

(*a*) L'emploi des véſicatoires & des cauſtiques ſur des parties auſſi délicates, toutes nerveuſes ou aponévrotiques, pourroit ne pas produire les bons effets qu'on auroit lieu d'en attendre par-tout ailleurs. J'ai vu fréquemment les cauſtiques être mis en uſage dans ce cas, le vitriol ſur-tout, l'eſchare ſe forme & tombe, mais pendant ce temps les parties environnantes s'engorgent & durciſſent davantage. Le fer & le feu ſont les deux principaux agens ſur leſquels on puiſſe compter.

Du reſte, la cure de ces ſortes de tumeurs eſt ordinairement fort longue, & dure trois ou quatre mois. On ne doit point l'eſpérer lorſqu'elles ſont très-anciennes, & que la léſion des cordons ſpermatiques s'eſt propagée au-delà de l'anneau crural, bien avant dans le bas-ventre, & dont il eſt poſſible de s'aſſurer par le tact, en introduiſant la main dans l'anus.

Les principaux accidens à redouter dans l'extirpation d'une pareille tumeur ſont, l'hémorrhagie & la hernie; la première eſt preſque inévitable, attendu le volume conſidérable & variqueux de la plupart des vaiſſeaux: on y remédiera par la ligature; il n'eſt point d'autre moyen de remédier à la ſeconde que par la caſtration.

ration extérieure et selon ses adhérences ; je ne dirai rien non plus du régime, et d'une infinité de soins particuliers indiqués par les circonstances (*a*).

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1789.

La colonne du mercure dans le baromètre s'est maintenue, du treize au quinze, et du dix-sept au vingt, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes. Le premier, le douze et le seize, elle est descendue de 28 pouces à 27 pouces 10 lignes. Du 2 au 11, elle s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes; et du vingt-un au vingt-huit, de

---

(*a*) L'obſervation de M. *Flandrin* eſt intéreſſante, & préſentée d'une manière très-détaillée. On doit lui ſavoir gré d'en avoir conſervé les pièces ; les archives des Ecoles vétérinaires en contiennent un grand nombre d'autres, dont la publication ne pourroit qu'être avantageuſe aux progrès de l'art. Nous l'invitons à en enrichir le Journal de médecine, qui en contient déja quelques-unes. Ce moyen eſt peut-être l'un des plus propres à exciter les vétérinaires, répandus dans les provinces, a recueillir & à publier celles qui leur ſont particulières.

27 pouces 11 lignes à 26 pouces 10 lignes et demie.

La plus grande élévation a été de 28 pouces 4 lignes; la moindre, 26 pouces 10 lignes et demie; ce qui fait une différence de dix-sept lignes et demie.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, de 0 à 6 au-dessus du terme de la congélation, dont trois fois 0 et 4, et quatre fois 1; —à midi, de 3 à 9, dont trois fois 5, six fois 6; — au soir, de 0 à 7, dont deux fois 2 et 5, trois fois 3, quatre fois 4. Du seize au vingt-huit, il a marqué, au matin, de 0 à 6, dont quatre fois 2, trois fois 4, deux fois 6; —à midi, de 3 à 8, dont deux fois 5 et 6, trois fois 7, quatre fois 8; — au soir, de 2 à 6, dont trois fois 2 et 5, quatre fois 3, deux fois 6.

La plus grande chaleur a marqué 8, la moindre 0.

Les vents ont soufflé, du premier au quinze, quatre jours O., deux jours S-O., cinq jours S-S-O., trois O-S-O., un jour N. Du 16 au 28, un jour O., un S., deux S-O. et S-S-O., trois O-S-O., un O-N-O., deux N., un jour variable.

Le ciel a été couvert neuf jours, et variable dix-neuf. Il y a eu vingt-deux

fois de la pluie, dont trois fois continue, six avec vent, huit par intervalle, une avec bourasque, et une fois par averse, deux fois de la giboulée, deux fois de la neige, treize fois grand vent.

Il est tombé un pouce quatre lignes huit dixièmes d'eau, pendant ce mois, à Paris.

La constitution de l'atmosphère a été remarquable, pendant ce mois, par son peu d'élasticité, et par son agitation qui en est l'effet. Quoiqu'il soit très-rare d'observer à Paris le baromètre à 27 pouces, on l'a cependant vu à 26 pouces 10 lignes, le vingt-six, par S-S-O. violent; le nord même n'a relevé la colonne du mercure qu'à 27 pouces 9 lignes, les vingt-sept et vingt-huit; aussi l'atmosphère a été presque continuellement agitée par des vents forts et violens. Le ciel n'a cessé d'être couvert, brumeux ou rempli de nuages, et les pluies ont été très-fréquentes. Le froid a été modéré, la végétation a paru s'ébranler, quelques arbustes ont développé leurs bourgeons, et des plantes précoces, telles que le mouron, la violette, ont offert les rudimens de leurs fleurs.

Cette constitution a entretenu à-

peu-près le même ordre de maladies observées le mois dernier ; ainsi les affections régnantes ont été les fluxions de poitrine bilieuses simples et les compliquées, avec l'âcre arthritique ou rhumatismal. Elles n'ont rien présenté d'ailleurs que l'on n'ait observé le mois précédent, soit dans le concours de leurs accidens, soit dans leur traitement

Les affections rhumatismales ont eu un caractère vraiment inflammatoire; elles ont été plus ou moins longues, en raison de la plus ou moins grande difficulté à obtenir la fonte bilieuse qui a paru conserver un degré de ténacité plus marqué que dans le mois précédent.

Les fièvres synoques ont participé à cette disposition bilieuse, et c'est pourquoi elles ont été plus lentes à se juger. On leur a improprement attribué le nom de *fièvre putride*, parce que les évacuations, toujours infectes en raison de leur crudité, leur ont fait donner cette fausse dénomination.

Les fièvres nerveuses, mésentériques, appelées communément *malignes*, et qui devroient être appelées *séreuses*, ont été très-communes; elles

ont présenté des phénomènes particuliers, lesquels pourroient être attribués à la complication de cet âcre rhumatismal. Du quatorze au seize de l'invasion, il se manifestoit une détente précoce qui paroissoit favorable; mais cet espoir étoit de peu de durée; et, malgré les vésicatoires appliqués dès l'invasion et en pleine suppuration, il se faisoit une métastase au cerveau qui enlevoit peu de jours après les malades. On crut donc, à l'époque de la détente, devoir employer de nouveaux vésicatoires, sur-tout entre les épaules; leur succès confirma la nécessité de ce remède. Cette classe de fièvre séreuse a été très-longue à se juger.

Les fluxions de poitrine gangréneuses ont continué leur ravage; les paralysies et les apoplexies ont été fréquentes; les petites véroles continuèrent de régner; elles étoient bénignes: les rougeoles ont été plus orageuses, ainsi que les fièvres exanthématiques.

L'humidité a aussi entretenu les fluxions, les rhumes, les dévoiemens séreux; il s'est encore manifesté des dyssenteries bilieuses plus ou moins tenaces.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

FÉVRIER 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au soir.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	1, 1	8, 5	4, 8	28 0, 9	27 11, 4	27 9, 8
2	5, 4	7, 7	5, 2	27 9, 3	27 10, 5	27 10, 4
3	7, 1	9, 4	7, 3	27 9, 2	27 8, 8	27 9, 4
4	4, 6	6, 9	4, 6	27 11, 2	27 11, 0	27 9, 9
5	3, 0	6, 0	2, 0	27 10, 3	27 10, 3	27 10, 4
6	0, 8	5, 8	4, 5	27 11, 4	27 11, 8	27 11, 2
7	4, 2	5, 3	3, 8	27 6, 7	27 8, 0	27 10, 2
8	1, 0	6, 2	5, 0	27 11, 0	27 10, 8	27 9, 4
9	2, 1	6, 2	3, 7	27 10, 3	27 10, 5	27 9, 0
10	0, 9	3, 9	2, 3	27 9, 0	27 8, 7	27 6, 6
11	1, 6	5, 3	1, 3	27 7, 5	27 7, 8	27 8, 2
12	1, 2	3, 0	-0, -	27 10, 9	27 11, 9	28 2, 2
13	-0, 7	4, 8	3, 7	28 2, 3	28 3, 0	28 3, 8
14	2, 8	6, 0	4, 9	28 4, 0	28 4, 2	28 3, 9
15	4, 4	6, 4	6, 1	28 3, 4	28 3, 3	28 2, 2
16	6, 4	6, 3	3, 1	27 11, 7	28 0, 9	28 3, 6
17	-0, 1	4, 6	5, 0	28 4, 6	28 4, 0	28 2, 3
18	5, 7	7, 0	5, 0	28 1, 8	28 2, 6	28 2, 9
19	4, 7	7, 3	5, 2	28 1, 8	28 1, 3	28 0, 4
20	4, 4	7, 7	3, 0	28 0, 7	28 1, 5	27 1, 0
21	4, 1	8, 1	6, 5	27 11, 0	27 10, 3	28 9, 4
22	6, 0	8, 8	4, 2	27 6, 4	27 7, 3	27 10, 1
23	2, 6	8, 2	6, 0	27 11, 7	27 10, 3	27 7, 5
24	3, 7	8, 4	3, 7	27 8, 7	27 7, 9	27 8, 1
25	2, 8	5, 9	3, 9	27 7, 2	27 1, 5	27 0, 0
26	2, 1	6, 2	2, 9	26 10, 7	26 11, 7	27 1, 9
27	2, 8	5, 4	2, 9	27 6, 5	27 6, 8	27 6, 6
28	1, 7	3, 1	2, 5	27 7, 2	27 8, 1	27 10, 4
29						
30						
31						

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir.	Vents dominans dans la journée.
1	Ciel couv.	De même.	Aſſ. be. v. fort.	Calme.
2	Ciel couv.	Pl. par int.	Aſſ. beau, vent.	O-S-O. fo.
3	Ciel couv.	Pl. par int.	Ciel cou. vent.	S-S-O.
4	Ciel couv.	Pl. par int.	S'éclairciſſant.	S-O. fort.
5	Ciel altern. c. & clair.	De même, pluie.	Pluie.	O-S-O. fort.
6	Neige, ciel co. altern.	Ciel couv. alte. gib.	De même.	O. fort.
7	Plu. par interv. gr. v.	De même, gr. vent.	De même, gr. vent.	O. fort.
8	C. aſſ. beau.	Plu. fréq.	De même.	S-S-O.
9	C. aſſ. beau.	De même.	Pluie.	S-O.
10	Pluie, vent.	Gr. plu. v.	Plu. v. tombé.	S-S-O. fo.
11	Ciel altern. cl. & cou.	De même, averſe.	Ciel alternat. clair & couv.	O.
12	Ciel altern. cl. & cou.	De même.	Beau temps.	N.
13	C. aſſ. beau.	Ciel couv. pet. plu.	De même.	O.
14	Ciel couv.	De même.	De même, v. fo.	S-S-O.
15	Ciel couv.	De même.	De même, v. fo.	S-S O.
16	Pl. fréq. v.	C. s'éclair.	Beau temps.	O-N-O.
17	C. aſſ. beau.	Pl. à midi.	Couv. vent.	O-S-O.
18	Ciel couve. per. pluie.	De même.	De même.	O.
19	Ciel couv.	De même.	De même.	O-S-O.
20	Ciel couv.	S'éclairc.	Beau temps.	Calme.
21	Ciel couv.	Pl. contin.	Pluie.	S-S-O.
22	Ciel couv. gra. vent.	Aſſez beau, plu. gr. v.	Pluie, grand vent.	S-O. très-fort.
23	C. aſſ. beau.	Couv. plu.	Pl. forte, gr. v.	S. fort.
24	C. alt. clair & cou. v.	De même, pluie.	Ciel altern. co. & clair.	S-O. fort.
25	Averſ. fréq. grand ve.	De même.	Ciel s'éclairc.	S-S-O. violent.
26	Pet. gibou.	Pluie.	Ciel s'éclairc.	Variable.
27	Ciel couv.	Altern. co. & clair.	De même.	N.
28	C. c. nei. pl.	P	. . . .	N. fort.
29				
30				
31				

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 9, 4 deg. le 3
Moindre degré de chaleur....., -0 7 le 13

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 4 6. le 17
Moindre élévat. de Mercure, 26, 10, 7. le 26

Nombre de jours de Beau......5
de Couvert.. 18
de Vent.... 13
de Pluie..... 20
de Neige..... 2
de Giboulée.. 2

Le vent a soufflé du N...... 3 fois.
S....... 1
S-O.... 4
S-S-O.. 7
O...... 5
O-S-O. 3
O-N-O. 1
Calme... 2
Variable. 1

Quantité de Pluie, 1 pouce 4 lign. 8 dixièmes,
TEMPÉRATURE : humide & tempérée.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES (a).

Le *Journal de Guienne* rapporte que la glace qui s'étoit ramaſſée, couche ſur couche, au port de Céron, avoit encore 5 à 6 pieds d'épaiſſeur, le 2 février, dans bien des endroits. De très-gros arbres ſe ſont fendus dans leur longueur, & avec un très-grand bruit.

M. *Buiſſart*, de l'Académie d'Arras, nous a adreſſé la lettre ſuivante.

« Je vois qu'il s'eſt gliſſé, dans votre feuille météorologique de décembre dernier, une erreur à l'article d'Arras ; le plus grand froid qu'on a reſſenti dans cette ville, a été en effet de 18 deg. & 7 dixièmes ; mais il a eu lieu, le 30 décembre, à onze heures & demie du ſoir, & non le 31 ; puiſque ce jour là, à huit heures du matin, le froid étoit diminué, & le thermomètre à mercure ſe ſoutenoit à 13 deg. 8 dixièmes. Le même inſtrument marquoit à la même heure, le 4 janvier, 17 degrés 6 dixièmes ».

J'ai comparé mes obſervations avec celles qui ont été faites en pluſieurs endroits peu éloignés. Il me paroît que pendant la gelée, il y a eu, le même jour et à la même heure, une diſtribution du froid très-inégale ; je l'attribue moins à la différente conſtruction & expoſition

(a) Extrait du Journal général de France.

des thermomètres, qu'à la température des différens courans d'air, qui se croisent ordinairement dans l'atmosphère. *Par exemple*, le 19 de décembre dernier, à huit heures du matin, le thermomètre étoit à l'observatoire de Paris, à 11 deg. 6 dixièmes, & chez M. *Messier*, à 12 deg. 3 dixièmes au-dessous de la glace, tandis qu'à la même heure, ou à-peu-près, il ne marquoit à Arras que 3 deg., & à Lille, que 2 deg. 2 dixièmes. Cette différence de *neuf* à *dix* degrés, ne peut être attribuée à la différente construction ou exposition des instrumens.

Cette gelée a donné lieu à des recherches dont l'objet est de réunir, sous un seul point de vue, les hivers longs & rigoureux qu'on a éprouvés anciennement : voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans le second volume de l'*Histoire* d'*Artois*, par M. l'abbé *Hennebert*.

L'an 875, pendant un hiver qui exerça ses ravages depuis la Toussaint jusqu'à l'équinoxe du printemps, la terre se couvrit d'une quantité extraordinaire de neige; le froid emporta beaucoup de gens; les châleurs excessives de l'été suivant, dessèchèrent les herbes, les grains, les fruits, &c.

En 1076, il régna un froid des plus rigoureux, depuis les kalendes de novembre, jusqu'au 16 avril.

L'an 1146, le froid, le vent, les pluies & les coups de tonnerre devinrent funestes aux hommes & aux animaux; la rigueur de l'hiver dura quatre mois.

Les Mémoires de M. *Harduin*, pour servir à l'*Histoire* d'*Artois*, font mention d'un autre hiver mémorable.

L'an 1434, dit cet Auteur, il commença à

geler & à neiger abondamment à Arras, vers la Saint-André; & la gelée ayant duré trois mois & trois ſemaines ſans interruption, il reſta, pendant cet eſpace de temps ſur le pavé, une grande quantité de neige; beaucoup de gens s'amusèrent à en fabriquer des figures & des groupes dont le détail parut aſſez intéreſſant pour être conſigné dans les Mémoires de la ville.

Ces faits peuvent être ajoutés à ceux que vous avez recueillis; ils ne permettent pas de douter que les hivers longs & rigoureux reviennent de temps à autres exercer leur ravage. Mais reviennent-ils à des époques fixes & périodiques? C'eſt ce que les obſervations météorologiques nous apprendront, ſi elles ſont continuées avec le zèle & l'attention qu'on y a apportés depuis quinze à vingt ans.

Voici encore un autre hiver dont le Journal général de France ne fait pas mention, & que nous croyons devoir rapporter.

[Le fameux *Tamerlan* ayant décidé de porter en Chine ſes armes toujours victorieuſes, partit de Samarcande, où il faiſoit ſa réſidence, le 8 janvier 1405. Bientôt un froid rigoureux arrête ſa courſe; il arrive cependant à la mi-février au fleuve Iaxartes, qui étoit entièrement gelé; la glace, qu'on fut obligé de rompre pour avoir de l'eau, étoit épaiſſe de trois coudées, c'eſt-à-dire, quatre pieds & demi. Il étoit tombé une ſi grande quantité de neige, qu'elle s'élevoit partout à plus de deux piques. Le conquérant de l'Aſie, dont le corps étoit cependant endurci à la fatigue, tombe malade, & meurt le premier avril 1405, âgé de ſoixante-neuf ans.]

Les obſervations météorologiques, reçues de Pétersbourg, offrent les réſultats ſuivans :

Le plus grand froid qu'on y reſſentit, fut le 12 décembre dernier ; à neuf heures du matin, le thermomètre de *Réaumur* étoit deſcendu à 24 degrés & demi au-deſſous de zéro ; le 29 du même mois, il a remonté à un degré un dixième. La plus grande chaleur avoit eu lieu le 7 juillet, le thermomètre étant monté à 26 degrés 3 quarts. On a compté, pendant l'année dernière, 100 jours très-clairs, 110 très-couverts, 57 de brouillards, 107 de pluie, 70 de neige, 7 de grêle & 11 d'orage, dont trois en juin, ſix en juillet & deux en août. On obſerva dix aurores boréales ; ſavoir, le 26 janvier, le 17 mars, les 23, 24, 25 & 26 août, les 15 & 16 ſeptembre, & les 10 & 11 octobre.

On écrit de Lisbonne, du 15 janvier, qu'après un froid extraordinairement rigoureux & inſupportable pour ce climat, pendant trois ſemaines, le temps changea ſubitement le 9 de ce mois, & cela d'une manière très-particulière, & qui cauſa les plus vives alarmes dans la ville. Le long du jour il avoit fait extrêmement froid ; mais entre ſix & ſept heures du ſoir le temps ſe relâcha ; il tomba d'abord une pluie à verſe ſi impétueuſe, que deux perſonnes furent entraînées par les eaux des rues, pendant plus de 5 minutes, vers la rivière, & eurent le malheur de s'y noyer. La pluie ayant ceſſé, on vit l'apparition inattendue d'une aurore boréale, accompagnée d'une chaleur exceſſive, & d'un brouillard ſi épais qui s'élevoit de terre, que chacun crut que ſa maiſon étoit incendiée ; toute la garniſon fut miſe ſous les armes. On ſonna

les cloches ; les pompes à feu étoient prêtes & en chemin, mais sans savoir où elles devoient se rendre. Déja plusieurs personnes prenoient des mesures pour sauver leurs effets les plus précieux, lorsqu'enfin, vers minuit, il survint un ouragan terrible au sud-est, qui dura toute la nuit, et qui causa beaucoup de dommage aux vaisseaux de guerre & aux navires marchands qui se trouvoient sur le Tage. Le jour suivant, le vent se tourna au sud-ouest, & la tempête n'a cessé qu'hier.

Les avis de Coïmbre, de Cháves & d'autres endroits, confirment ceux qu'on avoit déja reçus de la rigueur de la saison qu'on y avoit éprouvée. Le froid & la neige ont fait beaucoup de mal aux arbres, sur-tout aux orangers & aux citronniers. Il a paru sur la rivière de Lino, à deux lieues au nord de Vinha, une grande troupe de cignes ; ce qui ne s'étoit jamais vu dans ce climat.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de février 1789, par M. BOUCHER, médecin.

Il n'y a pas eu, ce mois, de retour de gelée remarquable. La liqueur du thermomètre n'a été obſervée que deux jours, le 12 & le 17, au terme de la congélation ; mais elle ne s'eſt élevée dans aucun temps au-deſſus du terme de 6 degrés.

Le mercure dans le baromètre a été dans les onze premiers jours du mois, obſervé conſtamment au-deſſous du terme de 28 pouces, mais ſans deſcendre plus bas que celui de 27 pouces 6 lignes. Du 12 au 20, il s'eſt maintenu au-deſſus du terme de 28 pouces ; mais du 21 juſqu'au 28, il a été conſtamment obſervé au-deſſus de ce terme. Le 25, il eſt deſcendu à 26 pouces 11 lignes $\frac{1}{2}$: ce jour l'air a été agité par une tempête ; le vent a été *ſud* preſque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de ce même terme. La différence entre ces deux termes n'eſt donc que de 6 deg.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 26 pouc. 11 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes eſt 1 pouce 3 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
1 fois du Nord vers l'Est.
7 fois du Sud.
17 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.
20 jours de pluie.
1 jour de neige.
3 jours de vent très-violent.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

Dans le cours du mois de janvier, il est tombé 26 lig. $\frac{1}{10}$ de pluie, & dans celui-ci 38 lig. $\frac{2}{10}$.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de février 1789.

Les maladies dominantes de ce mois, ont été des rhumes de poitrine, des squinancies, la pleuro-péripneumonie, & des fièvres péripneumoniques. Les esquinancies étoient de deux espèces, l'inflammatoire & la catarrheuse ou pituiteuse : cette dernière espèce a été la plus commune.

La pleuro-péripneumonie a aussi été de deux espèces, l'inflammatoire & la bilieuse-putride. On conçoit que dans celle-ci les saignées ont dû être fort ménagées, & que les émétiques & les purgatifs du genre des anti-putrides ont dû être principalement indiqués ; après quoi l'oxymel simple, étendu dans une infusion théiforme de pavot & de fleurs de sureau, a été le remède le plus avantageux.

La fièvre péripneumonique s'annonçoit d'abord par les ſymptômes caractériſtiques de la pleuro-péripneumonie ; fièvre forte, oppreſſion de poitrine, embarras à la région épigaſtrique, &c. auxquels ſe joignoient ſouvent un point de côté & des crachats ſanguinolens : le ſang tiré de la veine étoit le plus ſouvent couenneux. Ces ſymptômes preſſans obligeoient à des ſaignées promptement répétées ; enſuite de quoi une langue blanche & ſaburreuſe, de légères nauſées, jointes à l'embarras, toujours ſubſiſtant dans la région de l'eſtomac, indiquoient de l'émétique en lavage, ſuivi de quelque minoratif. On étoit bientôt aſſuré du caractère diſtinctif de la maladie, par des accès ou redoublemens de fièvres, qui, revenant à heures marquées, réveilloient les ſymptômes péripneumoniques, & dans quelques-uns par des déjections vermineuſes : la maladie étoit ordinairement jugée par des ſelles bilieuſes.

Quelques perſonnes, dans le peuple, ont encore été atteintes de la fièvre putride-maligne. La petite-vérole n'avoit pas ceſſé parmi les enfans ; & les diarrhées dyſſentériques ont encore été aſſez communes : il n'étoit pas aiſé de les guérir.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Kongl. vetenskaps Academiens nya Handlingar, *&c.* C'est-à-dire, *Nouveaux mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm pour l'année* 1783: *Vol. VI* (*a*); *in-8°., avec des gravures. A Stockholm, chez* Lange, 1786.

1. Les différens Mémoires réunis dans ce volume, & qui ont trait à ce Journal, sont:

I. Dans le premier trimestre, 1°. celui de feu M. *Scheele*, dans lequel il présente un grand nombre d'expériences, faites avec des fruits & des baies indigènes, afin de décider si leurs acides ressemblent à celui du citron, & jusqu'à quel point. Pour cet effet il a régulièrement soumis à ses expériences leur suc exprimé & passé par la chausse. Les baies de l'oxycoccos, du myrtille, du padus, de la douce-amère, & le fruit de l'églantier, sont riches en acide citronien, & n'ont que peu ou point d'acide malusien. Le contraire a lieu dans les baies de l'épine-vinette, du sureau, du prunellier, du sor-

(*a*) On trouve un extrait du cinquième volume, dans ce Journal, *tom.* lxviij, *pag.* 106.

bier, dans les prunes. Les fruits des groſeillers de toute eſpèce, ceux de l'*aria*, du ceriſier, du fraiſier, de la ronce, contiennent les deux acides en quantité égale. Les raiſins non mûrs, & les tamarins ne fourniſſent que de l'acide tartareux : on découvre dans l'acide citronien même, des traces de l'acide maluſien.

M. *Scheele* s'eſt appliqué à expoſer clairement les ſignes diſtinctifs des acides maluſien & citronien. Outre cela, il a ſoumis à l'examen diverſes autres productions du règne végétal, afin de connoître la nature de l'acide qui entre dans leur compoſition ; & très-ſouvent il a trouvé pluſieurs ſortes d'acide réunies dans le même ſujet, tels que ceux de pommes, du ſucre & du lait.

Il s'eſt encore aſſuré de leur préſence dans quelques ſubſtances animales, telles que la colle forte, la colle de poiſſon, le blanc & le jaune d'œuf, le ſang. C'eſt au moyen d'un acide nitreux concentré, qu'il eſt parvenu à les dégager ; & dans toutes ces expériences il a conſtamment obtenu plus ou moins d'acide acéteux. Notre auteur remarque enfin que l'acide lactique ou du lait, approche le plus de celui des pommes.

2°. Un Mémoire de M. *Swarz*, dans lequel on lit la deſcription de neuf eſpèces nouvelles d'orties, découvertes à la Jamaïque.

3°. La deſcription de trente-une nouvelles eſpèces de *Curculio*, dont M. *Sparrman* a fait la découverte au Cap de Bonne-Eſpérance. Dans ce Mémoire, l'auteur décrit encore neuf autres eſpèces d'eſcarbot, & détermine en même temps, avec plus de juſteſſe qu'on n'a fait juſqu'ici, les limites de ce genre, avec ceux des *cantharus*, *ips* & *anthribus*.

4°. Un Mémoire de M. *Paijkul*, dans lequel il présente la description d'une nouvelle phalène, appelée *tinea betulinella*, dont la chenille s'attache au *boletus betulinus*.

5°. Mémoire de M. *Arrhenius*, dont le sujet est le moyen de s'assurer de la quantité de sel marin mêlée au salpêtre. Pour parvenir à cette connoissance, on fera fondre une quantité déterminée de sel de nitre dans de l'eau distillée, & on y ajoutera, goutte à goutte, d'une solution d'argent. La chaux d'argent s'unit à l'acide muriatique, trouble la solution, & se précipite sous la forme de lune cornée. Le poids du précipité est en raison de la quantité du sel marin.

6°. Un Mémoire de M. *Faxe* sur les maladies observées, depuis 1774 jusqu'à 1783, dans l'hôpital de la flotte royale à Carlscrone. Pendant ces dix années, il y a eu 16097 malades, desquels sont morts 581, c'est-à-dire, environ un sur trente. La plus grande mortalité tombe dans les mois de mai, juin, & principalement de juillet. Conformément à une table de différentes maladies, & des sujets que chacune d'elles a enlevés, on voit que les fièvres catarrhales ont été les plus communes. Les autres maladies l'ont été dans l'ordre suivant; savoir, les fièvres intermittentes, le scorbut, les fièvres inflammatoires, les fièvres putrides, les flux de ventre, les hydropisies, la maladie vénérienne. L'auteur a encore indiqué les mois pendant lesquels telle ou telle maladie s'est présentée le plus fréquemment; mais à cet égard, il y a beaucoup d'irrégularité, à cause de l'influence & des changemens de l'atmosphère.

II. Dans le deuxième trimestre, nous li-

ſons, 1°. la continuation du Mémoire précédent. L'*influenza* a régné en 1782 dans cet hôpital, & elle a eu beaucoup de conformité avec les fluxions de poitrine putrides : notre auteur lui-même en a été attaqué avec les ſymptômes de ce genre. Il décrit enſuite une enflure épidémique ſous le menton, qui avoit ſon ſiège dans la graiſſe, s'étendoit d'une oreille à l'autre, ſans néanmoins gêner la déglutition, & n'attaquoit que les perſonnes graſſes. M. *Faxe* penſe que le ſcorbut de mer provient particulièrement d'un air ſtagnant, qui ſe corrompt, & qui, perdant ſon élaſticité, gêne, par ſa preſſion, la tranſpiration. La même cauſe produit le ſcorbut de terre, & ſon activité eſt en raiſon du nombre de perſonnes renfermées dans le même eſpace. Notre auteur croit enfin qu'il y a des cas où le ſcorbut eſt contagieux.

2°. La deſcription du *tetrodon mola*, *Lin.* par M. *Retzius*. Ce poiſſon commence à fréquenter les côtes de la Suède; celui que M. *Retzius* a décrit & fait graver, avoit un pied onze pouces de long.

3°. La deſcription d'un lézard rencontré par M. *Hornſtedt*, dans l'île de Java. L'auteur déſigne ce lézard ſous le nom de *Lacerta caudâ longâ, baſi pinnâ radiatâ, dorſo dentato.*

4°. Un Mémoire de M. *Scheele*, dans lequel il prouve que le défaut de ductilité & de malléabilité du fer, vient de l'acide phoſphorique, qui y eſt mêlé, comme l'avoient déja avancé MM. *Meyer* & *Klaproth*, & dans lequel il établit contre M. *Prouſt*, que l'acide phoſphorique exiſte décidément dans le ſel perlé.

5°. La deſcription de la *phalæna pruniella.* LIN. *Fauna Suec.*, & de la *phalæna rectangu-*

lata, par M. *Bjerkander.* Ces insectes détruisent les fleurs des pommiers & des poiriers.

III. Dans le troisième trimestre, le premier Mémoire qui nous regarde est de feu M. *Scheele*. Ce célèbre chimiste y prouve qu'outre la rhubarbe, il y a différentes racines, comme aussi des écorces qui contiennent le même sel indissoluble, composé d'acide oxalin & de chaux, qu'on avoit cru exclusivement propre à la rhubarbe. Mais comme ce sel est en petite quantité dans ces végétaux, il a fallu suivre un procédé particulier, afin de se le procurer. Pour cet effet M. *Scheele*, après avoir découpé ces substances, y a versé de l'acide marin délayé, a laissé en digestion pendant quelques heures, a filtré & saturé l'infusion avec l'alkali volatil caustique. Cet alkali a précipité le sel de l'infusion.

2°. On a encore du même auteur quelques remarques relatives à la manière de préparer la magnésie blanche. Lorsqu'on mêle une solution de sel d'Angleterre avec une solution de sel de cuisine, l'acide vitriolique du sel d'Angleterre se porte sur l'alkali minéral du sel marin, & l'acide de ce dernier s'attache à la terre du premier; ensorte qu'on obtient par-là une lessive qui contient du sel de Glauber & de la magnésie muriatique. Notre auteur enseigne dans ce Mémoire une manière de séparer de cette lessive le sel de Glauber, avant d'en précipiter la magnésie.

3°. M. *Odhelius* rend compte d'un monstre qui est venu au monde à la suite d'un enfant bien conformé. Ce monstre étoit sans cerveau, sans moëlle alongée, sans cœur, sans poumons,

ſans trachée-artère, ſans bouche, ſans œſophage, ſans viſcères du bas-ventre, à l'exception de quelques inteſtins grêles, qui contenoient du méconium. Il avoit une double cavité de poitrine, & formoit un corps oblong avec deux extrémités inférieures mal conformées.

Le quatrième Mémoire eſt de M. *Hellenius*. Il contient la deſcription d'une eſpèce de ténia, trouvée dans des véſicules attachées à la ſuperficie du foie.

5°. M. *Œdman* décrit dans un Mémoire ſuivant, le genre de vie, l'économie & les mœurs de l'*Anas fuſca*, LIN. Ce Mémoire eſt ſuivi,

6°. des détails relatifs à la métamorphoſe de la *phalæna noctua parthenia ;*

7°. d'un Mémoire dans lequel M. *Hellenius* donne l'hiſtoire naturelle de la *muſtella navalis*, LIN. Il la caractériſe *muſtella cauda truncato-abbreviata corpori concolore.*

8°. Le genre de *lucanus* occupe enſuite M. *Bornſtorf ;* &

9°. M. *Paijkul* décrit une nouvelle phalène, déſignée ſous le nom de *phalæna tinea grandævella*, dont la chenille, quelque petite qu'elle ſoit, emploie deux ans à parvenir à l'état de chryſalide. Vient,

10°. Un Mémoire, dans lequel M. *Odhélius* joint à ſon témoignage ceux de quelques autres médecins, pour prouver la vertu du *ſedum acre*, LIN. broyé & appliqué ſur les ulcères ſcorbutiques, & ſur les tumeurs de même nature, dures, & froides ſous le genou.

Les deux derniers Mémoires de ce trimeſtre, qui nous regardent, ſont, l'un de M. *Blom*, dans lequel il décrit une femelle de l'*auerhahn*,

(*tetrao tetrix fœmina*) d'un gris clair, presque blanc; & l'autre de M. *Hagstrœm*, dont le sujet est une carie à la mâchoire inférieure.

IV. Les Mémoires du quatrième trimestre, qui sont du ressort de ce Journal, ont pour sujet, 1°. les tourbillons de l'air & les nuages. C'est la quatrième partie des recherches sur cette matière, par M. *Wilke.*

2°. Les mœurs du plongeon (*mergus merganser*). M. *Oedman* y donne un grand nombre de remarques très-curieuses, & réduit au nombre de quatre toutes les espèces de ce genre.

Corso medico pratico di STEFANO-MARIA CAPUCCI, &c. C'est-à-dire, *Cours de médecine-pratique, par* ETIENNE-MARIE CAPUCCI, *docteur, physicien et académicien à Rome, Livre I.* Des maladies qui attaquent les fonctions animales; *in-8°. de* 341 *pages. A Naples*, 1786.

2. Ce cours de médecine pratique sera compris en dix livres. Dans ce premier on lit d'abord un discours sur les douleurs en général. L'auteur traite ensuite de la céphalalgie, de l'odontalgie, de l'otalgie, des vertiges, du hoquet, de l'épilepsie, de l'apoplexie, de la paralysie, de la catalepsie, du cochemar ou incube, des affections soporeuses, de la phrénésie, de la mélancolie, de la démence, de

l'hydrophobie, de la morsure de la tarentule, de quelques maladies des yeux. Cet ouvrage, à tous égards fort inférieur aux instituts de *Burserius*, de *Kanifeld*, fait soupçonner que M. *Capucci* ne connoît que les auteurs modernes de l'Italie.

ESSICH, medicinisches tuschenbuch für deutschlands touhter : *Livre de poche de médecine, à l'usage des filles d'Allemagne ; par M.* ESSICH. *A Ausbourg ; et à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787 ; *in-8°. Prix 28 sous.*

3. M *Essich*, docteur en médecine, & membre du collége de médecine à Augsbourg, a déja publié divers ouvrages de médecine, entr'autres un Dictionnaire médicinal. Ce livre de poche pour les filles d'Allemagne renferme des préceptes & des conseils, qui ne peuvent qu'être très-utiles aux jeunes personnes du sexe.

Observations on the diseases of the army in Jamaïca, *&c.* C'est-à-dire, *Observations sur les maladies de l'armée à la Jamaïque ; par* JEAN HUNTER, *docteur en médecine, membre de la Société royale de*

Londres ; in-8°. A Londres, chez Nicol, 1788.

4. L'auteur, en commençant, donne une deſcription médicale de la Jamaïque ; il fait connoître quelle eſt la chaleur de ſon climat ; quelle eſt la nature de ſon ſol, quels ſont les différens degrés de ſalubrité des divers cantons, ſelon leur ſite. Il indique comme cauſe morbifique le ſéjour dans un air marécageux, l'action de la chaleur à laquelle on s'expoſe avant que le corps ſoit acclimaté, la trop grande fatigue que les ſoldats nouvellement enrôlés ou débarqués eſſuient. Cette dernière cauſe fixe ſur-tout ſon attention, & il ſaiſit toutes les occaſions qui ſe préſentent dans le cours de ſon ouvrage pour faire remarquer le danger que courent les ſoldats récemment arrivés dans cette iſle, en les faiſant camper dans des endroits malſains. Les mille hommes, qui avoient fait la conquête de Sainte-Lucie, ont été enlevés dans l'eſpace d'un an ; & on n'a vu revenir de l'expédition de S. Juan que des fantômes, au lieu d'hommes vigoureux & bien portans qu'on avoit embarqués pour cette entrepriſe. La fatigue, le dérangement, les excès, & en général tout ce qui affoiblit le corps, ſecondent l'impreſſion des effluves marécageux. *M. Hunter* expoſe enſuite les précautions qu'il faudroit prendre lorſqu'il s'agit d'envoyer des troupes aux Indes occidentales, & indique les endroits convenables pour les faire camper. Il obſerve ailleurs qu'à trois milles des marais l'air eſt ſain, & aſſure qu'avec des attentions & des ſoins, les ſoldats peuvent jouir à la Jamaïque d'une ſanté auſſi bonne qu'en Angleterre. On a même reconnu

que les équipages des vaiſſeaux en croiſière dans ces mers, ſont ſouvent mieux portans que ceux qui ſont en ſtation dans la manche. Mais pour cet effet, il eſt néceſſaire que chaque navire contienne quelques nègres, afin de les employer à faire l'eau, attendu que cette partie du ſervice eſt très-dangereuſe pour les blancs. M. Hunter voudroit encore que dans chaque régiment, il y eût un certain nombre d'Africains, non-ſeulement parce qu'ils ſupportent plus facilement la chaleur, & peuvent par conſéquent ſe charger des ſervices les plus pénibles & les plus préjudiciables à la ſanté, mais encore parce qu'ils ne ſont pas ſujets aux fièvres rémittentes.

Il conſte, d'après la liſte détaillée des malades de chaque régiment, relativement aux diverſes ſituations où ils ſe trouvent, qu'en divers temps il y en a eu depuis un huitième juſqu'à un quart hors d'état de ſervir; que le terme moyen du nombre des morts eſt d'un ſur quatre; qu'on eſt obligé de renvoyer chaque huitième, & qu'en tout, la perte monte à trois huitièmes. En moins de quatre ans l'armée a été diminuée, par les maladies, de 5250 hommes, ſans qu'un ſeul ait péri dans les combats, ou par leurs ſuites.

Les maladies particulières de la Jamaïque ſont les fièvres & les dyſſenteries. La fièvre rémittente eſt une maladie extrêmement dangereuſe & funeſte. *M. Hunter* la décrit avec la plus grande exactitude. Il remarque qu'elle n'eſt point contagieuſe. Il leur aſſigne pour cauſes, l'air infecté par la chaleur, l'humidité & la putréfaction des ſubſtances, tant animales que végétales. Dans le traitement de cette fièvre, il faut

éviter les vomitifs: ils excitent trop d'efforts, & laissent une si grande irritabilité dans l'estomac, qu'il ne peut plus garder le quinquina qu'on administre ensuite. L'auteur prescrit le sel de Glauber pour évacuer, & dès la première rémittence, il a recours à l'écorce du Pérou, dont il ordonne jusqu'à deux onces d'un redoublement à l'autre. Il fait prendre dans le tems de l'exacerbation 5 ou 6 grains de la poudre de James, qui devient souvent diaphorétique ou laxative. Lorsqu'il prescrit un cathartique, il y joint quelques gouttes de teinture thébaïque. Si l'estomac se refuse au quinquina en substance, il le fait administrer en infusion, & si les symptômes trop pressans ne permettent pas qu'il débute par le sel de Glauber, il associe la rhuba be au fébrifuge. De quelque manière que *M. Hunter* ait essayé le tartre émétique, il n'a jamais pu en obtenir les mêmes effets que de la poudre de James; pour expliquer cette particularité, il suppose que dans cette composition l'antimoine se trouve en état de chaux & non pas dans un état salin. Il emploie contre les vomissemens violens la teinture thébaïque, donnée dans une potion effervescente ou dans l'eau de Bristol. L'observation lui a appris que le vin ne convient aux malades qu'autant qu'ils en desirent, & qu'à la dose qu'ils prennent avec un certain plaisir. Les acidules, si propres à désaltérer, ne sont ni du goût des malades, ni d'une efficacité suffisante pour qu'on insiste sur leur usage. Les boissons délayantes sont bien plus propres à étancher la soif. L'estomac, suivant l'observation de *M. Hunter*, les supporte lors même qu'il rejette toute autre boisson. La poudre de James dissipe la stupeur, & les vésicatoires ne con-

viennent que dans le cas d'une douleur fixe. Rien ne hâte plus le retour des fièvres, que les excurſions en mer.

Parmi les ſymptômes de cette fièvre, le tétanos eſt ſouvent un des plus fâcheux. *M. Hunter* a obſervé que les contractions dans ce ſpaſme univerſel, bien qu'elles ſoient toujours très-conſidérables ont néanmoins leurs momens de relâche. Il a vu réuſſir dans un de ces cas un électuaire compoſé de farine de moutarde & de ſirop commun, dont on donne une cuillerée à thé toutes les heures ou toutes les deux heures, ſelon que la gorge & l'eſtomac s'en accommodent.

En diſſertant ſur les cauſes de cette fièvre, *M. Hunter* avance que ce n'eſt ni la quantité exceſſive, ni la qualité vicieuſe de la bile qui les produit; il ne penſe pas non plus que la putréfaction y ait part, ni que le cerveau & le ſyſtême nerveux ſoient affectés primitivement. La cauſe éloignée eſt, ſuivant lui, (comme nous l'avons déjà remarqué) l'air des marais, qui s'inſinue dans le corps au moyen de l'inſpiration, ou eſt avalé avec les alimens. La couleur jaune de la peau provient de la ſécrétion du fiel augmentée, ou plutôt d'une affection ſpaſmodique du conduit cholédoque. Ce ſpaſme, ou d'autres fois la ténacité de la bile, oppoſent ſouvent un grand obſtacle à ſon paſſage de la véſicule au duodénum. L'ouverture des cadavres préſente fréquemment une bile très-épaiſſe & noire, quoiqu'en très-petite quantité; l'eſtomac & le duodénum ſont plus ou moins rouges, en même temps qu'ils contiennent une matière noire, qui paroît tenir à un état morbifique de la membrane veloutée. Quelquefois les pou-

mons ſont parſemés de taches livides, mais jamais on ne rencontre de ſignes manifeſtes de putréfaction.

M. Hunter s'occupe enſuite de la fièvre intermittente qui règne pendant la ſaiſon ſalubre; mais ni ſes ſymptômes ni ſon traitement n'offrent rien de particulier. Ce médecin a obſervé qu'en Angleterre de petites doſes de mercure doux, réunies aux purgatifs, ſont un excellent auxiliaire au quinquina. Il a encore adminiſtré le mercure doux conjointement avec la ſcille dans les hydropiſies qui ſurviennent aux fièvres rémittentes.

La dyſſenterie des Indes occidentales, qui fait enſuite le ſujet de ſes recherches, ne diffère pas de celle des autres climats; mais il lui trouve un très-grand rapport avec les fièvres rémittentes. Les remèdes avec leſquels il combat la dyſſenterie aiguë, ſont un laxatif ſalin, réuni aux opiatiques; il preſcrit enſuite parties égales d'une décoction de quinquina & d'une infuſion de fleurs de camomille, avec autant de rhubarbe qu'il en faut pour procurer deux ou trois évacuations par jour. L'opium donné alternativement avec les laxatifs, guérit la dyſſenterie chronique.

Nous croyons qu'on lira avec plaiſir les obſervations faites d'après l'ouverture des cadavres.

« Au premier coup-d'œil, dit *M. Hunter*, on croit que les inteſtins, particulièrement le colon, ſont contractés irrégulièrement; mais en les conſidérant de plus près, en emportant une portion d'inteſtin, & en en examinant les parois internes, les apparences de la maladie deviennent plus évidentes. On y voit de pe-

tits tubercules, ſemblables à des puſtules, leſquels ſont en plus ou moins grand nombre ; on en trouve en toute ſorte d'état, de manière qu'on peut conjecturer leurs progrès d'après plusieurs obſervations rapprochées. Le même ſujet a fourni ſouvent, en divers tronçons d'inteſtins, des exemples de différens périodes. Il ſemble que leur progrès affecte à-peu-près l'ordre ſuivant. Il ſe forme d'abord un petit tubercule rond d'une couleur rougeâtre, qui n'a pas au-delà d'un dixième de pouce de diamètre ; ce tubercule va en augmentant, acquiert peu-à-peu l'étendue d'un quart de pouce de diamètre, & devient pâle à meſure qu'il groſſit. Dans cet état on aperçoit une petite fente à ſon ſommet avec un léger enfoncement. Cette fente s'étend avec le temps ; & en examinant le contenu de cette petite tumeur, on y rencontre généralement une ſubſtance caſéeuſe. La puſtule (car bien qu'elle ne contienne point de pus, je ne connois point de nom qui exprime mieux ſon apparence externe) a ſon ſiége ſous la tunique veloutée, entre elle & la membrane muſculeuſe. A meſure que la crevaſſe fait des progrès, les bords ſe renverſent, & la baſe devient rude & inégale ; il en ſuinte une humeur, qui eſt quelquefois teinte de ſang. Telle eſt la marche des puſtules iſolées ; mais elles ſont ſouvent en groupes & deviennent confluentes, de ſorte qu'elles ne forment qu'un ulcère étendu, rude & inégal, dont la baſe eſt dure & épaiſſe. Quelquefois elles reſſemblent à des ulcères rongeans, auxquels le renverſement des bords donne l'apparence d'un ulcère avec perte de ſubſtance, ou comme ſi le velouté étoit entièrement détruit.

Lorſque les ſelles ſont abondantes & fréquentes

ſans que les malades ſe plaignent de tranchées ou de téneſme, *M. Hunter* conſeille l'uſage des aſtringens, tels que le bois de campêche, l'écorce de grenade & la *terra Japonica.*

Selon ce médecin, la colique sèche (*dry belly-ach*) ne reconnoît d'autre cauſe que le plomb, & reſſemble parfaitement à la colique de Poitou, tant par ſa marche, que par les ſymptômes & le traitement. M. *Hunter* n'approuve point les vomitifs dans cette maladie, par les mêmes raiſons qui les lui ont fait rejeter dans les fièvres rémittentes. Il a plus de confiance dans les véſicatoires, & particulièrement dans l'opium & dans les laxatifs. Il preſcrit avec ſuccès l'*extractum catharticum* avec le calomélas. Ce dernier remède ne peut être ordonné dans les climats chauds qu'à petites doſes, parce qu'il porte trop facilement à la bouche.

A cette diſſertation eſt jointe une lettre de M. *Franklin*, par laquelle il conſte qu'il y a plus de ſoixante ans que l'on accuſe le plomb de cauſer la colique sèche, accompagnée de paralyſie. M. *Hunter* a vu un malade, chez lequel la douleur de ventre alternoit avec le mal de tête.

Les ulcères ſont très-fatigans & très-opiniâtres aux Indes occidentales: il y eſt preſqu'impoſſible de les cicatriſer, tandis qu'ils guériſſent très-facilement au retour des malades en Angleterre, à moins qu'ils ne ſoient compliqués de carie. Quelquefois ils ſont une ſuite de la piqûre du *Chiger*, inſecte qui conſtruit lui-même un nid pour ſes petits. M. *Hunter* profite de cette occaſion pour parler encore de la piqûre de quelques autres inſectes, & en particulier de celui qui produit la gale. Il nous dit

qu'il a examiné cet inſecte au microſcope, & que la figure qu'en donne *Pison* le repréſente aſſez bien; que dans les Indes occidentales cette maladie ne ſe borne pas à la duplicature de la peau, que ſouvent elle la ravage entièrement, & ne cède qu'à l'uſage topique du ſoufre.

Les autres maladies connues dans ces contrées, telles que la maladie vénérienne, les affections inflammatoires, la rougeole, la conſomption, la manie, &c. n'ont de particulier que ce qui dérive de la chaleur du climat. Les remarques de M. *Hunter* ſur les maladies des Nègres, ſont curieuſes & courtes. Les deux ſeules maladies qui ont quelque choſe de ſingulier, ſont le *cacabay*, auquel on trouve quelque reſſemblance avec les *ſirvens* du nord, & cette dépravation de l'appétit qui fait manger de la boue.

Ce volume eſt terminé par quelques obſervations ſur la meilleure manière de ſoigner les malades à la Jamaïque, & dans les autres îles des Indes occidentales. M. *Hunter* inſiſte principalement ſur les avantages d'établir des hôpitaux pour chaque régiment auſſi-bien que pour chaque détachement, & de pourvoir les troupes de chirurgiens éclairés, & en aſſez grand nombre. Il s'eſt aſſuré que de huit compagnies pourvues de chirurgiens inſtruits, quoiqu'elles fuſſent conſtamment dans les mêmes circonſtances que quatre autres dépourvues d'officiers de ſanté capables, n'ont pas envoyé à l'hôpital un nombre de malades auſſi conſidérables que les quatre autres.

Delle

Delle febri, chesi dicone putride, &c. *Discours sur les fièvres qui sont appelées* putrides, *suivi de deux dissertations sur les fièvres épidémiques qui régnèrent dans la ville et dans le territoire de Gènes, durant les années* 1741, 1742 *et* 1743; *par* JOSEPH PRATOLONGO, *docteur en médecine. A Gènes, chez* Caſſarelli, 1787; *in*-8°.

5. Ce diſcours parut dès 1785, dans le neuvième volume du Recueil italien, contenant des écrits médico-pratiques. Son importance a déterminé à en faire une édition ſéparée.

C'eſt par la malignité de leurs ſymptômes, accompagnés quelquefois de pétéchies & de parotides, que ces fièvres de Gènes diffèrent des eſpèces de fièvres aiguës, auxquelles on a donné le nom trop vague de *malignes*. *Boerhaave*, *Pringle* & *Huxham*, ont rendu aux fièvres aiguës la dénomination commune déja établie par *Galien*, celle de *fièvres putrides*; mais, ſuivant M. *Pratolongo*, cette dernière eſt plus défectueuſe encore que l'autre; elle eſt équivoque, incertaine & vicieuſe. Il voudroit que le nom propre d'une maladie, indiquât ſes caractères certains & réguliers.

Après beaucoup d'obſervations & de diſcuſſions ſur la nature & l'étiologie de ces fièvres, M. *Pratolongo* paſſe à ſa méthode curative, qui consiste principalement à éviter les purgations,

& à prodiguer la saignée. Ce Mémoire est le fruit d'une longue expérience en médecine, (*M. Pratolongo* étant parvenu à une vieillesse avancée.)

Memoria, &c. *Mémoire médico-practico-économico-politique, sur le traitement employé dans les maladies qui ont eu lieu à Bassano, depuis le commencement de mai, jusqu'à la fin d'octobre* 1786; *par* FÉLIX-MARIE DONARELLI, *docteur en médecine, de l'Académie Georgico-Torquinienne. A Romiglione, chez* Mordaccini, 1787. *In*-8°.

6. Ce Mémoire est l'ouvrage d'un médecin expérimenté. Il a pour objet les fièvres intermittentes épidémiques, qui affligeoient si cruellement les habitans de Bassano pendant l'année 1786.

CHRIST. LUDW. MURSINNA, Beobachtungen über die ruhr und die faulfieber: *Observations sur la dyssenterie, avec une appendice sur les fièvres putrides. A Berlin, chez* Himburg, 1787. *In*-8°. *de* 256 *pag.*

7. C'est la seconde édition des excellentes

observations de M. *Chrétien-Louis Murſinna*, chirurgien-major du régiment de Pétersdorff; la première parut en 1780. Il en eſt fait mention dans ce Journal, *tome* lx, *pag.* 599. Celle que nous annonçons eſt augmentée de 116 pages, & préſente ſur ces deux maladies de nouvelles conſidérations.

B. CHANDLERS, versuch über die verschiedenen theorien und Heilmetheden bey schlagfüssen und lachmungen: *Recherches sur les diverses théories, et méthodes curatives des apoplexies et des paralysies; par M.* CHANDLER, *docteur en médecine, traduites de l'anglois. A Stendal, chez* Franz *et* Grosse; 1787. *In-8°. de* 166 *pag.*

8. On a donné une notice de cet ouvrage, en annonçant l'édition angloiſe. *Voyez* Journal de médecine, *tom.* lxiv, *pag*, 664. Nous ajouterons ici que M. *Chandler* a fait des recherches pour éclaircir le texte confus & obſcur des anciens, ſur l'apoplexie & la paralyſie.

*Mémoire qui a remporté le prix, au jugement de la Faculté de médecine de Paris, le 29 décembre 178*5, *sur la question proposée en ces termes :* Décrire l'ictère des nou-

veau-nés, et distinguer les circonstances où cet ictère exige les secours de l'art, et celles où il faut tout attendre de la nature; *par M. BAUMES, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, agrégé au collége des médecins de Nîmes; médecin de l'hospice de charité de la même ville; associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris, &c. &c. A Nîmes, chez* Castor Belle, *imprimeur-libraire, rue des Fourbisseurs; et se trouve à Paris, chez* Théophile Barrois, *libraire, quai des Augustins; broch. in-8°. de 56 pages,* 1788.

9. Comme l'obſervation doit être la baſe de tout principe de médecine, M. *Baumes*, pour ſe conformer à cette règle, & ne rien dire qui n'ait un tel garant, commence par préſenter pluſieurs obſervations qui ſervent de fondement aux principes qu'il établit. Il en a fait ſur différens ictères des nouveau-nés, provenus de diverſes cauſes, telles que le méconium, les ſaburres accumulées dans l'inteſtin duodénum, le ſpaſme des conduits excréteurs de la bile, l'irritation occaſionnée par le ſang putréfié & ſtagnant dans le vaiſſeau ombilical, enfin l'obſtruction du corps du foie. Il a très-bien indi-

qué les ſymptômes qui diſtinguent ces différens ictères. Il a obſervé qu'il y en avoit qui étoient purement critiques. Il a jugé qu'ils étoient tels, lorſque le méconium ſe vidoit facilement, que l'enfant étoit tranquille, & tiroit bien le lait de la mère, que ſon ventre étoit ſouple, & qu'on n'y apercevoit aucune rénitence : l'enfant qui fait le ſujet de la première obſervation étoit dans ce cas. Auſſi M. *Baumes* ſe contenta-t-il de favoriſer le mouvement qui portoit la matière critique à la peau, par des lavages tièdes & des frictions ſèches, faites avec un morceau de flanelle. La matière bilieuſe ſurabondante de l'enfant, s'échappa par la peau, lorſque la fonction de cet organe eut été décidée par l'effet des lavages & les impreſſions d'un air pur.

L'ictère de la ſeconde obſervation, ſurvenu tout-à-coup ſans cauſe manifeſte, fit préſumer qu'il étoit l'effet de cette gêne inſtantanée qu'éprouve ordinairement la circulation dans les nouveau-nés, après la ligature des vaiſſeaux ombilicaux, & qui donne ſi ſouvent lieu à l'ictère dans ces enfans. Auſſi celui qui fait le ſujet de cette obſervation, diſparut-il bientôt, lorſque le cours naturel de la bile fut rétabli.

Quand le méconium tarde à être évacué, on a lieu de préſumer que l'ictère qui ſurvient, dépend de cette cauſe. M. *Baumes*, dans un cas ſemblable, conjectura que la ténacité de cette matière excrémenteuſe s'oppoſoit à ſon évacuation. Il preſcrivit des lavemens avec une eau de ſavon, & quelques cuillerées d'une infuſion aqueuſe de rhubarbe, dans laquelle on avoit fondu de la manne. Ces moyens, joints à des frictions douces ſur le bas-ventre, firent

ſortir une grande quantité d'un méconium poiſſeux & noirâtre, vert ou d'un jaune foncé; alors les ſymptômes de la maladie diminuèrent peu-à-peu, & furent enfin diſſipés tout-à-fait par un peu de ſirop de chicorée uni à la rhubarbe, donné pendant quelques matins de ſuite.

Un nouveau-né, auquel on donna un lait trop âgé, que ſon eſtomac ne pouvoit point digérer, devint ictérique. Cet état étoit accompagné de douleurs de colique, que l'enfant annonçoit par ſes cris. Le lait cailleboté & les concrétions caſéeuſes qu'il rendoit, en manifeſtoient aſſez évidemment la cauſe. M. *Baumes* le guérit avec des lavemens où l'on avoit fait diſſoudre un peu de ſavon, & par l'uſage d'une mixture compoſée de deux onces de ſirop de fleurs de pêcher, de huit grains de rhubarbe en poudre, & de quatre onces d'eau de mauve. On lui faiſoit des fomentations émollientes ſur le bas-ventre, qui étoit un peu bouffi, & il étoit au lait maternel pour toute nourriture. Cette obſervation fait voir, dit M. *Baumes*, le danger qu'il y a de donner trop-tôt une nourriture peu proportionnée à la délicateſſe des organes digeſtifs d'un nouveau-né, ſur-tout avant qu'il ſoit débarraſſé de ſon méconium, & combien le lait ſéreux de la mère eſt préférable au lait conſiſtant d'une nourrice étrangère. Le premier, ſeul, ſuffit ſouvent pour diſſiper les maux que l'autre a produits. On voit auſſi, par les obſervations de M. *Baumes*, qu'un des plus funeſtes moyens qu'on puiſſe employer à l'égard des nouveau-nés, qui ſouffrent par le méconium, par les ſaburres, par une bile ſurabondante, c'eſt l'huile, dont on ne fait que trop communément uſage.

Celui du vin pur a auſſi de grands inconvéniens. Cette liqueur a trop d'activité pour les organes délicats d'un enfant qui vient de naître; mais elle peut produire les meilleurs effets, adminiſtrée avec prudence, & coupée avec deux ou trois parties d'eau : elle fortifie les premières voies, & favoriſe la digeſtion. *Harris* regarde le vin comme le meilleur des médicamens pour un eſtomac débile.

Un enfant de ſept jours ſouffroit des tranchées vives, accompagnées de ſelles liquides & vertes, il ne ceſſoit de crier; le huitième jour, ſa peau devint d'une couleur jaune. M. *Baumes* conjectura que cet ictère étoit l'effet d'un étranglement ſpaſmodique du canal cholédoque, occaſionné par l'irritation que produiſoit, ſur les membrane des inteſtins, la matière âcre des ſelles. Il preſcrivit des lavemens faits avec une décoction de mauve, dans laquelle on mit cinq grains de camphre, diſſous dans un peu de liqueur minérale d'*Hoffmann*, quelques grains de poudre de Guttete, donnés de trois en trois heures, anti-ſpaſmodique efficace lorſqu'il y a des acides dans les premières voies. Le lendemain, il fit plonger l'enfant dans un bain tiède, dont la durée fut de ſix minutes. L'enfant urina, ſes ſelles furent plus abondantes & de meilleure qualité. On répéta le bain & le lavement camphré le troiſième jour, & le quatrième, l'enfant fut tout-à-fait guéri.

Dans cette obſervation, les ſymptômes de la maladie, les remèdes & les effets dont ils ont été ſuivis, en un mot, tout démontre qu'elle étoit le réſultat d'un ſpaſme des conduits biliaires; & ce fait eſt une nouvelle preuve en faveur de la faculté de ſe mouvoir, qu'ont

les fibres de ces conduits, faculté que plusieurs leur ont refusée, d'après la supposition qu'ils sont privés de fibres musculaires. M. *Baumes* observe, avec raison, que les limites que la nature a mises entre les fibres musculaires & les fibres d'une autre nature, nous sont inconnues; que la couleur rouge ne sauroit faire le caractère distinctif des muscles, puisque des faisceaux charnus qui n'ont point cette couleur, sont cependant susceptibles de contraction dans beaucoup d'animaux. *Olaus*, *Borrichius* & *Fanton*, ont observé un mouvement péristaltique dans les conduits biliaires de pigeons vivans. D'après une observation rapportée par *Meecren*, il se fit une invagination du canal cholédoque, à la suite d'une colique hépatique. On a lieu de croire que toute partie vivante est capable de se mouvoir, puisque la vie même suppose le mouvement, & que celui des muscles n'a que l'avantage d'être plus manifeste & plus étendu que celui des autres parties.

Tous les objets, que M. *Baumes* a eu occasion d'examiner dans sa dissertation, ont été vus avec sagacité, & discutés avec une logigique exacte.

EDM. GOODWYN, de morbo morteque submersorum investigandis, &c. *In-8°. A Edimbourg*, 1786.

10. C'est par les expériences aussi nombreuses que bien conçues & bien conduites, faites sur les animaux & sur les hommes, que cet ouvrage mérite la plus grande attention. L'auteur rend d'abord compte de celles qu'il a faites pour s'assurer si les animaux noyés périssent

par les effets de la présence du liquide qui s'est introduit dans le poumon durant la submersion; les résultats qu'il en déduit, sont, 1°. que pour l'ordinaire il n'entre qu'une très-petite quantité de liquide dans les bronches: 2°. que ce liquide passe dans le poumon lors de l'inspiration: 3°. que ce liquide étant reçu dans le poumon, s'y mêle avec la lymphe, & forme l'écume qu'on observe dans les cadavres des noyés; 4°. que cette écume en elle-même est insuffisante pour causer les accidens qu'on remarque dans les noyés; que par conséquent le fluide dans lequel se noie un animal, ne tue qu'en interceptant l'accès de l'air dans ce viscère. L'auteur s'est servi, pour ces expériences, de l'eau colorée avec de l'encre; quelquefois il a employé le mercure.

M. *Goodwyn* passe ensuite aux expériences, dont l'objet a été de déterminer la quantité de liquide qui entre dans les poumons. Pour cet effet il a placé des chiens dans une position verticale: il leur a ouvert la trachée-artère, & leur a versé par cette ouverture à l'un quatre, & à deux autres, huit onces d'eau. Aussi-tôt que le liquide fut entré dans le poumon, l'animal souffrit de la difficulté de respirer, & le nombre des pulsations fut considérablement diminué. Cependant ni l'un ni l'autre de ces dérangemens n'ont point été de durée, & dès qu'ils avoient cessé, les chiens se trouvoient comme avant l'expérience. Celui de ces animaux auquel on avoit introduit quatre onces de liquide, a été étranglé au bout de six heures, & aussi-tôt après on lui a ouvert la poitrine. Le poumon contenoit six onces d'une eau rougeâtre. Les deux autres ont été étranglés au

bout de trois heures, & on a trouvé neuf onces d'eau dans leurs poumons. Cette quantité excède de beaucoup celle qui a été trouvée dans les animaux noyés, (l'auteur évalue cette dernière quantité à deux onces, plus ou moins, jusqu'à quatre) & prouve qu'un animal peut très-bien vivre, quoique ses poumons contiennent beaucoup plus d'eau que ceux des animaux noyés; comme aussi que l'eau ne se précipite dans le poumon que lorsque l'animal est mort.

Viennent les expériences faites dans la vue de déterminer l'action mécanique de l'air sur le poumon, & la différence de la dilatation de son tissu dans le moment de l'inspiration, d'avec celle où il se trouve après l'expiration. Cette différence est, selon lui, comme 268 à 262; en conséquence de cette évaluation, on peut facilement concevoir une autre proposition de M. *Goodwyn*, qui est que le sang circule avec la même facilité dans les vaisseaux des poumons dans le temps de l'expiration, que dans celui de l'inspiration.

Dans la section suivante, l'auteur s'occupe des effets chimiques de la respiration. Il résulte de ses expériences, 1°. qu'à chaque inspiration les poumons absorbent de l'atmosphère une certaine quantité d'air vital, & qu'à chaque expiration ils se débarrassent d'une certaine quantité d'air fixe: 2°. que l'air vital, absorbé par les poumons, produit dans les plus petites ramifications des artères pulmonaires, certains changemens chimiques dans le sang, auquel il communique de nouvelles parties constitutives, & une couleur plus vive: 3°. que cette addition donne au sang la propriété de mettre en mouvement le ventricule gauche du cœur.

D'après les expériences que M. *Goodwyn* a faites sur lui-même, l'air atmosphérique subit dans les poumons les changemens suivans. Cet air, avant d'être inspiré, étoit composé de quatre-vingt parties d'air phlogistiqué, de dix-huit parties d'air vital, & de deux parties d'air fixe; après avoir été expiré, il contenoit quatre-vingts parties d'air phlogistiqué, cinq parties d'air pur, & treize d'acide aérien.

Passons à d'autres expériences. L'auteur a lié un chien sur une table, & après avoir enlevé le sternum, il a découvert les veines qui se rendent à l'oreillette gauche, ensorte qu'on pouvoit distinguer la couleur du sang qui couloit dans ces vaisseaux : il a ensuite découvert la trachée-artère ; il y a fait une incision, à travers laquelle il a introduit le tuyau d'un soufflet. Il a ainsi fait passer de l'air atmosphérique dans les poumons; & durant cette espèce d'inspiration factice, le sang qui circuloit dans les poumons avoit une couleur très-vive. Après avoir dilaté ce viscère par une certaine quantité d'air atmosphérique, il a fait une ligature à la trachée-artère. Le sang a continué de couler dans les vaisseaux; mais celui qui étoit renfermé dans les veines pulmonaires a pris une couleur foncée, & au bout de quelques minutes, il est devenu de la même nuance que celui de la veine-cave. M. *Goodwyn* a soufflé de nouveau de l'air dans le poumon; alors le sang veineux a perdu peu-à-peu sa couleur foncée, & est redevenu par gradation aussi clair qu'auparavant. Ces phénomènes n'ont jamais varié dans toutes les expériences qu'il a faites.

Dans un autre chien, l'observateur, après l'avoir disposé de la même manière, a mis à découvert

l'artère axillaire d'un côté, & y a fait une incision, ainsi qu'à la veine correspondante de l'autre côté. Pendant l'insufflation de l'air, le sang qui s'écouloit de l'artère étoit d'un rouge clair, & celui de la veine étoit noir; mais après qu'on avoit lié la trachée-artère du poumon ainsi soufflé, le sang artériel prenoit peu-à-peu une teinte noirâtre, jusqu'à ce qu'il eût atteint celle du sang veineux. Dès que la respiration étoit rétablie, le sang reprenoit sa couleur vive.

Cette diminution d'air pur, & le changement consécutif dans le sang, sont, selon M. *Goodwyn*, les causes de tous les phénomènes qu'on observe sur les noyés, tels que la couleur noire de l'habitude du corps; & la cause matérielle de l'asphyxie des noyés, consiste dans le changement du sang artériel en sang veineux. Il conclut de-là, qu'on peut créer pour cette asphyxie un nouveau genre de maladie, sous le nom de *morbus lividus*, qui sera placé dans la classe des *cachexies*, & occupera le premier rang dans l'ordre *impetigo*, sous le caractère spécifique de *impedita sanguinis venosi in arteriosum conversio*, *signa syncopes*, *cum livore cutis*.

HERZ, &c. über die fruhe beerdigung der Juden, &c. C'est-à-dire, *Sur les enterremens précipités des Juifs, aux éditeurs du collecteur hébreu; par* MARC HERZ, *deuxième édition, corrigée et augmentée; grand in-8°. de 60 pag. A Berlin,* chez Voss et fils, 1788.

11. Nous avons annoncé cet opuscule, ainsi

que les réflexions que M. *Marx* a publiées à ce ſujet. M. *Herz*, dans cette nouvelle édition, répond aux remarques de ſes critiques, & tire de leurs objections même de nouveaux argumens, pour prouver que c'eſt un abus condamnable de porter en terre, au bout de quatre heures, des corps déclarés morts, par la ſeule inſpection de perſonnes ignorantes, & par conſéquent juges peu compétens; il fait voir en même temps, d'après les témoignages des médecins les plus inſtruits, combien il eſt ſouvent difficile de prononcer ſur l'état abſolu de mort.

RAHN, &c. Briefwechsel mit seinen ehemaligen schulern, *&c.* C'est-à-dire, *Correspondance de J. H. RAHN, docteur en médecine, chanoine, et professeur au Carolinée de Zurich, avec ses anciens élèves.* Premier Recueil; *in*-8°. *de* 550 *pag. A Zurich, chez* Fuesslin, 1787.

12. Ce premier Recueil ne contient qu'une partie des articles que l'auteur ſe propoſe de publier. Le premier qu'on y lit, préſente un extrait très-détaillé de l'ouvrage de M. *Van de Booch*, ſur la force muſculaire des vaiſſeaux capillaires, avec des remarques & des éclairciſſemens. Dans le ſecond, il s'agit des maladies & des fièvres bilieuſes en général; dans le troiſième, de la nature bilieuſe, des maladies arthritiques & rhumatiſmales en particulier. Les hémorrha-

gies utérines, en tant qu'elles dépendent de l'influence des nerfs, font le fujet du quatrième. Le cinquième roule fur la vertu fébrifuge de la benoite. Les expériences que l'auteur a faites avec cette racine, lui font favorables. On lit dans le fixième des preuves de l'efficacité du mercure contre l'hydropifie, la jauniffe & l'épilepfie. Le feptième conftate les propriétés anti-dartreufes de la douce-amère. Dans le huitième, on trouve des éclairciffemens très-fatisfaifans fur cette maladie, que de *Sauvages* & M. *Cullen* ont appelée *phyfconia inteftinalis concreto glomerata*. Le neuvième renferme des obfervations & remarques fur l'*aura epileptica*, & fur le tétanos qui furvient aux plaies. La dernière obfervation, tirée des papiers de feu M. *Burkhard*, fert de preuve nouvelle, que dans le traitement des anévrifmes, la compreffion eft inférieure à la ligature.

COLLANES, &c. Unterricht in der geburthshulfe, *&c.* C'est-à-dire, *Instruction sur l'art des accouchemens, contenant tout ce qu'il est essentiel de savoir, tant aux sages-femmes qu'aux accoucheurs; par* FRIEDRICH COLLANES, *docteur en médecine et accoucheur; in*-8° *A Vienne*, 1787.

11. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à M. *Collanes*. On y trouve traité avec clarté

& avec méthode tout ce qui concerne les accouchemens naturels & contre-nature, le régime des femmes enceintes, des femmes en couches & des nourrices; les qualités que doit avoir une ſage-femme; quelles doivent être ſes mœurs, & quelles ſont les ſupercheries dont pluſieurs ſe rendent coupables. L'auteur s'occupe enſuite des hémorrhagies, de l'extraction de l'arrière-faix, des ſoins qu'exigent les nouveau-nés, des maladies auxquelles ils ſont le plus ſujets, de leur conformation vicieuſe, de l'origine des envies, des menſtrues, de l'emploi des inſtrumens, des actes judiciaires relatifs aux accouchemens. Il a enfin joint à ſon inſtruction, un formulaire des remèdes propoſés dans le cours de l'ouvrage.

Traité de la gale et des dartres des animaux; par M. Chabert, directeur et inspecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correspondant de la Société royale de médecine. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1787; in-8°. de 56 pag.

14. C'eſt pour la troiſième fois que cet ouvrage de M. *Chabert* eſt mis ſous-preſſe. On trouve la notice de la première édition qui a paru en 1783, dans ce Journal, tome lxij, page 323, cahier de ſeptembre 1784, & celle de la ſeconde qui a paru en 1785, tome lxvj, p. 156,

cahier de janvier 1786. Cette troiſième réimpreſſion ne diffère en rien de la ſeconde.

Nous donnerons, dans les prochains cahiers, la notice de quelques autres écrits de M. *Chabert.*

A description of all the bursæ mucosæ of the human body, &c. C'est-à-dire, *Description de toutes les* bursæ mucosæ *du corps humain, accompagnée de gravures; par* ALEXANDRE MONRO, *docteur en médecine*; in-fol. *A Londres, chez* Elliot, 1788.

15. Il y a déja quinze ans que M. *Monro* a fait connoître, dans ſes leçons, une partie de ces poches. *Albinus* les a indiquées le premier, mais il n'en a connu qu'un petit nombre, tandis qu'à préſent on en compte juſqu'à cent-quarante: elles ſont toutes ſituées aux extrémités. Leur deſtination eſt de garantir les tendons des frottemens, & de faciliter le mouvement, au moyen d'un fluide ſuſceptible d'expanſion & de compreſſion. Elles ſont placées tantôt devant, tantôt derrière les tendons qui ſe touchent, ou entre les tendons & les ligamens, dans les endroits où les extrêmités des os touchent les ligamens, enfin dans les endroits où les os jouent l'un contre l'autre. Quelquefois un petit nombre de ces poches des tendons contigus communiquent entre elles: d'autres fois, leurs cavités communiquent avec celles d'une articulation voi-

ſine, ſans en affoiblir le mouvement. On trouve même de ces poches entre les os du carpe.

Chaque poche eſt compoſée d'une membrane mince, mais très-denſe ; outre cela, afin de les mieux garantir des effets du frottement des os, on y trouve un feuillet cartilagineux ou quelque choſe qui lui reſſemble. La cavité renferme une maſſe de graiſſe entourée d'un bord ou de franges rouges, & la ſurface interne eſt lubréfiée par un fluide glaireux qui, dans le vivant, reſſemble, ſelon toutes les apparences, à la ſynovie. Et en effet, les cavités des *burſæ mucoſæ* & celles des jointures, ſe reſſemblent dans les points les plus eſſentiels. M. *Monro* penſe que la graiſſe eſt, en général, contenue dans des follicules vaſculeux, qu'elle eſt ſécernée de leur ſurface interne, qu'elle ſe filtre enſuite à travers les parois, ſans qu'il y ait un conduit excréteur déterminé. La même choſe a lieu à-peu-près dans les articulations ; &, ſelon notre auteur, l'huile des poches graiſſeuſes eſt unie au fluide aqueux & mucilagineux, fourni par les côtés de la cavité des jointures ou des *burſæ*.

La conformité de ces deux parties ſe reconnoît encore dans leurs maladies. Nous avons déja obſervé que ces cavités communiquent entre elles, ſans qu'il en réſulte aucun inconvénient. Elles ſont ſujettes les unes & les autres à l'hydropiſie, aux gonflemens écrouelleux, & à de petites tumeurs cartilagineuſes, qui tiennent ordinairement à un pédicule dont elles tirent leur nourriture. Les membranes des unes & des autres n'ont que très-peu de ſenſibilité dans l'état de ſanté ; mais elles deviennent très-ſenſibles lorſqu'elles ſont malades. Elles ont encore cela

de commun entre elles, que l'accès libre de l'air leur eſt très-nuiſible. Notre auteur a trouvé également de la reſſemblance entre les membranes des *burſæ*, la plèvre, le péricarde & le péritoine. Dans les cavités de cette dernière membrane, il n'y a pas de franges graiſſeuſes, & conſéquemment leur fluide doit être différent. Cependant M. *Monro* rapporte que dans une hydrocèle de la tunique vaginale du teſticule, il a trouvé quatre petits corps cartilagineux, dont l'un étoit légèrement adhérent à l'épididyme.

Les effets fâcheux de l'air externe, introduit dans les cavités des *burſæ mucoſæ*, conduit l'auteur aux conſidérations ſur les cauſes de l'inflammation dangereuſe qui ſurvient régulièrement aux plaies des ſacs ou cavités fermées. Cette cauſe paroît évidemment tenir à l'accès de l'air extérieur, & les moyens d'obvier, au moins en partie, à cette inflammation, conſiſtent à diminuer, le plus qu'il eſt poſſible, la facilité du contact de ce fluide, quelquefois en inciſant la peau dans un endroit qui ne répond pas directement à l'ouverture de la cavité, ou bien en paſſant obliquement le trois-quarts, lorſqu'on ſe ſert de cet inſtrument, en attirant, à l'aide d'une ſeringue aſpirante ou d'une bouteille de gomme élaſtique, tout l'air qui, ſans cela, pourroit reſter dans la cavité de la poitrine après l'opération de l'empyème, ou dans le ſac qui contenoit l'eau qu'on a extraite par la paracentèſe; en faiſant les ſutures avec plus de ſoin, plus ſerrées, & avec plus de promptitude à la ſuite de quelque opération. Suivant M. *Monro*, une grande partie du danger de la taille au haut appareil, vient de cette

même cause. L'accès de l'air lui paroît si dangereux, sur-tout dans l'opération de la hernie, qu'il conseille de diviser seulement le tendon, & de ne pas ouvrir le sac herniaire, à moins qu'il n'y ait adhésion ou gangrène décidée. Une légère disposition vers la mortification, est même, à son avis, moins à craindre que l'accès de l'air dans la cavité du bas-ventre. M. *Monro* décrit ici la méthode d'exécuter cette opération. Quelque intéressante que soit cette description, nous sommes obligés de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage même, pour en lire les détails, de même que les autres instructions qu'il présente, & qui méritent d'être étudiées. Il est à desirer qu'il se fasse bientôt une traduction françoise de cet ouvrage.

Exercitationum physicarum de causis physicis miræ illius tùm in homine, tùm inter homines, tùm denique inter cætera naturæ corpora sympathiæ, dissertatio prima; auctore J. H. RAHN; *in*-8°. *de* 38 *pag. A Zurich, chez* Gesner, 1786 : secunda, *in*-4°. *de* 63 *pages*, 1788.

16. Il y a dix-sept ans que M. *Rahn* a traité, dans sa dissertation pour le doctorat, *de miro inter caput & viscera abdominis commercio.* Dans les deux brochures dont il est ici question, il considère la sympathie entre le corps & l'ame, & en

déduit l'explication des effets du magnétiſme animal. Il annonce qu'il ſe propoſe de parcourir ſucceſſivement, dans une ſuite d'écrits académiques, la doctrine des ſympathies qui règnent entre diverſes parties du corps humain, & entre l'homme & les autres corps.

Sylloge selectiorum opusculorum de mirabili sympathia, quæ partes inter diversas corporis humani intercedit, edita curâ Jo. CHRIS. TRAUGOTT SCHLEGEL, doct. medic. atque chir. et medici apud Longosalissenses. *A Leipsick, chez* Schneider; *à Strasbourg, dans la librairie académique; et à Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins,* 1787; *in-8°. de 454 pag. Prix 3 liv. 12 sous broché.*

17. Ce recueil de M. *Schlegel*, médecin à Langenſalza, renferme quatre diſſertations, publiées d'abord en Hollande, qui ont pour objet la ſympathie de quelques parties du corps avec d'autres.

La première, qui a paru en 1781, a pour titre: *Jan. Pet.* MICHELL, *de mirabili quæ caput inter & partes generationi dicatas intercedit, ſympathiâ.* Outre beaucoup d'obſervations recueillies dans divers auteurs, elle contient des obſervations particulières ſur la ſécrétion d'une liqueur ſéminale propre aux femmes; ſur les maladies

hyftériques ; fur le tétanos, & autres maladies nerveufes dépendantes de l'état de la matrice. M. *Michell* divife la fympathie, en fympathie de mouvement, fympathie de fentiment & fympathie mélangée. Cette differtation eft très-bien faite ; on defireroit feulement que M. Michell eût rendu plus complet le troifième chapitre, où eft expofé le traitement qui convient aux maladies de la tête, provenantes des parties de la génération.

La feconde differtation eft intitulée : *Petr. JAS ; differt. inaug. de mirabili, quæ pectus inter & ventriculum intercedit, fympathiâ.* Elle contient moins de chofes neuves que la première ; mais on y trouve raffemblée une multitude de faits intéreffans. Sa méthode curative à l'égard des maux de l'eftomac qui proviennent de la poitrine, & des maladies de poitrine caufées par l'eftomac, eft bonne, & annonce un médecin qui a des vues & l'habitude d'obferver. La diftinction de ces maladies eft préfentée avec clarté & précifion.

La troifième a pour titre : *Did. VEEGENS, diff. inaugur. de fympathiâ inter ventriculum & caput præcipuè in ftatu præternaturali.*

Il s'en faut beaucoup que cette differtation approche du mérite des deux précédentes ; ce n'eft qu'une compilation de chofes très-connues. La partie pratique eft trop générale, & contient des conjectures qui peuvent fe réalifer dans des cas particuliers, mais induire en erreur les jeunes médecins s'ils s'y conformoient.

Enfin la quatrième differtation, intitulée : *Jac. ANEMAET ; de mirabili quæ mammas inter & uterum intercedit, fympathiâ*, eft au moins auffi médiocre que la troifième. Elle n'apprend

rien qu'on ne ſache déjà ; & ce n'eſt pas ce qu'on a dit de plus intéreſſant à ce ſujet. On ne ſauroit s'empêcher d'être ſurpris que M. *Schlegel*, médecin inſtruit, ait donné à cette mince production une place dans ſon recueil.

Conseils pour les femmes de quarante-cinq à cinquante ans, ou Conduite à tenir lors de la cessation des règles ; par le célèbre praticien de Londres, le docteur FOTHERGILL *: extrait des observations et recherches de la Société médicale de Londres. A Londres ; et se trouve à Paris, chez* Briand, *libraire, quai des Augustins, n°.* 50 ; *et au premier octobre prochain, hôtel de Villiers, rue Pavée Saint-André-des-arcs,* 1788 ; *brochure de* 38 *pag.*

18. L'époque de la ceſſation des règles eſt communément regardée comme un paſſage entouré d'écueils, que les femmes ne franchiſſent qu'avec beaucoup de dangers. L'objet du docteur *Fothergill* eſt de diſſiper ces appréhenſions, comme dénuées de fondement, & de faire voir que, dans cette circonſtance, la nature ſeule, ou aidée de peu de moyens, remplit ſes vues,

ſans faire éprouver ces ſecouſſes qui font redouter cette révolution. Il n'entre point dans le détail des différens cas auxquels elle peut donner lieu, il ſe borne à donner quelques règles générales, ſans entrer dans une deſcription minutieuſe du commencement, du progrès & de la terminaiſon du flux menſtruel. Il regarde comme un fait généralement reconnu pour vrai, que le flux menſtruel n'a aucune de ces qualités prétendues vénéneuſes qui ont donné lieu à tant de fables, & qu'il n'a pas d'autres attributs que ceux de ce ſang vital qui anime tout le ſyſtême d'une perſonne bien portante, & que ſa ſuppreſſion n'entraîne point de maux, auxquels il ſoit plus difficile de remédier qu'à toute autre affection que celles auxquelles les femmes ſont ſujettes. Il convient, cependant, qu'il eſt probable que quelquefois la nature ſe ſert de la voie des règles chez les femmes, ainſi que de celle des hémorrhoïdes chez les hommes, pour ſe débarraſſer de certaines humeurs morbifiques & acrimonieuſes.

L'opinion de *Fothergill* eſt très-propre à tranquilliſer les femmes qui peuvent concevoir des craintes ſur la ceſſation de leurs menſtrues; craintes toujours dangereuſes dans des perſonnes irritables, & qui ſeules ſuffiroient pour rendre cette ceſſation orageuſe. Mais l'opinion du docteur anglois ne doit point être, à la rigueur, celle de tout médecin qui aura médité ſur les loix de l'économie animale. Quoique le ſang menſtruel ſoit, en général, d'une bonne qualité, quoique cet écoulement périodique ceſſe, dans beaucoup de femmes, ſans trouble & ſans affection morbifique, il en eſt malheureuſement beaucoup d'autres dont la ſanté

eſt très-ébranlée par cette révolution. En effet, la nature ne paſſe guère tranquillement d'un état habituel à un autre. Toutes les grandes révolutions de la vie ſont plus ou moins marquées par des agitations, & même les moindres de nos habitudes, lorſque nous voulons en ſortir, nous font éprouver ſouvent des effets très-dangereux. Le principe de la vie ſemble ſe cabrer contre tout changement d'état, & il ne rentre dans ſon allure ordinaire, lorſqu'il s'en eſt éloigné, qu'après un certain nombre d'oſcillations plus ou moins vives.

De l'aveu du docteur *Fothergill*, quelque temps avant & après l'époque de la ceſſation des règles, dans beaucoup de femmes, les affections morbifiques auxquelles elles étoient ſujettes, ſe montrent plus fréquemment & avec des ſymptômes plus graves. Dans quelques-unes, les effets de la pléthore deviennent plus ſenſibles; elles éprouvent des feux ou bouffées ſubites de chaleur, elles ont des inſomnies, ou des rêves fatigans, quelquefois des inflammations d'entrailles, des ſpaſmes, des gonflemens douloureux des articulations, des hémorrhoïdes, & d'autres effets qui caractériſent la plénitude. Les organes, accoutumés à former des ſucs ſurabondans, continuent de travailler ſur le même plan, après que les couloirs par leſquels ils s'évacuoient, ont commencé à ſe fermer; de ſorte que ce défaut de proportion entre les mouvemens habituels, & les changemens ſurvenus dans la conſtitution, entraînent néceſſairement une altération plus ou moins conſidérable dans l'ordre des fonctions.

Auſſi le docteur *Fothergill* propoſe-t-il des précautions & des moyens pour prévenir les accidens

accidens qu'on a à craindre dans cette circonſtance, il voudroit que les femmes d'une complexion pléthorique, & accoutumées à des évacuations copieuſes, ſe fiſſent faire des ſaignées modérées, mais fréquemment répétées, & qu'elles évitaſſent tout ce qui échauffe & raréfie le ſang. Une évacuation de quatre, cinq ou ſix onces de ſang, opérée par la ſaignée, tous les deux, trois ou quatre mois, peut les garantir des ſuites de leur état pléthorique; & comme la néceſſité de la ſaignée devient de jour en jour moins urgente, on peut, par la ſuite, mettre de plus grands intervalles entre les ſaignées. Le docteur *Fothergill* regarde la ſaignée comme indiſpenſable, quelques raiſons que les femmes puiſſent alléguer pour la rejeter, toutes les fois qu'elles ont un pouls dur, plein, & une grande chaleur. C'eſt le moyen qu'il veut qu'on oppoſe au flux immoderé des règles, qui ſurvient ordinairement, à l'époque de leur ceſſation, dans les femmes qui ſont d'un tempérament ſanguin. Mais la ſaignée ne convient point, ſelon le docteur *Fothergill*, dans celles dont les règles immodérées dépendent d'un fond d'irritabilité, qu'elles augmentent à leur tour, en affoibliſſant le ton de la matrice. Des remèdes qui calment l'irritation, de légers toniques, & des alimens d'une facile digeſtion, ſont les moyens avec leſquels on peut combattre cette diſpoſition.

Quelquefois un flux immodéré des règles ſe joint à une fièvre intermittente, ſur-tout lorſque les fièvres automnales règnent. Alors le quinquina, donné à forte doſe, fait ceſſer, dit le docteur *Fothergill* l'une & l'autre affection.

Ce flux immodéré tient d'autres fois à quelques causes irritantes. Il n'en est pas de plus fréquente que ce principe d'acrimonie qui donne lieu au cancer. Le quinquina, qu'on donne quelquefois dans ce cas, peut singulièrement favoriser les squirrosités commençantes.

Le docteur *Fothergill* condamne les purgatifs, que quelques femmes regardent comme nécessaires, lorsque leurs règles vont cesser. Les préparations aloëtiques auxquelles elles ont recours ordinairement, lui paroissent les moins propres à remplir leurs vues : elles sont plus propres à provoquer qu'à faire cesser les règles. Il y a des femmes qui, vers leur temps critique, croient devoir se munir d'un cautère. Le docteur *Fothergill* n'approuve l'usage de ce moyen, que dans les cas où une femme à été sujette dès sa jeunesse à des éruptions cutanées, à des maux d'yeux, à des gonflemens glanduleux, & que tous ces indices d'acrimonie ont disparu, lorsque les règles se sont établies d'une manière fixe. On peut bien croire qu'un médecin qui cherche à rassurer les femmes sur les craintes que leur inspire l'approche de la cessation des règles, insiste plus sur le régime que sur les remèdes. En tout, les conseils que donne le docteur *Fothergill* sont sages, & tirés du fonds d'une pratique éclairée. Il dit avoir soulagé beaucoup de femmes sujettes à une menstruation laborieuse, en leur prescrivant de porter toujours sur elles quelques pilules, faites avec l'extrait thébaïque, à la dose d'un grain, & de prendre une de ces pilules au moment où elles sentent les douleurs qui accompagnent leurs règles. Elles peuvent en prendre une toutes les heures, jusqu'à ce que leurs souffrances soient

calmées. Il eſt eſſentiel de les prendre dès le premier inſtant où les douleurs s'annoncent. Les anodins agiſſent plus efficacement que, lorſque la douleur eſt établie. Celle qui ſuit la menſtruation difficile, eſt en effet pour l'ordinaire d'une nature ſpaſmodique; & il n'eſt pas ſurprenant que le docteur *Fothergill* ait retiré de ſi grands avantages de l'extrait thébaïque. Il veut que dans l'intervalle d'une menſtruation à l'autre, on emploie les martiaux & les amers, ce qui eſt très-propre à fortifier, & par conſéquent à prévenir les ſpaſmes.

Einlentung in die wissenschaft der rohen und einfachen arzneymittet, *&c.* C'est-à-dire, *Introduction à la science des médicamens simples, d'après les expériences physico-chimiques, et la médecine pratique; par M.* GUILLAUME-JEAN GLEDITSCH, *docteur en médecine, professeur royal de botanique, membre de plusieurs académies. A Berlin; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787; *trois parties, in*-8°.

19. Il y a plus de dix ans que *Gleditsch*, mort ſur la fin de 1786, fit paroître la première partie de ce recueil. Il y eſt fait mention

ſpécialement des végétaux qui ſont le plus en uſage en médecine. Comme il n'avoit pas traité méthodiquement des médicamens âcres, odorans, aromatiques, ni de ceux que nous fournit le règne minéral, M. *Schrœder* s'en eſt occupé ; c'eſt l'objet du troiſième volume que nous annonçons.

Observations on medical electricity, &c. C'est-à-dire, *Observations sur l'électricité médicale, contenant un* synopsis *de toutes les maladies dans lesquelles l'électricité a été recommandée, ou employée avec succès ; par* FRANÇ. LOWNDES, *électricien médical ; in-8°. A Londres, chez* Nicol, 1787.

20. Si d'après la qualification que ſe donne M. *Lowndes*, on croyoit qu'il y a en Angleterre un corps ou une profeſſion d'électriſeurs, uniquement attachés à l'électricité médicale, on ſe tromperoit ; l'auteur n'a probablement pris ce titre que dans l'eſpérance de mieux capter la confiance du public ; mais il paroît qu'il s'eſt fait illuſion ; car peut-on ſe flatter qu'un homme qui ne ſeroit qu'électriſeur, vint à bout de procurer la guériſon d'une maladie ? Pour mériter la confiance du public, l'électricité a véritablement beſoin d'être dirigée par un médecin : quelques-uns s'en ſont occupés ; cependant elle eſt encore entre les mains de l'empiriſme qui s'en eſt emparé, comme il s'empare

de tout. Nous serons peut-être encore long-temps avant de pouvoir la diriger d'après des vues étiologiques ; mais l'empirisme n'emploie l'électricité dans le traitement des maladies, que sur des indications tirées du nom, comme si la même espèce d'affection n'étoit jamais produite que par la même cause. Notre auteur n'a pas fait un pas de plus, & l'on peut douter si les observations qu'il a jointes au grand nombre de celles qui sont déja connues, serviront à étendre nos connoissances pratiques.

Neues chemisches archiv ; c'est-à-dire : *Nouvelles archives de chimie ; par M. LAURENT CRELL, conseiller des mines, membre de plusieurs académies, docteur et professeur en médecine à Helmstadt ; septième volume. A Leipsick, chez* Muller ; *et à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788 ; *in*-8°.

21. M. *Crell* publia, en 1778, un ouvrage périodique, sous le titre de *Journal de chimie ;* il invitoit les savans à lui faire part de leurs recherches ; six volumes parurent à Lemgo jusqu'en 1781. A cette époque l'ouvrage prit une autre forme, & fut distribué avec le titre de *Plus nouvelles découvertes dans la chimie ;* & depuis 1781 jusqu'à 1784, il y a douze volumes imprimés à Leipsick. On compte vingt-huit parties, de 1784 à 1786, de ce Journal, sous le nouveau

titre d'*Annales chimiques*, & un tome d'additions. Depuis 1786, ce Journal eſt intitulé : *Archives chimiques*, & comprend huit tomes.

Pour faire ſuite à cet ouvrage, l'auteur a donné en trois volumes un Recueil, ou choix de diſſertations chimiques intéreſſantes.

Le Journal de M. *Crell* contient des extraits de livres nouveaux, concernant la Chimie, des Analyſes, des Mémoires de divers auteurs, du Journal de médecine de France, des principaux Recueils académiques de toutes les nations, &c. ; c'eſt, en ſon genre, une Bibliothèque de chimie qui mérite d'être recherchée. On peut ſe procurer cette collection à Strasbourg, chez *Amand Kœnig*, libraire ; ſavoir,

Journal de chimie, de 1778 à 1781, ſix volumes, 8 liv.

Les plus nouvelles découvertes en chimie, de 1781 à 1784, douze volumes, 12 liv.

Les Annales chimiques, de 1784 à 1785, vingt-quatre volumes, 32 liv.

Additions aux Annales chimiques, 1786, quatre cahiers, 5 liv. 10 ſ.

Les Archives chimiques, de 1786 à 1788, huit volumes, 28 liv.

Choix des ouvrages de chimie, trois volumes, 12 liv. Le tout en feuilles.

M. *Crell* eſt encore auteur de pluſieurs Traités de médecine.

Lettres à un Newtonien sur le méchanisme de la nature ; par M. l'abbé JADELOT, *de l'ordre de*

Malte. A Londres ; et se trouve à Nancy, chez Hæner; *à Paris, chez* Née de la Rochelle, *libraire, quai des August.* 1788; *in-12 de 96 pag.*

22. Le ſyſtême de M. l'abbé *Judelot*, dont les principes théoriques ont paru l'année dernière, (*voyez* le Journal de médecine, *vol.* lxxij, *pag.* 321) ont mérité l'attention des phyſiciens. On y repréſente les planètes obſervant un mouvement uniforme; on tâche de ne rien laiſſer d'hypothétique ſur le nombre de leurs rotations ou ſur les cauſes de leurs mouvemens irréguliers, ſur leurs atmoſphères, & d'expoſer le vrai méchaniſme des mouvemens de l'univers.

Ces lettres peuvent être regardées comme une ſuite & un commentaire de ſes principes.

Deliciæ floræ et faunæ insubricæ, seu novæ, aut minùs cognitæ species plantarum et animalium quas in insubria austriaca tam spontaneas, quam exoticas vidit, descripsit, et ære incidi curavit JOANNES-ANTONIUS SCOPOLI, &c. Pars II; *grand in-ſol. A Pavie*, 1786.

23. Dans le *Journal de médecine*, *tome* lxviij, *page* 572, année 1786, fut annoncée la publication prochaine de cet ouvrage de M. *Scopoli*;

& dans le *tome* lxx, *page* 362, année 1787, on trouve une notice de la première partie. Nous allons en donner une de la seconde. Il y est question de dix-huit plantes rares, la plupart inconnues, avec leurs figures; ces plantes ont été cultivées dans le jardin botanique de Pavie, ou trouvées aux environs de cette ville, par M. *Scopoli*, qui les a exactement observées. Il en décrit les caractères spécifiques les plus tranchans & les plus prononcés; il indique leur patrie, & rappelle divers signes par lesquels quelques-unes ont été connues par d'autres botanistes. Parmi les nouvelles espèces sont le pastel d'Alep, l'ipomée à fleur blanche, le géranion visqueux, la centaurée à bractées, le petit colubier, la guimauve à grandes fleurs.

Nous avons appris avec douleur que la mort avoit enlevé à Pavie, le 8 mai 1788, M. *Jean-Antoine Scopoli*, docteur en médecine, conseiller des mines de S. M. impériale & royale, apostolique, professeur de botanique & de chimie, membre de plusieurs Académies, auteur de ce superbe recueil, & de plusieurs autres traités précieux sur la botanique & l'histoire naturelle. Il étoit âgé de soixante-cinq ans.

Memoria sobre la preferencia que por su calidad se debe dar al buei respecto de la mula para la labranza, &c. C'est-à-dire, *Mémoire sur la préférence que l'on doit donner aux bœufs sur les mules pour le labou-*

rage, dans lequel on traite des obstacles qu'éprouve l'agriculture dans cette partie; de la légèreté naturelle des bœufs; des causes physiques qui les rendent lourds et paresseux; de leur éducation, et des moyens de les rendre légers et propres au travail; par le docteur D. JOSEPH CASTELLNOU; avec permission. A Madrid, de l'imprimerie de Joseph Herrera, 1787, *petit in-8°. de 61 pages, et huit pour le titre et la préface.*

24. Dans ce Mémoire, divisé en quarante-deux paragraphes, l'auteur fait l'éloge des bonnes qualités du bœuf, & engage ses compatriotes à le préférer & à le substituer aux mules, avec lesquelles on laboure généralement en Espagne. Il fait voir que le bœuf, qui paroît naturellement lourd & paresseux, & qui est néanmoins très-léger, comme on peut s'en convaincre en le voyant courir & franchir les haies & les fossés, peut très-facilement, au moyen d'une éducation convenable, suppléer les mules, les égaler en vitesse & en légèreté pour le transport des denrées, & devenir ainsi très-utile au commerce, à l'agriculture & à l'état.

Cette question a été souvent discutée en France & en Allemagne, & on a même publié aussi des écrits *ex professo*, sur la préférence à

donner aux bœufs sur les chevaux, & aux chevaux sur les bœufs. Nous croyons, quels que soient les éloges & les bonnes qualités des animaux dont il s'agit, que la solution restera toujours indécise & subordonnée au commerce particulier des bestiaux, & au terrain de chaque province ou de chaque canton; & malgré l'ouvrage de M. *Castellnou*, l'Espagne continuera vraisemblablement aussi à suivre les mêmes principes. L'Andalousie, par exemple, se laboure avec des bœufs, parce que le terrain en est gras & fort; Murcie & Valence se labourent avec des mules, parce que le terrain est plus léger.

On ne peut, au surplus, que savoir gré à l'auteur de ses vues patriotiques, & des avis qu'il donne à ses concitoyens.

NOTE DE M. HUZARD.

23. M. *Willemet* a donné dans le *Journal de médecine*, tom. lxxiij, pag. 338, cahier de novembre 1787, sous le n°. 17, la notice de la première partie d'un ouvrage allemand, intitulé: *Auserlesene beytræge zur thier-arzneykunst*; C'est-à-dire, *Observations choisies sur l'art vétérinaire.* Dans l'énumération des Mémoires que contient cette première partie, il en annonce un de moi, *sur la toux des chevaux.* Comme je n'ai encore rien publié de particulier sur ce sujet, j'ai dû être étonné de voir cette annonce, & je me suis procuré l'ouvrage allemand; j'ai vu alors qu'il ne s'agissoit point de la toux des chevaux, mais du *cornage* ou *sifflage*, maladie qui est bien différente de la toux, & sur laquelle j'ai fait un *rapport au conseil du Roi*, imprimé à la

suite de mes *Essais sur les eaux aux jambes des chevaux*, en 1784. C'est ce rapport qu'on a traduit en allemand, & qui est inséré dans cette première partie, pages 199-234. Le traducteur a eu l'attention de placer dans une note le titre françois du morceau qu'il traduisoit, & celui de l'ouvrage où il l'avoit pris; ce qui ne laissoit aucune équivoque sur l'objet de mon Mémoire.

Je me permettrai une observation sur cette traduction. Il paroît que les allemands n'ont pas encore dans leur langue de terme propre à exprimer ce que nous appelons en françois, *cornage* ou *sifflage* dans les chevaux, & le traducteur l'a rendu par ce mot *dæmpfigkeit*, qui signifie *oppression de poitrine*, *asthme*, *pousse*; on voit même, par la seconde note, qu'il confond le *cornage* avec ces maladies, & avec la *courbature*; mais le mot *dæmpfigkeit* ne rend pas le sens des termes françois, puisqu'un cheval peut être oppressé, poussif ou courbatu, sans faire entendre en respirant le bruit qui constitue précisément ce qu'on appelle *cornage*, parce qu'il imite celui qu'on fait en soufflant dans un cornet; & *sifflage*, parce qu'il imite le bruit plus aigu du sifflet. Les expressions françoises ne se rapportant qu'au bruit désignant l'effet sensible, & non la cause de la maladie, qui peut être cachée, & varier comme je l'ai fait voir dans mon rapport, c'est donc l'effet que l'expression allemande doit principalement chercher à rendre; & celle adoptée par le traducteur, loin de remplir ce but, peut au contraire induire en erreur en faisant regarder un cheval *cornard* comme poussif ou courbatu, & *vice versâ*, ce qui n'est rien moins que constant. Du reste, comme les mots françois *corner*, *siffler*, &c. s'entendent bien lorsqu'il est

question de chevaux, quoiqu'ils aient plusieurs autres acceptions très-différentes, on pourroit également employer les mots allemands qui leur répondent. Je trouve, au surplus, dans la nouvelle édition d'un Dictionnaire en cette langue, *horn-vich-zint*, *cornage* (*a*).

L'ouvrage annoncé par M. *Willemet* a 264 p. de texte, & huit pour le titre, la préface de l'éditeur, & la table des Traités contenus dans cette première partie. Cette collection se continue, & le troisième volume vient de paroître.

EXTRAIT de la Séance publique du Musée de Paris, du 21 *novembre* 1787.

M. HUZARD a lu un Mémoire sur l'influence de l'air, considéré relativement à la santé des animaux domestiques.

Ce Mémoire est divisé en cinq articles; dans le premier, l'auteur examine l'influence de l'air en général sur les animaux domestiques, exposés nuds subitement & alternativement à toutes ses impressions, obligés d'y rester plus ou moins long-temps, & n'ayant aucuns moyens de s'en garantir. Ils doivent y être très-sensibles, ayant toujours l'ouverture des naseaux tournée vers la terre, & cachée parmi les végétaux; se nourrissant de substances que la fermentation & la cuisson n'ont point élaborées;

(*a*) *Nouveau Dictionnaire allemand, françois, &c.* Strasbourg, chez *Kœnig*, 1782; *in* 4° 2 *vol.* tom. I, pag. 286, colonne troisième.

les vapeurs de la terre & les vices des plantes doivent les affecter d'une manière immédiate (*a*) ; c'eſt dans la ſuppreſſion de la tranſpiration qu'il faut chercher la ſource d'une foule de maladies très-fréquentes parmi les chevaux à Paris, telles que la *fourbure*, la *courbature*, la *morfondure*, la *péripneumonie*, le *farcin*, la *morve*, & ſur-tout les *maladies catarrhales*, qui ſont beaucoup plus multipliées que dans l'homme, & auxquelles on feroit plus d'attention, ſi les deux eſpèces étoient dans les mêmes proportions numériques.

Dans l'article ſecond, qui eſt le plus étendu, M. *Huzard* s'occupe de la température & de la ſalubrité de l'air des écuries & des étables ; cet objet eſt très-important à la ſanté des animaux ; la trop grande chaleur de ces endroits en hiver, & leur trop de fraîcheur en été, ſont également à redouter & doivent être évitées. Les écuries baſſes, mal aérées, & dans leſquelles on tient des lampes allumées, ſont de véritables cloaques, auſſi dangereux pour les hommes que pour les animaux ; il en eſt où les lumières s'éteignent bientôt, ou dans leſquelles on ne les apperçoit qu'à travers un brouillard plus ou moins épais, & à très-peu de diſtance. La vapeur urineuſe qui s'élève du ſol & du fumier, affecte les yeux & l'odorat au point de ſuſpendre pour quelques inſtans la reſpiration, & d'occaſionner la ſécrétion des larmes à ceux qui ne ſont pas accoutumés à reſpirer un pareil air. » Quelquefois, dit M. *Huzard*, pendant l'enlèvement des fumiers, & au moyen

(*a*) *Hiſtoire & Mémoires de la Société royale de médecine, année* 1776, préface, pag. 35 & 36.

d'une glace, d'une bouteille ou sur les vitres, quand il y en a, j'ai rassemblé dans l'écurie ces vapeurs, qui, en hiver, forment une fumée très-sensible; je leur ai trouvé un goût piquant & urineux: elles ont verdi le sirop violat, & ont fait une légère effervescence avec l'acide vitriolique. »

Les préceptes contenus dans ce chapitre, sont très-anciennement connus, mais ils n'en sont pas moins presque généralement négligés. *Vegèce*, qui a si bien écrit sur la vétérinaire, les a fortement recommandés, & M. *Huzard* s'appuie de son autorité; il rapporte aussi le résultat des observations faites par M. *l'abbé Tessier*, sur l'insalubrité de l'air des étables de la Beauce, & il est à portée d'en avoir journellement de semblables chez les nourrisseurs de bestiaux des environs de la capitale. Il résulte de leurs observations réunies, que l'air doit circuler librement dans tous ces lieux, & que sa température doit approcher autant qu'il est possible de celle de l'air extérieur.

M. *Huzard* termine ce chapitre par dire deux mots de l'influence de l'air des écuries & des étables sur la santé des hommes qui les habitent journellement, & sur le séjour proposé dans les dernières pour la cure de la phthisie pulmonaire.

Ramazzini avoit déja observé que les enfans qui gardent les troupeaux, éprouvoient à la fin de l'hiver de la foiblesse dans la vue, & une espèce de nyctalopie, ce qu'on ne pouvoit guère attribuer qu'au long séjour qu'ils font dans les étables, pendant cette saison (*a*). L'auteur

(*a*) *Essai sur les maladies des artisans*, *traduit*

du Mémoire eſt plus à portée que *Ramazzini*, d'obſerver les effets de l'air ſur les gens d'écurie ; & il a vu comme lui non-ſeulement qu'ils avoient, la plupart, de la foibleſſe dans la vue, mais encore que quelques-uns, accoutumés à la lumière ſombre des lampes, ne voyoient que difficilement la nuit, & étoient preſque entièrement *héméralopes* ; que d'autres avoient les yeux gros, chaſſieux, le teint pâle & l'air moroſe ; que ceux d'un certain âge avoient beaucoup de diſpoſition à la cachexie, à l'engorgement des jambes, & que leurs plaies ſe guériſſoient difficilement. Si l'on a fait peu d'attention à tous ces accidens, & ſi perſonne, juſqu'à préſent, n'en a fait mention, c'eſt que d'une part les gens d'écurie ſe donnent beaucoup d'exercice, dorment peu, font un grand uſage du tabac & des liqueurs fermentées, & que de l'autre ils ſe trouvent placés trop loin des obſervateurs.

Quant à la phthiſie pulmonaire, comment pouvoit-t-on eſpérer de rétablir le jeu des poumons dans une pareille atmoſphère, quelque ſoin qu'on en ait, puiſque non-ſeulement l'air qui a ſervi à la reſpiration d'un certain nombre d'animaux eſt bientôt inreſpirable, mais puiſqu'il réſulte encore des expériences de M. *Ingenhouſe* & des autres phyſiciens modernes, que celui qui s'échappe du corps par la tranſpiration, eſt bientôt auſſi méphitiſé & ſemblable au premier. Si les pulmoniques ont beſoin d'un air ſain & reſpirable chargé de particules animales, celui des boucheries paroîtroit beaucoup mieux leur convenir.

---

du latin de RAMAZZINI, *avec des notes & des additions ; par M.* DE FOURCROY. *Paris*, 1777, in-12, pag. 445, 446.

Dans l'article troisième, l'auteur indique les maladies qui sont la suite du dégagement & de l'expansion de l'air contenu dans les alimens; telles sont les météorisations, les tympanites, les crépitations, les infiltrations aëriennes, &c. On n'opère la guérison de ces sortes de maladies, qu'en administrant des substances qui absorbent ou qui condensent l'air dégagé, ou en lui procurant une issue à l'extérieur par la ponction. Cet air est presque toujours inflammable & méphitique (*a*). Les plantes, qui occasionnent le plus ordinairement ces sortes d'accidens, sont la luzerne, le trèfle, le sénevé, le coquelicot, le navet, le son, &c., &c.

Dans l'article quatre, on voit les effets meurtriers de l'introduction de l'air atmosphérique dans les voies circulaires, par l'ouverture des vaisseaux sanguins. M. *Brow Langrish* a tué plusieurs chiens en leur soufflant dans la jugulaire, & M. *Chabert* indique ce moyen pour tuer les chevaux morveux sans effusion de sang. Cette insufflation ne produit d'autres changemens dans les viscères, qu'une distension considérable de l'oreillette & du ventricule droit du cœur.

On trouve dans l'article cinq plusieurs observations qui tendent à prouver que l'air est souvent le conducteur ou le conservateur de la contagion; nous nous contenterons de citer la dernière.

« Les lapins sont sujets à la *clavelée* ou *pe-*

(*a*) *Voyez* une observation de M. *Barrier*, vétérinaire à Chartres, sur une indigestion, accompagnée de météorisme, guérie par la ponction, avec de remarques de M. *Huzard*. Journal de médecine, tom. lix, pag. 246.

tite-vérole; l'un des plus sûrs moyens de leur communiquer cette maladie, & d'en délivrer les campagnes, eſt de jeter un ou pluſieurs moutons atteints de ce mal dans les lieux qu'ils ravagent; l'air y porte la contagion de toutes parts, & celle-ci en a bientôt purgé les champs qu'ils dévaſtoient ».

« Les agriculteurs vétérinaires qui habitent des pays à moutons, ont obſervé encore qu'il ſuffit ſouvent du paſſage dans le voiſinage & au deſſous du vent d'une bergerie, d'un parc, ou d'un cantonnement qui recèle des moutons claveleux, pour communiquer cette maladie à un troupeau parfaitement ſain (*a*) ».

SÉANCE PUBLIQUE ET PRIX décernés par l'Ecole royale vétérinaire de Paris, établie à Alfort.

Le ſamedi onze avril 1789, M. *Blondet*, maître des requêtes, chargé par le miniſtre des finances, du département de l'école royale vétérinaire de Paris, ſe rendit à cette école, & aſſiſta à un concours, qui eut pour objet la théorie & la pratique des maladies chirurgicales des animaux, les opérations qu'elles exigent, & l'action de forger

---

(*a*) *Voyez* un rapport très-bien fait ſur le *claveau*, par M. *Barrier*, vétérinaire à Chartres, imprimé dans la *Bibliothèque phyſico-économique, année* 1786, tome premier, pag. 137.

Ce Mémoire eſt deſtiné à faire partie de la vétérinaire du *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique.*

& de ferrer. M. le duc de *Chaulnes* & quelques autres perſonnes de diſtinction honorèrent ce concours de leur préſence. Les affaires importantes dont la nation s'occupe en ce moment, ne permirent pas à M. *Necker* d'y préſider.

M. *Gilbert*, l'un des profeſſeurs de l'école, ouvrit la ſéance par un *diſcours ſur l'antiquité & l'utilité de l'art vétérinaire.*

Les neuf élèves admis à ce concours, furent interrogés & jugés par les anciens élèves de l'école établis à Paris, que M. *Chabert*, directeur général de ces établiſſemens en France, avoit bien voulu inviter à cet effet.

Les concurrens s'occupèrent d'abord, dans une première ſéance, de la théorie; ils répondirent aux queſtions qui leur furent faites ſur les plaies, les hémorrhagies, les fractures, les tumeurs, les hydropiſies, le ſarcocèle, les corps étrangers & leur extirpation, la taupe, le mal de garot, &c.; ſur la cautériſation, la ſaignée, les ſutures, le trépan, l'hyo-vertébrotomie, la pharyngotomie, la caſtration, la deſſolure, l'enlèvement de la fourchette, &c. &c.

Ils démontrèrent ſucceſſivement, ſur des pièces conſervées dans le cabinet de l'école, pluſieurs maladies chirurgicales & internes, telles que la ſoie dans le cochon, des concrétions dans différens viſcères, un grand nombre de calculs, d'égagropiles & de béſoards; ils firent voir un de ces derniers, trouvé dans l'eſtomac d'un mulet, & qui pèſe quinze livres; toutes les eſpèces de vers qui s'engendrent dans les différentes parties du corps des animaux; les effets funeſtes & ſucceſſifs de la fourbure ſur les ſabots; ceux qui réſultent des météoriſations, relativement à l'eſtomac & aux inteſtins, &c. &c.

Ils passèrent ensuite aux instrumens nécessaires dans la pratique de la chirurgie vétérinaire; ils en firent également la démonstration, en rendant compte des maladies auxquelles ils conviennent, & de la manière de les mettre en usage. Ils en firent connoître quelques-uns nouvellement inventés & exécutés par M. *Baruel*, l'un des professeurs à l'école, & par quelques autres élèves. Cette première séance fut terminée par la démonstration des fers propres aux pieds des animaux, à leurs défauts de conformation, naturels ou accidentels, aux opérations qu'ils exigent, &c. &c.

La seconde séance fut entièrement pratique, & eut pour objet les opérations; les élèves pratiquèrent, sur les animaux vivans, les différentes saignées, l'empième, la cautérisation, la dessolure, la pharyngotomie, la trachéotomie, la castration, la seime, le javart encorné, l'hyo-vertébrotomie, & les différentes méthodes propres à faire porter la queue à l'angloise. Ces opérations furent suivies de l'application des appareils & bandages particuliers à chacune d'elles. Les concurrens s'occupèrent ensuite à forger plusieurs espèces de fers propres à différens chevaux amenés à cet effet, & ils en firent sur-le-champ l'emploi pour ferrer différens pieds.

Les questions, les démonstrations & les opérations ont été indiquées au hasard, & comme il a paru convenable aux juges de les faire; ensorte qu'aucun des élèves ne pouvoit s'attendre à ce qu'il auroit à répondre, à démontrer ou à opérer.

L'assemblée a été, en général, satisfaite des efforts des concurrens; elle les a trouvés très-instruits

dans la théorie & dans la pratique des opérations relatives à la chirurgie vétérinaire, & capables de porter dans les provinces pour lesquelles ils sont destinés, les lumières & les secours nécessaires aux traitemens des maladies des bestiaux.

Elle a décerné le prix, consistant en une médaille donnée par le roi, & que les élèves doivent porter à la boutonnière de l'habit, à MM. *Pierre Journet*, de Mont-Redon en Languedoc, entretenu par le diocèse de Carcassonne; *Pierre Rousseau*, de la Marche-sur-Saône, par les états de Bourgogne; *Laurent Gervaisot*, de Brienne en Champagne, élève militaire; *Arnaud Olivier*, de Reval en Languedoc, par le diocèse de Lavaur; & *Beaudinbacher*, de Morat en Suisse, à ses frais.

L'accessit, consistant en une chaîne d'or propre à suspendre la médaille, a été accordé à MM. *Nicolas Ignard* le jeune, du Fay-Billot en Bourgogne, entretenu par la généralité de Paris; *Michel Gallet*, de Necy en Normandie, par la généralité d'Alençon; *Charles Caruel*, de Dôle en Franche-Comté, élève militaire; & *Jean-Baptiste Plantier*, de Bourbonne-les-Bains en Champagne, par la police de Paris.

Le magistrat présidant l'assemblée, en temoignant sa satisfaction à tous ces élèves, engagea les premiers à redoubler de zèle, pour justifier de plus en plus le choix des juges; & les seconds, à mériter bientôt, par de nouveaux succès dans leurs provinces, le complément de la récompense qu'ils venoient de recevoir.

Après la distribution des prix, M. *Huzard*, le plus ancien des élèves de l'école vétérinaire, établis à Paris, pria M. *Chabert*, au nom de

tous ses confrères présens, d'obtenir du ministre, pour M. *Préau*, l'un d'eux, une médaille semblable à celles qui venoient d'être distribuées; il fit observer que cet élève la méritoit, non-seulement par ses services à la tête des hôpitaux de l'école pendant plusieurs années, mais encore par une pratique très-étendue dans la capitale, & ayant obtenu la chaîne au premier prix de pratique qui eut lieu à l'école en 1774. M. *Blondet* accorda sur-le-champ cette demande à M. *Chabert*, en observant qu'elle lui paroissoit d'autant plus flatteuse pour le sieur *Préau* & d'autant mieux méritée, qu'elle étoit le résultat du vœu unanime de ses confrères, véritables juges en cette partie.

Le président remit dans la même séance à MM. *Gilbert*, *Baruel* & *Déchaux*, tous trois élèves des écoles vétérinaires, le brevet de professeur; le premier, pour la médecine vétérinaire; le second pour les hôpitaux, & le troisième pour la pharmacie.

AVIS.

On trouvera chez madame *Vallat-la-Chapelle*, libraire à Paris, grand'salle du Palais, quelques exemplaires des ouvrages vétérinaires suivans:

Trattato delle razze di G. BRUGNONE, 1781; in-8°, fig. annoncée dans ce Journal, tom. lxviij, pag. 524.

Traité du charbon ou anthrax dans les animaux; par M. CHABERT, 1786; in-8°, tom. lxx, pag. 158.

Instruction sur la manière de gouverner les vaches ; par le même, 1785, in-8°, tom. lxvj, pag. 533.

Traité des maladies vermineuses dans les animaux ; par le même, 1787, in-8°.

Nous ferons connoître cette nouvelle édition dans l'un des prochains cahiers.

N°s. 1, 2, 4, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 20, M. GRUNWALD.

3, 5, 6, 7, 8, 17, 19, 21, 22, 23, M. WILLEMET.

9, 18, M. ROUSSEL.

14, 24, 25, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1788.

Page 383, ligne 21, *au lieu* d'on, *lisez* ont.
Page 404, ligne 15, institutes, *lisez* instituts.
Page 415, ligne, 26, l'ont, *lisez* l'on.
Page 419, ligne 22, *Sthol*, lisez *Stoll.*
Page 421, ligne 14, *Sthol*, lisez *Stoll.*
Page 422, ligne 7, *Sthol*, lisez *Stoll.*
Ibid. ligne 20, *Sthol*, lisez *Stoll.*
Page 424, ligne 3, *Sthol*, lisez *Stoll.*
Page 425, ligne 9, *Sthol*, lisez *Stoll.*

Même cahier. Table des Matières.

Page 482, à l'article des Académies, après *Berlin*, ajoutez : *Cap-François*. † Dissertation & observations sur le *tétanos*, publiées par le Cercle des Philadelphes du Cap-François, N. lxxiv-130.

Nota. Cet ouvrage est bien annoncé page 569, n°. 19, mais sans aucune indication.

Table des Auteurs.

Article de M. *Brugnone*, page 583 ; *ajoutez* : Ordonnance & traitement pour la maladie épizoo-

tique qui s'est manifestée en Piémont, N. 77-143.
Page 590, *De Ballet*, voyez *Belin*; lisez *De Balu*, voyez *Belin*.

AVIS IMPORTANT.

MM. les Souscripteurs recevront le cahier de Mars avec ceux de Janvier et de Février, qu'on réimprime sous l'ancien format, *ainsi que cela est annoncé sur l'enveloppe de ce cahier* (Avril.)

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois d'avril 1789. A Paris, ce 24 mars 1789.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1789.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c

MAI 1789.

DESCRIPTION
DE DEUX EPIDÉMIES;

Par M. DUFOUR, docteur en médecine, médecin des hôpitaux et des épidémies dans le district de Noyon, et associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris.

ÉPIDÉMIE DE L'ASSIGNI.

LES maladies épidémiques qui, pendant dix-huit mois, ne s'étoient point manifestées dans le district de Noyon, devinrent très-fréquentes depuis le commencement de cette année 1788.

Des pleuro-péripneumonies accompagnées de fièvre putride maligne, ont régné dans beaucoup de villages, pendant les mois de janvier, février et mars. Lassigni, paroisse distante de trois lieues O. de Noyon, fut un des villages le plus maltraités. La réunion des mêmes accidens chez un très-grand nombre de malades attaqués à-la-fois, ne laissoit aucun doute sur la nature et le caractère de la maladie. L'humidité constante, les pluies continuelles qui ont eu lieu l'année dernière, ont arrêté l'excrétion de l'humeur perspiratoire, et donné naissance à des engorgemens dans différens viscères. Cette suppression produit le plus ordinairement des embarras à la poitrine, des surcharges dans les glandes intestinales, et gêne beaucoup la liberté de la circulation. Delà les affections catarrhales, les fausses péripneumonies, les diarrhées, les fièvres intermittentes de différentes espèces, les fièvres putrides, les douleurs rhumatismales et autres maladies qui ont été si répandues depuis un an. C'est à cette cause aussi qu'on peut rapporter la maladie épidémique qui a régné à Lassigni, et celles de même nature qui se sont

montrées dans beaucoup d'autres campagnes de nos environs, mais qui attaquant un moins grand nombre de personnes à-la-fois, ont moins alarmé. Cette espèce de maladie étoit précédée par un mal-être universel, des lassitudes, des brisures dans tous les membres : la tête étoit accablée, la poitrine serrée, la respiration difficile ; l'estomac paroissoit aussi chargé : les maux de cœur, les nausées dont se plaignoient les malades, annonçoient l'embarras de ce viscère : le pouls étoit lourd et ses pulsations irrégulières : un limon jaunâtre couvroit la langue ; une toux sèche, souvent répétée, fatiguoit beaucoup les malades, et provoquoit des envies de vomir ; les crachats, qui d'abord étoient séreux, devenoient ensuite bilieux et sanguinolens. Du 3 au 4, la fièvre s'élevoit et prenoit presque toujours beaucoup d'intensité ; des points douloureux, en différentes parties de la poitrine, ou un serrement spasmodique dans toute sa capacité, rendoient la toux très-laborieuse et l'expectoration très-difficile. Vers le sixième jour, l'ardeur de la fièvre rendoit la peau sèche, aride et brûlante ; le ventre, singulièrement météorisé, de-

venoit quelquefois très-sensible au toucher. Une constipation opiniâtre avoit lieu chez ceux qui, dans le principe de la maladie, avoient été négligés; la tête se prenoit chez la plupart; les soubresauts des tendons étoient plus ou moins fréquens, et le systême nerveux plus ou moins irrité, d'après les différentes constitutions. Vers le neuvième jour, les malades tomboient dans l'assoupissement ou dans un délire continuel; la langue brunissoit, se blotissoit, se crévassoit : ces derniers symptômes n'ont eu lieu ordinairement que chez ceux qui avoient appelé trop tard les secours de l'art, et quand ils se sont montrés, le danger étoit très-imminent. A tous ces accidens, il n'étoit pas difficile de reconnoître des pleuro-péripneumonies *bâtardes*, compliquées de fièvre putride maligne. Il étoit très-important, pour obvier aux accidens graves dont cette maladie étoit accompagnée, de saisir le moment de l'invasion pour commencer le traitement : delà dépendoit presque toujours le salut des malades. La saignée, quoique assez souvent indiquée ici, a été cependant pratiquée, moins comme un remède curatif par lui-même, que pour faciliter

l'effet des autres remèdes, et parer à l'engorgement des poumons. Il étoit toujours nécessaire, immédiatement après, de vider les premières voies par l'émétique en grand lavage, et de doux purgatifs donnés de même, le tout proportionné à l'âge, aux forces et au tempérament. Souvent les émético-cathartiques étoient indiqués d'abord; et après leur effet, quand le pouls en montroit le besoin, je prescrivois la saignée : il a été très-rare que je l'aie fait réitérer; chez plusieurs malades même, je n'y ai pas eu recours. Ces premières précautions prises, je me suis étudié, dans le cours de la maladie, à entretenir la liberté du ventre, en faisant prendre aux malades, le matin, une eau de pruneaux laxatifs, de casse ou de tamarins légèrement aiguisée avec le tartre stibié, et où l'on ajoutoit quelque sirop doucement purgatif, ou quelques verres d'apozèmes préparés avec la racine de patience, de bardane, la chicorée, la bourrache et la scolopendre, aiguisés avec une petite dose d'arcanum, et édulcorés avec quelques sirops laxatifs. Les autres boissons étoient les infusions de bourrache miellées, celles de fleurs de

sureau et de tussilage, le petit-lait clarifié ; des décoctions faites avec les pommes de reinette et le miel blanc, l'eau d'avoine ou de seigle grillé, qu'on stimuloit avec quelques gouttes d'esprit de vitriol, et qu'on édulcoroit avec le miel; des tisanes apéritives et adoucissantes ; l'oxymel ou quelques sirops aigrelets, étendus dans l'eau panée ou de chiendent ; quelques potions béchiques et incisives ; des bouillons légers avec les grenouilles ou un peu de rouelle de veau, les navets, les oignons, les carottes et les feuilles fraîches de cerfeuil et de bourrache : tels ont été les moyens curatifs employés à l'intérieur. Chez presque tous les malades, j'ai conseillé l'application des vessicatoires, non-seulement aux jambes, mais encore sur le côté affecté par un point douloureux, et j'en ai obtenu les plus grands avantages. J'ai souvent vu la douleur de côté se dissiper par leur action, la respiration et l'expectoration devenir plus faciles. La liberté du ventre entretenue avec soin, détournoit les humeurs âcres et putrides qui passoient, sans cette précaution, des premières voies dans les secondes. Les boissons légèrement toniques et anti-

septiques ont été données avec fruit dans le déclin de la maladie, où il étoit utile, de trois jours l'un, de donner un doux purgatif. La maladie ainsi traitée, a cédé presque toujours du 18 au 21; et la convalescence n'a été longue et orageuse que chez les personnes peu attentives à mettre en exécution le régime et le plan curatif indiqués.

ÉPIDÉMIE DE BLÉRANCOURT,

Et de plusieurs villages qui avoisinent ce bourg; par le même.

DEPUIS trois mois il règne à Blérancourt, bourg de la généralité et de l'élection de Soissons, une maladie épidémique dont plusieurs ont été les victimes, et qui n'a cessé que depuis quelques jours de faire des progrès. Ce bourg, distant de trois grandes lieues S-E. de Noyon et de cinq N-O. de Soissons, est situé au pied d'une chaîne de montagnes assez élevées, et placées au S-E. Son exposition la plus favorable est à l'E. et au N-E.; du côté du S., des monticules en très-grande valeur l'environnent. Au N. et au N-E.

on voit de vastes prairies et des terres bien cultivées. A l'O., les terres sont arrosées par différens ruisseaux : ce sont des espèces de marais que la culture a rendus d'un excellent rapport. A l'E., au bas des montagnes, ce sont aussi des terrains fangeux coupés par des ruisseaux, et dont la plupart sont plantés en légumes. Le terrain des endroits les plus élevés est léger et sablonneux; les autres terres dans la plaine sont grasses, limoneuses et très-fertiles : le sol est en général très-varié; on y cultive des blés, des avoines, du chanvre, du lin, des fourrages de bonne qualité, et toute sorte de légumes. Ce bourg est assez bien bâti; les rues y sont larges, et beaucoup de maisons sont exposées assez sainement. Le château du seigneur est grand, spacieux et bâti sur le modèle du Luxembourg. Le régime des habitans est le même que celui des autres villes de la province. Je n'entrerai point dans des détails qui s'éloigneroient de mon but, en faisant la description d'un hôpital fondé par les seigneurs du lieu, pour l'éducation des orphelins et des enfans abandonnés, et dont on ne sauroit assez louer la sage administration et l'ordre qui y règne. La ma-

ladie n'y a point pénétré, par les soins et la grande propreté des filles chargées du gouvernement de cette maison.

Vers la fin du mois de mai 1788, la maladie a commencé à se manifester dans ce bourg et dans deux villages voisins. Elle s'est étendue peu-à-peu dans sept à huit villages de ce canton, où elle a gardé constamment le même caractère. C'est après les premières chaleurs qu'elle a donné les premiers signes de son existence. M. *Gellé*, régisseur du marquisat de Blérancourt, voyant les progrès de la maladie, animé par un zèle éclairé pour le bien de ses concitoyens, et connoissant les intentions favorables de M. *Grenet* de Marguette, seigneur de cette terre, dont on ne peut trop louer les sentimens d'humanité et de bienfaisance pour ses vassaux, auxquels il en a donné beaucoup de preuves dans cette circonstance, m'engagea, par une lettre du 4 juin, à m'y transporter le plus tôt possible, pour examiner la maladie, et porter les secours convenables à ceux qui en étoient attaqués. Je m'y rendis le 5, et je visitai tous les malades avec la plus scrupuleuse attention. Chez tous, je trouvai les principaux symptômes

exactement les mêmes; et d'après l'examen le plus réfléchi, je jugeai que la maladie, certainement épidémique, étoit une fièvre scarlatine et miliaire, qui, chez un grand nombre, prenoit un caractère putride et malin. On pouvoit compter ici quatre temps marqués par des symptômes particuliers, mais qui se succédoient avec beaucoup de rapidité. Le premier temps, ou celui de la préparation, étoit annoncé par une espèce de frisson, un mal-être, un accablement, des pesanteurs à la tête, accompagnées quelquefois d'élancemens, des envies de vomir, des anxiétés, &c. Dans le second temps, qui étoit celui de l'ébullition, la fièvre s'élevoit, des douleurs vives se faisoient sentir en différentes parties du corps, sur-tout dans les reins, le mal de tête augmentoit, la chaleur montoit au plus haut degré; la sueur, qui prenoit alors, devenoit bientôt très-abondante; le pouls n'avoit pas une marche uniforme; il varioit dans les différens individus: chez les uns, il battoit très-fréquemment, chez d'autres, il étoit enfoncé, et battoit avec une sorte de lenteur; souvent on le trouvoit inégal, quelquefois convulsif; la langue étoit

toujours épaisse et chargée d'un limon blanc. Vers la fin du second temps, des picotemens se faisoient sentir à la peau; et au troisième temps, l'éruption se faisoit: le visage, le col, la poitrine, les bras et toutes les parties du corps se couvroient successivement de taches scarlatines et de petites pustules miliaires, lesquelles ordinairement ne se répandoient que sur le visage, les mains, les bras, le col et la poitrine. J'ai observé aussi chez plusieurs malades des taches pourprées; tous ceux qui ont été les victimes de cette maladie en étoient couverts, et le sang, dans les derniers momens de la vie, leur sortoit par le nez, la bouche et les oreilles. Le quatrième temps étoit celui de l'exsiccation: la peau alors devenoit rude au toucher, se couvroit de petites écailles farineuses qui se dissipoient petit-à-petit; la fièvre presque toujours tomboit entièrement, le pouls seulement conservoit un mouvement lourd, embarrassé et inégal, sur-tout chez les malades qui avoient été mal traités, et qui avoient eu assez de force pour résister au traitement contraire qu'on leur avoit fait suivre. Chez ceux-là, la convalescence étoit toujours longue et

fâcheuse. Cette maladie, quand on savoit la prendre dès les premiers momens, n'étoit pas très-dangereuse. Elle le devenoit singulièrement, si on l'a négligeoit dans le principe. Elle a enlevé plusieurs malades dans le court espace de quarante-huit, de trente-six et même de seize heures. Les jours les plus critiques et les plus orageux étoient en général le troisième, le cinquième et le septième : ce temps passé, l'espoir de la guérison étoit presque toujours certain, quoique la maladie se prolongeât quelquefois jusqu'au quatorzième; mais les accidens diminuoient d'une manière sensible, pour peu qu'on secondât la nature. Le point essentiel pour avoir des succès dans le traitement, étoit de saisir l'instant de l'invasion. La saignée, chez le plus grand nombre des malades, étoit alors indiquée : une seule suffisoit pour l'ordinaire. L'émétique en grand lavage, ou un doux émético-cathartique donné de la même manière, une heure et demie au plus après la saignée, avoit l'avantage de nettoyer les premières voies, d'empêcher les levains putrides de passer dans les secondes, et de laisser une disposition à la sueur, en poussant du

centre à la circonférence. Je fis d'inutiles efforts, dans mes premières visites, pour amener à mon sentiment un chirurgien indocile et accoutumé à une routine aveugle. Je travaillai en vain aussi à le dissuader de laisser croupir dans la fange et l'ordure les malheureux qui lui donnoient leur confiance. Presque tous, accablés sous le poids des couvertures dont ils étoient surchargés, n'osoient, dans la saison la plus chaude, se soulever le moins possible, même pour satisfaire aux besoins d'uriner. J'en ai trouvé plusieurs cousus dans leurs draps, pour ne point interrompre la sueur, et plongés dans la pourriture jusqu'au col; menacés d'une mort certaine par le chirurgien, ils aimoient mieux croupir dans un fumier infect, que de s'écarter de l'ordre prescrit. En ma présence, ce chirurgien opiniâtre recevoit mes avis avec docilité; et à peine avois-je perdu mes malades de vue, qu'il savoit, par son patelinage, les détourner d'exécuter mes ordonnances. Cette indocilité de sa part a coûté la vie à plusieurs: tous ceux qui ont été exacts à suivre la méthode curative indiquée, ont échappé au danger. Les précautions, que j'ai indi-

quées ci-dessus, prises dans le principe, la maladie perdoit singulièrement de son intensité; et pendant tout son cours, les boissons les plus simples, telles qu'une tisane légère faite avec les racines d'oseille, de fraisier et de chiendent, l'infusion de chicorée sauvage et de bourrache, celle de fleurs de sureau et de reine-des-prés, miellée et acidulée avec quelques gouttes d'esprit de soufre, le sirop de vinaigre étendu dans une eau de chiendent légèrement nitrée, l'eau d'avoine grillée, l'eau de pruneaux ou de tamarins édulcorée avec le miel ou quelque sirop laxatif, et aiguisée avec le nitre ou le sel d'Epsom et un grain de tartre stibié par pinte, quelquefois des apozèmes chicoracés légèrement aiguisés de même; des bouillons de poulet ou préparés avec le veau, l'oseille, le cerfeuil, la laitue, la poirée et quelques feuilles de bourrache; ces moyens ont presque toujours suffi. Les lavemens étoient aussi très-utiles pour entretenir la liberté du ventre. Lorsque la tête étoit embarrassée, les vessicatoires appliqués aux jambes, ont toujours produit les meilleurs effets. Dans le troisième temps, ont a donné souvent, avec avan-

tage, une teinture de quinquina édulcorée avec le sirop de limon ou de vinaigre, ce qu'on a continué dans le quatrième temps. Dans la convalescence il étoit utile de revenir souvent aux purgatifs : elle étoit difficile et longue, et les rechutes très-communes quand on négligoit d'y avoir recours. Cette méthode, exactement suivie, et soutenue par un régime bien réglé, a eu tout le succès desiré.

ORAGE DU 13 JUILLET 1788.

LE bourg de Blérancourt fut, ainsi que les campagnes des environs, très-endommagé par l'orage du 13 juillet. Je fus témoin et spectateur de ses ravages. Occupé ce jour là, depuis quatre heures du matin, à visiter les malades attaqués de l'épidémie, je vis, vers les huit heures et demie, les annonces de cet orage désastreux. La chaleur étoit excessive ; la veille et l'avant veille la liqueur du thermomètre étoit montée à 26 degrés. Des nuages fort élevés, petits, blanchâtres, se formèrent d'abord dans la couche supérieure de l'atmosphère, se rassemblèrent et s'étendirent peu-à-peu en s'approchant de la terre,

et devinrent insensiblement très épais et très-noirs. Vers les dix heures, le ciel s'obscurcit au point que, dans un appartement très-éclairé d'une maison où je me trouvois, à peine je distinguois les objets les plus rapprochés. Il s'éleva alors un vent très-impétueux d'O. S-O., et quelques coups de tonnerre se firent entendre dans l'éloignement. Le vent augmentant toujours avec la plus grande violence, je vis la nuée s'ouvrir par un éclair, et la foudre voler en éclats. Une grêle d'une grosseur prodigieuse, poussée par l'ouragan, tomba aussitôt avec le plus grand fracas, fit voler les tuiles, les ardoises et les vitres qu'elle cassoit, jeta la terreur et répandit la consternation dans tous les esprits. La plupart des couvertures des maisons exposées au vent, furent enlevées en un moment. Pendant vingt-cinq minutes, elle ne cessa de tomber ; les plus petits grêlons étoient de la grosseur d'une noix ; les moyens grêlons égaloient en grosseur un œuf de poule ; les plus gros que j'ai vus, pesoient quatre onces et demie : ils étoient anguleux, et les angles qui les hérissoient de toutes parts, avoient deux à trois pouces de longueur.

Plusieurs habitans du lieu m'ont assuré en avoir vu quelques-uns du poids d'une livre ; le lendemain matin, avant mon départ, j'en trouvai encore plusieurs du poids de trois à quatre onces. Jamais je n'avois vu de grêle d'une si énorme grosseur. Elle a détruit, en quelques momens, les espérances de la récolte prochaine, ravagé les blés, les chanvres et les lins, objets du commerce du pays, déraciné, cassé les arbres, renversé presque tous les fruits, dépouillé les vignes, tué une quantité d'animaux et de gibier dans les champs, et fait, en un mot, le plus grand tort à ce pays, aux campagnes voisines, désolé et ruiné une immense étendue de terrain. Le lendemain, en passant sur les terroirs voisins, principalement sur ceux de Cancelin et de Cus, il me fut, dans beaucoup d'endroits, presque impossible de distinguer aucune des productions que j'avois admirées l'avant veille.

OBSERVATIONS

SUR

LES MALADIES BILIEUSES,

ET

Réflexions sur l'usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles;

Par M. A. DE LAUDUN, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, médecin à Tarascon en Provence.

Les maladies bilieuses ont toujours été très-communes, et on les a souvent décrites sous les noms de fièvres hémitritées, putrides, mésentériques, etc. Avant d'en rapporter quelques observations, nous croyons devoir dire que nous entendons avec *Stoll* (a), par maladies bilieuses, celles où il existe

(a) *Ratio medendi*, tom. j, pag. 51; édition de Vienne.

dans l'estomac ou dans le duodénum un amas de matières que nous nommons bile ; le goût de ces matières est ordinairement amer, quelquefois acide ou austéro-acide, quelquefois même doux, mais d'une douceur nauséabonde; cette humeur bilieuse, dit M. *Caille* (*a*), mise en mouvement, produit des symptômes particuliers, qui sont relatifs à la partie sur laquelle elle se porte : sur l'estomac et sur les intestins, elle occasionne des vomissemens, des diarrhées, des cholera-morbus, des dysenteries; à la tête, des érysipèles; à la peau, des éruptions de différentes espèces; sur les muscles, des rhumatismes; enfin à la poitrine, des fluxions de poitrine bilieuses ; elle peut aussi occasionner une céphalalgie, comme M. *Tissot* l'a observé dans l'épidémie qui a régné à Lausanne en 1755 ; c'est ce qui a eu lieu chez la malade qui fait le sujet de ma deuxième observation.

(*a*) Dans un Mémoire ſur les fauſſes fluxions de poitrine bilieuſes, & principalement ſur celles qui ont régné dans pluſieurs cantons de la France, en 1782, 1783 & 1784, inſéré dans le volume de la Société royale de médecine, pour les années 1782 & 1783, pag. 42.

Pleurésie (a) bilieuse.

Claude Gilles Ménager, âgé d'environ 20 ans, fut attaqué, le 20 septembre 1787, d'une douleur vive au côté gauche de la poitrine, sans être accompagnée de toux; elle avoit été précédée d'un léger frisson pendant la nuit. Appelés à onze heures du matin, mon père et moi, nous lui trouvâmes une fièvre assez vive, le pouls étoit fort et très-fréquent, la langue étoit très-chargée, bilieuse (*b*) et indiquoit un amas de pourritures dans les premières voies; nous ordonnâmes une saignée, pour remédier à l'inflammation qui nous parut compliquée avec la fièvre bilieuse, et pour faire vomir le malade sans danger. Le chirurgien qui l'avoit saigné d'après notre ordonnance, fut le voir sur les quatre ou cinq heures du soir, et ayant trouvé la douleur de côté aussi vive, il prit sur lui de faire une seconde

---

(*a*) Nous nous ſervons ici du nom de pleuréſie, quoique cette maladie fut plutôt une douleur de côté *pleurodyne* bilieuſe.

(*b*) Nous nous ſervons ici de l'expreſſion de *Stoll*; voyez *Ratio medendi*, tom. j, pag. 36.

saignée assez forte. La sérosité du sang retiré par cette seconde saignée, étoit jaune, bilieuse. (Nous avons observé constamment cette couleur dans les maladies bilieuses et dans les fièvres intermittentes de la fin de l'été et de l'automne). A six heures du soir nous trouvâmes le malade très-abattu et avec une prostration de forces analogue à celle qui est propre aux fièvres malignes; le pouls étoit toujours fréquent, mais en même-temps extrêmement petit, foible et mou; la langue étoit telle que nous l'avions vue à notre première visite; nous fîmes appliquer un large emplâtre vessicatoire sur l'endroit de la douleur, plus dans la vue de relever les forces abattues du malade, que pour obtenir l'effet que Pringle attendoit dans de pareilles circonstances. Deux heures après il survint un vomissement considérable de matières bilieuses, suivi d'une défaillance qui fit craindre pour les jours du malade.

Le 21, pour suivre la route indiquée par la nature, nous fîmes prendre cinq grains d'ipécacuanha, que nous nous proposions de répéter si cette quantité ne produisoit point l'expulsion des

matières putrides - bilieuses ; mais il en vomit une si grande quantité de semblables à celles qu'il avoit vomi naturellement le jour précédent, qu'il auroit été dangereux d'en réitérer la même dose une heure après. Le soir, quoique le malade se trouvât fatigué par ce vomissement abondant, le pouls étoit fort, et il y avoit moins d'accablement.

Le 22, le succès obtenu par le vomissement nous porta à conseiller le même remède, qui fit encore rendre beaucoup de ces mêmes matières, et le soir le malade se trouva beaucoup plus fort. La croûte blanche et épaisse qui recouvroit sa langue, commença à diminuer ; l'extrémité de cette partie devint rouge ; les forces du malade se réparèrent en proportion de la quantité de matière qu'il évacua, tant par le haut que par le bas.

Le 23, nous fîmes encore prendre l'ipécacuanha, qui produisit le même effet que les jours précédens ; le soir nous trouvâmes le malade sans fièvre, et le point de côté étoit entièrement dissipé.

Enfin le 25 il prit une purgation ordinaire, qui chassa encore par les

selles quantité de matières; après l'effet de ce remède le malade se trouva libre de tous maux; le lendemain il entra en convalescence et commença à manger.

Céphalalgie bilieuse.

Le 25 septembre 1787, je fus appelé à dix heures du matin, pour voir la nommée *Durande*, fille âgée d'environ dix-huit ans, et demeurant à une lieue de Tarascon; elle étoit tombée malade le jour précédent, et le chirurgien qui l'avoit vue ce même jour, lui avoit fait une saignée du pied. Cette fille avoit eu, environ un mois auparavant, quelques accès de fièvre, qui avoient été guéris par un émétique et un purgatif. Elle jouissoit depuis d'une parfaite santé, quoique les évacuations menstruelles n'eussent point reparues; elle se plaignoit dans le moment où je la vis, d'un violent mal de tête, qui n'avoit point diminué après la saignée; il y avoit une grande prostration de forces, et un abattement considérable; le pouls étoit petit, foible et irrégulier; la langue étoit recouverte d'un limon jaunâtre et très-épais, semblable à celui que je venois

de voir chez le malade précédent, ce qui me fit bientôt reconnoître que la maladie qui se présentoit étoit aussi produite par un amas de bile dans l'estomac. Je jugeai que la douleur de tête étoit sympathique, et produite par la communication des nerfs de la huitième paire, avec les branches de la portion dure du nerf auditif; d'après les différentes questions que je fis pour m'assurer du caractère de cette maladie, on me répondit que la veille la malade avoit vomi beaucoup de sang; cette réponse, qui contrarioit absolument l'idée que je m'étois faite de cette maladie, et contre-indiquoit le traitement que je me proposois d'employer, me porta à interroger encore mieux la grand'mère et la tante de la malade, qui étoient auprès d'elle pour la servir; elles me confirmèrent qu'elles s'en étoient bien assurées; et l'une d'elles, pour m'en persuader, me dit que je pouvois en voir la marque sur la toile de la paillasse, où il étoit tombé un peu de ces matières. Je reconnus, par l'empreinte d'un jaune très-foncé que j'y trouvai, qu'elles s'étoient trompées, et que ce qu'elles avoient pris pour du sang, n'étoit que de la bile très-

très-épaisse ; ce qui confirma mon diagnostique. Pour exciter les forces et soutenir la nature prête à succomber, je fis appliquer tout de suite aux deux jambes, deux vessicatoires, que le chirurgien avoit apportés par précaution, et j'ordonnai dix grains d'ipécacuanha à prendre en deux prises, à une heure de distance, en recommandant de ne donner la seconde qu'autant que la première ne feroit pas vomir. Après cette première prise, la malade vomit beaucoup de matières jaunes, vertes, et si putrides, qu'elles infectoient la chambre : la sortie de ces matières procura un soulagement sensible.

Le 26, je la trouvai un peu mieux, le pouls s'étoit relevé, la douleur de tête avoit considérablement diminué, l'abattement n'étoit point si grand ; cependant la croûte de la langue étoit à-peu-près de même ; les vessicatoires avoient produit des vessies assez grosses : je fis prendre la seconde prise d'ipécacuanha qui étoit restée de la veille, et je conseillai de s'en procurer une autre semblable pour l'administrer, si celle-là ne produisoit aucun effet. Une seule dose expulsa encore beaucoup de matières extrêmement fétides, ce

qui procura aussi un mieux marqué.

Le 27, le même remède fut encore répété, et on en employa deux prises qui firent rejeter de ces matières, mais en moins grande quantité.

Le 29, cette cure fut terminée par un purgatif ordinaire ; le lendemain, la malade commença à manger, et bientôt après elle fut parfaitement rétablie.

Pleurésie bilieuse.

Le 22 mai 1788, je fus appelé chez le nommé *Reguis*, âgé d'environ trente ans, homme très-fort et vigoureux, pêcheur de son métier, obligé, par le genre de pêche qui l'occupoit alors, de se mettre matin et soir dans le Rhône ayant de l'eau jusqu'aux genoux, quoique le temps fût assez froid, à cause du vent de nord qui étoit violent ; ce qui est très-ordinaire dans ce pays. Depuis quelques jours il n'avoit point d'appétit, et il ne trouvoit point le goût naturel aux alimens qu'il prenoit ; il avoit eu, le jour d'auparavant, un léger frisson, auquel avoit succédé une chaleur assez forte, et une douleur au côté gauche, qui se faisoit sentir vers les dernières des vraies côtes et les

premières des fausses, avec difficulté de respirer; il avoit vomi un peu de matières de couleur jaune, qu'il avoit trouvées amères. Le chirurgien, appelé le matin, lui fit une saignée, qu'il répéta l'après-dînée. Malgré ce secours, la maladie étant devenue beaucoup plus grave, on eut recours à moi, vers les six heures du soir. Je trouvai le malade avec une perte considérable des forces vitales; la langue étoit extrêmement chargée et d'une couleur blanche tirant sur le jaune; la sérosité du sang tiré par la seconde saignée, étoit de la couleur de la bile; le pouls étoit fébrile, très-petit et foible. Le peu de succès obtenu par les saignées déja faites, l'ensemble des symptômes énoncés, et sur-tout la couleur de la langue (*a*), me firent re-

(*a*) *Linguam, uti illam in omnibus morbis febrilibus magni fecimus, sic in biliosis maximi, illius HIPPOCRATICI memores*, l. 6, de morbis popularibus, sect. 5, lingua urinam significat. Linguæ virides cum pallore biliosæ. Biliosum autem à pingui, albæ à pituita. Lingua concolor attingentibus ipsam humoribus quapropter per hanc humores cognoscimus. STOLL. *Rat. med.* t. j, p. 50, & edit. Lugd. Bat. 1780; *in*-8°., *part.* j, *p.* 35.

connoître que cette maladie étoit bilieuse ; je fis appliquer un vessicatoire sur la douleur, et j'attendis que les forces eussent été un peu excitées par ce remède, pour administrer un émétique.

Le lendemain matin, la douleur de côté avoit un peu diminué, mais l'état des forces étoit le même que le jour précédent ; je fis prendre un mélange de dix grains d'ipécacuanha et de deux grains de tartre émétique, fait avec le verre d'antimoine, partagé en deux doses égales, données à une heure de distance : ce remède fit vomir une grande quantité de matières bilieuses. Après le vomissement, le malade se trouva soulagé, et le soir je le vis infiniment mieux. Le pouls étoit devenu fort, il y avoit peu de fréquence, et l'état des forces étoit considérablement amélioré. Le 24 au matin, on me fit dire que le malade avoit passé une bonne nuit, qu'il étoit bien, et que je pouvois me dispenser d'aller le voir.

Voilà un fait qui démontre la vérité de ce que dit *Stoll*, en parlant de cette maladie : *Fermè omnibus paulò post vomitum oppressio pectoris insigniter imminuebatur, quibusdam etiam prorsus evanuit : respiratio li-*

berior, et ablata vel plurimum emendata ventriculi incommoda sunt (*a*). L'émétique produit, dans les pleurésies bilieuses, ce que *Stork* (*b*) a obtenu par la saignée dans les pleurésies inflammatoires, et ce que j'ai vu arriver une seule fois; il les arrête dès leur invasion.

Autre pleurésie bilieuse.

Joseph Durand, père de la malade du même nom, dont j'ai rapporté l'observation, fut attaqué d'une douleur au côté avec difficulté de respirer, le 27 mai 1788. On m'envoya appeler, le 4 juin, neuvième jour de la maladie, à quatre heures du soir. On me dit qu'il avoit été saigné quatre fois, qu'on lui avoit appliqué un vessicatoire sur l'endroit douloureux, le troisième jour de sa maladie, et que depuis, on l'avoit mis à la tisane de collet d'agneau : on n'avoit cessé de lui faire des fomentations, de lui donner des lavemens. Malgré tous ces remèdes, qui avoient été conseillés par

(*a*) *Rat. med.* tom. j, pag. 8.

(*b*) *Annus medicus ſecundus*, tom. j, p. 38.

un médecin qui avoit vu le malade avant moi, la maladie s'étoit tellement aggravée, que je le trouvai moribond, avec une extrême difficulté de respirer, le pouls très-fréquent, très-petit et très-foible, le bas-ventre très-élevé et très-dur, la langue bilieuse au suprême degré : ses crachats étoient aussi bilieux; de plus, il étoit attaqué très-souvent de quintes de toux, qui faisoient craindre dans ces momens pour sa vie; il ne rendoit rien par les selles: on me rapporta qu'il avoit vomi beaucoup de matières bilieuses les premiers jours de sa maladie, et qu'il avoit eu une diarrhée bilieuse. L'inutilité du traitement, déja employé, m'engagea à en conseiller un autre beaucoup plus actif. Dans les maladies produites par un amas d'humeurs dans les premières voies, la crise, dit *Stoll* (a), est l'ouvrage du médecin, et non de la nature : celle-ci contribue peu à la guérison du malade, elle est entièrement l'ouvrage de l'art. En conséquence, j'ordonnai une potion incisive et laxative, composée avec quatre onces d'eau de fenouil (l'apothicaire n'en ayant pas, lui sub-

---

(a) *Rat. med.* tom. j, pag. 67.

stitua l'eau de lis), une once d'oxymel scillitique, quatre grains de kermès minéral, et une once de sirop d'althéa, à prendre par cuillerées, à la distance d'une ou deux heures, suivant les évacuations qu'elle procureroit; je conseillai l'application de deux vésicatoires aux jambes, et la continuation des fomentations et des lavemens. Le malade fut mis au régime végétal, c'est-à-dire, à la crême de riz, &c., à la tisane d'orge émulsionnée, à laquelle on ajoutoit un peu de miel : la potion procura, pendant la nuit, quatre selles copieuses.

Le 5, le bas-ventre étoit moins élevé, la difficulté de respirer n'étoit pas si grande; quelquefois cependant il y avoit encore de ces quintes de toux violentes qui gênoient la respiration à un point alarmant. Je fis composer une seconde potion, que l'on fit prendre comme la veille, et qui procura aussi plusieurs selles; les vessicatoires avoit produit leur effet ordinaire.

Le 6, le bas-ventre avoit de la souplesse, et le malade me parut avoir assez de forces pour soutenir le vomissement sans danger: ses quintes de toux étoient plus rares; je lui fis prendre dix grains d'ipécacuanha en deux doses : il ne vo-

mit point, mais ce remède produisit du côté des selles le même effet que la potion donnée les jours précédens.

Le 7, l'état des forces et la liberté de la respiration avoient été augmentés par la sortie des matières putrides. Je conseillai deux grains de tartre émétique, une once d'oxymel scillitique dans quatre onces d'eau distillée à prendre en trois doses, dans la vue d'exciter un peu la sortie des matières par le vomissement; mais ce remède fut inutile à cet égard, et ne poussa que du côté des selles. J'insistai ainsi sur les vomitifs, parce que c'étoit le plus court pour se débarrasser du foyer putride : *Corrupta bilis circa præcordia hærens-enormes febres accendit, numquam curabiles, nisi putridus ille fomes tolli possit* (a).

Le 8, la respiration étoit beaucoup plus libre que les jours précédens, les quintes de toux beaucoup plus rares; le ventre n'étoit plus élevé. La diminution de tous les symptômes graves, me porta à continuer les évacuations qui l'avoient procurée; je conseillai un

---

(a) GERARD, VAN-SWIETEN, *commentar. in herm.* BOERHAAVE, tom. j, pag. 127, aphorism. 99.

laxatif fait avec les follicules de séné, la crême de tartre et la manne, et une heure et demie après, dix grains d'ipécacuanha (*a*) : ces remèdes procurèrent neuf à dix selles, mais ils ne firent aucun effet par le haut : le soir, le malade prit une décoction faite avec une tête de pavot.

Le 9, tout alloit de mieux en mieux, le malade étoit presque sans fièvre ; je le laissai reposer, pour lui donner le lendemain un second émético-cathartique, et la même médecine déja prescrite, mais je substituai à l'ipécacuanha trois grains ou la demi-dose de tartre stibié, dans six onces d'eau distillée, à prendre en deux prises ; l'émétique minéral ne produisit pas plus d'effet que le végétal, et j'abandonnai dès-lors le projet de le faire vomir; néanmoins je fus obligé de le purger

(*a*) Nous ſéparons ainſi, depuis quelque temps, le remède qui doit faire vomir, de celui qui pouſſe par les ſelles ; on empêche par ce moyen le malade de vomir le purgatif, ce qui arrivoit ordinairement, lorſque nous ſuivions la route battue : nous ne donnons l'émétique que lorſque nous penſons que le purgatif eſt ſorti de l'eſtomac, & eſt arrivé dans le duodenum, ou le premier des inteſtins grêles.

encore deux fois, le 12 et le 14, pour le délivrer de la quantité de pourritures qui avoient entretenu la fièvre jusqu'à ce dernier jour. Le 15 juin, je le laissai convalescent, et lui conseillai d'augmenter peu-à-peu et très-lentement la quantité de sa nourriture. Il m'envoya appeler le 4 juillet suivant : je le trouvai avec un œdème considérable aux jambes, le visage un peu bouffi, les bras étoient aussi un peu enflés : la respiration étoit difficile ; cependant il se couchoit indifféremment sur les deux côtés du corps, et il n'avoit point de fièvre ; je lui ordonnai des bouillons incisifs, apéritifs et diurétiques. Après leur usage, la respiration devint plus libre, l'œdème des jambes et la bouffisure du visage disparurent. Vers la fin de septembre, j'eus la douce satisfaction de le voir bien portant, et commençant à se livrer aux travaux de la campagne. Sa convalescence fut fort longue et très-pénible : nous laissons aux médecins plus instruits que nous à en déduire les causes.

Quoique le printemps ne soit pas la saison durant laquelle règnent ordinairement les maladies bilieuses (*bilis autem per æstatem et autumnum*

corpus possidet) (*a*), nous vîmes plusieurs maladies de ce caractère pendant cette saison et dans le courant de mai et de juin. *Stoll* les a vu régner dans le mois d'avril 1776. Il y a donc, comme il l'observe, certaines constitutions qui produisent ces maladies dans d'autres temps de l'année que ceux indiqués par le père de la médecine. Nous pensons que la douceur de l'hiver, et les pluies fréquentes que nous avons eues ici pendant cette saison, y ont beaucoup contribué, si elles n'en sont pas les seules causes. Pendant le mois de décembre, le thermomètre a été presque toujours à neuf degrés au-dessus du terme de la congélation, et il n'est descendu qu'à cinq; nous avons eu douze jours de pluie: le mois de janvier fut un peu plus froid; cependant le thermomètre s'est soutenu assez constamment à cinq degrés: nous ne l'avons vu que deux jours au-dessous de zéro, et à un degré seulement; le temps fut aussi humide: il y eut huit jours de pluie. Le mois de février devint plus chaud; le thermo-

(*a*) HIPPOCRATE, *Artis medicæ principes*, tom. j, pag. 67.

mètre marqua dix degrés environ, et le temps fut humide pendant quinze jours. La température et l'humidité du mois de mars furent semblables à celles du précédent. *Stoll* a vu régner une constitution analogue dans les mois de décembre et janvier qui avoient précédé son épidémie ; et *Tissot* rapporte que l'automne, qui a précédé l'épidémie, dont il nous a donné l'histoire, fut chaude et humide.

Dans ces fièvres sur-tout, nous avons toujours défendu l'usage des bouillons de viandes; car si ces bouillons sont pernicieux dans toutes les maladies aiguës, comme l'ont observé presque tous les grands médecins, et ainsi que mon père l'a prouvé dans la dissertation qu'il a donnée à ce sujet (*a*), ils le sont encore plus évidemment dans celles où il y a des matières putrides retenues dans l'estomac : *Nous connoissons*, dit le savant rédacteur des observations faites dans le département des hôpitaux civils, *aussi peu l'altération que subit*

(*a*) Dissertation contre l'usage des bouillons de viandes dans les maladies fébriles ; par M. *P. Charles de Laudun*, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, 1779.

un bouillon dans l'économie animale, que nous connoissons l'espèce de dégénérescence des humeurs dans la fièvre (*a*); mais il nous paroît qu'on ne peut douter qu'une matière susceptible de putréfaction, n'acquiert bientôt ce mouvement intestin, si on la met en contact avec des matières déja putrides (*b*). Les bouchers observent cela tous les jours; les bouillons qui se putréfient plutôt que la viande elle-même qui a servi à les faire, seront conséquemment l'aliment le plus nuisible qu'on puisse offrir aux malades attaqués de ces fièvres : aussi M. *Tissot*, dans l'excellente description qu'il nous a donnée de l'épidémie qui a régné à Lausanne, s'exprime-t-il ainsi : *Nihil magis odi quàm succulenta illa fercula ex jusculis bovis, gallorum gallinaceorum, columbarum, agnatis adeò deamata, bilioso verùm ventriculo farcimen præbentia, et quorum furtivus usus non semel vehementes exacerbationes induxit, imò*

(*a*) Journal de Médecine, cahier d'octobre 1788, pag. 30.

(*b*) *Pringle*, Traité sur les substances septiques & anti-septiques, tom. ij, pag. 241.

plures orco tradidit. Prodesse possunt ventriculis acida laborantibus cacochilia quam spontanea putrescentia infringunt ; in morbis verò putridis nihil aliud nisi veneni nomen merentur (*a*).

Quoique la digestion ne soit point le produit de la putréfaction et de la fermentation, comme l'ont prétendu certains chimistes, nous pensons que l'une et l'autre ont lieu lorsque l'estomac ne fait plus la fonction à laquelle la nature l'a destiné, ce qui arrive dans l'état de maladie : alors les alimens subissent, à quelques égards, dans l'estomac, la dégénérescence qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont livrés aux expériences chimiques; les effets, qui en résultent, sont au moins à-peu-près les mêmes; tandis que dans l'état de santé, et lorsque la digestion s'est bien complettée, ils sont entièrement différens. Des alimens, dit *Bordeu*, auroient beau être triturés, pilés, échauffés, fermentés, exposés à toutes les causes approchantes de la digestion qui se fait dans un chien et dans un homme, on n'ob-

(*a*) *Historia epidemiæ biliosæ Lausannensis*, *ann.* M. DCC. LV. *Lausannæ*, 1758, pag. 77.

tiendroit jamais des excrémens, un chyle, un sang, des chairs, des os, des poils, un lait, une urine semblable à ces liqueurs et à ces parties, telles qu'elles se trouvent dans l'homme et dans le chien. Nous savons d'ailleurs que les substances animales ne sont pas digérées par putréfaction : si l'on ouvre un chien, dit M. *Grant* (*a*), une heure après qu'il sera rempli de charogne, pour examiner son estomac, on y trouvera la viande qu'il avoit prise corrompue, exempte de putréfaction : celle des végétaux n'est pas non plus opérée par fermentation. Les recherches et les observations faites par MM. *Sennebier* (*b*) et *Carminati* (*c*), nous ont fait connoître une qualité anti-septique très-puissante dans le suc gastrique; et *Pringle* (*d*) avoit reconnu que la salive jouit d'une propriété sem-

(*a*) Recherches sur les fièvres, tom. j, p. 47.

(*b*) Journal de physique du mois de mars 1785, pag. 161 & suiv. & celui de médecine, tom. lxxiij, pag. 1 & suiv.

(*c*) Journal de médecine, tom. lxx, p. 527.

(*d*) Conformité de la médecine ancienne & moderne; nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée; par M. *Lorry*, pag. 269.

blable ; ce qui démontre une grande conformité dans leur action sur le corps vivant et sur le cadavre.

A la vérité, on doit appliquer avec réserve les phénomènes chimiques à la pratique de la médecine ; mais lorsque, dit *Lorry*, leur application aux faits médicinaux est évidente, cette science (la chimie) nous fournit des indications précieuses : on ne peut se refuser aux conséquences qu'on en déduit, lorsqu'elles sont confirmées par l'observation et par l'expérience. Pour nous assurer, dit mon père (*a*), que l'expérience n'est pas moins contraire que le raisonnement à l'usage des bouillons de viandes dans les maladies fébriles, ouvrons les Annales de la médecine ; consultons les ouvrages de tous les siècles et de tous les pays ; pesons et examinons avec impartialité leurs observations, ainsi que les raisons qu'ils apportent pour autoriser le régime de vivre qu'ils prescrivent aux fébricitans, nous serons alors persuadés que ce n'est point un esprit de système qui a fait proscrire l'usage des bouillons de viandes dans les maladies fébriles ; l'on verra

(*a*) Ouvrage déja cité, pag. 25.

au contraire que c'est un motif analogue qui les a fait adopter ; ce n'est presque que dans le XVIe siècle, que nous trouvons l'usage des bouillons de viandes s'établir, et il est admis, dit *Riviere* (*a*), par l'opiniâtreté des femmes et la facilité des médecins ; n'est-il pas évident que ce régime de vivre est tout-à-fait opposé à celui qui est prescrit par *Hippocrate*, que tous les grands médecins se font une gloire d'imiter ? *Un des grands avantages de la méthode de nourrir dans les maladies aiguës, dont* HIPPOCRATE *nous a donné les règles, étoit de ne laisser s'introduire dans le sang, que des parties qui eussent un caractère directement opposé à l'espèce d'acrimonie que la fièvre y fait naître, qui est la putridité. Jamais les anciens médecins ne se seroient avisés de donner de fortes décoctions de viandes aux hommes attaqués de fièvres aiguës ; les boissons qu'*HIPPOCR. *conseilloit, étoient savonneuses et rafraîchissantes* (*b*). La raison que l'on allégue

---

(*a*) *Lazar. Riverius, prax. medic. libr.* xvij, *sect.* ij, *cap.* j, pag. 429.

(*a*) *Lorry*, conformité de la médecine, pag. 161.

en faveur des bouillons de viandes, tirée de l'habitude que nous avons de nous nourrir de viandes, a été parfaitement réfutée par mon père (*a*). Ses argumens me paroissent assez puissans pour en faire proscrire l'usage dans les hôpitaux, où la plupart des malades sont des pauvres, des cultivateurs et des artisans, qui tirent leur nourriture presque totalement des végétaux : le régime d'*Hippocrate* devroit être admis dans toutes ces maisons; l'on y verroit beaucoup moins de maladies putrides et malignes, qui y sont si communes. *Prosper Alpin* a observé que chez les Egyptiens les fièvres les plus légères se changeoient bientôt en fièvres putrides ou malignes, lorsque l'on donnoit aux malades des bouillons faits avec la viande : on trouvera de plus dans le régime du Fondateur de la médecine, outre l'avantage des malades que l'on doit avoir seul en vue, une raison d'économie qui deviendra peut-être un motif décisif à l'égard de plusieurs hôpitaux de charité.

(*a*) Ouvrage cité, pag. 158 & suiv.

OBSERVATION (*a*)

SINGULIÈRE

SUR UN DIABETÈS,

Consistant entièrement dans la qualité de l'urine; avec des recherches sur les différentes théories de cette maladie;

Par THOMAS CAWLEY, *médecin, et ancien chirurgien en chef des armées à la Jamaïque.*

Alain Holford, âgé de 34 ans, robuste, d'une bonne constitution, et accoutumé à une vie libre et aux violens exercices du corps, fut attaqué de diabetès en décembre 1787; mais la cause de la maigreur et de la foiblesse extrêmes qui survinrent graduellement, resta ignorée jusqu'au vingt mars 1788. A cette époque on trouva son urine

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. IX, troisième partie de l'année 1788, page 286, traduit par M. *Assollant*.

sucrée, et susceptible de fermenter avec la levure. Deux livres de ce liquide, soumises à l'évaporation, donnèrent six onces d'extrait noir sucré, exactement semblable à cette préparation de mélasse que les confiseurs font pour les enfans, et qu'on appelle vulgairement *coverlid.*

Durant l'espace de temps compris entre le commencement de la maladie et l'époque que je viens de citer, on n'observa jamais que la quantité d'urine rendue excédât celle qui est ordinaire dans l'état de santé, ni qu'elle fût disproportionnée aux alimens que prenoit le malade, quoiqu'on l'eût fréquemment examinée pour s'assurer de son état, et que l'on eût même mesuré le liquide bu et le liquide évacué. Ces raisons éloignèrent tout soupçon sur sa qualité, jusqu'à ce que le degré d'épuisement fut porté à un tel point, qu'il devint impossible d'en concevoir la cause, en considérant la quantité d'alimens pris, de se rendre compte de l'état où étoit réduit le corps, à moins qu'on ne l'attribuât à la qualité de ce qui étoit rejeté comme excrémentitiel en apparence.

On employa successivement différens

remèdes ; effet de leur inefficacité et du désespoir. La décoction de quinquina avec l'acide vitriolique et l'alun, avec les astringens et les aromatiques, les martiaux, le sucre de saturne et l'opium, les cantharides, avec les bains froids d'eau de mer; tels furent les principaux moyens dont on fit usage. D'abord leur administration fut très-heureuse; mais bientôt après tout médicament devint insupportable à l'estomac. Le malade dépérit de jour en jour, et mourut le 18 juin.

La maladie fut accompagnée dans son commencement de douleurs très-vives au rectum, occasionnées par des hémorrhoïdes; et pendant tout ce temps le malade eut une constipation considérable, cause ordinaire des affections hémorrhoïdales. Un peu avant sa mort il eut de légers symptômes de fièvre hectique ; il éprouva une soif insupportable ; sa bouche et sa gorge devinrent très-pâteuses, sa langue toute crevassée, sa peau sèche et écailleuse; son appétit, qui d'abord étoit modéré, diminua sensiblement, et à la fin se changea en aversion pour les alimens solides ; leur vue même lui inspiroit une espèce d'horreur. Ainsi son

seul soutien, dans ce dernier degré de la maladie, fut tiré d'un supplément abondant de boissons nourrissantes.

A cette époque, quand il rendoit ses urines, il portoit ordinairement ses mains sur l'hypocondre, et disoit éprouver la même sensation que si l'urine couloit de cet endroit.

Dans les trois derniers jours de sa vie, la quantité des urines étoit considérablement augmentée, et il ne pouvoit presque les retenir. Son bras droit fut fréquemment agité de mouvemens couvulsifs qui duroient quelques minutes et cessoient. Le délire et les convulsions terminèrent la scène.

Malgré cet accroissement progressif de symptômes redoutables, la seule cause apparente, la matière sucrée contenue dans l'urine, diminuoit chaque jour de proportion, et dans les derniers temps, deux livres de ce liquide n'en donnoient qu'une once et demie. La quantite d'eau évacuée, excédoit rarement quatre ou cinq livres en vingt-quatre heures, et elle avoit passé d'une légère couleur de paille, à une couleur plus foncée et plus naturelle.

Ouverture du cadavre.

Les reins étoient d'un volume ordinaire, mais ils me parurent et plus pâles, et plus mous que dans l'état naturel; en les ouvrant longitudinalement, je ne découvris rien de particulier.

Le foie étoit beaucoup altéré. Extérieurement, il avoit une couleur cendrée, peu différente de celle de terre. Sa consistance étoit très-plastique, ou semblable à une tumeur œdémateuse que l'on pouvoit mouler comme de la pâte, et susceptible de toute sorte de formes. Je le trouvai entièrement exempt des tumeurs squirrheuses ou stéatomateuses, observées par le docteur *Mead.* Il conservoit à l'intérieur la couleur qui lui est propre.

La vésicule du fiel contenoit sa quantité habituelle de bile, et étoit adhérente au mésocolon.

Le pancréas étoit plein de calculs fortement enchâssés dans sa substance. Ces pierres avoient différens volumes, mais n'excédoient point celui d'un pois; elles étoient blanches, et formées d'un nombre d'autres plus petites, ce qui rendoit leur surface inégale. Sous tous les rapports, elles paroissoient analo-

gues aux calculs que l'on rencontre quelquefois dans les conduits salivaires. L'extrémité droite du pancréas étoit très-dure, et sembloit squirrheuse.

Je ne pus découvrir dans l'abdomen d'autres signes de maladies : les viscères contenus dans la poitrine étoient parfaitement sains.

Observations et Expériences sur l'urine, et sur l'extrait.

L'urine ne présentoit aucune apparence huileuse à sa surface. Quand elle venoit d'être rendue, elle avoit une très-légère odeur sucrée, qui commençoit à devenir aigre si on la tenoit deux ou trois heures dans un endroit fermé et chaud. Pendant l'évaporation, elle répandoit une odeur un peu urineuse, mais qui étoit rarement sensible dans l'extrait, et ne se pouvoit nullement distinguer dans quelques-unes de ses parties.

PREMIERE EXPÉRIENCE. Une petite quantité d'urine mise à part dans une fiole entra spontanément en fermentation vineuse, et passa ensuite à la fermentation acéteuse, laissant dégager une grande quantité de gaz méphitique.

Dans

Dans le centre, il s'éleva un nuage, qui peu-à-peu alla gagner le fond, sous la forme d'un précipité blanc. Enfin, le reste de l'expérience fut d'accord avec celles du docteur *Dobson* (*a*).

Deuxième Expérience. L'acide vitriolique versé dans l'urine, n'y causa aucun changement. L'alkali fixe, que l'on y ajouta, n'excita point d'odeur âcre. Ceci prouve que l'urine ne contenoit que très-peu ou point de sel ammoniac; car l'alkali fixe, en la décomposant, et mettant l'alkali volatil à nu, auroit occasionné une odeur piquante.

Troisième Expérience. Une petite quantité d'extrait, mise dans de l'eau, fut très-rapidement dissoute.

Quatrième Expérience. Une petite quantité d'extrait mise dans de l'esprit-de-vin, n'y fut point dissoute, et ne lui communiqua aucune couleur; mais elle devint immédiatement très-ferme et très-fragile.

Il paroît, par les dernières expériences, que l'extrait étoit du sucre uni à

(*a*) Recherches & observations de médecine, *vol.* v, *pag.* 303.

une matière gommeuse ou coagulable, toutes substances qui doivent rester dans le corps pour le nourrir, et qu'il passoit peu de parties excrémentitielles à travers les reins, à l'exception d'une surabondance d'eau, servant de véhicule à cette matière nutritive.

L'urine, dans l'état de santé, donne plus ou moins d'extrait grossier, noir ou brun; mais cet extrait a une forte odeur urineuse: il se dissout quand on l'expose au contact de l'atmosphère; il est soluble dans l'esprit-de-vin, de nature saline et savonneuse, et entièrement excrémentitiel (*a*).

Comme les auteurs qui ont écrit sur le diabétès ne paroissent pas avoir fait une attention particulière à l'analyse de l'urine, je pense qu'il est à propos d'entrer à ce sujet dans de plus grands détails qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Pour cela je me servirai des expressions d'un écrivain célèbre, feu *Macquer* (*b*).

« A mesure que l'urine s'évapore,

(*a*) *Voyez* Journal de Médecine du mois de novembre 1773, & avril 1777.

(*b*) *Macquer*, Dictionnaire de chimie, in-4°. *tom.* ij, *pag.* 643.

elle prend une couleur de plus en plus brune et foncée, par le rapprochement de la partie savonneuse extractive qu'elle contient. Les premiers cristaux qu'on obtient, sont l'espèce particulière de sel, connu par les chimistes sous les noms de *sel natif ou essentiel de l'urine, sel fusible de l'urine, sel phosphorique, sel microcospique*. C'est celui qui contient l'acide propre à faire le phosphore. Il y a une partie de ce sel qui est à base d'alkali volatil, et qui est par conséquent de nature ammoniacale; l'autre partie est à base d'alkali fixe minéral ».

« En continuant l'évaporation et le refroidissement alternatif, on retire successivement de l'urine les autres sels moins cristallisables qu'elle peut contenir, mais principalement le sel commun, ou le sel fébrifuge de *Sylvius*, dont elle est toujours abondamment chargée: on retrouve aussi tous les sels neutres qu'ils ont pris, soit par la voie des alimens, soit autrement ».

D'après cette analyse, il paroît que l'urine, dans l'état de santé, contient différentes matières salines, dont les principales sont les suivantes: *Le sel phosphorique, ou sel composé d'a-*

cide phosphorique et d'alkali végétal, minéral ou volatil, le sel commun et le sel fébrifuge de Sylvius, *ou sel composé d'acide marin et d'alkali végétal.* Comme l'acide phosphorique et l'alkali volatil se forment dans le corps, on peut aisément supposer que les décompositions et attractions chimiques suivantes ont lieu. Le sel commun, pris avec les alimens, est décomposé par l'acide phosphorique, qui s'unit à sa base alkaline pour former une espèce de sel fusible d'urine. L'acide marin, devenu libre, s'unit à l'alkali végétal qui se trouve aussi dans nos alimens, et forme le sel de *Sylvius ;* et l'acide phosphorique surabondant se combinant avec l'alkali volatil, il en résulte le sel phosphorique ammoniacal. La quantité de ces sels doit varier en proportion, selon la quantité et la qualité de la nourriture que l'on prend, et selon l'intervalle que l'on met entre les repas.

D'après cela, il semble probable que l'absence de matière saline, ou de sel ammoniacal, dont on a tant parlé, dans l'urine des personnes attaquées de diabétès, naît du défaut d'acide phosphorique et d'alkali volatil, sans les-

quels les particules salines, contenues dans nos alimens, ne peuvent pas être décomposées, ni entrer dans de nouvelles combinaisons, mais sont nécessairement rejetées par les puissances excrétoires comme elles sont entrées.

L'*acidum perlatum*, qu'on a découvert dans le sel microcosmique, est trop peu connu pour m'y arrêter dans ce moment (*a*).

Recherches sur les différentes théories du diabétès.

En considérant l'observation précédente, on est naturellement porté à des recherches sur les différentes théories de cette maladie. Est-elle un défaut d'assimilation, une maladie du foie, ou une affection des reins?

Quant au défaut d'assimilation, les symptômes, qui précèdent la maladie, n'indiquent point de vice dans la digestion; elle a souvent attaqué des personnes dans la vigueur de la santé, et a été, pour l'ordinaire, accompagnée dans tous ses degrés d'un appétit vo-

(*a*) Voyez *Bergman*, sur les attractions électives.

race ; d'où l'on peut inférer, comme le confirme l'expérience, que la digestion s'est très-bien faite, et que le chyle a été porté dans le torrent de la circulation, dans un état propre à la nutrition. Le sérum du sang tiré du bras, n'a point offert de goût sucré contre nature (*a*).

Si le défaut d'assimilation, et ce qui est supposé s'ensuivre, sont les effets d'un état de foiblesse des fonctions animales, pourquoi le diabétès n'accompagne-t-il pas ordinairement cet état?

Il est manifeste, par les citations suivantes, que la cause du diabétès et la qualité de l'urine, ont été long-temps des sujets de spéculation, et que l'idée du défaut d'assimilation n'est pas neuve.

« *Ad renes pertinere is affectus* « *videtur quem alii hydropem ma-* » *tellæ, alii urinæ profluvium, alii* « *diabetem, alii διψακον appellant.* « *Equidem cùm hactenus bis dun-* « *taxat videre potui, supra modum* « *sitientibus infirmis, atque sub-* « *indè bibentibus. Quare exuberan-* « *ter quoque reddunt, id quod bi-*

(*a*) Expériences cliniques de *Home*, p. 308.

« *berunt*, eo à suâ qualitate non muta-
« to. » GAL. liv. 6. de loc. affect. c. 3.

« *Causam verò hujus affectionis reddere difficillimum, et pauci auctores inveniuntur, qui in eâ reddendâ inter se conveniunt. Nos in re obscurâ, salvo cujusque judicio, statuimus, proximam hujus mali causam esse facultatem renum retentricem læsam, et quidem ab urinæ vel copiâ, vel quantitate* ». SENNERT, Op. fol. Lugdun. 1650, t. ij, p. 1094.

Dans le même chapitre d'où est tirée la citation précédente, se trouve la question suivante : « *An potus immutatus planè per urinam in diabete reddatur?* » *Galien*, *Alexandre*, *Aëtius*, *Amatus Lusitanus*, et *Trincavellius* disent que la boisson n'est point changée; et le dernier observe que dans un cas il l'a trouvée « *servans eundem colorem, consistentiam, saporem, atque odorem* ». ibid. pag. 1095.

Dodonæus, *Joannes Baptista Sylvaticus* et d'autres, ayant enseigné une doctrine contraire, *Sennert*, en donnant son opinion, tâche de réconcilier les deux partis.—« *Ideoque in dia-*

« *bete non solùm ad potum, sed*
« *etiam ad alia respiciendum; sunt*
« *enim primò diabetæ quidem gra-*
« *dus. In principio enim, cùm vires*
« *nondum dejectæ sunt, et vis alte-*
« *ratrix nondum extremè laborat,*
« *non mirum est, si potus ali-*
« *quo modò mutetur; temporis verò*
« *progressu, ubi vis alteratrix ma-*
« *gis labefactatur, potus planè im-*
« *mutatus excernitur. Deindè po-*
« *tus etiam alius mutatur facilius,*
« *alius difficilius. Aquam, cùm pa-*
« *rùm mutari possit, non mirum est*
« *eodem colore et reliquis acciden-*
« *tibus non mutatis, excerni: alii*
« *verò potus, qui magis compositi*
« *sunt, non ita facilè transeunt, quin*
« *aliquam mutationem accipiant.*
« *Præterea id, quod in diabete ex-*
« *cernitur, non saltem potus est,*
« *sed sæpè etiam accedit corporis*
« *colliquatio, undè plus urinæ emit-*
« *titur, quàm potûs assumptum est».*
ibid. p. 1095.

Ensuite vient cette question: « *Quæ-*
« *nam diabetæ causa sit?* » Et la réponse: « *Vulgata quidem, et quam*
« *plerique sequuntur, sententia est,*
« *proximam hujus mali causam esse*

« *renum intemperiem calidam, ob* « *quam illi serum copiosius è venis* « *attrahant, quod cùm ob imbecil-* « *litatem, et copiam retinere non* « *possint, venas rursùm à jecore,* « *hoc ex intestinis et ventriculo tra-* « *here, undè orificium ventriculi* « *vellicetur, ac sitis excitetur, ob* « *quam assumptus potus mox à ve-* « *nis et renibus attrahatur, atque* « *iterum ad vesicam mittatur* ». ib.

Joannes Baptista Sylvaticus, Galien, Arétée et Actuarius ayant donné la doctrine suivante : « *Insignem calidam intemperiem in hepate et* « *toto venoso genere succensam, sanguinem fundere, ejusque portionem* « *aliquam in serum mutare* » ; Sennert observe ensuite : « *his auctoribus* « *posterioribus assentimus in eo* « *quod non tam in renibus quàm* « *aliis partibus causa diabetis quærenda sit. Sic enim, de quo ta-* « *men, ut ex superioribus patet,* « *non immeritò dubitatur, quod* « *renes fortiter attrahant: tamen nisi* « *serum adsit, id attrahere non* « *possunt; et renum fortis attractio,* « *seri seu urinæ copiam jam præ-* « *supponit* ». ibid.

« *Quapropter diabetem sanguinis* « *potius et immediatius quàm renum* « *affectionem esse, et originem suam* « *indè sumere credimus, quatenus* « *cruoris massa velut deliquescit, et* « *in serositatem copiosè nimis fun-* « *ditur : quod equidem ex urinæ* « *quantitate ita in immensum aucta,* « *quæ non nisi à sanguinis deliquio* « *et consumptione procedat, facilè* « *constat .... itaque ..... opinari* « *ducor sanguinis crasin sivè mis-* « *tionem ità laxari et quadantenus* « *dissolvi, ut particulæ aquosæ à* « *crassioribus contineri nequeant,* « *quin illæ harum amplexionibus* « *citò èlapsæ, et salinis imbutæ, per* « *viàs renum maximè patentes ex-* « *currant* «. WILLIS. pharm. ration. p. 105.

« Je crois que la cause principale et « la plus ordinaire, consiste dans la trop « grande dissolution, et le mélange im- « parfait du sang ». BONET, *in-fol. traduction, Liv. IV.*

« Car le sang étant par ce moyen » tellement appauvri, qu'il est absolu- « ment hors d'état d'assimiler les sucs « qui sont reçus dans le torrent de la « circulation, ceux-ci sortent crus et

« sans être élaborés, à travers les con-
» duits urinaires ». SWAN, *traduction de* SYDENHAM, *pag.* 318.

La découverte de la circulation détruisit naturellement la théorie de l'attraction, par la supposition de l'*intemperies calida*; et la découverte de la qualité de l'urine des personnes attaquées de diabétès, par *Willis*, fixa toutes les disputes à ce sujet; mais la cause de cette maladie, malgré ces grandes découvertes, paroît encore aussi incertaine que jamais.

Un écrivain très-célèbre (*a*) a désigné le foie comme le siège du diabétès; il dit avoir toujours rencontré une collection stéatomateuse dans cet organe; à quoi il attribue une sécrétion viciée de la bile, par défaut de matière saline propre à mêler et à assimiler convenablement les fluides.

Cette théorie, comme elle est étroitement liée aux circonstances qui se sont présentées dans le cas de M. *Holford*, paroît plausible; mais il faut faire attention que l'état du foie, décrit par le docteur *Mead*, diffère essentiellement de ce que nous avons remarqué

(*a*) *Mead*, Essai sur les poisons, *pag.* 28.

dans l'observation que nous avons rapportée : ce n'est cependant pas une objection suffisante, puisqu'on peut supposer que différens états du foie produisent une semblable altération morbifique de la bile, ou la rendent également incapable d'assimiler les humeurs. Il est donc très-nécessaire d'opposer autorité à autorité; et ici un auteur très-distingué nous assure que, quoique l'on ait quelquefois trouvé le foie affecté, il n'est pas ordinaire qu'il le soit. « De « vingt exemples, dit-il, que j'ai vus, « il n'y en a pas eu un dans lequel j'aie « observé aucune affection évidente du « foie (*a*) ».

A cette autorité, à l'appui de laquelle viennent les preuves négatives fournies par les dissections rapportées plus bas, ajoutons le témoignage du doct. *Home*, qui dit : « Le foie étoit dans l'état na- « turel (*b*) ». Ne pourrions-nous donc pas regarder la maladie du foie comme une complication dans le cas de M. *Holford*, et n'en pourroit-on pas dire autant de l'état *calculeux* du pancréas?

Malheureusement nous avons peu

(*a*) *Cullen*, vol. iv, p. 89, premières lignes.
(*b*) Expériences cliniques, pag. 311.

d'ouvertures de cadavres, à la suite de cette maladie, à rapporter : toutefois celles que nous avons, excepté l'assertion générale du docteur *Mead*, tendent à prouver expressément que le diabètès dépend, *à priori*, d'une affection des reins.

« *Anno* 1590, *filia præsidis Hollandiæ* 18 *annorum, aliquot antè obitum annos, diabete laborabat... Renes huic non absumpti, verùm flaccidiores solito, figurâ cineritia non impensè rubra* ». PETRUS PAWIUS (*a*), ob. an. 2.

« *Aperto cadavere, ren sinister inventus est lapide obsessus exiguo : ren in magnam molem undique increverat, adæquabat renem bubulum magnitudine : paulùm saniei in eo erat : dexter adeò parvus erat ut ferè reperiri non potuerit ; macruerat multùm* ». BALLONIUS (*b*), eph. et epid. liv. 2 pag. 152.

« *In nob. N. à febre ardente extincto, pulmo niger et admodùm*

(*a*) Vid. *sepulchretum Boneti, lib. iij, sect. xxvj, obs.* 1.

(*b*) *Ibid.* obs. 2.

« *tumidus repertus est; in utroque*
« *rene duo magni calculi; hic co-*
« *piosiores justo fundebat urinas;*
« *aquæ simillimas, sitimque into-*
« *lerabilem patiebatur, ut quæ nullo*
« *potu sedari poterat.* (*a*). »

« *Ren sinister lapide angulos ob-*
« *tusos habente obsessus est, in*
« *ureteris principium implantato.*
« *. . . . . Ren alter lapide non obses-*
« *sus, justo minor erat, et penè*
« *collapsus nullum commemorabile*
« *vitium quod sub obtutum cade-*
« *ret* ». BALLONIUS (*b*), eph. et epidem. liv. 2, p. 183.

« *Hic enim intra decem horarum*
« *decursum ultrà duodecim urinæ*
« *mensuras, incredibile dictu, ex-*
« *creverat: et post aliquod tempus,*
« *accedente alio graviori morbo, de-*
« *functus, atque secatus, ureterem*
« *dextrum, insigniter et farciminis*
« *instar expansum, quin ejusdem*
« *lateris renem in molem sinistro*
« *duplo majorem elevatum osten-*
« *dit* (*c*) ».

(*a*) *Ibid.* obſ. 3.
(*b*) *Ibid.* obſ. 5.
(*c*) *Hoffmanni, conſult. & Reſp. med. caſu* 85.

« *Remotis intestinis, &c. in oculos mihi incurrit ureter dexter mirum in modum distortus, atque hîc illîc multùm expansus, ut intestinum ratione crassitiei repræsentaret. Pelvis quoque adeò erat distenta, ut malum aurantium mediocre facillime, et citra difficultatem, admitteret. Parenchymate omnimodò consumpto, nil præter membranosas partes, perquam induratas, superstes videbatur* (a) ».

« *Vir quidam in ætatis flore, diu atrocibus nephriticis doloribus vexatus, renisque abscessum passus, in diabetem incidit. Singulis septimanis dolium dimidium cerevisiæ ingurgitare difficile illi non fuit. Post mortem . . . . . . viscera satis benè constituta, exceptis renibus et ureteribus conspexi; uterque enim ren ex parte consumptus erat, præsertim dexter; cujus substantiâ planè consumptâ, ejus membranas summopere incrassatas et contractas, pelvisque capacitatem adæquantes vidi* (b) ».

(a) RUYSCHII, *dilucid. valv.* obs. 13.
(b) RUYSCHII, *obs. anat. centuria*, obs. 13.

« En examinant les reins, je trouvai celui du côté gauche d'un volume plus considérable que dans l'état naturel. Le rein droit n'offrit rien de particulier, excepté une texture très-lâche. La substance de ces deux organes avoit une odeur aigre (*a*) ».

Le docteur *Monro* observe, à l'occasion du cas précédent, que « les reins offroient un volume considérable, qu'ils avoient une couleur pâle très-remarquable, et étoient beaucoup plus mous que dans l'état ordinaire (*b*) ».

Morgagni a été cité à ce sujet; mais l'observation qu'il rapporte, *ep.* 41, *art.* 13, ne donne rien de positif, les reins n'ayant point été examinés; et *ep.* 42, *art.* 43, il dit : *Nec* Valsalva, *nec ego quemquam ex diabete mortuum dissecuimus.*

D'après les preuves ci-dessus, que nous avons tirées des auteurs les plus estimés, il paroît que l'on a constamment trouvé les reins considérablement affectés; mais l'affection de ces organes ayant été appelée l'effet et non la cause du diabétès, en conséquence

(*a*) *Home*, Expériences cliniques, p. 310.
(*b*) *Ibid.*

du systême erronné du siècle dernier que l'on a fait revivre, il faut rechercher plus particulièrement, dans les circonstances qui accompagnent la maladie, les causes éloignées ou occasionnelles qui la produisent, et la méthode curative qui a quelquefois réussi.

Un écoulement plus abondant d'urine, si l'on en excepte le cas de M. *Holfort*, a toujours été le premier symptôme du diabétès. Les autres symptômes ont été subordonnés à celui-ci, et ont suivi sa progression. Peut-on supposer qu'une digestion imparfaite, ou un défaut d'assimilation, soit capable d'exciter dans les reins une sécrétion d'urine, cinq ou six fois plus considérable que de coutume?

Le chyle est, en tout temps, mêlé avec le sang, les vaisseaux sanguins étant le véhicule ou les organes qui servent à le distribuer. Si le diabétès n'étoit point une maladie des reins, comment ces organes ne laisseroient-ils pas passer en tout temps la matière nutritive, chyleuse ou sucrée? Car on ne peut nier que cette matière sucrée ne soit continuellement chariée, mêlée avec le sang, par les artères émulgentes, et portée avec la

matière excrémentitielle aux vaisseaux excrétoires des reins.

La principale objection que l'on puisse faire contre l'opinion que le diabétès est une affection des reins, est la suivante : « On trouve du sucre dans l'urine des personnes attaquées de cette maladie. Le chyle sucré est le premier produit de la digestion dans l'estomac et les intestins ; le chyle dans le canal thorachique, et le lait, qui en est une sécrétion très-rapide, contiennent beaucoup de matière sucrée. Ce fluide est changé en quelques heures, par l'élaboration qu'il subit, en un sel ammoniac qui se rencontre dans toutes les sécrétions ; mais le sel saccharin qui reste encore dans l'urine, laquelle est le fluide le plus parfaitement animalisé, prouve qu'il y a un grand vice dans les fonctions animales (*a*) ».

Je conviens que l'on trouve du sucre ; -- que le chyle sucré est le premier produit ; — et que l'urine est le fluide le plus parfaitement animalisé, &c. ; mais il ne s'ensuit pas que le chyle n'ait d'autre usage que de se convertir en sel ammoniac, ni qu'aucun

(*a*) *De Horne*, Expériences cliniques, p. 319.

vice dans les fonctions animales, ne soit la cause de ce défaut de conversion : cette absence de sel ammoniac, ou plutôt de matière saline, (car la quantité de sel ammoniac a été beaucoup exagérée) pouvant, comme j'ai essayé de l'expliquer, être attribuée au défaut d'acide phosphorique, (que je crois une modification de l'acide saccharin) et la matière sucrée paroissant aussi être plutôt la cause que l'effet de la maladie.

J'observerai encore que la matière saline qui est évacuée par les reins dans l'état de santé, doit être considérée comme le produit, ou plutôt comme le rebut de la nutrition ; car quand la partie nutritive contenue dans le sang, en a été séparée, et employée à ses différens usages, les particules qui ne sont pas propres à cette fin, ne sont-elles pas retenues et ramenées dans le torrent de la circulation, pour être déposées dans les reins, comme matière excrémentitielle, sous différentes formes salines, ainsi produites et rejetées par les puissances nutritives ?

Ne nous est-il pas facile de rendre ainsi raison de la petite quantité de

matière excrémentitielle qui est dans l'urine, sans supposer aucun défaut d'assimilation? Quand la nutrition se fait peu abondamment, la matière excrémentitielle, qui en est le résultat, doit diminuer en même proportion.

Les causes occasionnelles ou éloignées que les auteurs ont reconnues, sont les poisons minéraux et animaux; -- l'intempérance dans la boisson et l'exercice; -- les préparations d'antimoine à hautes doses; -- les opiats et les diurétiques; -- les boissons abondantes trop fréquemment répétées des eaux d'Harrowgate et d'Epsom : à quoi on peut ajouter la foiblesse qui succède aux fièvres intermittentes, et aux affections néphrétiques.

La méthode curative est aussi d'accord avec l'idée que le diabétès est une maladie des reins. Les toniques, les astringens, les aromatiques, les agglutinatifs, les absorbans et les opiats, sont les seuls remèdes qui aient eu du succès. On trouvera, dans les ouvrages suivans, l'histoire de plusieurs cures qu'ils ont opérées, et un grand nombre de formules suffisamment compliquées et bizarres : *Vide Riolani* Op. pag. 336. -- *Sennerti* Op. Tom. II,

p. 1095. — *Bonetus*, lib. 4. — *Pitcairn*, pag. 272. — *Riverii* Op. pag. 361. — *Zacuti Lusitani* Op. pag. 423. — *Baglivi* Op. epi. 4. — *R. Morton* Op. p. 15. — *Martini Lister* exercit. med. pag. 27. — *Willis* Ph. rat. pag. 105. — *Etmulleri* Op. Tom. II, pag. 714. — *Hoffmanni* consult. et repons. medic. casus, 85.

Enfin, en considérant les reins comme faisant purement l'office d'un filtre, je pense que la cause prochaine du diabétès consiste dans une dilatation contre nature des tubes urinifères de ces organes, laquelle les rend susceptibles de donner passage à la matière nutritive, dont les globules, dans l'état de santé, sont trop gros pour les traverser; et je crois que cet état morbifique peut exister avec ou sans diarrhée.

Quand on fait attention que la quantité d'urine rendue par M. *Holford* fut singulièrement petite, et que sur la fin de sa vie, elle ne contenoit pas de matière sucrée en plus grande proportion qu'on en a rencontré dans d'autres cas, où les malades ont évacué quatre, cinq ou six fois autant de ce fluide, et ont cependant résisté aux ravages de la maladie, pendant des

années, la quantité d'alimens qui leur étoit nécessaire, et qu'ils avoient prise, ayant été proportionnée à la perte qu'ils faisoient ; n'est-il pas probable qu'on en auroit opéré la cure, si l'estomac et les organes qui concourent à la digestion, eussent conservé leur faculté digestive pour fournir aux besoins du corps ?

RÉFLEXIONS

SUR L'INSTINCT DANS LES MALADIES.

Par M. FORESTIER, docteur en médecine à Saint-Quentin.

LA lecture de deux observations insérées dans le Journal de médecine du mois de mai dernier, faites par M. *Couturier*, chirurgien-major de l'hôpital de Vaucouleurs, au sujet de l'usage des pommes de terre, qui a terminé, sans aucun autre moyen, la cure de deux maladies essentielles, m'a fait naître les réflexions suivantes.

L'instinct est le nom qu'on a donné de tout temps à un desir particulier qui

excite les malades à demander et à prendre avec avidité telle ou telle substance : cet instinct est sans raisonnement, ou, pour mieux dire, au-dessus de tout raisonnement, ainsi que le goût qui fait trouver exquis un aliment mauvais, et fait rejeter l'aliment le plus sain : nous dirons qu'il est aveugle, parce que nous ne pouvons définir comment il a lieu.

L'usage des pommes de terre, dans les deux observations citées, a été déterminé par le goût le moins bizarre de ceux que l'on appelle *desirs ;* leur effet favorable n'a rien qui puisse surprendre, lorsqu'on vient à examiner la nature de cette racine, et ses deux qualités essentielles dans une convalescence pénible ; savoir, la vertu alimentaire et la vertu médicamenteuse.

Comme aliment, la pomme de terre fournit la substance la plus légère, la plus douce, et en même temps la plus soluble dans tous les fluides aqueux, la plus susceptible par conséquent de réparer les sucs nourriciers épuisés. La fécule de la pomme de terre est une farine gommeuse, ou mieux une gomme en poudre, et distribuée par la nature dans les cellules aplaties du parenchyme de la racine

d'un *solanum ;* la compacité de cette fécule, lorsqu'on la sépare de son parenchyme, l'adhésion de ses molécules, leur grande ténuité, la distinguent, au tact seul, des autres farines, et l'œil, aidé du microscope, la juge une gomme transparente : sa manière de se mêler à l'eau la classe de même parmi les gommes.

Comme médicament, la pomme de terre en substance contient un parenchyme délié, mais abondant, chargé d'une partie colorante extracto-résineuse, qui, dans toutes les espèces de solanum, est plus ou moins narcotique, qui, par le moyen de la torréfaction, donne un tonique léger et un calmant plus doux par la simple ébullition.

Les deux malades de Vaucouleurs font preuve que l'âcreté des liqueurs acquise pendant la maladie, et l'irritabilité des solides exaltée en même temps, font persister dans la convalescence des accidens assez graves, que la diète scrupuleuse et les médicamens suivis avec opiniâtreté, entretiennent encore. Ces deux observations nous ramènent à la simplicité de la pharmacie d'*Hippocrate*, à cette attention de n'estimer les remèdes que pour un temps bien

bien déterminé par l'observation, et de n'en appliquer que de bien connus pour être favorables dans telle circonstance : nous devons en conclure aussi, qu'après des tentatives inutiles pour anéantir les suites d'une maladie, on doit écouter le conseil salutaire que l'instinct ou le desir de la nature inspireroit plus souvent, si cette mère sage n'étoit pas si souvent tourmentée par l'impatience des malades, et au moins autant par celle des médecins, qui, pour usurper l'honneur des cures, travaillent sans relâche, et ne se donnent pas le temps de juger si leurs efforts ne contrarient pas ceux de la nature, s'ils n'interrompent pas le travail de la coction, dont les jours sont comptés pour chaque organe, et qu'ils méconnoissent la plupart du temps, parce qu'ils le bouleversent, le prolongent, ainsi que celui de la dépuration, en voulant éviter de paroître spectateurs inutiles.

J'ajouterai encore que toutes les fois qu'il s'agira de réparer les pertes de substance, comme à la suite de suppurations longues et abondantes, après des diarrhées, des hémorrhagies de toute espèce, des diètes trop sévères, et de rendre en même temps du ton aux so-

lides, le salep sera le moyen par excellence; sa substance gommeuse, soluble dans tous les menstrues aqueux, est intimement liée à un principe odorant et chaud, très-analogue à la matière animale la plus parfaite.

Lorsqu'on aura des sucs lymphatiques âcres avec une disposition légèrement scorbutique, comme dans les phthisies, le sagou fournira un corps sucré et adoucissant au-dessus de tout éloge. Mais lorsqu'il sera question d'épaissir et de rendre balsamique et douce la substance gélatineuse, qui est la vraie substance nourricière, le *dulce quod nutrit* d'Hippocrate, et de l'empêcher de participer à l'âcreté de quelque autre liqueur dégénérée, la fécule de la pomme de terre, séparée de son parenchyme, doit être administrée, et l'on doit donner en substance entière cette racine inappréciable, pour rétablir le calme et rendre le ton aux solides affoiblis, et d'autant plus irritables, qu'ils ont été plus long-temps fatigués, en même temps qu'elle réparera la dégénérescence des fluides, comme elle l'a fait chez les deux sujets des bonnes observations de M. *Couturier*.

Je comparerai ici ensemble la fécule de pommes de terre, le sagou et le salep, et j'indiquerai les moyens de n'employer ces trois substances que lorsqu'elles sont bien conservées.

La fécule de pommes de terre est insipide, inodore, très-blanche, incrassante ; elle se forme en gelée à la moindre chaleur du véhicule dans lequel on l'a délaiée. Elle peut se conserver long-temps, parce qu'elle est sèche, et disposée en globules aplatis, qui se tiennent serrés les uns contre les autres, comme on l'éprouve dans la préparation de cette fécule, après avoir décanté l'eau qui la surnageoit. Cette sécheresse, cette forme cristalline, peut faire dire d'elle, ce qu'on dit des sels les moins susceptibles de deliquium, que son eau de cristallisation est surabondante ; que par conséquent il en faut plus, ou à un certain degré de chaleur, pour la dissoudre, et qu'elle n'attire point l'humidité de l'atmosphère ; qu'il faut moins de précautions pour la conserver, que le sagou et le salep.

Il ne faut pas néanmoins que ceux qui la préparent et la vendent, se négligent sur les soins de sa conservation,

Si elle étoit un peu aigrie, elle feroit beaucoup de mal, non pas aux gens riches, qui, parmi nous, la connoissent par un usage assez universellement répandu, mais aux pauvres, dont les enfans en usent dans les premières années de leur vie : on la leur donne au lieu de pain ou de riz, et lorsque des coliques les tourmentent. On sait généralement que ces coliques sont dues aux aigres qui s'engendrent dans l'estomac des jeunes enfans, et cet aliment, loin de leur être salutaire, augmenteroit leurs maux, s'il avoit subi quelque mouvement de fermentation, faute d'avoir été garanti de l'humidité et des exhalaisons des autres drogues.

J'en dirai autant du sagou ; cette substance est inodore, sucrée et très-susceptible de contracter de l'aigreur, quoiqu'on nous l'envoie après avoir subi une cuisson préliminaire nécessaire à son transport.

Les pharmaciens doivent soigner toutes les matières qui sont fermentescibles, et plus particulièrement les farineuses et gommeuses qui doivent servir d'aliment.

Le salep doit être conservé avec plus d'attention qu'aucune autre drogue de

ce genre; ce qui est facile en le tenant dans des boîtes en lieu sec, et sous la forme de bulbe. On ne doit le pulvériser qu'au besoin, parce que sa substance aromatique se développe par la pulvérisation, s'évapore facilement; pour lors l'humidité et les émanations odorantes des drogues voisines, s'attachent à cette poudre, la corrompent très-aisément et très-promptement.

Il est bien aisé de reconnoître si elle commence à s'altérer, parce que son odeur spermatique s'exalte, et est accompagnée d'une vapeur aromatique assez vive; si elle est à ce point là, il n'en faut pas faire usage. La pierre de touche de la bonne conservation du salep, est l'eau froide; j'ai accoutumé les pharmaciens de notre ville, et j'instruit les parens ou garde-malades à n'employer que l'eau froide pour en faire de la gelée: à cet effet, on saupoudre le salep peu-à-peu dans un vase, on agite continuellement avec une cuiller l'eau froide; si le salep est récent et n'a reçu aucune impression extérieure qui ait pu l'altérer, la gelée se forme comme le mucilage de belle gomme arabique, elle est bien transparente, tandis que la moindre altération empêche la dis-

solution parfaite, la fait grumeler en petites masses rousseâtres, et l'eau reste sale. On a coutume de préparer dans les pharmacies cette gelée à l'eau bouillante, ce qui fait disparoître, ou confond les degrés d'altération ou la bonté de cette drogue intéressante, et empêche souvent les malades de tirer le parti avantageux qu'on doit attendre de l'aliment le plus restaurant, le seul capable d'être bien digéré et sans fatigue, par les estomacs les plus délabrés.

OBSERVATION

De trois fractures à la mâchoire inférieure, avec plaie à la lèvre; par M. TESSIER, docteur en médecine de la Faculté de Caen, chirurgien-major du régiment du Perche.

QUOIQUE le cas que je vais exposer ne soit pas rare, cependant sa grande complication peut le rendre digne de l'attention des gens de l'art, et le faire mettre au nombre des faits sur lesquels s'appuient les sages principes de la chirurgie moderne.

Le 14 juillet 1773, environ cinq

heures du soir, M. *Descayrac*, maître en chirurgie à Tombebœuf en Agénois, reçut un coup de pied de cheval, précisément sur le milieu du menton, d'où s'ensuivit une plaie en équerre, de plus d'un pouce de longueur dans les deux sens; de sorte qu'il s'y trouvoit un lambeau avec un écartement de huit à dix lignes. La mâchoire fut fracturée à l'endroit de la symphyse. Entre la symphyse et l'angle du côté droit, il y avoit une seconde fracture. Enfin, du côté gauche un fragment d'os avoit été tellement séparé, qu'en touchant une dent, j'en faisois vaciller trois, sans que pour cela le corps de la mâchoire fût complettement fracturé. En tout, on observoit peu de déplacement. Le malade étoit tombé sur le coup, s'étoit fait une forte contusion sur toute la partie latérale droite du visage. Il avoit perdu beaucoup de sang par les oreilles.

A huit heures, c'est-à-dire trois après l'accident, je procédai à la réduction des parties fracturées, sans trop cependant y insister, prévoyant bien que les bords contus et déchirés de la plaie nécessiteroient de fréquens pansemens, à cause de la suppuration qu'on devoit attendre, et sans laquelle, comme l'on

sait, les chairs ne peuvent se réunir dans des plaies de cette nature. J'employai le bandage unissant, appliqué de la même manière que M. *Louis* le conseille pour le bec-de-lièvre. Le lendemain, il se trouva beaucoup trop serré par le gonflement extraordinaire du visage; ce qui m'obligea de le lever et de l'appliquer de façon à ne le rendre, pour ainsi dire, que contentif des autres pièces de l'appareil. La plaie fut recouverte d'un plumaceau chargé de baume d'Arcéus; et des compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée, furent appliquées sur les autres parties de la face. Le malade fut saigné deux fois.

Le 17, la suppuration commença à s'établir; et comme elle augmentoit de plus en plus, et que son mélange avec la salive causoit une odeur insupportable, il fallut panser tous les jours, jusqu'au 25, temps auquel le plumaceau fut supprimé, les escares étant tombées en totalité. Pour lors je commençai à m'occuper sérieusement des fractures, et de ne panser que le plus rarement qu'il étoit possible, en serrant un peu plus le bandage à chaque levée d'appareil, de manière cependant à ne pas nuire à la réunion de la plaie, qui

fut faite vers le 6 août; celle des pièces osseuses fracturées, ne l'a été complettement que dans les premiers jours de septembre.

Quoique j'aie apporté la plus grande attention, à chaque pansement, dans l'examen des fractures, je n'ai pu empêcher que la pièce qui se trouvoit entre la symphyse et l'angle droit, ne descendît d'environ une ligne; cela tient à ce que les muscles crotaphites et masseter relevoient la pièce correspondante à l'angle, tandis que cette première n'étant retenue par aucune puissance, et obéissant à son propre poids, tendoit toujours à se porter en en-bas; mais ce léger déplacement n'a produit aucune difformité.

OBSERVATIONS

Sur cette anomalie qui se rencontre quelquefois dans la race des Négres venus de l'Afrique, lesquels, bien que noirs, procurent de loin en loin des enfans blancs, appelés Albinos (*a*).

» J'AI connu moi-même quatre de

(*a*) Traduit d'un ouvrage anglois, intitulé

ces albinos, et on m'a fait une description fidelle de trois autres. Les circonstances dans lesquelles tous ces individus s'accordent, sont les suivantes. Ils sont d'un blanc pâle, cadavéreux, sans aucune teinte de rouge, sans taches ni raies colorées; leurs cheveux sont de la même couleur blanche, courts, durs et crepus comme ceux des négres. Ils sont très-bien faits, forts, sains, jouissant parfaitement de tous leurs sens, excepté celui de la vue, et ils sont nés de parens qui n'ont aucun mélange de race blanche. Trois de ces albinos étoient sœurs, ayant deux autres sœurs sorties des mêmes père et mère, qui étoient noirs. La plus jeune des trois fut tuée par la foudre à l'âge de douze ans: l'aînée mourut environ dans sa vingt-septième année, en couches de son deuxième enfant; celle du milieu vit encore, se porte bien, et a des enfans comme la première en avoit eu, d'un homme noir, et qui sont noirs. Ces albinos sont singulièrement rusés, prompts dans leurs conceptions et dans leur ré-

---

Notes on the ſtate of Virginia, c'eſt-à-dire, Notes ſur la Virginie; par *Thomas Jefferſon*, avec une carte géographique, repréſentant cet état, le Maryland, la Delaware & la Penſilvanie; in-8°. A Londres, chez *Stoendale*, 1787.

parties. Leurs yeux sont dans un mouvement vibratil perpétuel, très-foibles et fortement affectés par la lumière du soleil; mais ils voient mieux que nous pendant la nuit. Ils appartiennent au colonel *Skipnith de Cumberland.* La quatrième est une négresse dont les parens sont venus de Guinée, et qui ont trois autres enfans de la même couleur qu'eux. Cette négresse est tachée de roux; et sa vue est si foible, qu'en été elle est obligée de porter un bonnet. Elle voit mieux la nuit que le jour. Elle a eu, d'un père noir, un enfant albinos, qui est mort au bout de quelques semaines. Ceux-ci appartiennent au colonel *Carter d'Albemarle.* Un sixième exemple est une femme à M. *Butler,* près de Pétersburgh : elle est forte et vigoureuse; elle a, d'un homme noir, une fille aussi noire que jais. Je ne sais rien concernant sa vue. Le septième exemple est un homme dont M. *Lée de Cumberland* est propriétaire. Ses yeux sont vacillans et foibles. Il est avancé en âge, et d'une stature haute. C'est le seul albinos mâle dont j'aie connoissance. Quelle que soit la cause de cette maladie de la peau, ou de la matière colorante qui produit ce chan-

gement, elle paroît plus commune parmi les femmes que parmi les hommes. A ces exemples, je puis joindre l'observation sur un négre que je connois, né noir, et de parens noirs, au menton duquel parut, lorsqu'il étoit encore jeune, une tache blanche. Cette tache s'étendit jusqu'à ce que ce négre eût acquis l'âge viril, alors elle occupoit le menton, les lèvres, une joue, la mâchoire inférieure et le cou du même côté; elle est de la blancheur des albinos, sans mélange de rouge; et depuis plusieurs années, elle n'a plus fait de progrès. Cet homme est robuste et bien portant. Ce changement de couleur n'a été accompagné d'aucune maladie sensible, soit universelle, soit partielle.

MANIÈRE (a)

De préparer un vinaigre dulcifié très-agréable, ainsi que l'éther acéteux, sans le secours d'aucun corps étranger; par M. LOWITS.

APRÈS un grand nombre d'essais,

(a) Traduite de l'allemand, & extraite des Annales chimiques, année 1787, quatrième cahier.

j'ai trouvé que le procédé suivant étoit le plus avantageux pour rassembler et concentrer toutes les parties les plus agréables de l'acide acéteux.

Faites geler, autant qu'il est possible, du bon vinaigre de raisin, distillé au bain-marie et chargé du phlegme, qui passe le premier à la distillation ; rectifiez ensuite ce vinaigre au bain-marie, autant de fois qu'il est nécessaire pour le purifier entièrement de toutes parties étrangères et de ses parties huileuses les plus grossières, qui, à la première distillation, ont passé dans le récipient.

Si la gelée n'avoit pas été assez forte pour concentrer suffisamment le vinaigre, il sera facile de remédier à cet inconvénient, en séparant à chaque rectification l'esprit de vinaigre foible qui s'élève toujours le premier ; mais il importe ici de faire l'observation suivante.

Lorsqu'on soumet à la rectification le vinaigre concentré par la gelée, il s'élève d'abord fort rapidement une liqueur spiritueuse ; de cette liqueur, mise à part et redistillée quelquefois, il se sépare un éther des plus subtils, de l'odeur la plus agréable, qui ne se mêle pas avec l'eau. Il faut remêler cet

éther avec le vinaigre, après que par des distillations réitérées, ce dernier aura été privé de toutes les parties hétérogènes et aqueuses.

REMARQUES.

I. J'ai conseillé de conserver le phlegme, qui monte le premier à la distillation du vinaigre, parce que ce phlegme contient un principe très propre à donner plus d'agrémens au vinaigre dulcifié, et qu'ensuite, par la gelée et les rectifications, ce principe produit de l'éther avec l'acide concentré. Il est vrai que si l'on rejette ce premier flegme, l'éther se forme également, mais en moindre quantité.

II. *Stahl* est, comme on sait, le premier qui ait enseigné de concentrer le vinaigre par la gelée; mais on ignoroit que, par une suite de rectifications, on pouvoit si fort améliorer le vinaigre ainsi concentré, et plus encore, qu'il s'en séparoit un éther aussi agréable; car, jusqu'à présent, on ne savoit se procurer l'éther acéteux que par les procédés de *Westendorf* et du comte *de Lauragais*.

III. L'odeur peu agréable, qui est

particulière au vinaigre distillé, provient des parties huileuses les plus grossières qui montent à la première distillation. Dès que ces parties se séparent par les rectifications, le vinaigre concentré reprend l'odeur agréable du vinaigre non distillé. En ceci notre vinaigre diffère principalement de tous les esprits de vinaigre qu'on a su préparer jusqu'à présent; il égale, tant à cet égard, que par rapport à d'autres propriétés, le vinaigre dulcifié d'Ehrenreich, qui contient aussi de l'éther.

IV. Ici, à Pétersbourg, le froid en hiver est toujours suffisant pour donner au vinaigre la force de celui d'Ehrenreich, car celui-ci s'est encore gelé l'hiver dernier, lors même que le froid n'étoit pas des plus forts. Il est vrai qu'au moyen de la congélation, on ne sauroit donner au vinaigre le même degré de force qu'en le combinant avec un autre corps, duquel on le sépare de nouveau par un acide plus puissant. Un vinaigre excellent, préparé de cette façon, est celui de *Westendorf*; mais il n'est pas moins vrai aussi, que tout vinaigre traité de la sorte souffre de trop fortes altérations, puisque par la perte d'une seule partie du principe

huileux, qui lui est essentiel, il acquiert une âcreté dont il ne sauroit plus être privé par aucun moyen convenable, ainsi que je m'en suis assuré de différentes manières.

Puisque la différence en force entre mon vinaigre et celui de *Westendorf*, différence qui n'est pas très-considérable, n'empêche pas que le premier ne soit aussi propre que l'autre aux usages de la médecine, il est certain qu'il doit mériter la préférence, en ce qu'il est privé de son eau surabondante et des parties hétérogènes, sans l'aide d'aucun corps étranger, et que de plus, par l'opération qu'on lui a fait subir, les parties huileuses, spiritueuses et acides, ont été conservées sans altération, telles qu'elles avoient été mêlées par la nature.

(*A.*)

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1789.

La colonne de mercure dans le baromètre s'est abaissée vingt-cinq jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 2 lignes ; elle s'est élevée cinq jours de 27 pouces 10 lignes à 28 pouces, et elle

s'est soutenue un seul jour, le trente-un, à 28 pouces. La plus grande élévation a été 28 pouces; la moindre 27 pouces 2 lignes; ce qui fait une différence de 10 degrés.

Le thermomètre, du premier au quinze, a marqué, au matin, de 6 au dessous de o, à 2 au-dessus, dont quatre fois o, trois fois 1 au dessous, et 1 au-dessus de o, deux fois 5 au dessous de o; à midi, de 2 au dessous de o, à 8 au-dessus, dont quatre fois o, deux fois 2 au-dessous, trois fois 2 au-dessus de o; au soir, de 5 au-dessous, à 4 au-dessus de o, dont cinq fois o, deux fois 1 et 2 au dessous, et 2 au-dessus de o. Du seize au trente-un au matin, il a marqué de 2 au-dessous, à 6 au-dessus de o, dont cinq fois o, quatre fois 1, deux fois 2 et 3 au-dessus de o; à midi, de 2 à 10 au-dessus de o, dont sept fois 5, trois fois 3; au soir, de o à 5 au-dessus, dont cinq fois o, quatre fois 1 et 2. Le plus grand degré de chaleur a été 10 au dessus de o, le moindre 6 au-dessous; ce qui fait 16 degrés de différence.

Le ciel a été assez beau un jour, variable douze et couvert dix-huit jours. Il y a eu quinze fois de la neige, dont

quatre fois toute la journée, six fois de la pluie, dont une continuelle, une fois grande averse, un jour averses fréquentes, trois fois averses de grésil, une fois averse de grêle, deux fois de la bruine, quatre fois du brouillard épais, et deux aurores boréales, le 14 par S-O, et le 27 par N.

Les vents ont soufflé douze jours N., dont cinq fois fort, un jour N-N-O., trois jours N-O., un jour N-N-E., trois jours O-N-O., quatre jours S., dont trois fois fort, deux jours S-E, dont une fois fort, deux jours S-S-E. fort, un jour S-O., deux jours O.

L'hygromètre a marqué de 61 à 205.

Il est tombé dans le mois un pouce quatre lignes d'eau à Paris..

Cette constitution a conservé de l'analogie avec celle du mois précédent, par le peu de ressort dans l'atmosphère, le baromètre ayant constamment été très-bas, même par le N.; ce qui a procuré des coups de vent fréquens, par un ciel couvert et brumeux, par une humidité continue, et par beaucoup de pluie et de brouillard; elle en a différé par la neige qui a été fréquente, et par le froid vif qui a duré presque tous le mois; il n'y a eu que très-peu

de jours où la chaleur se soit manifestée sur le midi, à-peu-près au degré que comporte la saison; la végétation qui paroissoit alors s'ébranler, s'arrêtoit subitement par le froid qui succédoit, de manière que tout est resté en retard.

Cette constitution a entretenu les affections bilio-rhumatismales; elles ont été aussi dominantes que dans le mois précédent. De ces affections, les fausses fluxions de poitrine ont continué d'être fréquentes; elles ont présenté à-peu-près les mêmes phénomènes et la même intensité; elles ont exigé le même traitement, et la fonte de la bile a été toute aussi lente à se faire. Sur la fin du mois, on a remarqué qu'à ces affections de poitrine, ainsi qu'aux fièvres nerveuses mésentériques, ou plutôt séreuses, que nous appelons *malignes*, il s'étoit manifesté un nouvel ordre de symptômes, tels que des mouvemens convulsifs, le hoquet, &c. qui ont accompagné ces maladies dans toutes leurs périodes; et très-fréquemment dans l'état, est survenu une rétention d'urine. Nous rendrons compte le mois prochain de ces affections et de leur suite.

Les fluxions de poitrine gangréneuses ont continué de régner, tant sur les vieillards, que sur les constitutions foibles et cacochimes; elles ont toutes été funestes, et peu sont allé au six de la maladie.

Les fièvres intermittentes ont pris un caractère opiniâtre et vraiment automnal; elles en ont présenté les accidens. Les récidives ont été fréquentes; elles ont été accompagnées de bouffissures, d'engorgemens aux hypochondres, &c. &c.; elles ont enfin exigé le même traitement curatif. Il est vraisemblable que la constitution étant la même qu'en hiver, et les moyens que fournit le règne végétal manquant dans cette saison, ont pu donner lieu à cette singularité; plusieurs fièvres anciennes ont eu de fréquentes récidives, ce qui a multiplié cette espèce de fièvre.

Les jaunisses essentielles ou symptomatiques ont été communes et difficiles dans leur traitement; plusieurs, ou anomales, ont été occasionnées par le transport d'une humeur arthritique sur le foie. Elles ont résisté aux moyens indiqués. L'irritation des organes a été telle, sur-tout dans les symptomatiques, qu'ils refusoient l'usage des re-

mèdes consacrés contre cette maladie. Les bains, les eaux de Vichy, les fréquentes saignées par les sangsues, et spécialement les émétiques, ont réussi dans les empâtemens des viscères qui servent à la sécrétion de la bile; mais ces derniers demandoient une main habile et exercée pour en bien saisir l'indication, attendu qu'ils faisoient beaucoup de ravage lorsqu'on les administroit mal-à-propos; mais aussi ils produisoient un grand soulagement lorsqu'on avoit saisi la circonstance de les employer; alors ils évacuoient une bile verte, quelquefois bleue. Cette bile occasionnoit un point d'irritation, telle qu'elle se communiquoit non-seulement sur les organes de la digestion, mais encore sur la poitrine. On a été obligé de réitérer l'usage de ce remède, tant pour dissiper le retour des accidens, que pour obtenir le calme nécessaire pour l'usage des remèdes indiqués.

(*Nota.* Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de *zéro*).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au matin.	*Dans l'après midi.*	*Au soir.*	*Au soir.*	*Dans l'après-midi.*	*Au soir.*
	degr.	*degr.*	*degr.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*	*pouc. lig.*
1	1, 7	3, 3	2, 7	27 10, 7	27 11, 7	28 0, 1
2	0, 1	2, 4	0, 1	27 11, 0	27 11, 9	27 11, 5
3	0, 4	1, 6	-0-	28 0, 0	28 0, 4	27 11, 7
4	0, 2	2, 0	-0, 7	27 9, 9	27 10, 0	27 9, 7
5	-1, 8	-2, 0	-0, 6	27 9, 6	27 10, 3	27 10, 6
6	-0-	0, 1	-2, 5	27 11, 0	27 11, 8	28 0, 0
7	-5, 7	-0-	-1, 5	27 10, 9	27 10, 9	27 11, 6
8	-3, 0	-0, 2	-3, 5	27 11, 3	27 11, 4	27 11, 6
9	-6, 5	0, 7	0, 6	28 0, 1	27 11, 9	27 8, 9
10	-0, 8	2, 0	-2, 9	27 4, 9	27 4, 5	27 7, 2
11	-1, 7	4, 1	-1, 0	27 5, 8	27 4, 4	27 3, 1
12	-1, 7	-0-	-5, 3	27 3, 5	27 4, 9	27 6, 0
13	-5, 4	6, 2	2, 1	27 6, 0	27 2, 4	27 2, 9
14	0, 8	5, 8	1, 0	27 3, 1	27 3, 5	27 3, 8
15	2, 6	8, 5	4, 1	27 3, 5	27 3, 8	27 4, 2
16	1, 1	5, 3	1, 0	27 4, 6	27 6, 1	27 8, 2
17	-0, 1	2, 6	0, 5	27 9, 0	27 10, 2	27 10, 0
18	-0-	2, 2	0, 7	27 8, 0	27 7, 2	27 5, 7
19	0, 9	3, 1	-0, -	27 6, 0	27 7, 8	27 9, 6
20	-0, 9	5, 7	1, 7	27 10, 0	27 8, 5	27 7, 3
21	3, 1	7, 0	4, 2	27 7, 8	27 8, 4	27 8, 9
22	6, 0	10, 6	5, 2	27 6, 7	27 5, 5	27 5, 8
23	3, 1	5, 6	2, 1	27 6, 6	27 9, 3	27 11, 4
24	1, 3	5, 8	2, 5	28 0, 0	27 11, 8	27 10, 2
25	2, 5	6, 9	5, 4	27 6, 9	27 4, 4	27 3, 1
26	1, 3	3, 0	1, 0	27 6, 4	26 9, 3	27 11, 4
27	-1, 9	4, 5	-0, 3	27 11, 5	27 11, 6	27 11, 5
28	-2, 1	5, 8	1, 6	27 11, 0	27 10, 3	27 8, 0
29	0, 5	5, 3	2, 6	27 7, 0	27 7, 0	27 7, 8
30	-0, 1	5, 6	-0, 1	27 9, 3	27 10, 6	27 11, 9
31	-0, 1	3, 8	2, 9	28 0, 0	28 0, 3	28 0, 1

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir.	Vents dominans dans la journée.
1	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	N. fort.
2	Bruine, ve. à 5 heur.	Quelq. go. d'eau.	Couvert.	N. fort.
3	Ciel couv.	Eclairci.	Beau, neige à 11 heure.	N.
4	Neig.tr.fin.	*De même.*	*De même.*	N.
5	Brouillard très-épais.	Ciel alt.co. & clair.	*De même.*	Calme.
6	Petite nei.	Ciel couv.	S'éclair. le soir.	N. fort.
7	C. ass. beau.	*De même.*	Couvert, neige à 11 heures.	Calme.
8	Neige, ven.	*De même.*	Ciel un peu éclairci.	N-N-O.
9	Neige.	Ne.plus fo.	Ciel assez beau.	O.
10	Beau.de ne.	Ciel éclair.	Ciel pur.	O-N-O.
11	Neige.	Grésil vers 5 h. brou.	Ciel éclairci.	Calme.
12	Neige.	Brouillard,	Dissipé le soir.	Calme.
13	Beauco. de neige, ve.	Grêle à 4h. 3 quarts.	Ciel alternat. clair & couv	S. fort.
14	Vent fort.	*Auror.bor.* à 7 heur.	Ciel assez beau.	S-O.
15	Ciel couv.	Gran. ave.	Ciel couvert.	S.S-E.for.
16	C. ass. beau.	Ciel c.g.v.	*De même.*	N. fort.
17	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	N.
18	Nei.ciel co.	*De même.*	Ciel couvert.	S-E. fort.
19	Un peu de ne.ciel co.	Ciel alter. cl. & co.	*De même.*	N-N-E.
20	Ve.fo.c. co.	Gr,pl.à 6h.	Ciel couvert.	S.
21	Petit pluie, grêle.	Ciel couv.	Ciel un peu éclairci.	O.
22	Plusie. ave.	Ciel ass.be.	*De même.*	S. fort.
23	Plu.ciel co.	Ciel couv.	Ciel couv.brui.	N-O.
24	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	Calme.
25	Brou.pl. fo.	Pluie fort.	Ciel couvert.	S-S-E.for.
26	Ciel couv.	S'éclair, v.	Ciel assez beau.	N. fort.
27	Ciel pur.	Beau. de n.	Beau, *auro. bor.*	N. foible.
28	C. ass. beau.	Nei. à 2 h.	Nuages.	S. fort.
29	C. ass. beau.	*De même.*	*De même.*	S-E.
30	Couvert en partie.	Ciel couv. grésil nei.	Beau ciel.	N.
31	Grésil. nei.	*De même.*	Pluie.	N-O.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chal. 10, 6 deg. le 22
Plus grand froid. . . . . . . 6, 5, le 9 au mat.

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 0, 4. le 3
Moindre élévat. de Mercure, 27, 2, 4. le 13

Nombre de jours de Beau. 3
de Couvert. . 25
de Nuages. 6
de Vent. 7
de Brouillard. . 4
de Pluie. 8
de Neige. 15

Le vent a soufflé du N. . . . . 10 fois.
N-O. . . . 2
N-N-O. . 1
N-N-E. . 1
S. 4
S-E. 2
S-S-E. . . 2
S-O. 1
O. 2
O-N-O. 1
Calme. . . 5

Quantité de Pluie, 1 pouce 4 lign.

TEMPÉRATURE : froide & humide.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mars 1789, par M. BOUCHER, médecin.

Ce mois, qui communément préſente quelques jours ſereins, & d'une température agréable, a été pendant tout ſon cours, nuageux, pluvieux & froid. Il y a eu auſſi pluſieurs jours de neige, quoique ce fût toujours en petite quantité. La liqueur du thermomètre ne s'eſt élevée aucun jour au-deſſus de 5 à 6 degrés, & preſque tous les jours elle a été obſervée, le matin, au terme de la congélation ou très-près; on l'a vue même, quelques jours, deſcendue au-deſſous de ce terme, le 8 à 3 degrés $\frac{1}{2}$, & le 13 à 4 degrés.

Le mercure dans le baromètre s'eſt maintenu pendant preſque tout le mois au-deſſous du terme de 28 pouces. Le 25, il eſt deſcendu à celui de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a été conſtamment nord du 1[er] au 13, enſuite il a varié du nord au ſud.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés au-deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon

plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes eſt 8 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a ſoufflé 9 fois du Nord.
12 fois du Nord vers l'Eſt.
8 fois du Sud.
1 fois du Sud vers l'Oueſt.
1 fois de l'Oueſt.
5 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.
16 jours de neige.
3 jours de pluie.
2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Il eſt tombé dans le courant de ce mois, 25 $\frac{1}{2}$ lignes de pluie.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de mars 1789.

Les maladies populaires de ce mois ont été les mêmes que celles du mois précédent ; rhumes de poitrine, eſquinancies catarrheuſes, fluxions de poitrine ; ce dernier genre de maladie a été même plus commun & plus fâcheux dans ce mois ; ce que nous eſtimons avoir été l'effet de la neige, dont l'atmoſphère a été chargée dans tout le cours du mois. Un pouls lent, ſourd & embarraſſé, tel qu'on le rencontroit très-ſouvent dans le début de la maladie, loin de contre-indiquer la ſaignée, exigeoit qu'elle fût plus ou moins répétée, cet état du pouls étant

l'effet de l'engouement du poumon par un ſang épais ; faute de quoi l'engouement s'accroiſſoit au point qu'il n'étoit plus poſſible de débarraſſer ce viſcère dans les périodes ſubſéquens de la maladie : de-là la fièvre hectique par l'obſtruction du poumon, portée à ſon comble, & devenue inſurmontable, ou la pulmonie par la ſuppuration conſécutive.

Les conſtipations opiniâtres, & les coliques provenant de l'engouement des viſcères du bas-ventre, par les impreſſions des vents de nord, ont été communes. Nous n'avons pas été peu ſurpris que la fièvre putride-maligne ait perſiſté dans les plus grands froids, & que pluſieurs familles du petit peuple en aient été atteintes ; ce que nous avons cru être l'effet de la mauvaiſe nourriture, de la diſette des légumes & des racines bulbeuſes, les pauvres n'ayant guère pu s'en procurer d'autres que des choux pourris, & des pommes de terre plus ou moins altérées par la gelée. Au ſurplus, nous croyons devoir obſerver ici que depuis nombre d'années ce genre de fièvre n'a pas ceſſé parmi nous, avec plus ou moins d'intenſité, quelle qu'ait été la conſtitution du temps.

Errata du Journal de janvier 1789.

Page 53, *ligne* 12, *au lieu de* 15, *liſez* 25 ; *ligne* 14, *au lieu de* 16, *liſez* 26.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Memoirs of the American Academy of arts and sciences, *&c.* C'est-à-dire, *Mémoires de l'Académie Américaine (a) des arts et sciences, pour l'année* 1783; *Volume I, in-4°. A Boston*, 1783; *et se vend à Londres, chez* Dilly.

1. La situation des états de la Nouvelle Angleterre n'eut pas plutôt acquis une consistance assurée, que cette nouvelle République, par un acte de législation, établit une *Société pour la culture & les progrès des arts & des sciences*, dont l'objet est énoncé dans l'acte de son incorporation; savoir: « De seconder & d'encourager les connoissances des antiquités de l'Amérique, de l'histoire naturelle du pays; de déterminer les usages auxquels les différentes productions naturelles de la contrée peuvent être employées, de seconder & encourager les

(*a*) Cette Académie ne doit pas être confondue avec *la Société philosophique Américaine de* PHILADELPHIE, dont les Mémoires sont publiés sous le titre de *Transactions*, &c. Voyez Journal de médecine, *tom.* lxxiv, *pag.* 111.

découvertes en médecine, l'étude des mathématiques, les recherches & expériences philosophiques; les observations astronomiques, météorologiques & géographiques; les progrès de l'agriculture, des arts, des manufactures & du commerce: en un mot, de cultiver tous les arts & toutes les sciences qui peuvent tendre à exciter & à soutenir les intérêts, l'honneur, la dignité & le bonheur d'un peuple libre, indépendant & vertueux. »

Les Mémoires insérés dans ce premier volume, sont distribués en trois classes; savoir, 1°. la classe d'astronomie & de mathématiques; 2°. la classe de physique; 3°. la classe de médecine. Ils sont précédés d'un discours prononcé par *M. Jacques Bowdoin*, écuyer, lors de sa réception en qualité de président de l'Académie. L'orateur y expose l'utilité qui peut, en général, résulter de la culture bien dirigée des différentes branches des connoissances humaines, tant pratiques que spéculatives.

Nous allons faire connoître les différens Mémoires qui composent la classe de physique & de médecine.

I. Classe de physique.

Observations sur une hypothèse adoptée pour rendre compte des phénomènes de la lumière, avec des observations incidentes, tendantes à prouver la nature hétérogène de la lumière & du fluide électrique, d'après leur mélange, & de l'union de l'un avec l'autre; par JACQUES BOWDOIN, écuyer, président de l'Académie.

Observations sur la lumière & la déperdition de substance du soleil & des étoiles fixes, occa-

ſonnée par l'émanation conſtante de la lumière de ces corps ; par le même.

Obſervations tendantes à prouver, par les phénomènes & par les ſaintes Ecritures, l'exiſtence d'un orbe qui entoure tout le ſyſtême matériel viſible ; par le même.

Ces trois articles, liés intimement enſemble, ont rapport à quelques objections que M. *Franklin* a propoſées dans ſes *lettres ſur des ſujets philoſophiques*, contre la doctrine de *Newton*, ſur la lumière. Le doct. *Franklin* ſuppoſe l'univers rempli d'un fluide ſubtil, élaſtique, qui, étant en repos, n'eſt point ſenſible, mais dont les vibrations affectent l'organe de la vue, comme celles de l'air agiſſent ſur celui de l'ouie. Or, remarque M. *Franklin*, pour expliquer le ſon, on ne ſuppoſe pas qu'il ſe fait un jailliſſement de particules ſonores, par exemple, d'une cloche, leſquelles ſe rendent en ligne droite à l'oreille ; pourquoi donc, continue t-il, prétendrions-nous que le ſoleil darde des particules lumineuſes, & les envoie aux yeux?

Pour répondre à cette difficulté, M. *Bowdoin* conſidère la lumière de l'étincelle électrique, la compare à celle du feu commun, & montre en quoi ces lumières diffèrent entre elles, ou s'accordent enſemble : le réſultat de cet examen eſt que la lumière & le feu électrique ſont des ſubſtances hétérogènes, & ſeulement mêlées enſemble.

Dans le ſecond Mémoire, le préſident, pour éloigner l'idée d'une dégradation graduelle du ſoleil par l'émanation continuelle d'une partie de ſa ſubſtance, propoſe l'hypothèſe ſuivante: « N'eſt-il pas concevable, dit-il, qu'autour du

ſyſtême ſolaire, & autour des divers ſyſtêmes qui compoſent le ciel viſible, il y ait une ſphère creuſe ou orbe de matière *ſui generis*, ou d'une matière ſemblable à celle des planètes, laquelle ſphère entoure le tout, & dont la ſurface interne ou concave ſoit à une certaine diſtance de ces corps, au-delà de laquelle ſurface la lumière ne peut paſſer, entre laquelle & les particules de la lumière il y a répulſion ? Et les ſoleils ou les ſources de lumière de chaque ſyſtême, ne peuvent-ils pas être placés les uns à l'égard des autres, & à l'égard de la ſurface de cet orbe, de manière qu'au moyen des réflexions perpétuelles, tant directes qu'obliques, il ſe fait un échange de lumière qui reſtitue à chaque corps lumineux la quantité de lumière qui en eſt émanée, & prévient par-là la déperdition de ſubſtance, au moment même que le corps envoie la lumière à ſon ſyſtême particulier ? »

Dans le troiſième Mémoire, M. *Bowdoin* cherche à appuyer cette hypothèſe ſur des phénomènes, tels que la voie lactée, les météores lumineux, la voûte azurée, & ſur des paſſages de l'Ecriture ſainte qu'on lit dans le prophète AMOS, *chap.* ix, *verſ.* 6; dans la Genèſe, *chap.* j, *verſ.* 14, 17; le Pſeaume xix, *v.* 1. *chap.* xlviij, *v.* 3, 4; JOB, *chap.* xxxvij, *v.* 18; JÉRÉMIE, *chap.* lj, *v.* 15; Deutéronome, *chap.* x, *v.* 14, &c.

Relation d'une obſcurité très-ſingulière, arrivée dans la Nouvelle Angleterre, le 19 mai 1780; par SAMUEL WILLIAMS, maître ès-arts, profeſſeur de mathématiques & de philoſophie à Cambridge.

Le vent ſouffloit du ſud-oueſt, & l'obſcurité eſt montée de cette plage avec des nuages, entre dix & onze heures du matin : elle a continué juſqu'au milieu de la nuit ſuivante. Elle a été différente en divers endroits; mais dans la plus grande partie du pays elle a été ſi grande, qu'il étoit impoſſible de lire un caractère ordinaire, de connoître l'heure aux montres ou pendules, de manger, ou de travailler à ſes affaires ſans chandelles. Ces ténèbres ſe ſont étendues ſur tous les pays de la Nouvelle Angleterre; les oiſeaux ſe ſont retirés pendant cette obſcurité, les volailles ſe ſont juchées, les coqs ont chanté, & il a été impoſſible de diſtinguer les objets éloignés.

M. *Williams* donne enſuite la note des hauteurs du baromètre & du thermomètre, de la direction & de la force du vent, comme auſſi des autres obſervations météorologiques.

On attribue cette obſcurité à la fumée, cauſée par les feux immenſes allumés pour nettoyer le ſol dans les nouveaux établiſſemens, fumée que le vent a amenée. Mais malgré une cauſe naturelle reconnue, il reſte encore beaucoup de choſes à expliquer pour rendre un compte exact de ce phénomène.

Deſcription des effets de la foudre dans deux maiſons de Philadelphie; par l'honorable ARTHUR LEE, *écuyer.*

Détails des effets de la foudre ſur un gros rocher à Glouceſter; par ELI FORBES.

Relation d'une apparence très-curieuſe du fluide électrique, produite par l'élévation d'un dragon volant électrique durant un orage; par LOAMMI BALDWIN, *écuyer.*

L'apparence dont il eſt ici queſtion, conſiſtoit dans une atmoſphère lumineuſe qui entouroit M. *Baldwin*, tenant la corde de ſon dragon volant en main. L'académicien ſe contente de rapporter ce fait ſans eſſayer de le commenter.

Obſervations & conjectures ſur le tremblement de terre dans la Nouvelle Angleterre ; par le profeſſeur WILLIAMS.

A la ſuite de l'hiſtorique de tous les tremblemens de terre, obſervés dans ce pays depuis la première arrivée des Anglois, le 11 novembre 1628, juſqu'à ce jour, l'auteur jette un coup-d'œil ſommaire ſur la convenance & la diſconvenance des phénomènes qui ont accompagné ces tremblemens de terre, & en tire des concluſions concernant leurs cauſes.

Il paroît qu'ils ont été *tous* produits par *quelque choſe qui rouloit ou couloit ſous la ſurface de la terre:* ils ont été tous de la même eſpèce, conſiſtant, non pas dans une ſimple vibration inſtantanée, à l'inſtar des ſecouſſes électriques, mais dans une eſpèce d'ondulation lente, qui ſe faiſoit ſentir ſur la terre. M. *Williams* penſe que cet effet reconnoît pour cauſe une vapeur fortement élaſtique, comme on peut le conjecturer, dit-il, par le bruit, les éruptions, les changemens, dans les fontaines & les ſources, &c. près de la ſurface de la terre. Il rend compte enſuite de l'origine de cette vapeur élaſtique, & termine ſon Mémoire par quelques réflexions très-piquantes ſur l'état actuel de notre globe, qui porte des marques évidentes des changemens eſſentiels qu'il a ſubis par des commotions inteſtines, & de violentes éruptions.

Deſcription du Weſt-River Mountain, *&*

exposé des raisons qui font croire qu'il a été autrefois un volcan; par DANIES JONES, *écuyer.*

L'auteur présente ici le commencement d'une excellente histoire naturelle de cette montagne, & l'on voit avec plaisir que M. *Caleb Alexandre* continue ces détails dans l'article suivant.

Observations magnétiques faites à Cambridge; par M. ETIENNE SEWALT.

Tableau historique des aurores boréales, depuis le 8 août 1781, jusqu'au 19 avril 1783; par CALEB GANNET.

Journaux météorologiques pour une partie de l'année 1781, & pour la totalité des années 1782 & 1783.

Observations mélangées d'histoire naturelle; par l'honorable BENJAMIN LINCOLN, *écuyer.*

Cet article contient la description de différentes couches de terre & de coquillages qu'on trouve sur les bords de la rivière d'York, en Virginie; celle d'un passage souterrain, & de la descente très-précipitée d'un très-gros ruisseau qui vient d'une montagne, près de Carlisle; celle d'une fontaine très-abondante, près de Réading en Pensylvanie, & de quelques autres sources remarquables dans les états de Pensylvanie & de Virginie.

Description d'une substance fossile, contenant du vitriol & du soufre, trouvée à Lebanon; par le révérend JÉRÉMIE BELKNAP.

Cette description ne comprend que les caractères extérieurs, c'est-à-dire, qu'elle est purement physique.

Description d'une couleur jaune & d'une couleur rouge, trouvées à Norton, avec le procédé pour rendre la couleur jaune propre à servir à la peinture; par SAMUEL DEANE.

Il suffit de laver cette terre jaune, afin de pouvoir l'employer comme couleur jaune, ou bien de la calciner suffisamment pour obtenir une couleur rouge permanente.

Description d'une pierre huileuse, trouvée à Salisbury; par le révérend SAMUEL WEBSTER.

Observations sur la culture du froment de Smyrne; par BENJAMIN GALE.

Résultat de la culture du blé de Turquie, essayée dans les terres maigres; par JOS. GREENLEAF, écuyer.

Ces trois Mémoires, ainsi que le suivant, qui concerne un *pommier portant en même temps des fruits doux & des fruits aigres*, n'ont pas assez de rapport avec l'objet de ce Journal pour nous y arrêter.

Sur la greffe des arbres, & sur la croissance des végétaux; par l'honorable BENJAMIN LINCOLN, écuyer.

La physiologie des végétaux ou la théorie de la végétation sont encore enveloppées dans d'épaisses ténèbres; & tous les efforts qu'on fait pour en dissiper une partie, méritent l'attention du public. C'est pour cette raison que nous conseillons aux botanophiles la lecture de ce Mémoire, dans lequel M. *Lincoln* s'occupe de la descente de la sève.

Description de quelques productions végétales de l'Amérique, classées d'après les principes de botanique; par le révérend MANASSE CUTLER.

M vj

Cette dissertation, très-étendue, peut servir de base à une Flore américaine. Les plantes y sont rangées conformément au système de *Linné*, & leurs descriptions accompagnées de notes & observations sur le temps de leur fleuraison, sur les lieux où elles croissent, & sur leurs usages en médecine & en économie.

Sur la retraite des hirondelles d'Amérique en hiver; par SAMUEL DEXTER, écuyer.

L'académicien rapporte plusieurs faits qui prouvent que ces oiseaux s'enfoncent, en automne, dans les étangs & dans les rivières, où ils passent l'hiver dans un état d'engourdissement, & d'où ils sortent aux approches de la belle saison.

Description d'une pompe pneumatique d'une nouvelle construction; par le révérend JEAN PRICE.

Pour donner une idée bien claire & bien nette de cette machine, il faudroit le secours du burin. Voici tout ce que nous pouvons offrir à nos lecteurs pour leur en procurer quelque notion. Le canon est couvert d'une plaque munie d'une soupape : il y a une autre soupape dans le piston; mais il n'y en a point au fond du canon. La citerne sur laquelle le canon est fixé, est assez profonde pour permettre au piston de descendre au-dessous du canon : elle est d'ailleurs plus large que le canon. Quand le piston y est enfoncé, l'air, s'il est trop raréfié pour ouvrir la soupape du piston, trouve par cet expédient un passage facile pour s'insinuer dans le canon, & alors le piston en remontant le fait échapper par la

soupape, qui est dans la p'aque, servant de couvercle au canon.

Description d'un appareil à joindre aux pompes, pour le faire servir de machine à feu; par BENJAMIN DEARBORN.

Description d'une machine à feu ; par le même.

Ces deux machines sont des pompes à grands effets, sans qu'elles soient renforcées par le vaisseau à air.

Observations sur l'art de faire de l'acier; par DANIEL LITTLE.

L'expérience a appris à M. *Little*, que l'algue marine, séchée & réduite en poudre, est une excellente addition au charbon pour la cémentation. On mêle ces deux substances à parties égales. L'académicien, en entrant dans les détails de ces procédés, donne les instructions les plus précises, relatives à la construction des fourneaux, & à la conduite de l'opération.

II. CLASSE DE MÉDECINE.

Description d'une maladie qui attaque les cornes des bêtes rouges, avec des observations sur cette maladie; par l'honorable COTTON TUFTS, docteur en médecine.

Cette maladie détruit quelquefois en partie, quelquefois en totalité la substance interne des cornes. Les bêtes qui en sont attaquées, ont les cornes froides, l'air stupide, le mouvement pesant, les yeux chargés: elles perdent l'appétit, aiment à être couchées, quelquefois elles

ſont travaillées de vertiges, & ſecouent ſouvent la tête. On les guérit en pratiquant une ouverture à la baſe des cornes, qui pénètre juſque dans l'intérieur, pour donner iſſue à la ſanie, & en y injectant enſuite un mélange de rum, de miel, des teintures d'aloës & de myrrhe.

Tumeur conſidérable, trouvée dans la cavité de l'abdomen ; par JOSUÉ FISHER.

Cette tumeur étoit, ſelon toutes les apparences, un utérus ſkirrheux.

Remarques ſur les effets de l'air ſtagnant ; par EBENEZER BEARDSLEY, chirurgien.

L'auteur accuſe l'air ſtagnant d'avoir été, ſinon la cauſe primitive, du moins une cauſe aggravante de la dyſſenterie qui a régné au printemps de l'année 1776, parmi les troupes américaines.

Sur une plaie d'arme à feu heureuſement guérie ; par BARNABAS BINNEY.

Le bleſſé, au moment qu'il reçut le coup de fuſil, étoit ſur le grand mât de hune. La balle entra dans le bas-ventre, à environ deux pouces au-deſſus de l'aine gauche, & à un pouce du bord antérieur de l'os des iles : elle ſortit à droite à environ deux pouces de l'épine du dos, entre les deux dernières vraies côtes, effleurant l'angle inférieur de l'omoplate. Le bleſſé avoit perdu beaucoup de ſang ; il étoit très-foible & froid en arrivant à l'hôpital : il avoit la voix tremblante, l'air cadavéreux, un hocquet perpétuel ; il crachoit le ſang, & les excrémens paſſoient par la plaie. M. *Binney* n'eſpérant point que l'art ni les efforts de la nature puiſſent conſerver la vie à cet infortuné, ſe con-

tenta de lui faire prendre un opiatique dans du vin, ſans autre intention que de calmer ſes douleurs. Comme à l'aide de ce remède, les ſymptômes devenoient moins graves, on le répéta de temps à autre, pendant treize jours, durant leſquels les matières contenues dans les inteſtins paſſoient conſtamment par la plaie, bien que les autres accidens fuſſent diſſipés. Le quatorzième jour, on administra un lavement, dont la plus grande partie reſſortit par la plaie. Le dix-huitième jour, un deuxième lavement amena pour la première fois une ſelle par les voies ordinaires: depuis ce temps, la nature a commencé à triompher, la plaie a ſuppuré, s'eſt cicatriſée, & le bleſſé a été parfaitement guéri.

Liſte mortuaire de la ville de Salem, pour l'année 1782; par EDOUARD-AUGUSTE HOLYOKE, docteur en médecine.

Hiſtoire d'une tumeur conſidérable dans l'abdomen, renfermant des cheveux; par JEAN WARREN, écuyer.

Expériences ſur les eaux de Boſton; par J. FERRON.

Tous ces articles ne préſentent rien qui puiſſe intéreſſer la généralité de nos lecteurs, ni hâter les progrès des ſciences médicinales.

Obſervations ſur la longevité des habitans d'Ypswick & de Hingham; par le révérend EDOUARD WIGGLESWORTH.

Cet article, qui eſt le dernier, regarde plus les capitaliſtes que la médecine.

Catechismus der ausch einenchen soderſælle oder so genanten pulsolosigkeiten, &c. *Catéchisme sur les morts apparentes, dites* asphyxies. *A Berlin*, 1787; *in-8°. de* 133 *pag.*

2. Ces inſtructions, ſur les moyens de combattre les diverſes eſpèces de morts apparentes, ſont d'un anonyme, qui a pris pour modèle le *catéchiſme* de M. *Gardane*, ſans cependant le ſuivre ſervilement. Elles ſont deſtinées à l'uſage du peuple de la principauté de Pruſſe.

Grundsætze der volks arzneykunde, *&c.* C'est-à-dire, *Principes de la médecine populaire, à l'usage des leçons académiques; par* J. C. GU. JUNCKER, *docteur en médecine à Halle; in-8°. de* 484 *pages, outre* 32 *pag. pour la préface et la table. A Halle, aux dépens de la maison des orphelins*, 1787.

3. Le principal objet de l'auteur eſt d'enſeigner l'hygiène, & d'apprendre à diriger les moyens qu'elle emploie pour conſerver la ſanté ou pour la rétablir, lorſqu'elle eſt léſée.

Thesaurus semeiotices pathologicæ, quem collegit atque edidit J. CHR. TRAUGOTT SCHLEGEL, Vol. I; *in-8°. de 498 pag. A Stendal, chez* Franzen *et* Grosse, 1788.

4. L'auteur, après avoir fait l'éloge de l'exactitude avec laquelle les anciens étudioient la ſemeiotique, rend juſtice aux médecins qui, parmi les modernes, ſe ſont diſtingués dans la même carrière, & cite entre autres, *Klein*, *Gruner*, *Délius*, *Metzger* & *Weber*. Il paſſe enſuite aux écrits détachés de ce genre, qui ont été publiés en diverſes occaſions ; il annonce que ſon projet eſt d'en réunir les principaux dans divers volumes, & d'y joindre une table des matières. Ceux qui compoſent le volume que nous annonçons ſont, 1°. FUTSCH, *Fontes prædictionum in morbis* ; 2°. SCHMITT, *de Coctione pathologicâ* ; 3°. SEGNER & WIELAND, *de Mutatione morborum* ; 4°. SEGNER & CONRAD, *de Depoſitionibus criticis* ; 5°. QUELMALZ & HEBENSTREIT, *de Salubri morborum per criſes exitu* ; 6°. MAYER, *de Arte ſphygmica nuperis obſervationibus illuſtrata* ; 7°. GMELIN & STREIFF, *de tactu pulſûs certo in morbis criterio* ; 8°. EBERHARD & BONG, *de Pulſu ut ſigno fallaci* ; 9°. HEBENSTREIT & UNGEBAUER, *de Pulſu inæquali ad mentem Galeni* ; 10°. MAUCHART & CAMERER, *de Pulſu intermittente & crepitante* ; 11°. SCHNEIDER, *Adverſaria de pulſu* ; 12°. LANGE, *de Facie Hippocraticâ* ; 13°. FRIEDS, HOFFMAN & MATTHIÆ, *de Certo mortis in morbis præſagio.*

D. Vachiers, Behandlungen aller krankheiten, &c. C'est-à-dire, *Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes médecins, aux chirurgiens, et aux gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes ; par M. VACHIER, &c. ; traduit du françois en allemand, par le docteur A. M. BIRKHOLZ, première et deuxième parties ; in-8°. A Leipsick, chez* Schwickert, 1787.

5. Cette traduction paroît rendre fidèlement le texte, & est écrite d'un style très-coulant.

Les volumes j, ij & iij de l'original françois sont annoncés dans ce Journal, *tom.* lxvj, *pag.* 509, & les volumes iv, v, vj & vij, *tom.* lxxvj, *pag.* 322.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, et de guérir les maladies par le régime et les remèdes simples ; ouvrage mis à la portée de tout le monde ; par G. BUCHAN, D. M. du collége royal des médecins d'Edimbourg ; trad. de l'an-

glois par J. D. DUPLANIL, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, et médecin honoraire de S. A. R. monseigneur comte D'ARTOIS. Quatrième édition, *revue, corrigée et considérablement augmentée sur la* dixième *édition de Londres. A Paris, chez* Froullé, *libraire, quai des Augustins*, 1789; *in-8°., six volum. Prix 25 l. 4 s. br.; 32 l. 10 s. relié.*

6. On a donné une analyse de cette traduction dans ce Journal, *tom.* xliv, *pag.* 195. Nous ne reviendrons point sur cette production qui est assez connue; mais nous allons indiquer les différentes éditions qu'on en a faites.

Editions angloises.

Première, 1772; in-8°., dédiée à M. *Pringle*, par une lettre datée du 4 juin 1772. Elle se trouve dans toutes les éditions suivantes.

Seconde, 1773; in-8°.

Troisième, 1774; in-8°., considérablement augmentée: elle contient 684 *pag.* On y a ajouté une *appendix* pour le détail des médicamens; on la retrouve dans les éditions postérieures.

Quatrième, 1775; in-8°.

Cinquième, 1776; in-8°., seulement corrigée: elle est de 687 *pag.*

Sixième, 1779; in-8°., ſeulement corrigée comme la précédente : elle eſt de 687 *pages ;* mais pour la première fois on y a mis une table des matières.

Septième, 1781; in-8°., ſeulement corrigée : elle eſt de 686 *pag.* ; avec la table des matières.

Huitième, 1784; in-8°., corrigée & augmentée : elle contient 698 *pag.* La table eſt bien plus ample que celle des éditions précédentes.

Neuvième, 1786; in-8°., de 714 *pages*, avec l'addition d'un chapitre ſur les bains & ſur les eaux minérales : on y trouve la table des matières.

Dixième, 1788; in-8°., corrigée : elle contient 714 *pages.* Elle eſt augmentée d'un gloſſaire, pour l'interprétation des termes de médecine. On trouve, comme dans les précédentes, une table des matières.

M. *Buchan* ſe diſpoſe à publier la *onzième* édition.

Traduction françoiſe.

Elle a été faite ſur la *troiſième* édition angloiſe. Elle a paru in-12.

Le *tom.* j, en 1775.
Les *tom.* ij & iij, en 1776.
Les *tom.* iv & v, en 1778.

Elle eſt accompagnée d'une table des matières.

La *ſeconde* édition de cette verſion, revue ſur la ſixième angloiſe, parut en 1780 in-8°., cinq volumes.

La *troisième*, revue sur la septième angloise, parut en 1783, in-8°., cinq vol.

La *quatrième* est celle dont nous avons donné le titre au commencement de cet article. Elle a été revue avec soin, non-seulement par le traducteur lui-même, mais encore par un de ses amis; leur travail a été fait séparément, & réuni ensuite pour la perfection de l'ouvrage. Ainsi cette édition est supérieure aux trois précédentes. Elle doit être signée au *verso* du faux-titre par le libraire chez lequel elle se distribue, pour prémunir le public contre la contrefaction.

L'avidité a excité les libraires de Genève à réimprimer furtivement cette traduction:

1°. En 1781, in-12, sur la *deuxième* édition de Paris; les *tom.* j, ij, iij & iv, ont la date de 1781; & les *tom.* v, vj & vij, celle de 1782. Elle porte faussement l'indication de Paris, & le nom du libraire *Froullé*.

2°. En 1785 *in*-8°., faite sur la troisième de Paris; & ils ont eu l'impudence de donner à leur édition furtive, le titre de *quatrième* édition, avec l'indication de Paris, & le nom de *Froullé*.

3°. Le sieur *Dufart*, libraire à Genève, dans une note, à la suite d'une lettre circulaire, datée du 30 janvier 1788, offre à ses correspondans une traduction françoise, qu'il appelle *cinquième édition revue, corrigée & considérablement augmentée, cinq volumes in*-8°., *Paris*, 1787, au prix de 15 livres. C'est pousser bien loin le mensonge & l'effronterie.

Traduction italienne.

Les frères *Reycends*, libraires à Turin, se

proposoient, en 1780, d'imprimer une version italienne, qu'ils disoient être faite; nous n'avons pu la voir.

Traduction espagnole.

Nous l'avons annoncée dans ce Journal, *tom.* lxxv, *pag.* 324.

Das racthte verhalten der menschen bey den krankhecten der ihrigen; *&c.* C'est-à-dire, *Conduite que les hommes doivent tenir lorsque quelqu'un des leurs est malade: ouvrage principalement destiné pour les gens de la campagne; in-8°. de* 160 *p. A. Breslau, chez* Gutsch, 1787.

7. Le respectable auteur de cet ouvrage, M. *George-Samuel Reinboth*, pasteur à Frauenhayn, s'attache à inspirer à ses lecteurs des sentimens de piété, de consolation & de complaisance, par un sermon qu'on trouve à la tête de cette production. Il y joint quelques morceaux tirés de *Froeding* & de *Hermès*, très-propres à prémunir les habitans des campagnes, contre ces gens qui se jouent de la vie humaine, & de leur faire connoître l'avantage qu'il y a de consulter des personnes de l'art, que l'étude & une expérience réfléchie ont mises en état de porter des secours efficaces à leurs maladies. Cet ouvrage mériteroit d'être traduit dans tous les idiomes, & de circuler

parmi la classe des citoyens à laquelle il est particulièrement consacré.

The singular case of à lady who had the small-post during pregnancy, &c. C'est-à-dire, *Cas singulier d'une dame attaquée de la petite-vérole durant sa grossesse, et qui l'a communiquée à son fruit; par* GUILLAUME LYNN, *chirurgien; in-8°. A Londres, chez* Macrea, 1786.

8. L'enfant est venu au monde le vingt-deuxième jour de la maladie de sa mère, couvert de boutons varioliques pleins de pus. On s'est servi de cette matière purulente pour donner la variole; & l'inoculation a eu son effet.

The works of the late william STARK, &c. C'est-à-dire, *Ouvrages de feu* GUILLAUME STARK, *docteur en médecine, revues et publiées sur les manuscrits originaux; par* JACQ. CARMICHAEL SMYTH, *docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres; in-8°. A Londres, chez* Johnson, 1788.

9. Ces œuvres roulent sur des sujets d'ana-

tomie, de médecine pratique, & ſur des matières diététiques

La première contient des détails ſymptomatologiques ſur diverſes maladies, l'expoſé des changemens reconnus par l'ouverture des cadavres, & un tableau des remèdes les mieux appropriés.

L'auteur a diſtribué ces obſervations ſous les titres ſuivans:

1°. *Maladies de l'eſtomac, des inteſtins & des viſcères chylopoétiques.*

2°. *Maladies de la poitrine.*

3°. *Maladies des fluides.*

4°. *Maladies de la tête, des nerfs & des muſcles.*

Voici une obſervation de la première claſſe, qui nous a paru mériter d'être connue.

Conduit cholédoque bouché par une pierre, & conduit hépatique s'ouvrant dans le duodenum. On trouva, dans le cadavre d'un homme mort de fièvre, ſans avoir eſſuyé aucun ſymptôme de jauniſſe, l'extrémité du conduit cholédoque entièrement bouchée par une groſſe pierre biliaire qui débordoit dans l'intérieur du duodenum : la véſicule du fiel étoit conſidérablement contractée, & par-tout couverte d'une ſubſtance cellulaire: le conduit hépatique adhéroit au duodenum, & s'y ouvroit à environ un pouce au-deſſous du pylore. Le bord du foie, au-deſſus de la véſicule du fiel, étoit un peu arrondi; mais à tous autres égards, ce viſcère étoit très-ſain.

M. *Stark* fait mention d'un peintre qui a été trois mois ſans aller à la garde-robe.

Nous ne nous arrêterons pas plus long-temps ſur les deux premières parties, nous paſſons aux

aux expériences diététiques que l'auteur a faites, & qui probablement n'ont pas peu contribué à abréger ses jours.

M. *Stark* s'est d'abord réduit à ne vivre que de pain & d'eau : il a fait usage de cet aliment depuis vingt jusqu'à trente-huit onces par jour, & a bu depuis une jusqu'à deux quartes d'eau. Le poids de son corps diminuoit peu-à-peu lorsqu'il n'en mangeoit que trente onces, & il rendoit quelques vents. S'il buvoit moins de deux pintes d'eau dans les vingt-quatre heures, il souffroit une sensation pénible, &, en persévérant, il lui survenoit une douleur d'estomac & la soif. Il n'a jamais pu manger au-delà de quarante-six onces par jour, ni au-delà de vingt onces, en une seule fois, sans souffrir du mal-aise.

En ajoutant du sucre au pain & à l'eau, & en continuant constamment cette nourriture, il devenoit plus pesant, & diminuoit en pesanteur lorsqu'il ne suivoit pas avec exactitude ce régime ; mais cette addition de sucre a fait naître, le quinzième jour, des symptômes scorbutiques. L'auteur a poussé une fois la quantité de sucre jusqu'à vingt onces dans une matinée, & plusieurs fois jusqu'à huit ou dix onces. Par l'effet de ce régime, non-seulement les gencives se sont gonflées & sont devenues spongieuses, mais il est encore survenu des ecchymoses en différentes parties du corps.

La continuation des expériences faites avec le pain, l'eau & l'huile d'olives, pour toute nourriture, a été interrompue par une fièvre putride, qui semble avoir été une suite des effets du sucre. D'après ces expériences, il conste que l'huile est nourrissante. En prenant, outre

du pain & de l'eau, trois ou quatre pintes (mesure d'Angleterre) de lait par jour, le poids & la vigueur de son corps se sont augmentés, en même temps que le ventre s'est resserré. De l'oie rôtie, mangée avec le pain & l'eau, rendoit également l'auteur plus fort, mais ne le faisoit pas peser davantage. Il en étoit de même du bœuf gras. Le bœuf maigre cuit, & privé de son jus, n'entretenoit ni la force du corps ni celle de l'esprit; l'estomac même ne paroissoit pas en être content : en lui associant son jus, il réussissoit mieux. Mais en général, les alimens, tirés du règne animal, ont causé des songes : en ajoutant aux viandes du gras de bœuf, le sommeil devenoit plus tranquille; mais l'auteur étoit comme ivre. Dans presque toutes ces expériences il diminuoit de poids.

La deuxième expérience consistoit dans une nourriture faite avec de la fine farine, de l'huile de suif, de l'eau & du sel : en mettant six onces d'huile sur vingt onces de farine, l'auteur se dégoûtoit promptement; l'huile restoit sans être assimilée, bien qu'en diminuant de sa quantité, elle se digérât au mieux. L'excédent de poids, que l'auteur avoit acquis pendant cette expérience, disparoissoit après avoir supprimé toute l'huile; mais en revanche sa santé se fortifioit, & l'appétit renaissoit toutes les fois, peu de temps après chaque repas. La graisse, pour être digérée, paroît exiger beaucoup de bile, & occasionne une sécrétion abondante d'urine. Le suif a offert à-peu-près les mêmes phénomènes que l'huile, relativement à la digestion; mais le beurre, pris à la place du suif, a causé du mal-être d'estomac, des vents, des coliques, la diarrhée; il exige un grand travail dans la digestion, &

augmente les paroxyſmes de la fièvre. L'huile, par laquelle l'auteur a remplacé le beurre, n'a pas eu les mêmes inconvéniens. Le jaune-d'œuf ne rend pas parfaite la combinaiſon de l'huile de ſuif avec l'eau, & M. *Stark*, qui a pris ce mélange avec dégoût, l'a rendu ſans qu'il fût altéré. L'huile extraite de la moëlle, à une douce chaleur, & au moyen d'une légère expreſſion, priſe à grandes doſes, a été moins indigeſte que le ſuif, & n'a point du tout fatigué l'eſtomac lorſque les doſes ont été petites. Toutefois l'auteur s'eſt aperçu qu'elle produit de légers symptômes ſcorbutiques; car en général toutes les huiles animales, bien qu'elles ſoient nutritives & qu'elles faſſent prendre du poids, n'entretiennent pas la craſe naturelle des humeurs.

Après avoir renoncé à ces expériences pour reprendre la nourriture animale, l'auteur s'eſt ſenti plus fort; mais ſon ſommeil a été plus dérangé par les ſonges. La graiſſe de bœuf-à-la-mode avec le jus, du pain, de l'eau & du ſel, a donné une nourriture fort ſaine, & a fait prendre de la vigueur au corps & à l'eſprit. Du pain, du maigre de bœuf, avec du thé ſucré pour boiſſon, n'ont produit aucun changement particulier: il en a été de même en prenant du bœuf gras, en ſe nourriſſant de pain, de veau maigre rôti & d'eau: le jambon, ſoit gras, ſoit maigre, a purgé M. *Stark*. Le miel, pris froid, a excité l'écoulement des urines bien plus fort que quand il a été pris chauffé; & quoiqu'il ne parût point de difficile digeſtion, il n'en a pas moins produit des ulcères aux joues lorſque l'uſage en a été continué trop long-temps. Le relâchement que le miel avoit occaſionné étant devenu trop fort, M. *Stark* s'eſt mis à manger du fromage de

Cheshire ; mais la fièvre, qui a mis fin à son existence, s'étant déclarée, l'expérience a été interrompue.

Il nous reste à faire mention de quelques-unes des expériences statiques de M. *Stark*. Il a observé que les pertes dûes à la transpiration, étoient à-peu-près égales durant le jour & durant la nuit, & qu'elles alloient à environ quatre onces par heure. Cette évacuation varie selon la nature des alimens. L'usage du beurre est accompagné d'une transpiration abondante : il a encore transpiré davantage en se nourrissant avec du suif, & encore plus, lorsqu'il a substitué l'huile aux autres graisses. Une chose digne de remarque, c'est que, selon M. *Stark*, la quantité de la transpiration de la nuit a été conforme à celle du jour, ensorte que lorsque cette évacuation a été plus abondante que d'ordinaire pendant le jour, elle l'a été également pendant la nuit.

Nous ne ferons aucune réflexion sur ces expériences, dont les résultats ne s'accordent pas toujours avec ceux des observateurs qui ont précédé M. *Stark*. Il faudra encore les répéter bien des fois, & mieux déterminer toutes les circonstances avant qu'on puisse en tirer quelques conclusions.

A lecture containing plain descriptions of the situation of the large blood vessels of the extremities, *&c*. C'est-à-dire, *Leçon contenant la description de la situation des gros vais-*

seaux sanguins des extrémités, du tourniquet, et des méthodes de faire des compressions efficaces sur les artères dans les cas d'hémorrhagies dangereuses ; par GUILLAUME BLIZARD; *in*-8°. *A Londres, chez* Delly, 1786.

10. L'expofé anatomique, préfenté dans cet opufcule, a été fait devant les élèves de chirurgie aux écoles de la marine à Chelféa, & nous ne doutons pas que le public ne lui accorde l'accueil qu'il mérite, & cela d'autant mieux, que, comme dit M. *Blizard*, « il fe rencontre à tout moment, dans la pratique de la chirurgie navale & militaire, des cas qui exigent la connoiffance des objets décrits dans cet ouvrage, afin de pouvoir conferver les individus; & que même il n'y a guère de fituation dans la vie où ces connoiffances ne foient indifpenfablement néceffaires, dans un moment ou dans un autre; enforte qu'elles ne peuvent manquer d'ajouter beaucoup à la confiance & au courage dans les temps de danger ». Quant à l'expofé, il eft clair en lui-même, & rendu encore plus facile à faifir par le fecours des gravures, dont les deffins ont été faits fur la nature même.

Widerher stellung des gehers durch eine leichte chirurgische operation; C'est-à-dire, *L'ouie rétabli par une opération de chirurgie plus facile.*

A Altenbourg, chez Richter, 1786; *in-8°. de* 64 *pag.*

11. Quand la trompe d'Euſtachi eſt obſtruée, quelle qu'en ſoit la cauſe, on peut très-bien rétablir l'ouie par des injections. M. *Guyot* avoit imaginé, à cet effet, un petit ſiphon d'argent un peu courbé par le bout. Mais cet inſtrument fut rejeté par l'Académie royale de chirurgie de Paris, parce que M. *Guyot* lui-même ne put faire avec ce ſiphon aucune expérience; cependant M. *Petit* a jugé que cet inſtrument pouvoit être utile. M. *Wathen* a cru devoir en faire l'eſſai, & a réuſſi, par ſon moyen, à rendre l'ouie à ſix perſonnes attaquées de ſurdité, ce dont on trouve un compte détaillé dans cette brochure.

Dissertatio medica sistens partus naturalis brevem expositionem : *Dissertation de médecine, contenant une courte exposition de l'accouchement naturel; par M.* JEAN-JACQUES ROMER, *de Zurich en Suisse, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Barmeier, 1786; *in-8°. de* 53 *pag.*

12. Quelques perſonnes pourroient objecter à M. *Romer*, qu'il a traité un ſujet inutile ou d'aucun intérêt; mais il avertit qu'il craint beaucoup moins cette cenſure, que le reproche de s'être occupé d'un travail qu'il falloit laiſſer aux

accoucheurs les plus consommés. Quel est celui, dit-il, qui a quelque connoissance de l'art des accouchemens, & qui ignore que l'accouchement naturel est le fondement de tout cet art difficile? Quel est celui qui ne sait pas que dans l'accouchement naturel, le plus commun de tous, il est encore mille choses obscures, quoique très-importantes, & qui ne peuvent être éclaircies que par une longue suite d'observations solides & exactes?

Fondé sur ces principes, M. *Romer* donne une histoire très-bien faite de l'accouchement naturel. Il l'a fait précéder par trois observations de femmes enceintes, qu'il a suivies exactement jusqu'au moment de leur délivrance. Ce sont des faits choisis parmi quarante autres du même genre, que l'auteur a eu occasion d'observer dans l'hôpital des femmes grosses à Gottingue.

Cette dissertation est terminée par un grand tableau, où sont rapportées d'une manière comparative, quatorze observations d'accouchement naturel. Tout ce qu'il y a d'essentiel sur cet objet, y est noté sous des articles particuliers avec le plus grand soin.

Cet opuscule peut être d'une grande utilité pour ceux qui commencent l'étude de l'art des accouchemens; il leur présente un modèle excellent sur la manière de bien observer, & de se rendre compte des moindres choses qui peuvent tendre à éclaircir la théorie, & faciliter la pratique de cet art important.

Geschichte einer zwillings-kaysergebutch, &c. C'est-à-dire, *Histoire*

d'une opération césarienne qui a donné le jour à deux gémeaux; par J. C. SOMMER, doct. en médecine et en phil. conseiller aulique du duc de Brunswick-Lunebourg, &c. Grand in-8°. de 64 p. A Leipsick, chez Crusius, 1788.

13. Il y avoit onze ans que cette opération avoit été faite, & une des gemelles vivoit encore, lorſque M. *Sommer* a rédigé cet écrit, dans lequel il nous apprend qu'une femme âgée de trente-cinq ans, & enceinte pour la première fois, a été le ſujet de cette opération. Cette femme avoit été rachitique dans ſon enfance, & dans un âge plus avancé, des violences externes avoient augmenté les difformités cauſées par la noueure, enſorte qu'elle étoit toute déhanchée, & marchoit avec la plus grande difficulté. Elle n'avoit que quatre pieds deux pouces de haut, & le petit diamètre du détroit ſupérieur n'excédoit pas deux pouces quatre lignes, pied de roi. Elle eſt morte, le quatrième jour après l'opération, d'une inflammation des inteſtins.

Instructions sur la maladie de la morve, suivies de l'annonce d'un remède préservatif et curatif de cette maladie: [avec cette épigraphe].

De toutes les maladies qui attaquent le cheval, la morve eſt, ſans contredit, la plus funeſte.

avec permission. A Rennes, de l'imprimerie de Nicolas Audran, *imprimeur-libraire, rue aux Foulons*, 1787; *in-8°. de* 13 *pages.*

14. Qu'on ne croie pas, d'après le titre de cette brochure, qu'elle contienne réellement des instructions sur la *morve*. Ce qui concerne cette maladie n'occupe pas une page, & se borne à quelques généralités, rapportées par tous les auteurs sur sa contagion & sur son incurabilité; on n'y trouve pas même les signes propres à la faire distinguer de toutes celles avec lesquelles elle a quelques rapports. L'auteur (M. *Hélie*) se hâte, dès la deuxième page, d'annoncer un remède qui guérit toujours promptement la *morve* récente, & préserve de la plus invétérée (*a*); qui peut être administré par le palefrenier le moins adroit; qui n'exige point l'interruption d'un service modéré; qui peut se conserver plusieurs années sans aucune altération; & enfin, qu'on distribue à Rennes en Bretagne, avec la permission des états de cette province, & celle de M. l'intendant, à cent sols la livre.

Les propriétés de ce remède ne se bornent pas, au surplus, à préserver & à guérir de la *morve* récente & ancienne, mais, à l'exemple des *pilules de l'Arché* (*b*), de l'*électuaire du baron de*

(*a*) On ne conçoit pas trop ce que c'est que *préserver de la morve la plus invétérée*; il paroît que l'auteur, à l'exemple de ses confrères les charlatans, s'écarte quelquefois des règles du bon sens.

(*b*) *Avis instructif aux personnes qui sont dans le cas d'avoir des chevaux; par le sieur* L'ARCHÉ,

Sind, & des *tablettes de Dubuisson* (*a*), qui l'ont précédé ; il triomphe avec le même succès de la gourme, de la fausse gourme, de la morfondure, de la courbature, du farcin, seul ou compliqué avec la *morve*, des maladies aiguës, inflammatoires & épizootiques des bêtes à cornes & à laine ; il préserve des maladies contagieuses ; il prévient la fourbure, la pleurésie, la fièvre, la pulmonie, &c. &c. Il est analeptique, restaurant, fortifiant, cordial, enfin il chasse les vers. C'est, comme on voit, une panacée universelle, & une véritable selle à tous chevaux.

Cependant M. *Hélie* dit que, lorsque la *morve* est ancienne, le traitement en est long, & ne réussit pas toujours (*page* 5) ; mais ce qui lui fait craindre que les vertus de son remède ne soient pas universelles, c'est la différence des températures de l'air dans les différentes provinces. « Comme chaque production, dit-il, est marquée au coin de son climat, les plantes, qui croissent dans les pays tempérés, n'ont point autant de force que celles qui viennent dans les pays méridionaux, dont les principes, plus exaltés par la chaleur, agissent avec plus d'activité. Le remède, composé en grande partie de plantes indigènes à la Bretagne, n'agira pas avec la

---

écuyer. Paris, de l'imprimerie de Valleyre, père, 1763, in-12. de 60 pages. — *Propriétés, usage général & administration des boules du sieur* L'ARCHÉ. *Paris, de l'imprimerie de Grangé*, 1764, in-12. de 72 pages, servant de supplément au précédent.

(*a*) *Voyez* la notice que nous avons donnée des principaux hippiatres qui ont écrit sur la *morve*. *Journal de médecine*, tome lxvij, cahier de mai 1786, pag. 373 & 379.

même énergie dans le Languedoc, la Provence, & autres provinces méridionales de France, comme il fait en Bretagne & autres provinces tempérées, (*page* 12.)

Ce prognostic se trouve malheureusement justifié par les observations de quelques artistes vétérinaires, qui ont suivi les effets de ce remède. M. *Coquet* en Normandie, qui est une province tempérée & limitrophe à la Bretagne, & M. *César* à Paris, ne lui ont pas reconnu encore la vertu spécifique de guérir la *morve*, vertu qu'il a sans doute en Bretagne, & dans la brochure.

J. GOTTL. GLEDITSCH, Abhandlung von einer seltenen fall des knochenbeuchs bey dem Rindvich, und über des Norwegische Beinbruch gran; heraus gegeben und mit einer vorrede verschen, von CARL. ABR. GERHARD : *Mémoire sur la fracture spontanée des os des bœufs, et sur le gramen ossifrage de Norwége; ouvrage posthume de J. GOTTL. GLEDITSCH, professeur de médecine et de botanique à Berlin; publié par M. CHARL. ABRAHAM GERHARD. A Berlin, chez* Hesse, 1787, *in-8°. de* 112 *pages.*

15. Une épizootie, qui s'est répandue parmi

le bétail, il y a quelques années, dans la Marche électorale de Brandebourg & le duché de Magdebourg, a donné lieu à cet ouvrage ; le symptôme particulier qui caractérisoit cette maladie, étoit la fracture des os. Depuis plus d'un siècle on avoit observé dans la Norwége & dans le nord, que cet accident attaquoit les bêtes à cornes qui broutoient une plante liliacée, qui croît dans les pâturages marécageux, & que les anciens simplicistes appeloient *gramen ossifrage* : c'est l'*anthericum ossifragum* du chevalier de *Linné*. Cette opinion est entièrement détruite dans ce Mémoire, trouvé dans les papiers de M. *Gleditsch*. Il contient l'histoire de cette maladie des os, sa description claire & exacte, l'explication de la cause de cette singulière fracture spontanée : il y est évidemment démontré que le *gramen ossifrage* ne produit aucunement ce phénomène. On doit savoir gré à M. *Gerhard* de nous avoir fait connoître cet écrit.

Descriptio nervi ischiadici, *&c.* C'est-à-dire, *Description du nerf sciatique ; par* JEAN-HENRI JOERDENS, *docteur en médecine. A Erlangue, chez* Walther ; *et à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788, *in-fol. avec des planches.*

16. Cette description annonce un habile anatomiste ; elle est accompagnée de cinq planches gravées, de la plus grande beauté.

AITKEN'S, &c. Principles of anatomy and physiology, *&c.* C'est-à-dire, *Principes d'anatomie et de physiologie ; par* JEAN AITKEN, *D. en médecine, membre du collége royal de chirurgie, &c. &c. deux vol. in-12. A Londres, chez* Murray, 1786.

17. Cet abrégé peut être très-utile pour un cours académique. L'auteur s'est écarté de la marche ordinaire des ouvrages de cette nature ; il commence la myologie par l'exposé des muscles, de la tête & de la face; au lieu qu'ordinairement on démontre d'abord les muscles qui forment l'enveloppe du bas-ventre.

LUDOVICI-FRANCISCI MAINCOURT, doctoris medici andegavensis dissertatio medico-physica de sanguineis lymphaticisque, malè polypis dictis, concretionibus, in corde et in vasis, per vitam, &c. existentibus. Lutetiæ Parisiorum, apud *Croullebois*, bibliopolam viâ mathurinianâ, 1789; *in-8°, (de 52 pag.) Prix* 1 *liv.* 4 *s.*

18. Cette dissertation a mérité l'approbation de la Société royale de médecine. Pour faire con-

noître le travail & le ſentiment de l'auteur, nous nous ſervirons du rapport des commiſſaires nommés pour l'examen.

« C'eſt une queſtion agitée parmi les anatomiſtes & les médecins, ſi les concrétions polypeuſes qu'on trouve dans le cœur & les vaiſſeaux ſanguins après la mort, ſe ſont formées depuis la mort, ou ſi elles exiſtoient auparavant».

« M. *Maincourt*, dans ſon Mémoire, établit, d'après l'ouverture de pluſieurs cadavres »:

1°. Qu'il faut diſtinguer les concrétions ſanguines & lymphatiques ;

2°. Que les unes & les autres peuvent exiſter avant la mort, quoique pluſieurs ſe forment après la mort, & même très-peu de temps après. L'eſpace de ſix à dix minutes ſuffit pour faire ceſſer la fluidité du ſang dans l'oreillette droite, comme il s'en eſt convaincu pluſieurs fois, en ouvrant les cadavres auſſi-tôt après la mort ;

3°. Qu'il y a des ſignes auxquels on peut diſtinguer celles qui ſont antérieures ou poſtérieures à la mort.

« Les concrétions ſanguines, formées après la mort, ſont connues de tout le monde : ce ſont de ſimples caillots ſans adhérence ».

« Les concrétions ſanguines, formées dans le cœur avant la mort, ſont très-ſolides, fibreuſes, ſe déchirent en lames oblongues, ſont tellement adhérentes aux parois & aux colonnes charnues, qu'elles paroiſſent ne former, avec ces parties, qu'un ſeul & même corps de couleur brune, ou plutôt rouillée. On ne remarque, dans ces concrétions, aucune couche concentrique ».

« Les concrétions ſanguines artérielles, antérieures à la mort, ſont rougeâtres, en forme de tubes, très-ſèches & preſque pierreuſes, & n'ont aucune adhérence avec les parois des artères ».

« Les concrétions lymphatiques, poſtérieures à la mort, ont ce caractère qui les diſtingue de celles qui précèdent la mort; c'eſt que, ſemblables à la couenne qui couvre le ſang dans les poëlettes, elles affectent toujours la partie supérieure de la cavité où elles ſe trouvent, relativement à la poſition horizontale du cadavre. Si le cadavre eſt étendu ſur le dos, elles ſeront à la ſurface ſupérieure des vaiſſeaux ou des cavités du cœur; s'il eſt étendu à plat-ventre, elles couvriront la ſurface oppoſée; ſi le cadavre, après avoir été quelques momens ſur le dos, eſt retourné peu après la mort, elles paroîtront envelopper circulairement la partie rouge ».

« Elles n'ont jamais de cavité: elles ſont de deux sortes, ou ſolides & fibreuſes ou molles, jaunâtres, très-diſſolubles, ſoit qu'on les preſſe avec les doigts, ſoit qu'on les abandonne à leur propre poids: les premières ſont de la nature de la couenne du ſang; les ſecondes approchent des concrétions qu'on trouve dans le tiſſu cellulaire des hydropiques ».

« Celles qui ſont antérieures à la mort, ſont tantôt creuſes, &, ſelon l'auteur, ce ſont les plus anciennes, tantôt pleines & denſes; ces dernières ſe forment, ſelon lui, pendant l'agonie & dans les derniers temps de la maladie ».

« Les anciennes concrétions lymphatiques du cœur ſont polies à leur ſurface, incorporées avec les colonnes charnues, blanchâtres, molles,

& reſſemblent aux hydatides qui ſe trouvent dans les grandes tumeurs des viſcères : elles ſont toujours creuſes, & n'ont aucune adhérence».

« Les anciennes concrétions lymphatiques des artères reſſemblent ordinairement à un tube, dont les parois épaiſſes & blanchâtres intérieurement, rougeâtres à la ſuperficie, ſont d'ailleurs de même nature que les précédentes.»

« Les concrétions lymphatiques qui ſe forment pendant les derniers temps de la maladie, ſont toujours denſes & jamais creuſes : elles ſont blanches dans les oreillettes, rougeâtres dans les ventricules, blanches ou rouges indiſtinctement dans les veines & les artères. Dans ces différentes parties, elles paroiſſent tantôt ſéparées du ſang, tantôt mêlées avec des caillots de ſang; quelquefois elles ſont accompagnées de concrétions lymphatiques poſtérieures à la mort; leur ſolidité approche quelquefois de celle des tendons : elles ſont manifeſtement fibreuſes, ſe déchirent en long : on peut, en les tirant, augmenter leur longueur du double ; mais leur élaſticité les fait enſuite raccourcir, dès qu'on ceſſe de les diſtendre ; preſſées avec le doigt, elles n'expriment aucune liqueur».

« Elles ſe diſſolvent dans l'eau commune, & parviennent inſenſiblement à la putréfaction ; il en reſte cependant une portion qui ne s'altère pas, & qui, quoique ramollie, conſerve toujours de la ſolidité : elles acquièrent peu de dureté dans l'eau bouillante, mais elles deviennent plus blanches. L'eau de Rabel les durcit un peu, & leur donne une légère teinte pourprée. L'alkali volatil produit à-peu-près le même effet; l'eſprit de corne-de-cerf les réduit en une mucoſité rougeâtre, qui, deſſéchée, devient tranſparente & très-fragile».

« Ces fortes de concrétions se trouvent fréquemment dans l'oreillette & le ventricule droits, & dans l'artère pulmonaire ; rarement dans l'aorte ; plus rarement encore dans le ventricule gauche ; & peut-être jamais dans l'oreillette gauche ».

« Elles sont l'effet de la lenteur de la circulation du sang dans les longues agonies, & dans les consomptions lentes qui ne sont point accompagnées de fièvre ».

« L'auteur étaie ces assertions de plusieurs observations faites sur le cadavre, & insérées à la fin de son Mémoire ; mais on ne peut douter, qu'outre ces observations, il n'en ait fait une multitude d'autres que lui ont présentées la quantité de cadavres qu'il dissèque ».

« Le travail de M. *Maincourt*, disent MM. les commissaires à la fin de leur rapport, tel qu'il est présenté, est intéressant ; il est le fruit de l'observation : il établit des distinctions claires & positives, & peut servir de base à des recherches ultérieures.

ADAIR's philosophisch medicinischer abriss, &c. C'est-à-dire, *Essai philosophique et médicinal d'histoire naturelle de l'homme ; traduit de l'anglois de M. ADAIR, docteur en médecine à Bath, et membre du collége des médecins d'Edimbourg ; par M. MICHAELIS,*

docteur en médecine. A Leipsick ; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, 1788. *In-8°. de* 366 *p.*

19. On a annoncé dans ce Journ. *tome* lxxj, *pag.* 524, l'original anglois, avec une notice.

Experiments on the red and quill peruvian bark, *&c.* C'est-à-dire, *Expériences sur le quinquina rouge et sur le quinquina roulé ; avec des observations sur leur histoire, sur leurs manières d'agir et sur leur usage ; par M.* RALPH. IRWIG ; *grand in-8°. de* 161 *pag. A Edimbourg, chez* Elliot, 1785.

20. Cet ouvrage reçut, en 1784, le prix institué à Edimbourg par *Harvée.* L'auteur, dans l'*introduction*, contenant vingt-cinq pages, donne une courte histoire, tant du quinquina rouge que de l'écorce du Pérou en général : après quoi il présente soixante-huit expériences & leurs résultats. Voici ce qu'on y trouve de plus intéressant. L'ébullition dissipe les parties aromatiques du quinquina, & les additions qu'on y fait dans la persuasion de le rendre plus efficace, celle des alkalis même, ne peuvent qu'être inutiles, si elles ne sont pas nuisibles. L'eau de chaux paroît néanmoins à l'auteur un men-

ſtrue qui mérite quelque diſtinction. Le marc, qui reſte après la décoction ou l'infuſion à froid, peut encore ſervir avantageuſement à la préparation des teintures. Un moyen de rendre l'infuſion plus ſaturée, eſt d'y ajouter la trituration. Le meilleur menſtrue eſt un mélange d'eau & d'eau-de-vie : l'une & l'autre, employées ſéparement, ne produiſent point le même effet. Le quinquina rouge eſt plus ſoluble dans l'eau que le quinquina ordinaire; toutefois, lorſqu'il s'agit d'obtenir des effets prompts, il faut donner la poudre en ſubſtance, & preſcrire en même-temps une infuſion ou la décoction de cette écorce, en guiſe de boiſſon ordinaire. Il eſt contre les principes de la chimie de vouloir renforcer la décoction aqueuſe, en y ajoutant la teinture ſpiritueuſe. Afin de rendre l'infuſion plus aromatique, on peut y ajouter dès le commencement une certaine quantité d'eau de cannelle ſpiritueuſe, ou bien de l'eau ſimple de menthe poivrée. Voici la formule d'une infuſion très-active :

℞. *Ecorce du Pérou rouge, en poudre*, demi-once.

Faites infuſer dans ſix onces d'eau bouillante :

Ajoutez *Eſprit de vitriol dulcifié*, un gros.

Laiſſez le tout en repos durant douze heures.

L'auteur a vu un malade que la réſine de quinquina, donnée à des doſes conſidérables, purgeoit comme tout autre cathartique. Il a encore obſervé, dans l'hôpital royal d'Edimbourg, que les fortes doſes d'alun, adminiſtrées par M. *Grégory*, produiſoient le même effet. Ce profeſſeur a appris à M. *Irwig*, que le goût amer

& généralement désagréable du ſel de Glauber diſparoît, en ajoutant un acide à la ſolution de ce ſel, & que l'extrait de régliſſe maſque celui du ſel ammoniac.

M. *Irwig* a encore fait quelques expériences pour connoître les propriétés anti-ſeptiques du quinquina rouge : elles l'ont convaincu que cette écorce jouit de cette qualité à un très-haut degré.

On lit dans l'appendice l'expoſé & l'examen des diverſes opinions des médecins ſur la manière d'agir du quinquina. Notre auteur tient pour celle du docteur *Cullen*, ſavoir, que ſon activité dépend de l'impreſſion tonique qu'il fait ſur les nerfs de l'eſtomac : impreſſion qui, de ce viſcère, s'étend vers toutes les autres parties du corps. Il cite l'obſervation de *de Haën*, concernant un malade qui, dans l'eſpace de ſept mois & demi, a uſé, tant intérieurement qu'à l'extérieur, cinquante-deux livres ſept onces de quinquina, afin de prouver qu'on peut prendre une très-grande quantité de cette écorce, ſans craindre de ſuites fâcheuſes. La concluſion générale que l'auteur déduit de toutes ſes expériences, eſt que le quinquina poſsède des vertus aſtringentes, amères & aromatiques.

Dissertatio chemica medicamentorum antimonialium conspectum sistens: auctore JOAN. MOELLER. D. M. *A Copenhague, chez* Thiel, 1787; *in*-8°. *de* 86 *pag.*

21. L'auteur, dans cette diſſertation, parle d'abord en général de l'uſage de l'antimoine,

de ſes effets divers, de ſes propriétés & vertus; il traite enſuite en particulier de l'antimoine ſimple & compoſé, de ſon régule & de celui des métaux, des chaux régulines, du régule de ſoufre ſimple & compoſé, du faux ſtibié: toutes ces eſpèces ſont décrites avec ſoin. M. *Moeller* indique pluſieurs ſources minérales qui en ſont imprégnées.

Beschreibung der Verdener gesundbrunnens, *&c.* C'est-à-dire, *Continuation de la description des eaux minérales de Verden; par le D.* JEAN-OTTO KLEINE, *médecin de la Cour royale et électorale, médecin pensionné de la province et de la ville; in-8°. A Stade,* 1788.

22. Feu M. *Bawe* a donné la première deſcription de ces eaux (*a*), que M. *Kleine* complette ici, en rendant compte des changemens qu'on y a faits, & des nouvelles preuves de leur efficacité pendant l'été de 1787. On les a vu produire les plus heureux effets contre les paralyſies, les coliques ſaturnines, les douleurs arthritiques, les maladies ſpaſmodiques, les affections ſcorbutiques, les écrouelles & autres ulcères, les maladies de poitrine, les crampes d'eſtomac rebelles aux traitemens précédens.

(*a*) *Voyez* Journal de médecine, *tom.* lxxij, *pag.* 316, ann. 1787.

Dispensatorium fuldense tripartitum tam patriæ usibus quàm sæculi moderni genio accommodatum à FRAN. ANT. SCHLERETH, phil. et med. doct. cons. intim. et archiatro, &c. *In-8°. de 327 pages, avec une planche gravée, et de 16 pag. pour la dédicace et la préface. A. Fulde, chez l'*auteur, 1787.

23. M. *Schlereth*, chargé par ſon ſouverain de rédiger une taxe pour les apothicaires, a en même temps entrepris de compoſer ce diſpenſaire. Il l'a diviſé en trois parties, dont la première contient les ſubſtances ſimples de matière médicale, tirées des trois règnes, rangées par ordre alphabétique, & accompagnées des ſynonymes de *Linné* & de leurs noms allemands.

Dans la deuxième partie, l'auteur préſente les formules des médicamens chimico-pharmaceutiques, qui peuvent & doivent être préparés d'avance.

Il a claſſé, dans la troiſième, les recettes des remèdes compoſés qui ne ſe conſervent pas, ou dont la préparation ſe fait ſur-le-champ & avec facilité, ou enfin, qu'il ſeroit auſſi diſpendieux qu'inutile de tenir toujours prêts. Afin d'éviter les mépriſes, M. *Schelereth* a ſupprimé tous les ſignes, même ceux des poids & des meſures, & a fait imprimer les quantités en toutes lettres. Il annonce qu'il publiera, tous

les deux ou trois ans, un ſupplément pour completter ce diſpenſaire, en attendant que cette édition épuiſée, lui permette de faire entrer ces additions & changemens dans le corps de l'ouvrage.

Arzneyen ohne masquen, *&c.* C'est-à-dire, *Remèdes sans masques; par le doct.* JOSEPH LENHARD, *premier vol. In*-8°. *de* 388 *pag. A Leipsick; et se vend à Quedlenbourg, chez* Ernst, 1787.

24. On voit avec peine que l'auteur ait donné à ſon ouvrage un titre bizarre, & qui n'en préſente aucune idée: c'eſt cependant une pharmacopée faite avec choix, précédée, 1°. d'une invitation à tous les médecins de l'Allemagne, de prendre part & de concourir à ce travail; 2°. d'un diſcours adreſſé à tous les hommes en général, ou diététique abrégée; 3°. de réflexions préliminaires préſentées aux médecins & à ceux qui ne le ſont pas.

Epître à Messieurs les savans et amateurs en chimie, pour servir de réponse à un article des élémens d'histoire naturelle et de chimie de M. DE FOURCROY; *suivie de plusieurs Mémoires sur les opérations nouvelles et curieuses en*

chimie ; par M. le baron DE BORMES. *A Bruxelles ; et se trouve à Paris, chez* Hardouin *et* Gattey, *libraires de S. A. S. madame la duchesse* D'ORLÉANS, *au Palais-Royal, numéros* 13 *et* 14, 1787; *in-8°. de* 145 *pages, et cinq feuillets pour le titre, la table des matières et l'*errata ; *avec trois gravures.*

25. Dans cette épître, la première & la plus courte des pièces de ce recueil, M. le baron *de Bormes* revendique la gloire de l'invention d'un procédé chimique propre à la production de l'éther marin attribué, par M. *de Fourcroy*, à M. le marquis *de Courtanvaux.* Il accorde, à la vérité, à ce dernier le mérite de la composition d'un éther marin, objet de simple curiosité, par conséquent frivole ; mais il soutient que celui qu'il a obtenu ayant été reconnu d'une utilité réelle, & pouvant être avantageusement employé en médecine, doit, par son mérite, faire réellement refluer sur lui la gloire de la découverte. Il cite à l'appui de sa prétention, l'approbation de l'Académie royale des sciences de Paris ; les jugemens prononcés dans les Journaux ; les citations tirées d'ouvrages sur la chimie, publiés depuis sa découverte ; il s'appuie même de l'autorité de M. *Buc'hoz*, qui n'en a d'autre dans les sciences, que celle de l'auteur qu'il copie ; & de celle de M. *Chabert*, directeur de l'école royale vétérinaire d'Alfort, qui ne peut être d'aucun poids en chimie. Il conclut que

que M. *de Fourcroi* n'a point été fondé à dire que *perſonne n'avoit ſuivi ce travail avec autant de zèle & de ſuccès que* M. *de Courtanvaux*; éloge qui ne devoit être adreſſé qu'à M. le baron *de Bormes*.

Cette lettre eſt ſuivie, comme pièce juſtificative, d'un Mémoire préſenté par l'auteur à l'Académie royale des ſciences, & inſéré dans le ſixième volume du recueil des ſavans étrangers; Mémoire qui contient la découverte de l'éther marin, fait par l'intermède du zinc, & d'un autre Mémoire expoſitif du procédé propre à la compoſition de cet éther.

Il faut lire ces détails & les comparer avec les procédés des autres chimiſtes, afin de voir en quoi ils diffèrent, & comment ils méritent d'être conſidérés comme plus avantageux. Il ſeroit peut-être utile auſſi d'examiner davantage ce que M. le B. *de Bormes* n'ajoute cependant que comme une ſimple conjecture; ſavoir, qu'en ſubſtituant de l'urine en putréfaction à de l'eſprit-de-vin, on pourroit obtenir du phoſphore, à moins de frais que par les procédés connus, & s'en procurer une plus grande quantité.

On trouve enſuite une *addition au Mémoire préſenté en forme d'épître &c., contenant pluſieurs Mémoires ſur des opérations nouvelles & curieuſes en chimie*, que l'auteur avoit remis à l'Académie des ſciences, & ſur leſquels les commiſſaires, nommés par cette compagnie, ne donnèrent point leur rapport. Les détails hiſtoriques, dans leſquels entre M. le B. *de Bormes*, au ſujet de ces Mémoires, ſembleront peut-être moins intéreſſans pour l'art en lui-même, que propres à faire voir qu'il ne ſuffit pas toujours à un ſavant de travailler avec zèle, aſſiduité & intelligence pour

obtenir des ſuccès ; mais qu'il a beſoin encore d'une ame ferme, active & infatigable, s'il veut ſuffire aux démarches néceſſaires à l'exécution de ſes vues, réſiſter aux obſtacles qu'on lui ſuſcite, vaincre l'oppoſition d'idées & d'opinions de ſes concurrens, & ſurmonter enfin tous les dégoûts qui en réſultent.

Le premier de ces Mémoires fut dépoſé à l'Académie dès 1767, & lu avec le ſecond en 1783 : dont leur objet eſt extrêmement utile aux manufactures nationales ; ils contiennent un *nouveau procédé peu diſpendieux, pour tirer abondamment l'huile de vitriol du ſoufre.* Si M. le B. *de Bormes* a voulu dérober aux Anglois les profits qu'ils retirent de l'uſage de ce procédé, dont ils ont les premiers fait la découverte, il ne s'eſt pas montré moins bon patriotique, dans le quatrième Mémoire, où il enſeigne à fruſtrer les Hollandois du bénéfice qu'ils font par la diſtillation des huiles eſſentielles de canelle, de gérofle & de ſaſſafras : branche très-avantageuſe de leur commerce.

Le troiſième eſt un *nouveau Mémoire ſur l'éther marin, préſenté à l'Académie le* 18 *août* 1783, dans lequel l'auteur eſſaie de prouver que tout éther, fait avec l'acide vitriolique, marin ou nitreux, n'eſt qu'une quinteſſence de l'eſprit-de-vin, qui ne contient en elle-même aucun veſtige de l'intermède dont on s'eſt ſervi.

Le cinquième eſt intitulé : *Mémoire ſur la naiſſance de l'alkali volatil & les eſprits urineux, avec la manière de créer des odeurs très-ſuaves & très-odorantes, qui n'exiſtoient point auparavant dans les matières dont on les tire.*

Enfin le ſixième eſt un *Mémoire ſur l'éther vitriolique, fixé & concentré ſous la forme d'un ſel*

nitreux, ayant toutes les qualités du meilleur nitre, quoique couleur de rose & cristallisé sous la forme de vitriol.

Ces Mémoires sont suivis de l'explication des planches, concernant la manière d'extraire l'acide vitriolique du soufre; après laquelle on trouve encore une *suite de l'addition à l'épître aux savans.* « Si les pièces qui composent ce supplément ne sont pas, dit l'auteur, une preuve de mes succès, elles en seront au moins une de mon zèle pour la chimie; elles pourront encore servir à démontrer combien un homme sans prétention, qui n'est ni intrigant, ni remuant, rencontre de difficultés pour faire parvenir dans le public des ouvrages qui pouroient, à certains égards, lui être utiles ».

En effet ces pièces font foi de l'activité laborieuse de M. le B. *de Bormes*, dont les travaux ont eu aussi pour objet la métallurgie. Il est l'inventeur d'un métal auquel il donne le nom de *similor françois*, qui l'emporte sur l'or de Manheim & sur le similor anglois, & dont l'Académie royale des sciences & plusieurs savans distingués font un très-grand éloge, quoiqu'il paroisse, d'après une note de l'auteur, que ce métal n'a point été mis en usage, par la raison qu'on auroit pu le contrefaire, & par le défaut d'un privilége exclusif qui défende l'entrée de l'or de Manheim & du similor anglois.

D'autres pièces sont relatives à un Mémoire lu à l'Académie des sciences, le 13 août 1783, sur le changement du sel marin en nitre; sur la réclamation du privilége de la manufacture d'huile de vitriol, établie à Javelle près Paris; & sur la transmutation des métaux, dont M. le B. *de Bormes* ne doute point.

Enfin ce recueil eſt terminé par un *état des nouveaux Mémoires que M. le B.* DE BORMES *ſe propoſe de ſoumettre au jugement de MM. les ſavans & amateurs en chimie, dans une ſeconde partie qui ſera ſuite à cette épître, ſi ceux qu'il vient de leur préſenter ont le bonheur de leur être agréable.* Parmi ces Mémoires, le huitième traitera de la manière de tanſmuer des feuilles d'argent en bon or, par la ſeule digeſtion au ſoleil, dans le ſuc d'une plante, dont les vertus ſont très-connues en médecine ; & le neuvième indiquera la manière de convertir les rayons du ſoleil en une poudre rouge, qui a des vertus conſidérables en médecine & en chimie.

Si l'exécution des procédés & le réſultat des expériences annoncées par l'auteur, dans cet *état*, répondent à la magnificence de ſes promeſſes, il n'eſt pas permis de douter que la phyſique & la chimie ne doivent lui avoir de grandes obligations. On pourroit deſirer dans ſon ouvrage plus d'ordre & de méthode ; mais il ſeroit difficile d'exiger plus de zèle & d'ardeur pour la ſcience à laquelle il ſe livre, moins en amateur qu'en véritable artiſte. Peut-être oſera-t-on auſſi lui reprocher un ton de hardieſſe & de confiance qu'il n'appartient qu'au ſuccès de juſtifier. Nous nous bornons à rendre compte de ſon épître : c'eſt aux ſavans, qui auront ſuivi & répété ſes procédés, qu'il convient d'apprécier le mérite, l'utilité & l'excellence de ſes découvertes. Comme la chimie doit la plupart des richeſſes, dont elle eſt aujourd'hui en poſſeſſion, aux ſpéculations audacieuſes de l'alchimie & à l'application infatigable des adeptes ; on ne s'étonnera pas de voir M. le B. *de Bormes* marcher ſur les traces du chevalier *Dygbi*, *de*

Pott & de tant d'autres, qui, en voulant interroger la nature dans ce qu'elle a de plus mystérieux, ont rendu de grands ſervices à l'art, & ont obtenu, par leurs efforts conſtans, une juſte célébrité.

Esame della teoria del calore del celebre inglese CRAWFORD, &c. C'est-à-dire, *Examen de la théorie de la chaleur du célèbre* CRAWFORD, *anglois, avec quelques conjectures sur la même matière ; par* LEOP. VACCA BERLINGHIERI; *in*-4°. *de* 85 *pages. A Pise, chez* Prosperi, 1787.

26. L'intention de M. *Berlinghieri* eſt de confirmer plutôt que de renverſer la théorie de M. *Crawford;* & les objections même qu'il y a faites ſont de nature à rendre ce ſyſtême plus parfait, en le dégageaut de quelques erreurs. Il faut néanmoins convenir que M. *Crawford* a déja fait lui-même la plupart des changemens que les diſcuſſions de M. *Berlinghieri* pourroient exiger, & que par conſéquent le travail de ce dernier eſt venu à-peu-près trop tard. Quant aux nouvelles conjectures qu'il a jointes à ſon examen, elles ont pour baſe une diſtinction entre la ſubſtance inflammable & le phlogiſtique ; mais nous doutons qu'elles faſſenr fortune.

The generation of animal heat, *&c.* C'est-à-dire, *Recherches sur l'origine de la chaleur animale; par E. PEART, docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez* Edwards, 1788.

27. L'éther, le phlogiſtique, un acide & une terre, ſont les élémens que M. *Peart* admet. L'éther eſt le principe de l'activité; le phlogiſtique, celui de la fixité & de la ſolidité : l'un & l'autre ont une affinité réciproque. L'éther, avec un excès de phlogiſtique, forme la lumière; avec défaut de phlogiſtique, il conſtitue le fluide électrique; lorſque ces deux principes ſont au point de ſaturation, il en réſulte du feu. L'éther ſe combine avec le principe acide & donne l'air pur; mais il ne s'unit pas à la terre, à moins qu'il ne ſoit préalablement combiné avec l'acide ou avec le phlogiſtique. Ce dernier, par ſon union avec la terre, forme les métaux, & ne peut être combiné avec le principe acide, que par l'intermède de l'éther ou de la terre. L'eau eſt compoſée de terre à moitié ſaturée de phlogiſtique, unie au principe acide à moitié ſaturé d'éther; par conſéquent elle eſt preſqu'un métal diſſous dans un menſtrue qui eſt preſque air. Tels ſont les principes dont M. *Peart* ſe ſert pour rendre compte des divers phénomènes chimiques.

Pour paſſer à l'explication de l'origine de la chaleur animale, l'auteur débute par des conſidérations ſur la vie qui dépend de l'*excitabilité*, & dont la durée détermine la continuation de

la force ou vertu *calorifique*. La chaleur animale est donc liée à l'action des fibres musculaires; l'action des muscles l'augmente assez généralement en proportion de son intensité, tandis que d'un autre côté, le ralentissement du mouvement, tant volontaire qu'involontaire, fait diminuer cette force.

Les alimens & l'air sont essentiels à la vie, & consécutivement à la chaleur. Selon M. *Peart*, l'air est absorbé par les poumons, & reçu dans le sang, lequel ne subit, dans son passage par les vaisseaux pulmonaires, aucun autre changement que celui qui résulte de cette absorption de l'air. Le phlogistique, provenant des alimens, fournit une portion principale du fluide nerveux, sécerné dans le cerveau; & quand ce fluide est versé dans un muscle, & mis en action, il s'unit à l'air pur du sang, & produit la chaleur. L'action du cœur est constamment excitée en raison de l'exercice; d'où il s'en suit qu'il faut une provision proportionnée d'air pur, pour produire la chaleur additionelle qui en est la conséquence: mais lorsque la chaleur est introduite du dehors, comme quand on se chauffe auprès du feu, la respiration ne devient pas plus fréquente, parce que l'ingrédient de la chaleur ne manque pas, & qu'il n'est pas question d'engendrer ou de composer la chaleur par l'activité du corps animal. Traduisons le passage suivant qui présente un tableau chimique de l'ensemble.

« Le fluide nerveux est composé d'une terre, unie à beaucoup de phlogistique, & à une quantité d'éther suffisante pour le degré nécessaire d'élasticité & de mobilité ».

« L'air pur, contenu dans le ſang, eſt compoſé d'éther & d'acide élémentaire ».

« Lorſqu'un muſcle eſt excité, une quantité de fluide nerveux paſſe le long de ſes fibres, & eſt enſuite reçu dans le ſang envoyé par le cœur, & contenu dans les artères de ce muſcle. Ce ſang eſt ſaturé d'air pur, dont il s'eſt chargé dans ſon paſſage par les poumons ».

« Une certaine quantité de ce phlogiſtique de fluide nerveux s'unit avec l'éther de l'air pur, s'en ſatūre, & forme ce qu'on appelle *chaleur animale*. L'acide, qui alors devient libre, continue à retenir une petite portion d'éther, & acquiert peut-être une petite quantité de phlogiſtique. Ce phlogiſtique lui communique ces propriétés particulières qui le différencient de l'acide pur, & de tous les autres acides produits dans des circonſtances différentes, & qui dérivent de l'acide pur & du phlogiſtique combinés en proportions différentes. C'eſt cet acide particulier que les chimiſtes déſignent ſous le nom *d'acide phoſphorique* ».

« En même temps la terre du fluide nerveux étant dépouillée d'une grande partie de ſon phlogiſtique, quoiqu'elle en conſerve encore toujours une portion conſidérable, ainſi qu'une partie ou la totalité de l'éther qui entre dans ſa compoſition primitive, acquiert de nouvelles propriétés ; & l'attraction qu'elle exerce ſur le phlogiſtique qui lui a été enlevé, ſe porte vers une portion de l'acide dégagé de l'air pur. Ces deux principes s'uniſſent intimément, & acquièrent ces propriétés particulières que l'on reconnoît à l'alkali volatil ».

« Cet alkali, formé par l'union intime de la

terre & du phlogiſtique avec une petite portion d'éther & d'acide, a, comme ſubſtance composée, une attraction générale encore plus forte pour l'acide auquel il s'unit, & avec lequel il forme ce qu'on appelle *ſel ammoniac phoſphorique* ».

Bien que cet eſſai ſoit très-ingénieux, qu'il ſoit écrit avec clarté & préciſion, que la théorie qu'il renferme ſuppoſe beaucoup de pénétration & une imagination heureuſe, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il reſte beaucoup de difficultés à lever, & des objections à détruire, avant qu'on puiſſe adopter le ſyſtême qui y eſt expoſé.

Versuch einer anleitung zur kenntniss und geschichte der pflanzen für academische verlesungen, entwarfen und mit nœthigen abhunlungen versehen, &c. *Essais élémentaires sur la connoissance et l'histoire des plantes, destinés à l'usage des universités ;* Première partie, *contenant une introduction générale, la description du corps et des parties des végétaux, et une méthode scientifique du règne végétal. A Halle, chez* Gebauer, 1787 ; *in*-8°. *de* 386 *pag.*

28. Dans les préliminaires, l'auteur expoſe

l'origine du règne végétal; son usage, par rapport au corps & à l'ame ; son utilité appliquée à l'économie de la nature humaine; les agrémens que l'ame trouve dans la nature & sur-tout dans le règne végétal ; la culture des plantes qui a commencé & s'est améliorée en même temps que la culture de l'esprit humain; l'histoire ancienne, moyenne & nouvelle des plantes; quels en sont les défauts; comment on pourroit s'en occuper; la méthode d'étudier la botanique, son attrait, la manière de l'étudier, son usage, sa certitude & ses avantages.

Tout l'ouvrage est composé de quatre parties. On donne, dans la *première*, la connoissance des plantes, celle de leurs parties & celle de leur vie; dans la *seconde*, la méthode systématique en général, & même en particulier ; dans la *troisième*, on indique les plantes les plus utiles, avec leurs caractères & leur utilité ; la *quatrième*, est destinée à la botanique-pratique, c'est-à-dire qu'on y décrit en détail les divers usages des végétaux.

Par-tout, les noms latins des plantes sont ajoutés aux noms allemands. Outre la partie botanique, exécutée d'après le chevalier de *Linné*, l'auteur s'étend sur la physiologie des plantes, que *Linné*, empêché par ses nombreuses occupations, n'a pu entièrement développer.

CAROLI A LINNÉ, equit. aur. de Stella polari, archiatri regii, med. et botan. profess. Upsal. Academ. Parisin. Petrop. &c. Soc. Amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ, phy-

sicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim editæ, nunc collectæ et auctæ cum tabulis æneis; volumen quartum, editio secunda, curante D. Jo. CHRISTIANO-DANIELE SCHREBERO, ser. Marggr. Brandenb. Oldnold et Culmb. consil. aul. medic. bot. hist. natur. et œcon. P. P. O. in Acad. Erlangensi: *Aménités académiques, ou Dissertations physiques, médicinales et botaniques de* CHARL. DE LINNÉ, *&c.; seconde édition, tome quatrième* (a). *A Erlangue; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire; à Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins*, 1788; *in*-8° de 600 *pag. Prix* 7 *liv. br.*

29. Ce volume a été dédié par le chevalier de *Linné* à M. *De Hilienberg*, chevalier de l'étoile polaire & gouverneur de l'Uplande. Il contient les dissertations suivantes.

1°. *Plantes officinales.* Il s'agit des plantes les

(a) Les deux premiers volumes ont été annoncés dans ce Journal, *tom.* lxxiv, *pag.* 521, & le troisième, *tom.* lxxv, *pag.* 359.

plus efficaces; *Linné* a ſoin de rejeter celles qui lui paroiſſent inutiles par leurs propriétés douteuſes ; il ſe récrie contre des pharmaciens qui emploient l'*hypocœris maculata*, pour l'*arnica*; le clinopode pour le calament, & une eſpèce de centaurée pour la ſcabieuſe.

2°. *Cenſure des ſimples.* L'auteur fait la réforme des médicamens ſimples, dont les vertus ne ſont pas ſuffiſamment connues ; il ne conſerve que ceux dont les vertus ont été confirmées par l'expérience.

3°. *Du chien domeſtique.* Le genre, l'eſpèce, les variétés, la deſcription du chien ſe trouvent expoſés avec méthode ; ſes mœurs, ſes maladies & ſes propriétés y ſont bien décrits. Les principales maladies du chien ſont l'apoplexie, la gale, la rage, l'aveuglement, le ver ſolitaire. Si l'on verſe ſur l'extrémité de la queue du chien quelques gouttes d'huile diſtillée de térébenthine ou de genièvre, l'animal jette des cris affreux, ce qui marque de grandes douleurs. J'ai vu faire cette expérience, & le chien tomboit preſque en convulſion, par l'extrême douleur qu'il ſouffroit.

4°. *Situation des plantes.* Les végétaux ſont ici diſtribués par claſſes, ſelon leur lieu natal; aquatiques des Alpes, champêtres, montagneux, paraſites, qui aiment l'ombre.

5°. *Flore Angloiſe.* C'eſt la nomenclature des plantes de l'Angleterre, faite d'après l'herbier Britannique de Petiver. *Linné* n'a pas adopté les plantes ſur leſquelles il y a des doutes.

6°. *Herbier d'Amboine.* C'eſt le catalogue de mille plantes des Indes, décrites par Rumphius, avec les noms triviaux de *Linné*.

7°. *De la renne.* Linné donne l'hiſtoire naturelle de cet animal indigène de la Suède & de la Laponie. Après la ſynonymie, le genre, l'eſpèce & l'indication des endroits qu'il habite, l'on trouve ſa deſcription, les alimens dont il fait uſage, ſon utilité, ſes habitudes, & les maladies qui lui ſont particulières.

8°. *De la Brebis.* On trouve dans cette diſſertation l'hiſtoire naturelle & économique de la brebis; la liſte des plantes qui lui ſervent de fourrages. A l'article de ſes maladies, la première qui ſe préſente eſt la gale ou clavelée. *Linné* aſſure que cinq ou ſix grains de muſc, pris en une ſeule doſe, pendant deux jours, eſt un excellent remède contre ce mal; il conſeille pour préſervatif l'uſage des feuilles & ſommités de chardon-bénit, qni eſt un amer excellent.

9°. *Cochon d'inde*, (*mus porcellus*). Le ſavant naturaliſte n'omet rien de ce qui regarde cet animal, & peut le faire bien connoître.

10°. *Jardin académique.* Il faut ſur-tout obſerver l'état du ciel & du ſol, afin d'acclimater & d'accoutumer les plantes à croître convenablement. Le genêt, l'*élymus arenarius*, le *carex arenaria*, le *gnaphalium arenarium* & l'œillet ſe plaiſent dans le ſable ou les terres ſablonneuſes. La quinte-feuille, le tuſſilage, la vulnéraire, la chicorée, &c., aiment les terres argilleuſes.

11°. *La Chine de Lageſtræm.* L'on trouve ſous cette dénomination pluſieurs claſſes, contenant des quadrupèdes, des oiſeaux, des poiſſons, des inſectes & des vers, qui ont été rapportés de la Chine, tous avec leur deſcription faite par *Linné*.

12°. & 13°. *Première et ſeconde centurie des plantes.* Ces deux centuries offrent des plantes indigènes & exotiques peu connues, leurs ſynonymies, leurs deſcriptions, leur durée, leur lieu natal, &c.

14°. *Sommeil des plantes.* Le changement de direction eſt ſur-tout ſenſible dans les feuilles compoſées, pendant la chaleur du jour & la fraîcheur de la nuit. Les folioles oppoſées des feuilles ailées, ſe relèvent ſur leur pétiole commun, & forment avec lui un angle droit en rapprochant leurs ſurfaces ſupérieures. Voilà le méchaniſme phyſiologique du ſommeil des plantes.

15°. *Champignon de Malte.* Ce fungus eſt vanté par les habitans de l'île de Malte, comme étant d'une grande efficacité dans les pertes ſanguines. *Linné* en recommande l'emploi contre la dyſſenterie, les ulcères ſordides, le ſcorbut, le vomiſſement de ſang & les pertes utérines. Si l'on preſſe ce champignon avec les doigts, il en découle un ſuc preſque auſſi rouge que le ſang.

16°. *Métamorphoſe des plantes.* Dans cette diſſertation, *Linné* démontre l'analogie de l'accroiſſement des végétaux jusqu'à leur fructification, avec les diverſes métamorphoſes qui s'opèrent dans les inſectes, & donne l'aitiologie de la variété des plantes, & de la transformation des fleurs ſimples en doubles.

17°. *Calendrier de Flore.* LINNÉ donne ici le temps de la floraiſon, depuis le noiſetier, dont la fleur amentacée s'apperçoit vers le mois de janvier, juſqu'aux mouſſes & lichens, dont les fleurs paroiſſent en décembre.

18°. *Flore Alpine.* Après avoir meſuré les

divers degrés d'élévation des plus hautes montagnes, l'auteur indique les plantes qui y naissent spontanément, & les range suivant la méthode sexuelle.

19°. *Flore Palestine.* Le chevalier de *Linné* donne, d'après son élève *Hasselquist* & d'autres voyageurs naturalistes, l'énumération méthodique des plantes de cette contrée.

20°. *Flore de Montpellier.* Après s'être arrêté légèrement aux endroits les plus remarquables des environs de Montpellier, *Linné* donne des notices bibliographiques sur les ouvrages de *Magnol* & de *Sauvage*; il passe ensuite à la liste systématique des plantes.

21°. *Règles de santé.* Cet écrit renferme les meilleurs préceptes qu'il convient de suivre pour se conserver en bonne santé.

22°. *Spécifique du Canada.* Sous ce titre on trouve réunis les meilleurs médicamens que le Canada produit. Parmi le grand nombre de ces remèdes, nous indiquerons la lobélie siphyllitique contre les maladies vénériennes; la spigélie & l'ambroisie contre les vers; le *Sénéka* contre la pleurésie; la britannique contre les ulcères d'un mauvais caractère; l'écorce du tulipier contre les fièvres intermittentes & malignes, la goutte & les rhumatismes.

23°. *Des salades.* L'on trouve ici la plus grande partie des plantes qui peuvent se manger en salades. Le grand usage des concombres & des cornichons, mangés en salades, produit, suivant *Linné*, la fièvre intermittente.

24°. *Ver à soie.* L'histoire naturelle de cet insecte est très-bien exposée.

25°. *Émigration des oiseaux.* Après avoir traité

du paſſage des oiſeaux, *Linné* rapporte à ce ſujet ce qu'ont dit quelques célèbres ornithologiſtes ; il expoſe les cauſes de ces émigrations, il donne enſuite le dénombrement des oiſeaux étrangers qui s'obſervent en Europe, avec le temps de leur départ, des notices ſur leur apparition & leur paſſage. Cette intéreſſante, partie de l'hiſtoire naturelle n'eſt pas encore connue, ni décrite d'une manière ſatisfaiſante.

Par ces notices, il eſt facile d'apprécier combien ce recueil eſt riche, & d'une néceſſité indiſpenſable aux naturaliſtes, aux phyſiciens, aux médecins & aux amateurs.

Plan d'économie pour l'amélioration des terres de la montagne, dépendante de l'élection de Langres; par M. PETIT DE LA FONTENELLE, 1788; in-8°. de 15 pages, sans nom de lieu, ni d'imprimeur.

30. Il ſuffit, pour faire connoître cette production, de rapporter le compte qu'en ont rendu à la Société royale d'agriculture de Paris MM. *Dumont* & *Cadet de Vaux*, commiſſaires chargés par cette compagnie d'en faire l'examen.

« Si l'île-de-France, la Flandre, la Normandie, la Picardie, ont à s'applaudir de l'état floriſſant de leur agriculture ; combien d'autres provinces ont à gémir de la voir ſoumiſe, dans leur ſein, à tous les préjugés, & languir dans

les entraves de la routine & des pratiques locales absurdes. De ce nombre, est l'usage de confier à la garde d'un seul berger, le troupeau commun, & d'interdire au particulier la garde séparée de son troupeau. Cet usage tarit la source de richesse & de fécondité d'une province, en s'opposant aux avantages du parcage, à l'abondance de l'engrais, à la multiplication du bétail, à la perfection de l'espèce des bêtes à laine, & en favorisant les épizooties qui, du sein d'une bergerie, s'étendent sur tout le troupeau d'une communauté. Et cependant on en fait une loi dans nombre de cantons; mais elle cessera d'exister, sans doute, du moment où les lumières & les vrais principes sur l'économie rurale y pénétreront ».

« M. *Petit de la Fontenelle* désirant éclairer ses concitoyens sur leur véritable intérêt, dénonce cet abus comme destructif de l'agriculture. Il présente les avantages que l'économie rurale retire des troupeaux à garde séparée; & il estime que ce moyen est le seul capable de fertiliser les terres de la montagne dépendante de l'élection de Langres. On ne peut qu'applaudir au zèle & aux vues du citoyen recommandable, auteur de ces utiles observations ».

On trouve, à la suite de ce rapport, un article de quatre pages extrait de *l'année rurale* (*a*), sur la *culture de la chicorée*, qui est un excellent fourrage.

M. *Cretté de Palluel*, correspondant de la Société royale d'agriculture, & auteur de cet article, a guéri deux chevaux, l'un d'une déman-

---

(*a*) Nous ferons connoître cet ouvrage dans l'un des prochains cahiers.

geaiſon ſur tout le corps; l'autre d'une eſpèce d'infiltration aqueuſe, qui lui étoit ſurvenue aux jambes, en leur donnant la chicorée pour toute nourriture & pour tout remède. Ces deux animaux ſe ſont même engraiſſés, & leur poil eſt devenu très-liſſe : le premier & le ſecond jour ils mangèrent peu de chicorée; mais ils en devinrent enſuite très-friands, & n'eu ent pas d'autre nourriture pendant un mois.

Les vaches auxquelles on donne une ou deux rations par jour de ce fourrage, abondent en lait; malgré l'amertume de la plante, elles s'en accommodent très-bien; leur lait eſt auſſi doux & auſſi crêmeux que lorſqu'elles ſont nourries avec tout autre herbage (*a*).

C'eſt une très-bonne nourriture pour les moutons; elle devient pour eux le préſervatif de pluſieurs maladies ſouvent très-funeſtes. *Page* 14.

Abhanlung über die güraltsame todes arten, &c. *Traité de juriſprudence médicale, relativement aux procès criminels ſur l'homicide, l'infan-*

(*a*) J'ai été à portée d'obſerver ſouvent que l'abſinthe, la gentiane, l'aloës, & quelques autres amers, communiquoient au lait des vaches, auxquelles on les adminiſtroit, une partie de leur amertume, qui ſubſiſtoit même pluſieurs jours après la ceſſation de leur uſage; & il réſulte auſſi des obſervations faites en Suède, par M. *Jonas Alſtrœm*, que les ombellifères, le thlaſpi, les tithymales, le laitron, &c. communiquent au lait & à la chair des beſtiaux qui s'en nourriſſent, leur goût & leur odeur. (*Note de M. Huzard.*)

ticide et l'avortement volontaire; par M. GUILLAUME-GODEFROI PLOUCQUET, *professeur de médecine à Tubinge; trad. du latin. A Tubingue; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in-8°. de* 415 *pag.*

31. L'original latin fut annonçé dans ce Journal *tom.* lxxj, *pag.* 182. C'eſt ſur cette édition latine de 1787, qu'a été faite la traduction allemande dont nous venons de donner le titre.

De pœna funis, seu de funis ictuum atrocitate et periculis, deque advertendis à medico et chirurgo in eorum examine qui tali pœnæ sunt subjiciendi, animadversiones NICOLAÏ-AGNELLI FERRARIENSIS; *in-8°. de* 77 *pages. A Ferrare, chez les héritiers de* Joseph Rinaldi, 1788.

32. *Zacchias* & *Teichmayer* ont expoſé la cruauté de cette invention barbare, d'arracher l'aveu de crimes réels ou ſuppoſés imputés aux accuſés; & l'auteur n'a repris ce ſujet, que pour réveiller de nouveau l'attention des légiſlateurs, des juges & des officiers de ſanté, en leur faiſant enviſager les maux auſſi affreux qu'inévitables qui accompagnent ce genre de queſtion, auquel le nom de ſuplice convient mieux. Il a

divisé son opuscule en trois sections. Dans la première, il décrit cette espèce de torture où on applique les accusés sur l'échelle, & désigne les parties qui en souffrent principalement; il y justifie la dénomination de *regina tormentorum* qu'on lui a donnée. La seconde partie présente le tableau des maladies qu'elle cause, & des dangers auxquels elle expose. Enfin la troisième contient des instructions très-sages, adressées aux médecins & aux chirurgiens, chargés par des magistrats d'examiner si tel accusé peut être soumis à ce genre de question, sans danger évident & inévitable pour sa santé. Cet écrit fait le plus grand honneur à M. *Agnelli*, tant par les sentimens d'humanité qu'il respire, que par la solidité des doctrines qui y sont exposées.

SCHWABENS, &c. Anweisung zu des pflichten und geschæften eines stadt oder land-physicus, *&c.* C'es-à-dire, *Introduction aux devoirs et fonctions d'un médecin pensionné, soit de province, soit de ville; par le D. ERNEST SCHWABEN, d'Ilmenau; avec une préface de M. le conseiller GRUNER.* Première partie; *in*-8°. *de* 274 *pages. A Erford,* 1786. Deuxième partie *de* 332 *pages*, 1787.

33. L'ouvrage de M. *Schwaben*, ainsi que les préfaces dont M. *Gruner* l'a enrichi, donnent une idée juste & satisfaisante des devoirs &

fonctions auſſi multipliés qu'étendus d'un médecin penſionné ou phyſicien, qui doit veiller à tout ce qui peut intéreſſer la ſanté publique, & éclairer les juges ſur tous les points de médecine légale.

Orazione sulla preminenza, &c. *Discours sur la prééminence et l'utilité de la chirurgie ; traduit du latin de M. BRAMBILLA, en italien, par FRANÇOIS BUZZI. A Milan, chez* Galeazzi, 1787 ; *in*-8°.

34. Nous n'avons rien à dire ſur cette traduction italienne d'un diſcours, qui a ſoulevé tous les médecins de l'Allemagne. Nous renvoyons à ce qu'on a obſervé dans ce Journal, en annonçant la traduction françoiſe ; *tom.* lxxij, *pag.* 466.

Medicinische fragmente, *&c.* C'est-à-dire, *Fragmens de médecine, de la succession de* THOM. KNIGGE, *de Ratisbonne ; avec sa vie, publiés par le D. J. J.* KOHLAAS, *in*-8°. *de* 222 *pag. A Ratisbonne, chez* Montan, 1788.

35. Les fragmens raſſemblés dans cette brochure, ſans compter quelques annonces littéraires inſérées, dans divers Journaux, ſont intitulés ; 1°. *de l'incertitude des ſignes de la mort & du danger d'être enterré vivant* (en allemand) ; 2°. *des tempéramens & de leur influence ſur le génie* (en allemand) ; 3°. *de medicorum contra iniquas cri-*

minationes defensione ; 4°. examen hypothesium, quibus infantis deformitates post matris gravidæ pathemata obortas, & nonnunquam ad similitudinem objecti animum maternum afficientis, accidentes, explicare conantur.

AVIS.

M. *Jean-Michel Bernhold*, docteur en philosophie & en médecine, conseiller aulique du margrave de Brandebourg Onold-Culmbach, médecin physicien d'Uffenheim & de Cregling, de l'Académie impériale des curieux de la nature, qui nous a donné, il y a deux ans, une édition de *SCRIBONIUS LARGUS, compositiones medicamentorum*, &c. a sous presse *Apicium de re coquinaria, & Theod. Prisciani rerum medicarum, Libros IV*, avec un grand nombre de variantes. Il invite les savans qui auroient des notes, des observations & des explications, relatives à ces anciens auteurs, de vouloir bien les lui communiquer, il en fera usage avec l'hommage dû en pareil cas. La demeure actuelle de M. *Bernhold*, est à Onold, dans le Brandebourg. Il se propose de publier encore d'autres éditions de livres anciens de médecine.

Extrait d'une Lettre de M. MEGELÉ, médecin et pensionnaire de l'Electeur de Mayence, à l'école royale vétérinaire de Paris, pour servir d'errata au Journal de médecine.

« Je trouve dans le *Journal de médecine* du mois

de juillet dernier, page 152, un ouvrage annoncé: *Obſervationes de œſtro bovino atque ovino factæ;* par *B. G. SCHREGER*, bachelier en médecine, &c.» On a confondu le répondant avec l'auteur; c'eſt M. *FISCHER*, bachelier en médecine, & profeſſeur du théâtre d'anatomie de l'univreſité de Leipſick, qui eſt l'auteur de cette Thèſe».

Nos. 1, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 13, 17, 20, 22, 23, 24, 26, 27, 32, 33, 35, M. 20, M. GRUNWALD.
2, 11, 12, 15, 16, 19, 21, 28, 29 31, 34, M WILLEMET.
6, 18, M. J. G. E.
25, M. SIMON.
14, 30, M. HUZARD.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de mai 1789. A Paris, ce 24 avril 1789.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1789.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1789.

OBSERVATION

Sur une fièvre rémittente, accompagnée d'accidens graves, et de l'éruption d'une humeur terreuse par tout le corps; par M. JEMOIS, *conseiller-médecin du Roi, breveté pour les épidémies, intendant des eaux minérales de Bardon et Follet, agrégé au collége de médecine de Moulins.*

UN commis, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, ayant une jambe de bois, d'un tempérament vif et ardent, fut, dans le mois d'août, attaqué d'une

fièvre rémittente, avec une violente colique. Depuis six semaines, il prenoit des remèdes sans éprouver du soulagement; je le trouvai dans un grand accablement, et agité par des insomnies continuelles; il avoit du délire dans le temps des paroxysmes qui revenoient tous les soirs. Chaque nuit, il mouilloit par les sueurs cinq à six chemises; le pouls ne cessoit d'avoir de la dureté et de la fréquence; les muscles abdominaux tombèrent dans un engourdissement paralytique; les membres perdirent l'usage du mouvement, et il survint du tremblement et des douleurs déchirantes par tout le corps: ce surcroît de symptômes me fit désespérer du malade. Une potion faite avec le camphre, la thériaque et l'eau de fleurs d'orange, diminua les accidens nerveux; mais la colique duroit toujours.

Je risquai de donner un purgatif qui augmenta l'intensité de cette affection spasmodique; cependant je sentois la nécessité d'entretenir la liberté du ventre: pour cet effet, je mis le malade à l'usage du petit-lait chargé de crême de tartre et d'un julep anti-spasmodique; cette méthode emporta la colique. Dans une nuit la matière morbi-

fique sembla se déplacer pour se porter au-dedans des mains et à la plante des pieds; cette éruption eut dans ces parties une épaisseur considérable. Quoi qu'il en soit, la sueur couloit avec la même abondance, et la fièvre continuoit avec la même opiniâtreté; je voyois avec peine les forces se détruire de jour en jour. Jugeant, au milieu de tout ce désordre, que le quinquina seul pouvoit tirer ce malade des portes du tombeau, je l'ordonnai en décoction. Un sentiment de froid, à chaque paroxysme, m'enhardit dans cette entreprise. Je prescrivis aussi ce remède en lavement pendant plusieurs jours : ces moyens réussirent; il y eut une diminution sensible dans les sueurs; le sommeil revint, l'estomac reprit de la force : il y avoit du goût pour les alimens, et les fonctions intestinales se rétablirent dans un parfait équilibre.

J'espérois que tout alloit prendre la tournure la plus favorable, lorsqu'une fièvre, accompagnée de délire, vint fondre sur ce malade. Le pouls redoubla de dureté et de fréquence; la poitrine se resserra, et les urines furent plus aqueuses. Il survint par tout le corps une démangeaison, qui fut sui-

vie d'une éruption miliaire, et ensuite de l'éruption d'une matière terreuse, abondante, d'une couleur noirâtre et tout-à-fait dégoûtante. Les pustules miliaires ne tardèrent pas à se dissiper; mais l'humeur terreuse se soutint long-temps, et ne s'en alla que successivement par la desquammation.

Malgré ces accidens, ce malade n'avoit pas discontinué le quinquina : il en avaloit trois fois le jour, deux gros par prise, délayés dans partie égale d'eau et de vin. Les effets de ce remède me parurent trop efficaces, par la destruction des symptômes et la renaissance des forces qu'il procuroit, pour m'en avoir fait un instant redouter l'administration. Ce malade en a consommé plus de douze onces. L'engourdissement paralytique se dissipa : les membres recouvrèrent le mouvement. Enfin, le malade entra dans une convalescence qui fut très-longue et très-laborieuse. Pendant cet intervalle, il éprouva deux indigestions et un rhume considérable, qui l'incommodèrent beaucoup. Le temps et la nature surmontèrent ces obstacles. Cette maladie a mis six mois à parcourir ses différens périodes. Aujourd'hui ce

commis a repris son genre de vie accoutumé et se porte très-bien.

OBSERVATION

SUR

UNE FIÈVRE QUARTE,

Guérie par les bains de quinquina ;

Par M. BAUDOT, docteur de l'université de médecine de Montpellier, médecin à Charolles.

JE fus appelé, le 20 janvier 1788, pour voir *Marie Révin*, jeune fille âgée de vingt-un ans, attaquée d'une fièvre quarte qui la tourmentoit depuis quatre mois. Cette jeune personne étoit d'un tempérament foible, pituiteux, n'ayant dans les traits ni dans les manières aucune marque de passion vive. L'exercice qu'elle prenoit étoit borné aux soins minutieux du ménage de ses parens, qui vivent dans une honnête aisance. Elle étoit réglée seulement depuis l'âge de dix-sept ans, mais elle avoit éprouvé quelque temps auparavant un écoule-

ment muqueux qui s'étoit dissipé sans remèdes. Pendant l'automne de 1787, elle eut une simple fièvre continue, que le mauvais régime fit bientôt dégénérer en fièvre quarte.

Une circonstance remarquable, par rapport aux observations météorologiques et à la cause de la maladie, c'est que les accès de la fièvre étoient d'autant plus longs, que la température de l'air étoit plus humide, et *vice versâ.*

Cette jeune personne avoit toujours eu pour les remèdes une répugnance invincible; cependant la longueur de sa maladie la décida à faire appeler un chirurgien, (M. *Villette*, très-habile dans son art) qui lui proposa de se purger, de se mettre à l'usage d'une tisane simple, et de prendre le quinquina en substance. Elle se crut pour le moment assez de courage pour suivre ce conseil; mais lorsqu'il fut question de le mettre en pratique, elle refusa absolument de s'y soumettre. Plus d'un mois s'étoit déja écoulé depuis cette première tentative, et la maladie étoit toujours la même; la crainte de tomber dans une autre plus dangereuse, détermina la malade à me consulter, en me priant de la *guérir sans lui faire pren-*

dre aucuns remèdes mauvais, ce sont ses termes.

Sur le récit qu'elle me fit, je jugeai que c'étoit une fièvre produite par un relâchement dans les nerfs, que l'on pouvoit effectivement faire cesser sans potions médicamenteuses. Je la mis, pendant huit jours, à l'usage d'une tisane d'orge, de chicorée de jardin et de sel de cuisine à son goût; je lui prescrivis pour régime les viandes succulentes, le vin pur en petite quantité, et un exercice convenable le matin: le soir elle prenoit un bouillon seulement, et se faisoit elle-même de légères frictions avec une flanelle. Ce moyen de guérison n'ayant d'abord produit que peu d'effet, j'y fis joindre les bains de quinquina préparés de la manière suivante: je pris deux onces de quinquina, petite centaurée, petite absinthe, sauge, lavande et serpolet, de chaque une poignée; je fis subir à toutes ces plantes une forte ébullition dans un vase qui contenoit environ quatre pintes d'eau; on mit le tout dans un bain d'eau de rivière, que l'on couvrit jusqu'à ce qu'il fût presque froid. La malade en usa pendant douze

jours, et reprit bientôt après sa fraîcheur et ses forces.

S'il m'étoit permis de hasarder ici quelques réflexions, je dirois :

1°. Que les bains sont trop négligés parmi nous ; que c'est un moyen simple et facile de guérir la plupart des maladies chroniques, en y faisant entrer les substances que l'on a reconnu plus avantageuses pour combattre ces sortes de maux.

2°. Qu'il seroit à souhaiter qu'un homme instruit voulût se charger du soin d'élaguer toutes nos pharmacopées, d'en bannir toutes ces recettes bizarres, dont le goût est aussi désagréable que les succès en sont incertains, et d'en composer une dont tous les moyens seroient simples et n'offriroient rien de répugnant. Ce seroit reculer de beaucoup les bornes de la science, et mériter également bien des malades et de la médecine, que de rendre les secours de celle-ci non moins agréables qu'utiles.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

HORAT. De arte poet.

OBSERVATION

Sur des TÆNIÆ HYDATIGENÆ, *ou* hydatides, *traitées avec succès par l'usage du mercure, communiquée dans une Lettre au docteur* SIMMONS, *F. R. S. par* JAMES LIND, *M. D. F. R. S. médecin à Windsor, membre du collége royal des médecins, et de la Société royale d'Edimbourg* (*a*).

VERS la fin d'octobre 1786, je fus appelé pour une dame, âgée d'environ trente ans, qui depuis quelque temps se trouvoit incommodée. Elle avoit alors une tumeur douloureuse au creux de l'estomac et dans la région du foie. Le mal présentoit l'apparence d'un *hepatitis*, et il sembloit que le foie étoit menacé de tomber promptement en suppuration; ce qui me détermina à donner, sur-le-champ, du mercure éteint dans le mucilage de gomme arabique, sous la forme de pilules, et à faire sur

(*a*) Traduit du Journal de médecine de Londres, vol. XXX, pour l'année 1789, pag. 76; par M. *Le-Roux des Tillets*.

la partie malade des frictions avec l'onguent mercuriel, dans l'intention de diminuer l'inflammation et de prévenir la suppuration (*a*).

Au bout de dix jours, environ, le mercure commença à se porter à la bouche, et dans le même temps la malade rendit, par les selles et par le vomissement, une quantité incroyable de *tæniæ hydatigenæ* ou hydatides (*b*). En les comptant il s'en trouva plus de mille; elles avoient presque rempli deux grands pots de chambre. Ces hydatides avoient depuis la grosseur d'un petit pois, jusqu'à un pouce et demi de diamètre, et elles répondoient parfaitement à la description et à la figure des *lumbrices hydropici*, données par le

---

(*a*) *Voyez* le Journal de médecine de Londres, vol. viij, page 43.

(*b*) Le *tænia hydatigena*, ou hydatide, est formé d'une double vésicule transparente. Le sac intérieur a la forme d'une petite vessie. Le col en est plus opaque que le reste, & est formé d'un nombre de cercles musculeux, avec un petit orifice à l'extrémité. La partie vermiculaire est douée de mouvement, & autres facultés animales. Le sac extérieur n'est que superficiellement attaché au sac intérieur. Le tout ressemble à une petite vessie transparente qui est remplie de lymphe ou *serum*, environ aux deux tiers.

docteur *Tyson*, dans les transactions philosophiques, N°. 193. Plusieurs de ces *tæniæ hydatigenæ* étoient fortement teints de bile. Un peu de cette bile étoit aussi mêlée avec la lymphe gélatineuse dont les hydatides étoient remplies, ce qui faisoit connoître qu'il y avoit aussi de ces hydatides dans les conduits biliaires, ainsi que dans l'estomac et dans les intestins, et que probablement le foie en contenoit sa part. Il n'étoit pas douteux non plus qu'elles ne fussent la cause de la maladie présente du foie, des douleurs fréquentes dans l'estomac, et des indigestions dont cette dame avoit été tourmentée depuis environ deux ans, pendant lequel temps elle avoit, par intervalles d'à-peu-près six mois, rendu quelques-uns de ces animaux par les selles. Il parut plus que probable que le mercure, que je donnai dans l'intention de prévenir l'inflammation et la suppuration du foie, avoit rendu les humeurs de la malade vénéneuses pour les *tænia*, et de cette sorte les avoit fait périr.

Malgré la destruction des *tænia*, l'abcès étoit trop avancé pour être dissipé par le mercure, de manière qu'en peu de temps il vint en maturité, et

pointa au-dehors. Il fut alors décidé qu'on en feroit l'ouverture ; mais pendant la nuit qui précéda le jour où l'on devoit pratiquer l'opération, il perça de lui-même, proche le creux de l'estomac, et laissa s'échapper une quantité considérable de matière fétide et purulente, par un petit orifice d'environ un quart de pouce de diamètre, que la malade ne voulut pas permettre ensuite à son chirurgien d'élargir.

L'écoulement dura pendant environ deux mois, en diminuant graduellement de quantité ; et à la fin il sortit, par l'ouverture, une pierre biliaire de la grosseur et de la forme d'un haricot ; après quoi la plaie se guérit bientôt, et en peu de mois la malade recouvra parfaitement sa santé et sa force, dont elle a joui jusqu'à présent.

Comme la plupart des hydropisies enkystées, qui ont lieu en différentes parties du corps humain, sans parler de beaucoup d'autres maux, proviennent de semblables amas de *tæniæ hydatigenæ*, j'espère que le cas que je viens de rapporter sera agréable aux lecteurs du Journal de médecine de Londres ; et qu'il pourra servir à indiquer une méthode d'attaquer de pareilles maladies.

MEMOIRE

SUR LES DIFFÉRENS MOYENS DE RAPPELER A LA VIE LES ASPHYXIQUES;

Par M. Gorcy, docteur en médecine, médecin de l'hôpital militaire de Neufbrisack, et physicien de la même ville.

Les accidens, qui donnent lieu aux asphyxies, sont si communs, qu'on ne doit point être étonné si les médecins ont cherché, dans tous les temps, des moyens pour rappeler à la vie les personnes suffoquées. Les travaux, que ces morts apparentes ont occasionnés, n'ont pas eu, à la vérité, tous les succès qu'on auroit pu desirer, et les anciens médecins n'ont pas été fort loin dans cette partie, soit que les causes des asphyxies leur aient été pour la plupart inconnues, soit que se laissant surprendre par l'apparence de la mort, ils aient négligé de donner des secours,

qui cependant n'auroient pas manqué d'avoir des succès, s'ils avoient été administrés convenablement.

Je me contenterai donc de parler, dans ce Mémoire, des travaux des médecins modernes. Éclairés par une meilleure physique, par des connoissances chimiques qui manquoient aux anciens, animés, peut-être, par un sentiment d'humanité plus philosophique, ils ont cherché des moyens qui, dans beaucoup d'occasions, ont montré leur efficacité. Les dissections de cadavres, la connoissance exacte des fonctions vitales, les expériences sur les airs respirables, les tentatives faites sur les animaux nous ont applani la voie, et nous pouvons nous glorifier d'avoir actuellement, sur les causes des asphyxies, et sur les moyens d'y remédier, des lumières qui manquoient absolument aux anciens. Cependant nous sommes forcés de convenir que, si nous avons fait quelques progrès, nous ne pouvons pas encore dire que nous ayons trouvé les moyens les plus efficaces, et qu'il nous soit impossible de reculer les bornes de nos connoissances dans cette partie.

Quoiqu'on ait rectifié bien des abus

et inventé de nouveaux secours, nous ne savons peut-être pas encore bien le temps et la manière de les employer. Les sentimens des médecins sont bien partagés à cet égard. Les uns veulent que tel secours précède un autre dans l'emploi qu'on en doit faire, les autres prétendent le contraire, et ils s'appuient tous sur des raisonnemens, et, qui pis est, sur des faits qui font balancer ceux qui les lisent. Il seroit sans doute bien utile d'avoir un guide sûr, qui conduisît à travers les doutes, que l'on ne sauroit manquer d'avoir, en lisant les ouvrages des médecins qui ont écrit sur les asphyxies. En attendant que cet ouvrage paroisse, je me propose de rassembler, en peu de mots, les choses les plus essentielles, d'exposer en abrégé les différens moyens qu'on a mis en usage jusqu'à présent, et je finirai par la description d'un instrument peu compliqué, et propre à rétablir la respiration naturelle, par une respiration artificielle.

L'asphyxie est une abolition subite du mouvement et du sentiment, accompagnée de la privation du pouls et de la respiration; c'est le dernier degré de la syncope, et l'état le plus voisin de la

mort. Le mot asphyxie vient du Grec; et signifie *sans pouls.* L'illustre *De Sauvages* en reconnoît de onze espèces : les unes viennent de causes externes, et ce sont celles dont je parlerai : les autres sont produites par quelques mauvaises dispositions du corps, ou de quelques-unes de ses parties. Quoique les moyens généraux, dont il sera question dans ce Mémoire, puissent être également employés contre toutes les espèces de suffocation, cependant, pour abréger autant qu'il sera possible, je ne parlerai pas des trois espèces d'asphyxies qui proviennent de catalepsie, de quelques vives affections de l'ame, ou d'hystéricisme.

La submersion, la vapeur du charbon, l'air fixe dégagé par la fermentation, la compression quelconque du col ou de la poitrine, le froid, les lieux méphitiques offerts par la nature; les vapeurs qui s'échappent des fosses d'aisance, enfin la foudre, sont des causes externes qui produisent l'asphyxie. Toutes les fois qu'un animal sera exposé pendant un temps, même fort court, à l'action de ces différentes causes, il ressentira divers accidens particuliers, selon la cause qui agit sur lui; mais quelle-

que soit cette cause, il éprouvera constamment une difficulté de respirer, qui ira jusqu'à la privation totale de la respiration, ainsi que l'abolition successive du mouvement et du sentiment; et s'il reste exposé assez de temps à l'action de cette cause, les symptômes qu'elle produit augmenteront graduellement d'intensité, et occasionneront dans les fonctions vitales un désordre tel, qu'il ne sera plus possible d'y porter aucun remède. Le premier secours et le plus efficace qu'on doive donner à un asphyxique, c'est de faire cesser la cause qui l'a jeté dans cet état.

Si nous nous en rapportions au sentiment des auteurs qui ont écrit avant la découverte des Grecs, ou même peu de temps après, nous attribuerions la mort des asphyxiques à des causes fort éloignées de la vérité. Il falloit bien trouver des raisons d'une mort aussi prompte; et comme il étoit impossible d'en chercher ailleurs que dans la physique de ce temps, on mettoit en jeu l'irritation, la crispation, l'empoisonnement, le défaut d'élasticité, enfin tous les agens dont on pouvoit faire la base d'un systême. On avoit, à la vérité, moins erré sur le

traitement de ces accidens que sur leur aitiologie, parce que dans ce cas on s'étoit plus laissé conduire par le flambeau de l'observation, que par la lumière douteuse du raisonnement. Néanmoins la théorie avoit influé sur l'emploi des secours, et malheureusement on en a employé de funestes. Enfin la chimie est venue dissiper l'obscurité, et la découverte des gaz a probablement fait connoître les véritables causes de la mort des asphyxiques.

La mort des animaux submergés a été un sujet de division très-vive parmi ceux qui ont cherché à en découvrir la cause et à en établir les preuves. On a opposé sentiment à sentiment, expériences à expériences, et à force de disputer, on est presque parvenu, comme dans plusieurs occasions, à embrouiller tellement la matière, qu'on a de la peine à s'entendre. Les uns veulent que les noyés meurent d'apoplexie; les autres attribuent ce genre de mort aux accidens péripneumoniques. Ceux-ci regardent l'introduction de l'eau dans les poumons, comme la cause de la suffocation; et enfin d'autres assurent n'avoir jamais trouvé d'eau dans la poitrine, en disséquant des

hommes ou des animaux noyés. Dans cette diversité d'opinions, où trouverons-nous le chemin de la vérité? Chaque sentiment est soutenu par des hommes qui ont donné des preuves de leurs talens et de leurs connoissances; et ce qui augmente l'incertitude, c'est qu'ils se fondent sur des expériences qui se contredisent mutuellement.

Je me dispenserai d'entrer dans le détail de toutes ces opinions, je ne ferai mention que du sentiment du savant *Macquer*, parce qu'après bien des réflexions, ce sentiment m'a paru le seul qu'on puisse adopter. Cet habile chimiste, que les médecins regretteront long-temps, prétend que les animaux qui périssent sous l'eau, meurent de la même mort que ceux qui périssent dans les gaz. « Ils sont véritablement noyés dans l'un et dans l'autre cas; et si les mêmes espèces d'animaux résistent un peu plus long-temps dans l'eau que dans les gaz, cela vient de ce que la pression de l'eau, faisant obstacle à la sortie de l'air contenu dans leur poumon au moment de la submersion, cette portion d'air continue à leur entretenir une reste de vie, jusqu'à ce qu'il soit entièrement épuisé,

et devenu tout-à-fait incapable de contribuer en rien à la respiration ».

C'est conséquemment au défaut du renouvellement d'air contenu dans les poumons, et qui est devenu méphitique pour y avoir séjourné trop long-temps, que *Macquer* attribue la suffocation et la mort des noyés.

Ce sentiment me paroît le plus probable. En effet, qu'est-il besoin de recourir à des causes que des expériences contradictoires rendent très-douteuses, pour donner la raison d'un phénomène qui s'explique naturellement par les causes que nous venons de rapporter?

Cependant les expériences très-concluantes que MM. *Champeaux* et *Faissole* ont faites sur différens animaux, prouvent incontestablement que l'eau entre dans les poumons des noyés. C'est aussi le sentiment de M. *Louis*, et de plusieurs autres auteurs. Or, si l'eau pénètre dans la poitrine, il est impossible qu'elle ne contribue pas pour quelque chose à la mort des noyés; mais ce n'est que comme cause secondaire, et non pas, selon l'opinion de MM. *Champeaux* et *Faissole*, comme cause principale de la suffocation; car il est constant qu'on a rappelé des noyés

à la vie, avant qu'ils aient rejeté la plus grande partie de cette eau écumeuse qui occupe les bronches et la trachée. Or, si malgré la présence de cette humeur dans les voies de la respiration, on a ranimé des noyés, elle n'étoit donc point la cause essentielle de leur mort; et il faut absolument recourir à une autre cause plus puissante, qui ne peut être que la privation de l'air respirable. Au reste, que les causes aient lieu ensemble ou séparément, il suffit, pour remplir le but de ce Mémoire, que l'on convienne que, dans l'un et dans l'autre cas, l'insufflation d'un air respirable dans les poumons, est le moyen le plus efficace pour rappeler les noyés à la vie.

Les médecins conviennent assez généralement que les animaux exposés à l'action des gaz qui s'échappent de la combustion et de la fermentation, périssent par la même cause, puisqu'ils reconnoissent à ces fluides une nature homogène. C'est toujours au défaut du renouvellement de l'air contenu dans les poumons, qu'on attribue une mort aussi prompte; mais cependant on diffère sur la manière dont ces gaz exercent leur action malfaisante. Les uns

ne leur accordent, pour ainsi dire, qu'une force d'inertie, une puissance passive, et prétendent que ces gaz n'entrent point dans les poumons, et qu'ils ne sont ou ne peuvent pas être respirés; les autres, au contraire, prétendent que ces gaz pénètrent le poumon, mais que ne pouvant pas fournir le principe qui entretient la vie, ils donnent la mort à l'animal qui les respire, s'ils agissent assez long-temps sur lui. « Si ces fluides causent la mort, dit le célèbre *Macquer*, c'est uniquement parce qu'ils ne sont point de l'air, ou ne sont point mêlés d'une assez grande quantité d'air pour entretenir la respiration, et qu'on ne connoît jusqu'à présent dans la nature aucune autre substance que le véritable air; l'air, proprement dit, qui puisse entretenir cette fonction vitale ».

Ainsi, malgré le sentiment de *Bucquet* et de plusieurs autres, il est très-probable que ces différens gaz méphitiques pénètrent dans l'intérieur de la poitrine. Je ne connois aucune expérience directe qui prouve le sentiment de ces auteurs, et il ne m'a paru appuyé que sur des conjectures. Pour moi, je suis très-porté à croire que dans

les efforts que les animaux placés dans une atmosphère méphitique font pour respirer, il n'est guère possible qu'un fluide élastique, qui jouit de toutes les propriétes de l'air ordinaire, à l'exception de celle qui entretient la combustion et la respiration dans les animaux, ne s'insinue pas dans leur poumon; je pense, d'après *Macquer*, que ces différens gaz éteignent la vie, parce qu'il n'entre point dans leur composition; ce fluide, dont les propriétés seront un jour mieux connues, et qui est cet air pur, ce principe vital que les animaux absorbent par leur respiration, et dont le feu a besoin pour être entretenu; principe énergique, et qu'on peut regarder comme l'ame de la nature, puisqu'aucun animal, aucun végétal ne peut s'en passer, et qu'il entre même dans la composition de quelques minéraux.

Rien ne répugne, en effet, à croire que ces gaz pénètrent les poumons. L'air atmosphérique, que l'on ne peut nier que les animaux respirent en entier, est composé, selon les expériences des plus habiles chimistes, d'une plus grande quantité de fluides méphitiques, que d'air pur uniquement pro-

pre à la respiration; or, si ces fluides, connus sous le nom de *moffette atmosphérique*, entrent dans les poumons, lorsqu'ils sont ingrédiens de l'air atmosphérique, pourquoi n'y pénètreroient-il pas, quand ils ne sont point mêlés avec de l'air pur ? car on sait que c'est moins une véritable combinaison, qu'une simple interposition de parties qui unit les gaz méphitiques avec l'air pur, et qu'ainsi leurs propriétés ne peuvent qu'être affoiblies et non point détruites. Ce n'est pas non plus leur qualité irritante qui les en empêcheroit, puisqu'il est prouvé que des substances infiniment plus irritantes, peuvent néanmoins être respirées, sans un danger ni aussi certain, ni aussi prompt. D'ailleurs, le gaz inflammable qui donne la mort aussi promptement que les autres gaz, est regardé comme n'étant point capable de causer la moindre irritation.

Le célèbre *Bucquet* fournit lui-même une nouvelle preuve de ce sentiment. « Les grenouilles, dit-il, vivent très-long-temps dans le gaz inflammable; habituées à vivre dans les mares et dans les fossés, desquels se dégage continuellement une quantité assez considérable

considérable d'un gaz très-inflammable ; les grenouilles paroissent accoutumées à l'impression de ce fluide, et semblent le respirer aussi facilement que l'air pur ». Cette observation prouve que les grenouilles trouvent, dans le gaz inflammable, assez d'air pur ou de fluide vital pour entretenir leur respiration, et par conséquent leur vie ; mais elle prouve évidemment que le gaz entre dans leurs poumons. On doit donc croire que tous les gaz causent la mort, non pas parce qu'ils ne peuvent point être respirés, mais parce qu'ils ne peuvent pas tenir lieu de ce fluide aériforme, seul capable d'entretenir la vie des animaux.

Une troisième opinion sur l'action des gaz est celle de M. *Sage*, qui pense que les gaz pénètrent le poumon, et, par leur causticité, crispent tellement les vésicules de ce viscère, qu'ils empêchent par-là la libre circulation du sang. Il appuie son sentiment sur quelques expériences, au moyen desquelles il cherche à prouver que les poumons sont pénétrés par les gaz, de manière à en recevoir une saveur manifestement acide ; c'est pourquoi il propose l'usage de l'alkali volatil fluor, comme le

moyen le plus infaillible de neutraliser ces acides, et conséquemment de détruire la cause irritante qui détermine la mort; mais cette théorie a été réfutée par M. *Bucquet*, qui a fait voir que l'alkali volatil fluor n'avoit d'autres pro. priétés que celles de stimuler et de ranimer le jeu des poumons : effet que tous les autres corps irritans produisent, mais dont les irritans volatils sont particulièrement doués (*a*).

Macquer prétend même que l'acidité et la causticité des gaz, que M. *Sage* regarde comme la cause de mort, ne sont pas capables de produire cet effet. « La mort subite, dit-il, occasionnée par les gaz quelconques, en tant qu'ils sont des gaz, paroît avoir une cause particulière et toute différente, soit de la causticité, soit de la qualité vénéneuse et délétère de ces substances. La preuve en est, que plusieurs gaz, tels que celui qu'on a nommé *air fixe*, les gaz inflammables, qui n'ont aucune qualité corrosive, ni délétère et destructive de l'économie animale, font mourir les animaux aussi subitement que

(*a*) *Voyez* Mémoires de la Société royale de médecine, vol. j, partie II, pag. 177; & Journal de médecine, tom. lviij, pag. 194.

les gaz les plus caustiques et les plus pestilentiels. » D'où il conclut que c'est à la privation seule de l'air respirable qu'on doit attribuer la suffocation occasionnée par la respiration des gaz, et que ce n'est point en neutralisant les acides que l'alkali volatil fluor ou non, peut guérir les asphyxiques, mais seulement en occasionnant une irritation capable de renouveler les mouvemens abolis de la poitrine, et de donner lieu par-là à l'introduction de l'air respirable dans le poumon : effet que peuvent produire, et produisent réellement, toutes les autres matières âcres et stimulantes, et sur lesquelles l'alkali volatil fluor ne peut avoir aucun avantage.

La compression est souvent une cause d'asphyxie. Sans entrer dans le détail des différentes manières dont la compression, soit du col, soit de la poitrine, peut avoir lieu, je ferai seulement remarquer que cette cause d'asphyxie n'est malheureusement que trop fréquente. Plusieurs accidens sinistres, arrivés à Paris et ailleurs, en fourniroient de tristes preuves, s'il en étoit besoin ; mais la fréquence de ces accidens ne permet pas d'en douter.

En effet, si la compression est assez

forte pour fermer l'entrée de l'air par la trachée, ou pour empêcher la dilatation de la poitrine, alors la respiration sera totalement suspendue, et l'animal qui éprouvera cette gêne, sera tout-à-fait dans le cas de celui qui ne peut point renouveler l'air de sa poitrine, et périra conséquemment par cette cause ; c'est ce qui arrive quelquefois aux enfans qui sont arrêtés trop long-temps dans le bassin, lors de l'accouchement ; leur poitrine est tellement serrée, qu'elle ne peut point se dilater ; et s'il arrive que le cordon soit assez comprimé pour intercepter la communication de la circulation de l'enfant avec celle de sa mère, les enfans qui se trouveront dans cette position, ne pourront manquer de venir au monde dans un état d'asphyxie : quelquefois aussi les nourrices qui mettent leurs enfans à côté d'elles dans leur lit, les compriment en dormant, au point de les suffoquer.

Mais les enfans ne sont pas les seuls exposés à ce genre de suffocation. Les adultes peuvent avoir les organes de la respiration comprimés par un si grand nombre de causes, que les bornes que je me suis prescrites dans ce Mémoire,

ne me permettent pas d'en faire l'énumération : on peut les réduire toutes au renouvellement empêché de l'air respirable. En effet, soit qu'engagé dans des débris, ou pressé dans une foule, ou soit qu'une main homicide intercepte, par un moyen quelconque, le passage de l'air dans les organes de la respiration, il n'en est pas moins vrai que c'est au défaut de l'introduction de l'air respirable dans les poumons, qu'on doit attribuer la suffocation, et conséquemment la mort.

Cependant si c'est au milieu de la foule qu'une personne est étouffée, on pourra penser qu'il se joint au défaut de la dilatation des poumons, une autre cause qui sera d'autant plus meurtrière, que le lieu, le temps ou d'autres circonstances concourront à la rendre telle. Personne n'ignore que dans tous les endroits où beaucoup de personnes sont rassemblées, le grand nombre de respirations méphitisent l'air, et le rendent moins propre à être respiré. Or, si une personne éprouvoit une certaine gène à dilater sa poitrine, et que l'air qu'elle seroit obligée de respirer approchât d'un état méphitique, alors ces deux causes qui, séparées, ne pouvoient

seulement que gêner la respiration, occasionneroient probablement la suffocation, si elles étoient portées à un degré assez considérable.

Le froid excessif est aussi très-capable de jeter les animaux qui l'éprouvent dans une espèce d'asphyxie. L'histoire nous apprend que des armées ayant été exposées à un très-grand degré de froid, beaucoup d'hommes n'ont pu le supporter; les uns y ont perdu la vie, et les autres ne l'ont conservée qu'avec la plus grande peine. Les premières impressions du froid se manifestent par un assoupissement qui s'accroît de manière à devenir insurmontable. Il est d'autant plus difficile de s'en défendre, qu'on y est porté par un attrait invincible; mais si on a le malheur de s'y abandonner, on ne se réveille jamais, à moins que le hasard n'amène du secours. Ces accidens sont assez communs aux personnes qui voyagent dans les pays du nord, ou dans les hautes montagnes. *Boerhaave* s'y trouva exposé en Hollande, dans l'hiver de 1709; il alloit voir un malade à la campagne, accompagné d'un chirurgien; ils se trouvèrent accablés d'un assoupissement, auquel se joignoit tant

de douceur, qu'ils s'y seroient infailliblement livrés, si *Boerhaave*, qui en connoissoit tout le danger, ne s'y fût opposé, et n'eût engagé, par son exemple, le chirurgien et le cocher, que l'assoupissement avoit aussi gagné, à descendre de la voiture, et à redonner en marchant du mouvement à leur sang.

Tous les effets du froid concourent à procurer cet assoupissement, suivi des accidens les plus graves. En refroidissant la surface du corps, il condense les fluides et rétrécit les vaisseaux : la circulation y devient donc très-difficile ; mais elle se fait encore assez librement dans les gros vaisseaux, comme étant plus à l'abri du froid ; le cerveau reçoit plus de sang par cette raison, et aussi à cause d'une espèce de pléthore, occasionnée par la diminution du calibre des vaisseaux. Les veines, qui vident le sang du cerveau, sont plus exposées au froid que les artères qui y correspondent, ce qui empêche le retour du sang, d'où la compression du cerveau.

D'ailleurs le froid, en condensant les fluides, roidit aussi les solides, et diminue conséquemment la faculté qu'ont

les fibres musculaires de se mouvoir. Les muscles qui servent à la respiration sont donc gênés dans leur mouvement; ils ne peuvent dilater assez la poitrine pour que la respiration soit aisée, parce qu'ils ne peuvent eux-mêmes faire le mouvement ordinaire et suffisant pour opérer cette fonction. Or, si l'air ne peut point pénétrer dans la poitrine en assez grand volume pour dilater les vésicules pulmonaires et fournir la quantité d'air vital, suivant le besoin de l'animal, il est certain que cette cause concourra, avec le ralentissement de la circulation, à procurer une mort inévitable, et d'autant plus prompte, que ces deux causes auront plus d'intensité.

Mais si le froid agit avec tant d'énergie sur des fibres musculaires, avec quelle force n'exercera-t-il pas son action sur la substance du poumon, qui est, sans contredit, infiniment plus délicate? Enfin, sans vouloir recourir aux particules frigorifiques des anciens, nos connoissances en chimie et en physique sont-elles assez étendues pour assurer que le froid n'est qu'une qualité négative, et que l'absence du feu est suffisante pour expliquer tous les phénomènes que le froid produit?

Les mofettes naturelles sont des émanations aériformes que la nature offre dans beaucoup d'endroits. Les grottes, les souterrains creusés par la main des hommes pour fouiller les mines, la surface même de la terre, présentent, dans nombre de circonstances, ces fluides méphitiques, qui diffèrent entre eux, à la vérité, par quelques propriétés, mais qui se ressemblent tous par leur impression meurtrière sur les animaux. Ce n'est que depuis la découverte des gaz, qu'on connoît leur nature, et la chimie ne laisse aucun doute sur leur identité avec les gaz qui sont produits par l'art. Si leur nature est la même, leurs effets se ressemblent aussi; et, jusqu'à présent, on n'a point observé que les gaz naturels agissent différemment sur la respiration, que les gaz artificiels.

Cependant il se présente une distinction essentielle à faire au sujet des mofettes naturelles; celles qui ne s'enflamment point à l'approche d'un corps embrasé, suffoquent l'animal qui les respire, en le privant de l'air vital nécessaire à l'entretien de la vie; effet qui ne diffère point de ceux des autres causes de suffocation: mais les gaz qui

s'enflamment et qui font quelquefois des explosions terribles, peuvent tuer par l'action mécanique même de l'explosion : alors la respiration ne souffre point ; et si l'animal meurt, ce n'est que par la même raison qu'il auroit péri, s'il avoit été exposé à la détonnation d'une certaine quantité de poudre à canon, ou à une toute autre secousse semblable. La preuve en est que les ouvriers qui travaillent aux mines, et qui sont le plus exposés à l'action de ces gaz inflammables, se garantissent totalement de leur impression pernicieuse, s'ils ont eu le temps de se coucher par terre, la face en bas, avant l'explosion.

On sent bien que les secours qu'on doit donner aux malheureux qui ont éprouvé cette secousse, doivent être bien différens de ceux qu'on emploie pour les véritables asphyxiques. Cependant je pense que si la vie n'est point entièrement éteinte, on pourroit administrer, peut-être avec quelques succès, les moyens généraux que nous indiquerons plus bas. Il n'est guère possible de déterminer si ce n'est pas à l'introduction violente et instantanée de l'air dans les poumons, qu'on doit

attribuer la suffocation, plutôt qu'à la seule commotion.

Tous les lieux qui récèlent des matières végétales et animales en fermentation putride, exhalent des vapeurs infiniment nuisibles à l'économie animale. L'expérience de tous les temps a fait faire cette triste observation, et la fréquence de ces accidens a attiré plus particulièrement l'attention des médecins; mais ces émanations ne produisent pas toutes des effets également prompts: quelques-unes semblent n'avoir sur l'économie animale qu'une action lente, dont les effets, quoique plus ou moins pernicieux, ne se manifestent cependant qu'après un certain laps de temps. Telles sont les vapeurs que l'on a toujours regardées comme les causes des maladies populaires, des fièvres putrides, &c. La lenteur de ces effets vient probablement du mélange de ces gaz avec l'air respirable qui en diminue l'énergie; car lorsqu'ils sont purs, ils produisent des effets tout aussi prompts, et tout aussi meurtriers que les autres gaz dont nous avons parlé plus haut; c'est pourquoi nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit, en parlant des différens gaz méphitiques;

et il paroît que celui que les fosses d'aisance, les creux de fumiers, &c. produisent le plus fréquemment, est le gaz inflammable.

Les animaux, qui sont frappés de la foudre, peuvent périr par deux causes différentes, qui se réunissent cependant le plus ordinairement. La physique a découvert l'analogie de la matière du tonnerre avec le fluide électrique. La plupart des physiciens regardent ces deux fluides comme étant de même nature. Leurs propriétés communes, les phénomènes semblables qu'ils produisent, ont donné à cette opinion une vraisemblance telle, qu'il seroit difficile de nier l'homogénéité de ces fluides. Leurs effets doivent donc se ressembler; aussi, si la foudre tue les animaux qu'elle frappe, on fait périr de même de petits animaux par la commotion électrique; et il est probable que, si on pouvoit rassembler assez de fluide électrique et le porter tout d'un coup sur un animal, on produiroit des effets absolument semblables à ceux de la foudre. Il est donc hors de doute que la commotion seule, occasionnée par le tonnerre, peut faire périr dans l'instant un animal, et c'est probablement

l'effet le plus ordinaire de la foudre. On peut le comparer, avec raison, à celui que produit l'explosion des mofettes souterraines dont nous avons parlé, et que l'on connoît sous le nom de *tonnerre souterrain*, ou *de feu brisou, feu terrou.*

Mais indépendamment de cette cause, on ne peut pas se refuser à en admettre une autre qui accompagne presque toujours la première, et dont l'influence sur la respiration des animaux doit être plus ou moins marquée. La foudre est presque toujours accompagnée d'une atmosphère de vapeurs sulfureuses très-pénétrantes. On ne peut guère être assuré de la véritable nature de ces vapeurs. Toutes les personnes qui ont été à portée d'en juger, les comparent à celles du soufre brûlé. J'ai été moi-même exposé à ces vapeurs, et je ne puis mieux les comparer qu'à celles produites par la déflagration du nitre et du soufre. Quoique mon odorat ait été le seul organe sensiblement affecté, je ne saurois m'empêcher de penser que si ces vapeurs étoient assez rassemblées et sans mélange d'air atmosphérique, elles ne manqueroient pas de suffoquer; c'est aussi, peut-être, à

elles seules, qu'on doit attribuer la mort des personnes que la foudre a tuées, sans qu'aucune trace puisse faire apercevoir un endroit qui ait été frappé. Pourquoi ne croiroit-on pas que dans ce cas, les vapeurs seules sont capables de produire la suffocation? alors ce seroit, comme à l'égard des gaz méphitiques, au défaut du renouvellement de l'air respirable, qu'on attribueroit la mort des personnes qui se trouveroient dans l'atmosphère de la foudre.

J'aurois pu donner plus d'étendue à ce que je viens de dire sur les causes de suffocation, et sur la manière dont elles affectent l'économie animale, mais j'aurois été obligé de répéter ce que l'on trouve dans d'excellens ouvrages, et qu'il est possible de se procurer facilement. J'ai cru devoir me contenter de rappeler en peu de mots, les différentes causes externes de mort subite, et de faire voir que c'est le défaut du renouvellement de l'air dans les poumons, qui doit être regardé comme la véritable cause de la mort.

Comment, en effet, pouvoir attribuer à l'apoplexie, à la péripneumonie, à l'iritation des organes de la respiration,

la promptitude de la mort des asphyxiques, vu que dans beaucoup d'autres circonstances de maladies, les mêmes causes, quoique portées à un degré qui devroit augmenter considérablement leur énergie, ne sont cependant jamais assez actives pour procurer une mort très-prompte; tandis que toutes les fois qu'un animal quelconque se trouve dans l'impossibilité de respirer un air nouveau, sa vie s'échappe en même proportion que cette fonction vitale est empêchée; et il ne faut point chercher d'autres causes de la différente action des gaz sur les animaux. Les oiseaux, habitués à respirer un air plus pur, résistent le moins long-temps à l'action des gaz méphitiques. Les animaux à sang chaud, et qui paroissent avoir besoin d'un air pur et souvent renouvelé, sont plus incommodés par les gaz que les reptiles et les animaux à sang froid: on observe même une différence entre ceux-ci. Il en est qui vivent bien plus long-tmps que les autres, dans une atmosphère méphitique; et *Bucquet* a, le premier, remarqué que les grenouilles ne se trouvoient point affectées par le gaz inflammable, parce que la nature les ayant fait naitre le plus

souvent dans des lieux où elle prépare ce gaz, elle a dû leur donner des moyens de résister à l'influence de ce gaz nuisible pour tous les autres animaux qui ne sont pas placés dans les mêmes circonstances qu'elles.

Pour peu qu'on examine quels sont les secours qui ont eu des succès dans le traitement de l'asphyxie, on verra évidemment que ce n'est qu'en rappelant l'irritabilité, et en ranimant la circulation au moyen du rétablissement de la respiration, que ces secours ont eu de l'efficacité; et si l'on veut remonter des effets aux causes, on ne pourra se refuser à regarder l'abolition de la respiration, comme la véritable cause de la mort des asphyxiques. Ainsi le moyen qui rétablira le plus promptement et le plus aisément cette fonction, sera donc le meilleur secours contre l'asphyxie, quelle que soit la cause qui l'ait produite.

Donc les moyens qui tendent directement à rétablir le jeu des poumons et du cœur, doivent être regardés comme les plus efficaces contre les morts apparentes. En effet, le rétablissement de ces fonctions étant ce qu'il y a de plus urgent et de plus essentiel dans ces

maladies, on doit bien se garder de négliger tout ce qui peut plus promptement parvenir à ce but, pour s'occuper des secours secondaires, qui ne laissent pas, à la vérité, que d'être utiles, mais qui ne remplissent qu'indirectement les indications principales. On ne peut donc pas approuver la conduite de certaines personnes qui, dans l'administration des secours, ou dans des expériences pour rappeler à la vie des animaux suffoqués, ont employé d'abord des moyens foibles, et ne se sont décidées à en porter d'énergiques, que lorsque les premiers n'ont point eu d'efficacité. On perd par cette manœuvre un temps très-précieux, et qu'il est impossible de réparer.

Sans entrer dans le détail de tous les moyens que différens auteurs, et particulièrement M. *De Haën*, ont conseillés contre les asphyxies, et qui, pour la plupart, ne l'ont été que d'après une fausse théorie, je vais indiquer, le plus succintement possible, ceux qui, jusqu'à présent, ont donné des preuves de leur efficacité, et je finirai par faire la description d'un instrument peu compliqué, commode à manier, et au moyen duquel on parviendra facilement à ex-

traire des poumons l'air méphitique qui cause la suffocation, et à le remplacer par un air nouveau, soit pompé dans l'atmosphère, soit extrait des substances qui fournissent l'air le plus pur.

Ces moyens peuvent être considérés comme généraux ou comme particuliers. Ces derniers ne consistent qu'à faire cesser la cause particulière qui a produit l'asphyxie. Ainsi, quoique dans la suffocation causée par la vapeur du charbon, l'indication essentielle soit de rétablir la circulation et l'irritabilité, comme dans la suffocation causée par la submersion, ou par une autre des causes que nous avons établies plus haut; cependant il est des secours particuliers qui conviennent dans cette asphyxie, et qui seroient inutiles ou même nuisibles dans une autre, et réciproquement. Par exemple, l'aspersion réitérée de l'eau froide, que l'observation a demontré être un secours très-efficace dans la suffocation causée par la vapeur du charbon, seroit sans doute nuisible, si on l'employoit pour un noyé, à moins que, suivant la remarque de *Macquer*, la chaleur naturelle ne soit entièrement rétablie. Celui-ci, au contraire, a besoin d'être sé-

ché et réchauffé : moyens qui seroient pour le moins inutiles dans les cas d'asphyxie causée par la vapeur du charbon ou par la compression.

D'après cette remarque, il paroîtroit assez inutile de faire l'histoire des moyens particuliers que chaque asphyxie exige, selon la cause qui l'a produite ; cependant, comme plusieurs de ces moyens, d'ailleurs avantageux, pourroient être oubliés dans l'occasion, je pense qu'on me pardonnera d'en faire ici une courte exposition.

Les noyés exigent, aussi-tôt après leur sortie de l'eau, qu'on les dépouille le plus promptement possible de leurs habits mouillés, qu'on les essuie un peu fortement, et qu'on les réchauffe, non pas tout d'un coup, mais successivement. Pendant ce temps, leur tête doit être élevée, le corps plié et panché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. On leur donnera des lavemens âcres, et on tâchera de ranimer l'irritabilité au moyens des substances volatiles. Ces secours doivent être administrés avec promptitude ; et si quelque obstacle s'y opposoit, on feroit usage, pendant leur administration, de l'instrument dont je vais donner la description.

On ne discontinuera pas les frictions, qu'on aura soin de faire particulièrement sur le ventre, de bas en haut.

Les suffoqués par la vapeur du charbon, par l'air fixe de la fermentation, par les vapeurs des fosses d'aisance, doivent aussi être dépouillés de leurs habits imprégnés par ces vapeurs nuisibles : on les exposera à l'air libre, dans un endroit plutôt froid que chaud; on leur fera des frictions sur le ventre, de bas en haut, et on cherchera à ranimer la circulation, en leur jetant de l'eau au visage à plusieurs reprises, en approchant de leurs narines des esprits volatils et pénétrans, et on les forcera de respirer au moyen du soufflet dont il sera question.

Quant à la suffocation causée par la compression, comme il n'y a ordinairement aucun vice dans les organes de la respiration, en rendant à la poitrine la facilité de se mouvoir librement, et en irritant les narines, on pourra parvenir à ranimer la respiration. Mais si cette fonction étoit entièrement abolie, et que cependant la mort ne fût pas certaine, on feroit bien d'essayer le nouveau moyen que je propose, en donnant cependant les

autres secours que les circonstances indiqueront, et qu'il est impossible de prévoir, à cause des différentes manières dont la compression peut avoir lieu.

Si l'explosion des gaz inflammables a causé l'asphyxie, au moyen d'une secousse violente quelconque, les seuls secours qu'on puisse donner dans ce cas, se réduiront aux moyens chirurgicaux, et à tout ce qui peut ranimer, comme les cordiaux, les esprits volatiles, &c.; mais si ces fluides ont causé la suffocation par leur qualité de gaz ou d'airs non respirables, on doit employer les moyens que nous venons d'indiquer contre les gaz méphitiques, et c'est sur-tout dans ces espèces d'asphyxies que l'on remarquera le plus souvent l'avantage de mon instrument.

L'asphyxie causée par le froid, exige plus de précautions dans les moyens particuliers, que les autres asphyxies. On ne sauroit trop recommander de ne point réchauffer subitement les personnes gelées, ce seroit le moyen le plus sûr de les tuer; l'expérience journalière ne le prouve que trop, et il n'est guère de médecins qui ne puissent en citer quelques exemples. Il

vaut bien mieux les mettre dans un bain d'eau froide, dans laquelle on versera de temps-en-temps une certaine quantité d'eau chaude, avec la précaution de ne point en brusquer le mélange, pour tâcher de faire passer successivement le bain par tous les degrés du froid au chaud. De toutes les causes d'asphyxie, celle dont il est actuellement question, est celle qui tue le moins promptement. On en a des exemples étonnans dans des personnes qui ont paru mortes pendant un très-long-temps, et qui ont survécu à cette mort apparente. On ne doit donc point se rebuter dans cette occasion, non plus que dans les autres, puisqu'il est prouvé qu'on ne peut guère avoir d'autres signes d'une mort certaine, qu'un commencement de putréfaction. Les frictions légères sur tout le corps, et principalement sur le ventre, de bas en haut, peuvent être aussi d'une grande utilité. Les cordiaux, quand l'asphyxie n'est point complette, sont très-capables de ranimer les forces et de rétablir la respiration ; mais si l'asphyxie est complette, le moyen sans contredit le plus prompt et le plus efficace, après avoir rendu, par la chaleur du bain, de

la flexibilité aux solides et de la fluidité au sang et aux humeurs, est d'introduire de l'air pur dans les poumons.

Comme j'ai comparé les effets de la foudre à ceux des mofettes souterraines, je ne peux que conseiller les mêmes remèdes, lorsqu'on se trouvera dans le cas d'en employer, ce qui n'arrivera que très-rarement; car la moindre atteinte de la foudre, est capable de tuer sur-le-champ, et c'est l'accident le plus commun. Pour les personnes suffoquées par la vapeur que la foudre exhale, leur exposition à l'air libre, comme cela arrive le plus souvent lorsqu'on éprouve cet accident, suffit ordinairement pour les rappeler à la vie. Cependant, dans le cas où l'on croiroit que l'état de la personne foudroyée donneroit quelques espérances, on pourroit employer l'aspersion de l'eau froide sur le visage; les cordiaux, si on peut les introduire sans danger dans l'estomac, le bain tiède et l'insufflation de l'air dans les poumons.

De tous les moyens généraux qu'on a conseillés, celui sur lequel on paroît avoir fait le plus de fondement, est l'insufflation de l'air dans les poumons. Ce n'est pas sans raison que ce

moyen a été regardé comme le plus efficace, et celui dont on devoit le plus attendre de succès. La cause de la mort des asphyxiques étant bien connue, et ne pouvant être attribuée qu'à l'impossibilité de respirer l'air nécessaire pour soutenir la vie, c'est faire cesser sur-le-champ cette cause, que d'introduire de l'air respirable dans les poumons. Si ce moyen a eu du succès, administré avec tous les inconvéniens attachés jusqu'à présent à son usage, combien n'en doit-on pas espérer, si l'on parvient à détruire tous ces inconvéniens, et à perfectionner son administration?

Personne n'ignore que l'air, tel qu'il sort des poumons, est beaucoup moins pur et moins propre à la respiration que quand il y est entré : il a perdu son air vital, son gaz déphlogistiqué, seul fluide capable d'entretenir la vie des animaux; il ne reste presque plus que ces gaz méphitiques, que M. *Lavoisier* appelle *mofette atmosphérique*, et qui, bien loin de pouvoir servir à la respiration, l'éteindroit, au contraire, s'ils étoient respirés de nouveau. C'est pourtant cet air impur et méphitique qu'on introduit dans le poumon, lorsqu'une personne

personne souffle avec sa bouche dans celle d'un asphyxié. On est bien loin, par cette manœuvre, de remplir le but qu'on se propose, et il est incontestable que ce moyen doit être abandonné, si l'on en présente un autre qui soit exempt de tous défauts. Je ne parle pas du désagrément que cette méthode peut offrir dans un grand nombre de cas ; s'il étoit le seul inconvénient de cette opération, je pense qu'il ne seroit pas un obstacle pour en faire usage ; il se trouveroit toujours assez de personnes qui mettroient le dégoût à part, pour sauver la vie à un de leurs semblables. D'ailleurs, il ne seroit pas difficile de trouver des moyens qui pareroient à ce désagrément ; mais la qualité de l'air, qu'on est forcé d'employer dans ce cas, doit absolument en faire rejeter l'emploi.

L'usage du soufflet ordinaire pour remplir le même but, quoiqu'exempt de quelques inconvéniens du moyen précédent, n'est cependant pas lui-même sans défaut. L'air qu'il fournit est, à la vérité, aussi pur que celui que procure l'atmosphère qui l'entoure ; mais un grand défaut de ce moyen, en général, vient de ce qu'on n'est

point assuré d'introduire de l'air dans les poumons ; car si les poumons sont déja remplis d'un air méphitique, comme cela arrive toujours, d'après ce qui a été dit sur les causes d'asphyxie, on sent facilement que, pour en introduire du nouveau, il est indispensable d'en extraire celui qui s'y trouve, et qui empêcheroit probablement l'accès à l'air qu'on cherche à lui substituer. Les gaz méphitiques, étant aussi plus pésans que l'air atmosphérique, fournissent encore un nouvel obstacle à leur déplacement. Il faut donc trouver un moyen qui commence par pomper le gaz contenu dans les poumons, et qui lui rende au même moment un air pur et propre à la respiration. Or, voici l'instrument que je propose pour obtenir ces effets.

Cet instrument, qu'on pourroit appeler *apodopnique*, c'est-à-dire, qui *rétablit la respiration*, est composé de deux corps de soufflets joints ensemble, sans communication de l'un à l'autre. Le feuillet extérieur de chacun de ces soufflets, a une ouverture pratiquée pour y adapter une soupape. La partie inférieure par où l'air doit sortir, est faite aussi de manière à recevoir

deux autres soupapes. A un pouce environ de ces soupapes, les deux conduits qui communiquent dans l'intérieur de chaque soufflet, se réunissent en un seul, terminé par un tuyau flexible, et dont l'extrémité est arrondie en canule, laquelle doit faire un coude, afin d'être introduite plus facilement dans les narines. On peut substituer à cette canule un tuyau un peu aplati, si on aime mieux l'introduire dans la bouche que dans les narines.

Les soupapes sont faites comme celles de la machine pneumatique, inventée par M. *Nairne*. C'est une gorge de cuivre, fermée à un bout par une plaque de même métal, laquelle plaque est percée de six petits trous également éloignés les uns des autres. Cette plaque est recouverte d'un morceau de taffetas gommé, auquel on fait une petite incision transversale, de la grandeur à-peu-près de deux ou trois lignes, placée entre deux petits trous, dont elle est également distante. On a soin de fixer le taffetas, au moyen d'un fil fort, et tourné à l'entour de la gorge de cuivre. Cela posé, si l'on souffle par le côté de la plaque opposée au taffetas, l'air passant au travers

des trous de la plaque, soulève le taffetas, et s'échappe par les incisions placées entre les trous. Si au contraire on souffle de l'autre côté, l'air applique le taffetas sur l'ouverture des petits trous, et les ferme exactement; de sorte qu'il lui est impossible de passer à travers la plaque.

Voici la manière de placer ces soupapes. La première soupape A, s'adapte sur le trou du feuillet A, qui est à droite, et le côté de la plaque qui porte le taffetas, sera placé dans l'intérieur du soufflet, ce qui permettra à l'air extérieur de pénétrer dans l'intérieur du soufflet, et l'empêchera de refluer au-dehors.

La seconde est posée à l'extrémité du soufflet A, par où l'air doit sortir: elle est dans un sens contraire à la première, c'est-à-dire, qu'elle doit laisser sortir l'air contenu dans le soufflet, et l'empêcher d'y rentrer.

La troisième se trouve à côté de la seconde, mais placée dans le passage inférieur du soufflet D: elle fait le même effet que la première, c'est-à-dire, qu'elle livre à l'air extérieur l'entrée du soufflet, mais lui en défend la sortie.

La quatrième enfin ressemble à la

deuxième, en ce qu'elle laisse sortir l'air de l'intérieur du soufflet D, où elle occupe la même place que la première du soufflet A, et elle empêche l'air de l'extérieur d'y entrer.

L'extrémité inférieure des deux soufflets, quoique percée par deux canaux différens au-dessus des soupapes, est cependant terminée par un même tuyau, parce que l'air, qui doit sortir et rentrer par ce canal, ne le fait qu'alternativement, quoique les mouvemens des soufflets soient simultanés, comme on le verra dans un instant.

Tout étant ainsi préparé, après avoir introduit la canule de mon tuyau flexible dans une narine, et tenant mon soufflet par les deux manches L et M, je fais fermer exactement la bouche et l'autre narine, alors je déploie seulement mon soufflet, et voici ce qui arrive : le côté A reçoit l'air extérieur par la soupape A, et point du tout par la soupape B du tuyau. Le soufflet D, au contraire, se remplit par la soupape C, la soupape D restant fermée. Mais comme le tuyau communique avec l'air du poumon, c'est donc l'air qui se trouvoit dans cet organe qui a passé dans le soufflet D. J'affaisse le

soufflet, et alors le côté A, qui est rempli d'air extérieur, le porte dans le poumon, et le côté D se vide de celui qu'il a pompé dans cet organe; je continue la même manœuvre, et j'oblige, par ce moyen, la poitrine de l'asphyxié d'exécuter le mouvement de la respiration.

Il faut bien prendre garde de précipiter le mouvement du soufflet. Ce doit être une personne instruite du mécanisme de la respiration, qui le fasse mouvoir. On sent bien que plus on imitera parfaitement la respiration naturelle, plus ce moyen doit avoir d'efficacité. L'usage et un peu d'attention, en apprendront plus que je ne pourrois en dire.

La feuille, qui sépare les deux soufflets, a aussi un petit manche, afin de pouvoir fixer un des soufflets, lorsqu'on voudra n'en faire agir qu'un.

Les soupapes A et D sont fermées extérieurement par un couvercle percé de plusieurs petits trous, pour laisser passer l'air. Ce couvercle est vissé, et n'est fait que dans l'intention d'empêcher l'approche des corps externes qui pourroient endommager le taffetas des soupapes.

Les bords extérieurs des soupapes A et D sont travaillés en vis, pour recevoir le couvercle; mais cette vis a aussi une autre destination. Dans les cas où l'on voudra employer le gaz déphlogistiqué au lieu de l'air commun, elle doit servir à recevoir l'extrémité d'un tuyau flexible, qui est adapté à une vessie remplie de ce gaz. Alors le soufflet A pompe l'air de cette vessie, pour l'injecter dans les poumons; mais comme le gaz déphlogistiqué peut servir plusieurs fois à la respiration, et que, par conséquent, il est avantageux de ne point perdre celui qui n'a servi qu'une ou deux fois; j'adapte aussi à la soupape D un tuyau semblable au premier, mais beaucoup plus long, dont l'autre extrémité va se perdre dans la même vessie dont je viens de parler. Par ce moyen je ne perds point de gaz déphlogistiqué, et je le fais respirer autant de fois que je le veux; ce qui n'est pas sans contredit un petit avantage.

C'est d'après l'analogie que *Macquer* a observée entre les effets de l'air dans la respiration, et ceux qu'il produit dans la combustion, qu'il regarde l'air déphlogistiqué comme un puissant se-

cours dans les asphyxies, et il présume que « l'air déphlogistiqué ranimeroit la respiration, en général, beaucoup plus efficacement que l'air impur de l'atmosphère, et qu'il opéreroit par conséquent des guérisons qu'on attendroit inutilement de ce dernier ».

On me demandera peut-être actuellement, dans quels momens de l'asphyxie doit-on faire usage du soufflet, et des autres moyens que j'ai indiqués plus haut? Je répondrai d'abord que la première indication à remplir, est de faire cesser la cause qui a produit l'accident auquel on veut remédier, et que par conséquent il est indispensable de mettre en usage, le plus tôt possible, les moyens particuliers qui éloignent cette cause. Car tant qu'elle aura de l'action sur un asphyxié, tous les soins qu'on lui donneroit, ne pourroient manquer d'être inutiles; mais aussitôt qu'on est assuré que cette cause est détruite, et qu'on a mis l'asphyxié dans une position capable d'affoiblir ou de dissiper ses mauvais effets, je pense qu'on ne doit point négliger les moyens généraux propres à rétablir la respiration. Car il est de fait que les premiers indices qu'un suffoqué donne

de son retour à la vie, viennent des signes du rétablissement de cette intéressante fonction. Cependant, comme il est des asphyxies foibles, qui n'exigent pas conséquemment de moyens très-énergiques, je crois qu'il est nécessaire, pour se guider dans l'emploi de tous les secours, de se ressouvenir de la division que *Bucquet* fait de l'état d'un asphyxié. Ce savant et éloquent professeur, qui vivra sans doute encore long-temps dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, distingue trois degrés dans l'asphyxie.

Dans le premier, la respiration subsiste d'une manière marquée; la circulation, quoique très-gênée, se fait sentir, le suffoqué peut avaler.

Dans le second, le pouls est à peine sensible, et la respiration peu apparente; la déglutition est entièrement empêchée.

Enfin le troisième degré, le pouls n'est point du tout sensible; la respiration ne se fait plus, et la mort n'est pas loin.

Cette division fournit deux espèces d'indications. Dans les deux premiers degrés, les fonctions vitales ne sont

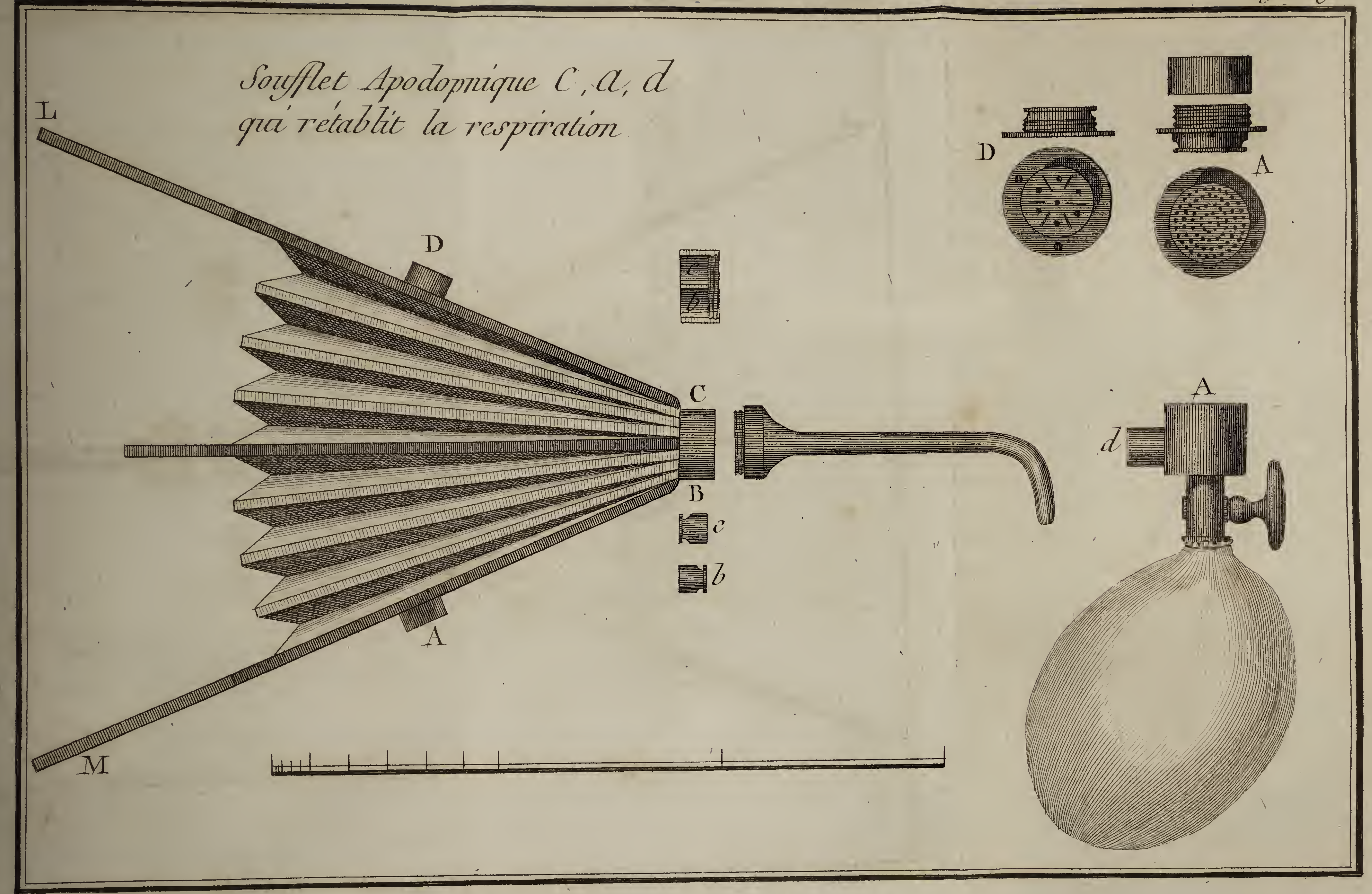
point assez lésées pour avoir absolument besoin de recourir aux moyens énergiques que nous avons appelés généraux. La cessation de la cause, qui produisoit l'asphyxie, suffit souvent pour faire disparoître les accidens. L'exposition à l'air libre, quelques cordiaux pris intérieurement, et soutenus de l'action des esprits volatils, ne manqueront pas de dissiper tout-à-fait les symptômes de l'asphyxie; il n'en seroit pas de même pour le troisième degré. Les fonctions vitales étant entièrement abolies, et le principe de la vie ayant perdu presque toute son énergie, il faut principalement insister sur les secours capables de rappeler l'irritabilité, et de rétablir la fonction des poumons. C'est alors qu'on doit avoir recours aux moyens généraux, les seuls capables de procurer la secousse nécessaire pour produire ces heureux effets, sans lesquels la mort n'est pas loin. Dans ces momens précieux, il ne faut point s'amuser aux moyens secondaires, on perdroit un temps irreparable; mais il faut toujours se ressouvenir que la vie n'est plus qu'une étincelle, qu'un léger retard peut éteindre; et la crainte de causer un petit mal, ne doit point em-

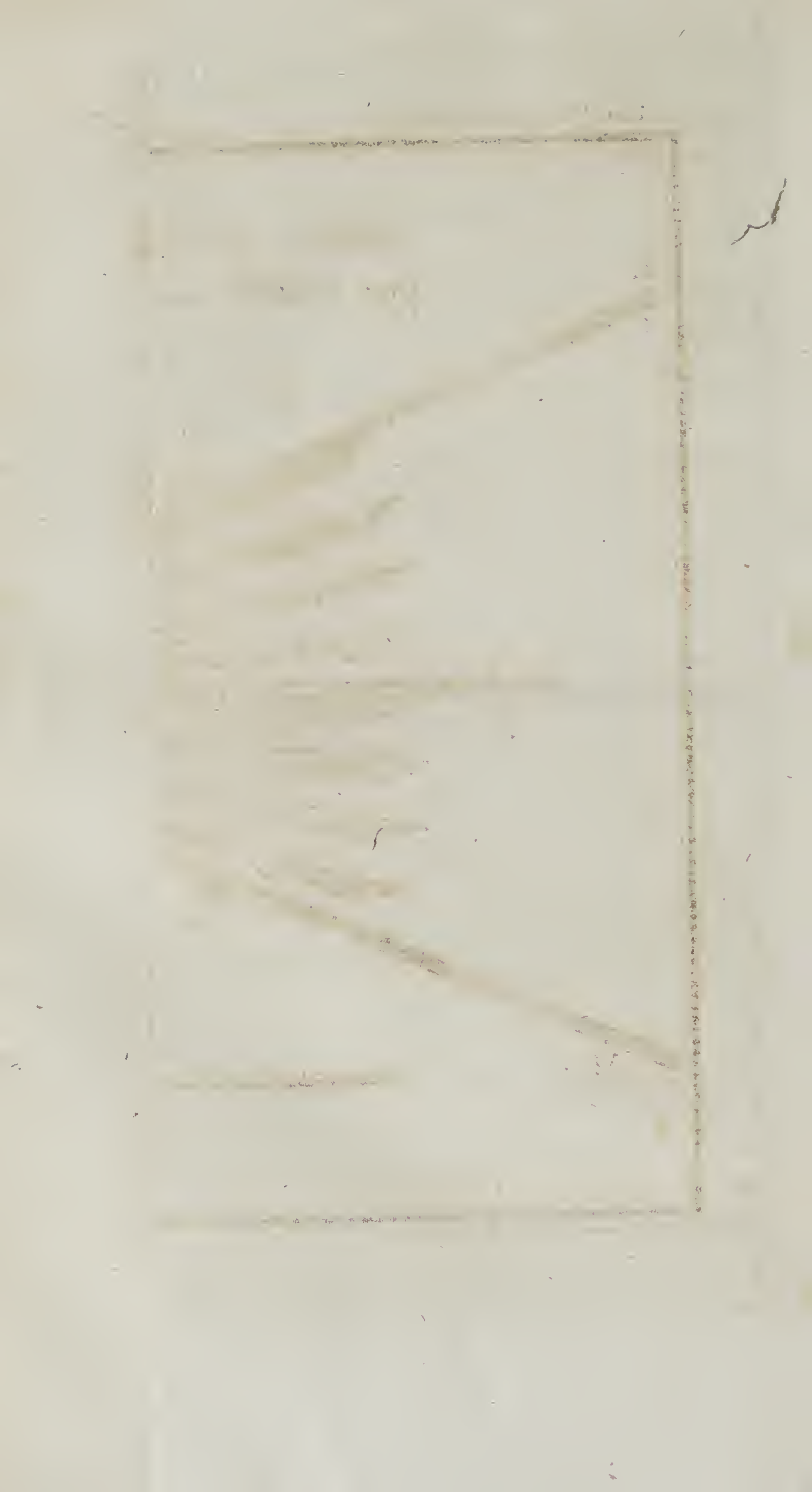
pêcher d'employer un moyen efficace que le danger commande impérieusement.

La briéveté, que je me suis prescrite dans ce Mémoire, m'a fait omettre bien des choses que l'importance et l'étendue de la matière exigeoient peut-être. Mon intention n'est point de donner un Mémoire sur les asphyxies, mais seulement de faire connoître un instrument qui sera sans doute utile, puisqu'il peut remplir le but essentiel pour lequel je le propose. Mes vœux seront remplis, si mes semblables en tirent quelque profit.

Après tout ce que je viens d'exposer, je crois pouvoir conclure, 1°. que généralement tout ce qui peut empêcher la poitrine de se dilater, ou qui, en lui permettant cette fonction, s'opposera à ce que l'air entre dans les poumons, et subisse, dans cet organe, l'altération qu'on sait qu'il y éprouve, sera une cause de suffocation, de quelque manière, et par quelque moyen, que son action soit exercée; 2°. que ce n'est qu'à cette cause, c'est-à-dire au défaut d'air respirable, qu'on doit attribuer la mort d'un animal suffoqué, soit qu'il l'ait été par les gaz, par une cause méca-

nique ou par la foudre ; 3°. qu'il est inutile de recourir à des causes admises par les uns, rejetées par les autres, tandis qu'il en est une que tout le monde admet, et qui est suffisante pour expliquer tous les phénomènes de la suffocation ; 4°. que tous les moyens, qu'on a proposés contre les asphyxies, prouvent qu'on a eu principalement en vue le rétablissement de la respiration, et que les plus efficaces sont ceux qui raniment cette fonction si essentielle ; 5°. qu'enfin l'instrument que je propose, et dont j'ai fait connoître le mécanisme, offre un moyen sûr et facile d'injecter de l'air frais dans les poumons, et d'en retirer celui qui y est méphitisé, et que, par conséquent, c'est le meilleur secours qu'on puisse employer contre les asphyxies.


Soufflet Apodopnique C, a, d
qui rétablit la respiration
L
D
C
B
c
b
A
M
D
A
A
d



RÉPONSE AU MÉMOIRE A CONSULTER,

Inséré dans le Journal de médecine, cahier de février dernier, p. 139,

Faite par M. Percy, docteur en médecine, chirurgien-major des divisions de Flandres et d'Artois, et du régiment de cavalerie de monseigneur le duc de Berry, *de l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c.*

Il faudroit que le cas pour lequel M. *Saucerotte*, mon digne confrère et ami, demande aux personnes de l'art de lui communiquer leurs vues curatives, fût d'une difficulté tout-à-fait insurmontable, pour ne point céder aux talens et au génie de cet excellent praticien. C'est peut-être le seul exemple connu dans lequel le méat urinaire se soit aussi promptement effacé; car il ne s'oblitère ordinairement qu'à la longue; encore faut-il pour cela que les urines passent toutes par le vagin, et

qu'elles aient entièrement abandonné leur issue naturelle. Je connois deux femmes, chez lesquelles il n'en reste pas la moindre trace; et il en est arrivé autant à l'urètre de quelques hommes affectés depuis long-temps de fistules urinaires, ce qui rendoit leur guérison absolument impossible.

Les accoucheurs célèbres dont M. *Saucerotte* a parcouru, à cette occasion, les ouvrages, n'ont, en effet, guère parlé que de l'incontinence d'urine qui survient après la chute des escarres gangréneuses, qu'a produites la longue compression de l'urètre par la tête de l'enfant. Ils rapportent peu d'observations de l'incontinence d'urine qui résulte du déchirement de la vessie occasionné, soit par les efforts de l'accouchement, soit par les manœuvres indiscrettes de l'accoucheur; et il paroît que c'est à une de ces causes qu'il faut attribuer celle dont il s'agit dans le Mémoire.

Blasius, *Rhumelius*, *Sennert*, *&c.*, ont publié des faits de cette espèce. Il en existe un très-curieux dans les observations de *Salmuth* (Cent. 1, pag. 26); *Stalpart Van-der-Wiel* (obser. lxxxij), parle d'une femme qui guérit

seule, et presque sans secours, de cet accident, les urines ayant peu-à-peu repris leur route ordinaire.

On trouve dans *Roonhuysen* (*Obs. med.-ch. part.* 2), une lettre écrite, à ce sujet, à *Jacques de Kàmpen*, de laquelle on peut tirer des inductions utiles.

Corneil Solingen (Embryulc. fol. 59) ayant vu une femme dont la vessie avoit été ouverte par les débris du crâne d'un enfant qu'on lui avoit arraché avec un crochet; moyen dont l'usage, excusable en ce temps, ne sauroit l'être aujourd'hui, a donné sur cet évènement et ses suites des détails très-intéressans.

Mais dans ces auteurs, ni dans une foule d'autres que je passe ici sous silence, il n'est pas fait mention de cette disparition presque subite de l'orifice externe du méat urinaire; et c'est cette circonstance seule qui rend si embarrassant le cas de la femme que M. *Saucerotte* a tant à cœur de guérir. Le succès semble dépendre uniquement de la découverte de cet orifice, et de la réintégration du canal; car la sonde ayant une fois forcé les urines d'y repasser, et les y amenant à mesure qu'elles tomberoient dans la vessie, la plaie

de cet organe ne manqueroit pas de se cicatriser, comme il est arrivé dans la plupart des observations dont je puis me souvenir.

Mais comment retrouver ce canal? M. *Saucerotte* en a vainement cherché l'entrée: elle s'est également dérobée aux tentatives de M. *Castara*; et sans doute un *collapsus* prématuré, une rétraction de l'urètre, en conséquence de la vacuité constante de la vessie, en a fait disparoître jusqu'aux vestiges, si toutefois ce n'est pas la désorganisation, la confusion, le gonflement extrême des parties de la génération, après l'accouchement forcé, qu'il faut accuser de cette singulière obturation.

Cette entrée continuant à être absolument invisible, si un stylet boutonné sur lequel, en supposant qu'il pénétrât, il seroit facile de faire glisser un très-petit tube de plomb ou d'argent, auquel on substitueroit ensuite, après une dilatation graduelle, une bougie creuse, ou une sonde flexible; si ce stylet, dis-je, quoique poussé avec quelque force dans la première inégalité qui désigneroit le siège de l'urètre, devenoit infructueux; si un pessaire

cylindrique, pareil à celui dont feu M. *Petit* se servit autrefois pour guérir une jeune femme d'une fistule stercoraire au vagin, (*Œuv. posth. vol.* 2e.) étoit sans effet ; si la vessie de mouton, ou tout autre compresseur équivalent, ne réussissoit point à retenir l'urine dans la vessie, et à l'obliger à reprendre son cours par l'urètre, alors je pense qu'on pourroit essayer de rouvrir ce canal par la vessie même, en y portant une algalie que l'on feroit passer par le vagin à travers la plaie de ce conduit et celle de la vessie, et dont on tenteroit de faire sortir l'extrémité par le méat urinaire extérieurement. Dès qu'on seroit parvenu à franchir le sphincter, le court trajet de l'urètre ne feroit aucune résistance ; et sur la portion d'algalie qui paroîtroit en dehors, on insinueroit ou une sonde, ou une bougie creuse de quelques pouces seulement de long, selon l'avis de feu M. Levret, (*Essai sur l'abus, &c. pag.* 194) qu'on y laisseroit à demeure jusqu'à la parfaite cicatrisation des plaies.

La sonde de gomme élastique seroit préférable à toute autre pour cette exploration délicate, parce qu'on peut lui donner toutes les incurvations qu'in-

diquent la situation des parties et la rencontre des obstacles. On l'introduiroit d'abord dans la cavité de la vessie, en lui faisant faire une bascule du pubis à l'anus; ensuite on retireroit le mandrin, que l'on plieroit autant qu'on le jugeroit nécessaire pour atteindre au col de la vessie : on le replaceroit de nouveau, et la sonde s'étant moulée sur sa courbure, on feroit quelques tâtonnemens, moyennant lesquels il seroit possible qu'on enfilât le chemin de l'urètre ; on pourroit du moins, à la faveur de cet instrument, reconnoître au-dehors le point où doit s'en trouver l'orifice, soit par la protubérance qu'on lui feroit former, soit par la percussion que le doigt, placé entre les deux petites lèvres, en percevroit.

Mais j'en dis trop ; MM. *Saucerotte*, *Castara* et *La Flise* père, hommes d'une expérience consommée, et du plus rare mérite, trouveront, lorsqu'ils se seront concertés, dans la réunion de leurs lumières, des ressources que leur ami n'a hasardé de leur offrir, que pour leur prouver de plus en plus son dévouement, et faire remarquer combien, en rendant le public confident de leurs procédés, ces modestes chirurgiens

acquièrent de droits à son estime et à sa confiance.

TAILLE TRÈS-LABORIEUSE, ET FAITE EN DEUX TEMPS;

Par M. PERCY, *docteur en médecine, chirurgien-major des divisions de Flandres et d'Artois, et du régiment de cavalerie de monseigneur le duc* DE BERRY, *associé de l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c. &c.*

C'EST au milieu des obstacles que l'art de guérir acquiert des forces. S'il n'obtenoit jamais que des succès faciles, s'il ne rencontroit de temps en temps quelques écueils sous ses pas, bientôt trop confiant, il s'endormiroit dans cette apathie funeste qui étouffe le génie et empêche le talent de se développer. Un chirurgien habile ne l'est pas devenu sans avoir été éprouvé dans des circonstances plus ou moins pénibles : ce sont les dangers qui ont affermi

son courage, enhardi sa main, accoutumé son esprit à la réflexion; et sa sagacité est le fruit heureux des évènemens extraordinaires, dont le cours de sa pratique a été semé. Combien de ressources se déploient aux yeux d'un opérateur actif, ayant à lutter contre un cas épineux, rare, imprévu? Plein de cette hardiesse qu'éclaire le jugement, et que tempère la sagesse, il reconnoît la difficulté, la combat, la surmonte; et son triomphe, en lui procurant une satisfaction refusée à cette timide réserve que l'on transforme si souvent en prudence, vaut encore à l'art un trait de lumière propre à étendre ses progrès, ou du moins à justifier en pareil cas ses entreprises. Oui, c'est dans les occurrences difficiles que se perfectionne le chirurgien, comme c'est à l'école du malheur que se forme en politique le grand homme; et je bénirai le sort toutes les fois qu'il m'offrira de ces faits singuliers, de ces exceptions bizarres, qui, en rendant inutiles pour moi les règles et les principes ordinaires, me condamneront à tirer de mon imagination les moyens d'échapper aux risques dont je me verrai environné.

Voici une observation dans laquelle le hasard a parfaitement secondé mes vues. Heureux, si dans des conjonctures aussi embarrassantes, mes efforts étoient toujours couronnés d'un succès aussi consolant.

François Averlant, de la Gorgue, bourgade à trois lieues de Béthune, enfant de onze ans, d'un tempérament sanguin et assez fort, avoit depuis quelques années plusieurs symptômes de la pierre, mais si équivoques, qu'ils avoient partagé, sur l'existence de ce corps étranger, les gens de l'art qui avoient successivement examiné ce malade. Il avoit même été sondé, sans qu'on eût rien découvert dans la vessie; autre circonstance qui rendoit de plus en plus incertain et difficile le diagnostic de sa maladie. Cependant il éprouvoit les plus grandes douleurs; ses urines, souvent glaireuses, s'échappoient involontairement; et il se tiroit sans cesse la verge, ou se comprimoit les fesses avec la main; instinct commun à la plupart des calculeux, et dont ils obtiennent toujours quelque soulagement.

On me l'amena à Béthune sur la fin d'avril dernier. Mon premier soin fut

de le sonder, et ce fut aussi inutilement que l'avoient fait quelques autres chirurgiens. Je trouvai une vessie rapetissée à cause de la longue incontinence d'urine, et qui me sembla propre à recéler dans ses rides la pierre que vainement je cherchois. Après avoir fait boire abondamment, pendant quelques jours, ce petit malade, je le sondai encore. L'algalie ne me fit rien découvrir, quoique la vessie se fût assez bien développée; mais ayant introduit un cathéter à long bec, que je poussai le plus avant que je pus, moyennant un doigt placé dans l'anus, je touchai distinctement une pierre, et la fis toucher de même à M. *d'Arquier*, chirurgien-major de l'hôpital du lieu, lequel avoit desiré assister à cette nouvelle exploration.

Je ne songeai donc plus qu'à préparer le sujet à une opération dont la nécessité etoit devenue incontestable. Bains, lavemens, purgations, boissons copieuses, anthelmintiques, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit la rendre heureuse; et au bout de quinze jours, j'y procédai en présence du même M. *d'Arquier*, et de MM. *de Weyre* et *Dupuy* frères, chirurgiens de la ville. Le cathéter

arrivé, non sans quelque peine, dans la vessie, j'eus beau chercher, je ne retrouvai pas la pierre que nous avions si évidemment heurtée. N'importe, nous étions surs qu'il y en avoit une, et j'incisai. Ce fut la méthode corrigée *d'Haukins* que j'employai. Un flot considérable d'urines mêlées de sang, prouva aux chirurgiens présens que j'étois entré dans la vessie; cependant point de pierre : en vain je parcourus tour-à-tour cet organe avec mes tenettes, mon doigt, un bouton; encore une fois point de pierre. Ceux qui se sont trouvés dans le même cas, savent de quels sentimens on est alors agité, et combien on souffre d'un pareil contre-temps.

Je ne voulus pas pousser trop loin mes recherches, dans la crainte de fatiguer mon malade, et d'irriter trop fortement la vessie. L'enfant, débarrassé de ses liens, fut aussitôt transporté dans un bain qui l'attendoit; et me voilà à discuter avec mes confrères, heureusement honnêtes et discrets, la raison d'un si étrange évènement. Après tout, leur disois-je, ce sera une taille en deux temps, telle que l'ont recommandée, d'après *Franco*, MM. *Hoin*, *Muret*, *Ferrand*, &c. et telle que l'a faite feu

M. *Déchaux*, de Dijon, dans une circonstance semblable à celle-ci. La vessie détendue, reposée, lâchera prise enfin, et qui sait si dans quelques jours cette pierre, dégagée des corrugations qui nous l'ont dérobée, ne sortira pas avec le secours seul des injections? Si elle est châtonnée, ce ne doit être qu'imparfaitement, puisque deux fois de suite elle a résonné sous le cathéter; et cette complication, dont il nous sera facile de nous convaincre par des perquisitions ultérieures, ne sera peut-être pas impossible à détruire.

Cependant une indigestion des plus terribles pensa enlever le malade à ma curiosité et à mes projets, dès le lendemain de l'opération; je fus obligé de lui donner l'émétique, qui lui fit rejeter beaucoup de pain d'épices que des voisins imprudens lui avoient apporté, et laissé manger. A cet accident, qui m'avoit causé les plus grandes alarmes, succéda, au bout de quatre ou cinq jours, une fièvre très-aigue, accompagnée de tension au bas-ventre, et de vives coliques qui se faisoient sentir principalement à l'hypogastre. Nouvelle source d'inquiétudes; je crus que la vessie enflammée causoit ce désordre,

désordre, et je ne fus rassuré que lorsqu'on m'eut appris que l'enfant avoit rendu un ver avec un lavement huileux que je lui avois fait administrer. Je revins aux vermifuges, dont il avoit usé sans effet pendant la préparation; et ces remèdes, entremêlés de minoratifs et de lavemens légèrement amers, firent sortir en huit jours vingt-deux lombricaux, dont le moindre avoit sept pouces de long. Ceci prouve combien il est essentiel d'insister long-temps sur les anthelmintiques, en préparant les enfans aux grandes opérations, et particulièrement à celle de la taille; sans cela la diète à laquelle on est obligé de les tenir pendant le traitement, privant de leur pâture les insectes parasites, ils picotent douloureusement les intestins, les percent même quelquefois, si l'on n'a bientôt recours aux moyens qu'on a négligés, ou auxquels, forts de la nourriture qu'ils avoient eue précédemment, ces animaux ont pu résister; ou si l'on ne prévient leur dévorante faim par des analeptiques choisis et donnés dès que la fièvre de suppuration a diminué.

On pense bien qu'occupé de dangers si pressans, je ne songeai point, tant

qu'ils durèrent, à sonder mon malade, ni à découvrir la pierre qu'il me restoit à lui extraire; je me contentai de faire de fréquentes injections dans la vessie, et de retarder, par des pansemens appropriés, la cicatrisation de la plaie qui, malgré mon attention à en tenir les lèvres écartées, s'étoit encore beaucoup trop rétrécie. Le calme rétabli, je recommençai mes recherches avec une sonde de poitrine, que je fus bien étonné de voir pénétrer dans la vessie jusqu'à l'anneau qui la terminoit, quoiqu'elle eût près de huit pouces de long, et dont les divers mouvemens ne me firent, pendant trois jours, rien apercevoir. Le quatrième, ayant tenté une nouvelle perlustration avec le même instrument, MM. *d'Arquier* et *Dupuy* présens, je frappai, à une profondeur étonnante, et en suivant la direction du coccix à l'ombilic, un corps dur que je ne pus toucher assez fort, pour le croire une pierre, ce qui m'engagea à prendre une sonde plus longue, dont je parlerai dans un moment, et au moyen de laquelle, ayant suivi la même direction, le choc le plus sensible ne me laissa aucun doute que ce ne fût vraiment une pierre.

Mes confrères la reconnurent aussi clairement que moi ; un d'eux me fit même observer que l'on ne pouvoit la toucher que par une petite surface, et que la sonde ne tournoit pas autour comme elle eût dû faire autour d'une pierre flottante. J'essayai de la toucher avec le tire-balle que j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie royale de chirurgie, et j'y parvins toujours en suivant la direction annoncée ; je voulus même la charger, mais l'enfant ayant fait un mouvement, il me fut impossible ensuite de la retrouver ; et d'ailleurs la plaie me sembla trop étroite pour permettre un écartement suffisant des branches de l'instrument, et un passage assez libre au corps étranger. Dans ce moment ce furent les seules difficultés qui m'arrêtèrent, et il en existoit bien d'autres, comme on le verra.

C'est une chose surprenante que dès que le petit malade cessoit d'être couché horizontalement, il n'étoit plus possible d'atteindre à la pierre ; la vessie même paroissoit se raccourcir alors au point que la sonde entière de trois ou quatre pouces, en touchoit par-tout le fond. Cette singularité ne pouvoit s'expliquer que par la décidence, que

par le renversement du sommet de cet organe, où j'avois lieu de soupçonner que résidoit la pierre, peut-être dans un kyste qui lui étoit sur-ajouté. Il seroit trop long de rapporter ici les diverses conjectures que je formai : toutes les observations de pierres chatonnées, citées par *Covillard*, *Houstet*, *&c.*; toutes ces conformations vicieuses de la vessie, annoncées par *Bauhin* et *Morgagni*; toutes ces appendices, ces *loculamens* que M. *de Brocke* a si bien décrits; tous ces faits épars dans les auteurs, dans *Casaubon*, *Coyeter*, *Tulpius*, *Verdier*, *Haller*, *Muller*, *&c.* tout cela se retraçoit à ma pensée, et ne faisoit qu'épaissir de plus en plus l'obscurité qui m'entouroit. Je me rappelois l'opération malheureuse faite à Douai, il y a quelques années, et dans laquelle le chirurgien n'ayant, comme moi, pu trouver la pierre, quoiqu'il l'eût sentie auparavant, la rencontra après la mort du sujet, qui étoit aussi un enfant, dans une cavité adossée à la vessie, à laquelle elle donnoit la forme d'une calebasse inclinée. Ce cas avoit de la conformité avec le mien : cette cavité secondaire, qui pouvoit n'être autre chose qu'une dilatation

d'un des uretères, devoit exister de même chez mon malade. Mais comment rendre compte de la profondeur excessive de la vessie, seulement lorsque l'enfant étoit couché horizontalement, et de l'impossibilité de toucher la pierre dans toute autre attitude que celle-là, et dans toute autre direction que celle d'une ligne qui, partant du coccix pour arriver à l'ombilic, devoit passer par le milieu de la vessie, et laisser les uretères de côté? En admettant la formation de la pierre dans l'un ou l'autre de ces canaux, sans doute que le développement de la poche lui avoit fait gagner le haut de la vessie, et l'avoit rapprochée de l'axe du corps d'où le poids de la pierre l'éloignoit lorsque le sujet se couchoit latéralement, ou qu'il se mettoit sur son séant. Cette poche formant alors un coude avec la vessie, la pierre échappoit aux instrumens, et ceux-ci, arrêtés par les parois de l'organe, lesquelles n'avoient point participé à la dilatation, devoient ne rencontrer qu'une capacité ordinaire.

Quoi qu'il en soit de cette idée, et de toutes celles dans lesquelles je pourrois m'égarer, il s'agissoit d'enlever

cette pierre, et j'avoue que, sans m'être aveuglé sur les difficultés d'une telle opération, il s'en falloit bien que j'eusse prévu toutes celles qu'elle devoit entraîner.

Ce fut le mardi 8 juillet que j'y procédai, en présence des mêmes chirurgiens qui avoient assisté à la première. L'enfant étant couché sur une table garnie d'une simple couverture, et fermement assujetti, je commençai par introduire dans la vessie, et jusque sur la pierre, à laquelle j'eus le bonheur de parvenir en très-peu de temps, cette longue sonde droite d'acier et cannelée, dont on voit la figure dans les Mémoires de la Soc. roy. de médecine, et que M. *Vicq-d'Azyr*, son auteur, a conseillé de substituer au cathéter courbe, dès qu'on a assez découvert la cannelure de celui-ci pour enfoncer l'autre dans la vessie, et couper dessus, comme si on n'avoit qu'un simple sinus à amplifier. Cette sonde porte à son extrémité une crête saillante, à la faveur de laquelle on la fait glisser sur le cathéter. Cette crête fut pour moi d'un grand secours; car ayant poussé de force l'instrument à côté de la pierre, (on n'en voyoit plus alors que la pla-

tine) et l'ayant retourné pour présenter la cannelure du côté de la tubérosité de l'ischion, où j'avois à renouveler mon ancienne incision, je la sentis s'accrocher, et retenir fixement en place la sonde. Après avoir rouvert les tégumens et la vessie avec un gros bistouri boutonné, que je portai d'abord à angle aigu sur la sonde, et que je retirai ensuite en m'éloignant parallèlement d'un pouce et demi d'elle, pour achever de dedans en dehors la section de la vessie, je pris la plus longue de mes tenettes, que je fis entrer aussi avant que je pus, mais sans pouvoir arriver à la pierre, dont l'éloignement ne surpassoit cependant pas sa portée. J'ai jugé depuis que c'étoit la largeur des mors qui l'avoit arrêtée au détroit, par delà lequel se trouvoit le corps étranger. Je le franchis avec mon tire-balle, ce détroit que je ne reconnus bien que quand je voulus charger la pierre, ce qui me fut impossible. Ayant cru un instant l'avoir saisie, je n'en eus qu'une petite pointe; puis ayant fait une seconde tentative, j'en eus encore un fragment, et la masse restoit inaccessible; c'est qu'elle étoit si volumineuse, qu'elle ne pouvoit passer par l'ouver-

ture du kyste qui la contenoit, et que cette ouverture s'opposoit d'un autre côté à un écartement des branches du tire-balle, tel qu'il l'eût fallu pour la prendre par le milieu. La sonde étoit toujours en place, et tenoit d'autant mieux que la pierre, déja un peu engagée au passage, devoit la serrer entre elle, et le rebord auquel sa crête étoit accrochée. Je conduisis sur sa cannelure le lithotome qu'a proposé M. *Lhéritier*, et que M. *Vicq-d'Azyr* a fait entrer dans la méthode de tailler qu'il a publiée : espèce de couteau de table, dont la lame ne commence à être tranchante qu'à un pouce et demi de sa pointe, seule partie que je laissai à découvert. J'avois besoin d'un instrument de cette longueur pour parvenir jusqu'à ce rebord, et y faire les débridemens nécessaires. Je ne dissimulerai point le trouble passager qui s'empara de moi lorsqu'il fallut les pratiquer; mes confrères ne furent pas moins effrayés en voyant un instrument tranchant se perdre à une aussi grande distance. Une fois parvenu au cul-de-sac de la sonde, je la détournai un peu; et l'ayant poussée en haut en même temps que le lithotome, je jugeai que

j'avois coupé quelque chose, à la liberté qu'elle acquit aussitôt, et dont je profitai pour couper de même au côté opposé. Cela fait, je retirai le lithotome seul, et introduisis le tire-balle qui, pour le coup, chargea bien la pierre, mais sans pouvoir l'amener, quelques efforts que je fisse. Autres débridemens, et plus étendus que les premiers. Nouvelle introduction du tire-balle; enfin, elle parut cette pierre si rebelle, et sa sortie ne fut pas ce qui fatigua le moins le malade, parce que les mors du tire-balle ne la couvrant pas, comme eussent fait ceux d'une tenette, quelques aspérités dont elle étoit hérissée, causèrent en passant une irritation assez douloureuse. Elle étoit ovalaire, ayant deux pouces dans son plus grand diamètre, et près d'un pouce et demi dans son petit, un peu aplatie sur ses deux grandes faces, friable, d'une nature graniteuse, et pesant deux onces un gros.

L'enfant fut mis aussitôt dans un bain tiède; mais il ne put y rester plus d'un quart-d'heure à cause du sang qu'il y perdoit; et heureusement que la rougeur de l'eau m'avertit à temps de l'en retirer, autrement une syncope mortelle m'eût appris trop tard combien il

est essentiel, dans de tels cas, de découvrir de temps en temps un malade pour s'assurer de l'état de son pouls et du changement de couleur du fluide dans lequel il est plongé.

Ce fut la dernière frayeur qu'il me causa. Pendant trois jours les urines entraînèrent par la plaie des caillots de sang et des pelotons de glaires. Le quatrième, elles commencèrent à reprendre, en partie, le chemin de l'urètre ; et le dix-huitième, la plaie, qui ne fut pansée d'abord qu'avec de la charpie trempée dans l'huile d'amandes-douces tiède, et ensuite avec du vin miellé, fut complettement cicatrisée ; ce qui n'étonna pas peu les chirurgiens qui m'avoient vu opérer, et qui, sur mon invitation, vinrent ce jour même visiter mon malade.

Je me garderai bien d'attacher à ce succès plus d'importance qu'il n'en mérite ; mais on conviendra que l'art qui a prescrit de déchirer, et même de couper les cloisons, les kystes, les cellules qui emprisonnent certaines pierres, ne peut encore offrir que peu d'exemples de l'exécution heureuse de ces préceptes, et qu'il n'a guère eu à louer jusqu'à ce jour, que quelques praticiens,

dont toute la hardiesse a consisté à dégager, soit avec le bistouri, soit par l'abrasion, des pierres incarcérées que le doigt pouvoit aisément toucher à l'entrée de la vessie.

On ne lit pas le Mémoire de feu M. *Houstet* sur les pierres enkystées, sans être effrayé du nombre de calculeux qui, ayant de ces sortes de pierres, ont succombé faute de courage de la part des opérateurs. Il en faut sans doute pour oser, comme je l'ai fait, porter aussi loin le fer tranchant dans un organe si délicat; mais ce procédé, qu'on accusera, si l'on veut, de témérité, n'est-il pas plus digne de la chirurgie, que le lâche abandon où j'ai vu livrer quelques malades, et où j'aurois pu livrer le mien? Et dans le cas que je viens de rapporter, quel autre moyen eût pu préserver ce sujet de la mort, qui auroit infailliblement suivi mon inaction? Je ne pouvois, comme *Covillard*, déchirer la poche qui renfermoit la pierre, encore moins la meurtrir, la froisser avec des tenettes, comme l'a conseillé *Littre*; les injections recommandées par *Le Dran*, n'avoient eu aucun effet; le pharyngotome dont on se serviroit utilement pour une pierre peu

éloignée, étoit insuffisant; il falloit donc, ainsi que l'avoit fait *Garengeot* dans une circonstance infiniment moins difficile, recourir à l'incision, ou me vouer à cette expectative trompeuse et si souvent meurtrière, à laquelle se borne le commun des chirurgiens.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1789.

La colonne de mercure dans le baromètre s'est soutenue sept jours de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes; elle est descendue trois jours de 28 pouces à 27 pouc. 11 lignes; et vingt-un jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 6 lignes. La plus grande élévation a marqué 28 pouces 3 lignes: la moindre 27 pouces 6 lignes; ce qui fait une différence de 9 lignes.

Le thermomètre, du premier au quinze, a marqué, au matin, de 1 à 7 au-dessus de 0, dont 6 fois 2, deux fois 1, 4, 5; à midi, de 6 à 12, dont quatre fois 8, 9, deux fois 7, 10; au soir, de 3 à 8, dont cinq fois 4, deux fois 3, 5, 6, 8. Du seize au trente, il a marqué, au matin, de 3 à 7, dont quatre fois 5, 6, trois fois 7, deux fois 3, 4; à midi, de 9 à 15, dont quatre fois 11, 13, deux fois 9, 12; au soir, de 5 à 9, dont six fois 7, quatre fois 6, trois fois 8. La plus grande chaleur a marqué 15; la moindre, 1; ce qui fait 14 degrés de différence.

Le ciel a été pur quatre jours, couvert quatorze, et variable douze jours. Il y a eu quatorze fois de la pluie, cinq fois continue, une fois de la grêle, trois fois averses, six fois vent violent, et deux coups de vent.

Les vents ont soufflé quatre jours N., dont une fois fort, et S-O., dont trois fois violent; trois jours O., N-N-E., N-N-O., N-E., dont une fois fort; S-S-O., dont deux fois fort, et une fois violent; deux jours O-N-O., N-O., un jour S., un jour E-S-E., un jour O-S-O.

L'hygromètre a marqué, dans la première quinzaine, de 70 à 105; dans la seconde, de 74 à 103.

Il est tombé pendant le mois un pouce 6 lignes six dixièmes d'eau à Paris.

La température a été vraiment humide et froide, un peu moins dans la seconde quinzaine, aussi la végétation a langui, et ses productions ont été fort retardées. Les maladies appartenantes à cette constitution ont été les fièvres intermittentes : elles ont eu, comme dans le mois précédent, l'appareil des fièvres automnales; la plupart ont été accompagnées d'une teinte

jaune à la peau ; elles ont été sujettes à des récidives fréquentes, à changer de rhythme, et très-souvent à des bouffissures. Les émétiques n'ont point énervé leurs accès, et les purgatifs unis au quinquina, ont paru leur donner de l'intensité, et leur ont fait changer de rhythme, de tierces devenir quartes, ou doubles tierces. Les délayans amers unis au cresson, aux fleurs de camomille, aux sels neutres, souvent à l'oxymel simple, et long-temps continués, ont paru les moyens les plus efficaces. Celles qui se sont manifestées sur la fin du mois ont cédé plus facilement, mais il a fallu employer le quinquina.

Les fièvres bilieuses, les fausses fluxions de poitrine ont continué de régner, et ont conservé l'appareil qu'elles avoient le mois précédent ; elles se sont jugées avec lenteur, et le traitement en a été le même. Les catarrhes ont été nombreux ; beaucoup de vieillards y ont succombé. Les fluxions de poitrine gangréneuses ont été moins communes. Les affections érysipélateuses, les ophthalmies ont été presque régnantes ; les dernières sur-tout ont été très-opiniâtres et rebelles. Les affections rhumatismales n'ont pas été

moins fréquentes, ni moins inflammatoires que celles qui ont régné le mois précédent : elles ont exigé le même traitement. Les affections chroniques ont tourmenté beaucoup ceux qui y sont sujets, particulièrement les goutteux, les hémorrhoïdaires, les rhumatisans, les dartreux, &c. &c.

La petite-vérole a été moins nombreuse, et aussi bénigne que le mois précédent ; mais la coqueluche a été très-fréquente et opiniâtre ; plusieurs ont été inflammatoires, et ont exigé des saignées répétées, sans être fâcheuses.

Les fièvres malignes, ou plutôt séreuses, ont continué d'être graves ; un assez grand nombre de malades ont péri du 9 au 14 de l'invasion. Parmi les fièvres séreuses et quelques fausses fluxions de poitrine, s'est manifesté un ordre de symptômes particuliers : l'invasion s'annonçoit par des foiblesses, par la perte de la connoissance, et par une prostration de forces inquiétante ; les vessicatoires multipliés dissipoient ces premiers accidens : alors survenoit le caractère de la maladie, aux symptômes de laquelle s'unissoient des convulsions dans les membres. Le hoquet,

qui accompagnoit la maladie dans toutes ses périodes, et comme symptôme essentiel, ne se dissipoit qu'avec la maladie. Du neuf au onze, survenoit la rétention d'urine, qui a disparu aux uns, après les premiers purgatifs; aux autres, seulement à la convalescence parfaite; à ceux-ci, on a été obligé de redonner du ton à la vessie par des injections. On n'a pu employer les laxatifs que fort tard; le plus tôt a été vers le dix-huit de la maladie, et le plus ordinairement ce n'a été qu'après le 21, qui a été constamment orageux. Les évacuations ont été prodigieuses et d'une bile fondue, telle que l'écume de bière : quatre à cinq purgatifs ont suffi; alors les vessicatoires ont montré du penchant à se fermer; et la convalescence, quoique longue, n'a été accompagnée d'aucun accident: alors le lait d'ânesse a produit les meilleurs effets.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1789.

Jours du mois.	THERMOMETRE. Au matin.	Dans l'après midi.	Au soir.	BAROMETRE. Au matin.	Dans l'après-midi.	Au soir.
	degr.	degr.	degr.	pouc. lig.	pouc. lig.	pouc. lig.
1	2, 4	8, 2	5, 9	27 10, 5	27 9, 3	27 10, 0
2	4, 5	9, 2	8, 2	27 8, 3	27 7, 1	27 6, 7
3	7, 6	10, 2	8, 5	27 5, 7	27 6, 3	27 6, 7
4	5, 8	8, 4	3, 2	27 6, 8	27 9, 5	27 11, 8
5	2, 3	6, 8	4, 2	28 0, 7	28 1, 3	28 1, 4
6	1, 6	8, 4	5, 4	28 0, 7	28 0, 5	28 0, 2
7	3, 4	8, 0	3, 0	27 11, 6	27 11, 8	27 11, 9
8	1, 9	7, 0	4, 9	28 0, 0	28 0, 3	28 1, 2
9	2, 7	9, 9	4, 9	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 8
10	4, 2	11, 5	6, 1	28 0, 0	27 11, 0	27 10, 1
11	5, 1	9, 6	6, 6	27 11, 0	27 10, 0	27 9, 7
12	6, 4	9, 9	4, 6	27 8, 7	27 8, 8	27 9, 0
13	2, 8	7, 4	4, 3	27 9, 7	27 10, 3	27 11, 1
14	2, 2	10, 5	5, 3	27 11, 1	27 10, 7	27 10, 5
15	2, 1	12, 2	7, 1	27 9, 6	27 9, 2	27 8, 7
16	4, 5	15, 6	6, 5	27 8, 7	27 10, 0	27 9, 8
17	6, 4	12, 5	7, 8	27 9, 2	27 8, 7	27 9, 0
18	6, 7	12, 0	7, 5	27 9, 0	27 9, 3	27 9, 8
19	5, 4	13, 0	8, 6	27 9, 5	27 9, 8	27 11, 1
20	4, 6	13, 7	7, 5	28 1, 0	28 1, 3	28 2, 3
21	5, 6	11, 6	9, 6	28 2, 6	28 3, 1	28 2, 4
22	7, 0	13, 2	7, 5	28 2, 0	28 2, 2	28 2, 0
23	5, 0	9, 7	8, 1	28 0, 4	28 0, 0	27 9, 9
24	7, 9	9, 2	6, 7	27 6, 7	27 8, 5	27 9, 2
25	3, 6	10, 9	6, 5	27 9, 8	27 10, 5	27 7, 6
26	5, 4	11, 5	6, 3	27 6, 7	27 6, 8	27 6, 0
27	3, 5	11, 5	5, 9	27 7, 3	27 7, 2	27 8, 1
28	6, 8	13, 0	7, 4	27 9, 0	27 9, 8	27 9, 7
29	7, 2	11, 0	7, 0	27 8, 8	27 8, 8	27 9, 0
30	6, 4	14, 1	8, 0	27 9, 3	27 9, 4	27 9, 0

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir.*	*Vents dominans dans la journée.*
1	Gra. vent, pl. contin.	*De même.*	Peu de vent, ciel couv.	S-S O. fort.
2	Pluie.	*De même.* vent.	*De même.*	S-O. violent.
3	Gra. vent, pluie.	*De même.*	*De même.*	S-S-O. violent.
4	Pluie.	Ciel éclair.	Vent à minuit.	O. foible.
5	Assez beau.	*De même.*	*De même.*	N-N-E.
6	C. ass. beau.	Ciel couv. pet. plu.	Petite pluie.	N-N-E.
7	Pluie par intervalle.	*De même.*	*De même.*	Calme.
8	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	N-O.
9	Nuages.	Ass. b. ciel.	Ciel pur.	N.
10	Ciel couv.	Beau ciel.	*De même.*	N. foible.
11	Ciel couv.	*De même.*	*De même.*	Calme.
12	Ciel couv.	*De même.*	Plu. à 8 heur.	N-N-O.
13	Pluie.	*De même.*	*De même.*	N. fort.
14	Ass. bea. v.	*De même.*	Ciel pur.	N-E. for.
15	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	Calme.
16	Ciel couv.	*De même.*	S'éclaircit à 8 heures.	Calme.
17	Pluie.	*De même.*	*De même.*	S.
18	Ci. co. plu. à 10 heur.	Ciel couv.	Moins couv.	O-S-O.
19	C. ass. beau.	*De même.*	*De même.*	N-N-O.
20	Ciel pur.	*De même.*	*De même.*	N-N-O.
21	Ciel pur.	Alternati. co. & cl.	*De même.*	O-N-O.
22	Assez beau.	Ciel pur.	*De même.*	O.
23	Ciel se couvre à 10 h.	Pluie par interv.	*De même.*	S-O.
24	Grêle à 10 heur. plu.	Pluie.	Pluie.	O-N-O. f.
25	C. ass. beau.	Couvert.	Pluie.	N-O.
26	Avers. fréquent. vê.	*De même.*	*De même.*	S-O. violent.
27	Av. à midi.	Ave. à 6 h.	Ciel pur.	S-O. vio.
28	Ciel couv. vent.	Ciel couv. moi. de v.	Ciel couvert.	S-S-O. fo.
29	Ciel couv.	*De même.*	S'éclaircit.	O. foible.
30	C. ass. beau.	*De même.*	*De même.*	E-S-E.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 15, 6 deg. le 16
Moindre degré de chaleur... 1, 6, le 6

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 3, 1. le 21
Moindre élévat. de Mercure, 27, 5, 7. le 3

Nombre de jours de Beau......8
de Couvert.. 19
de Nuages....4
de Vent.... 7
de Grêle.....1
de Pluie..... 15

Le vent a soufflé du N..... 3 fois.
N-E.....1
N-N-E..2
N-O....2
N-N-O.. 3
S-O.... 4
S-S-O...3
E-S-E... 1
O...... 3
O-S-O..1
O-N-O. 2
Calme... 4

Quantité de Pluie, 1 pouce 11 lign. 6
TEMPÉRATURE: froide & humide.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'avril 1789, par M. BOUCHER, médecin.

Il eſt tombé beaucoup de pluie dans les quatre premiers jours du mois ; enſuite elle a ceſſé juſqu'au 17 ; à cette époque, elle a repris par intervalle, ſans être conſidérable. Le 17, on a entendu un violent coup de tonnerre, précédé d'un éclair.

Le temps a été froid tout le mois, ſi l'on en excepte quelques jours depuis le 20 juſqu'au 30 : la liqueur du thermomètre ne s'eſt néanmoins élevée, aucun jour, au-deſſus du terme de 13 degrés.

Le mercure dans le baromètre ne s'eſt guère éloigné, dans tout le mois, du terme de 28 pouces, ſinon le 2 & le 26, qu'il eſt deſcendu à celui de 27 pouces 5 lignes. Le vent a varié dans tout le cours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 13 degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Oüest.
7 fois de l'Ouest.
3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
1 jour de neige.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
5 jours de brouillards.

La quantité de pluie qui est tombée ce mois a été de 32 lignes $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur de l'hygromètre a été de 33 degrés $\frac{7}{10}$; savoir, le 8 du mois; & le plus bas a été, le 4, de $\frac{4}{5}$ de degré.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'avril 1789.

Les fluxions (catarrales) ont persisté dans tout le cours de ce mois. Il y a eu aussi beaucoup de personnes attaquées de la fièvre tierce & de la double-tierce, dont les unes étoient assez violentes pour obliger d'avoir recours de bonne heure au quinquina.

Vers le milieu & à la fin du mois, on a observé dans le peuple une fièvre continue, portant à la tête; elle étoit purement inflammatoire dans les uns, & bilieuse-phlogistique dans d'autres. Plusieurs personnes ont été les victimes de cette maladie, pour n'avoir pas été

traitées convenablement dans ſon début. Les ſaignées, répétées promptement, tant du bras que du pied, ont été le principal remède dans la première eſpèce : une ſaignée locale, par l'application des ſang-ſues aux tempes, pratiquée enſuite, a produit de bons effets.

Dans la fièvre phlogiſtique bilieuſe, les malades reſſentoient une châleur exceſſive dans les entrailles, avec un mal de tête des plus violens & une ſoif inextinguible ; il ſurvenoit aſſez ſouvent une diarrhée bilieuſe & copieuſe qui ne ſoulageoit point. Les boiſſons indiquées, telles que celles où entroient les différens acides végétaux, ou l'acide vitriolique, n'apportoient point de ſoulagement notable : la tête s'engouoit de plus en plus ; les malades tomboient dans le délire. Les épiſpaſtiques, appliqués à la plante des pieds, produiſoient peu d'effet : on n'a pas cru que ce fût le cas de recourir aux veſſicatoires, dans la crainte d'augmenter la chaleur interne.

Nombre de perſonnes, à la fin du mois, ont eſſuyé des crachemens de ſang, avec fièvre, & avec les ſymptômes ordinaires à la péripneumonie. Dans quelques-unes la maladie a été compliquée de ſaburre dans les premières voies.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philosophical transactions, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, volume* lxxviij, *pour l'année* 1788, *partie première ; in*-4°. *A Londres, chez* Davis, 1788.

1. Les articles qui, dans cette partie, fixent notre attention sont,

1°. Un discours *sur la méthode de manifester la présence, & de déterminer la qualité des petites quantités d'électricité, tant naturelle qu'artificielle ; par M. Tibere Cavallo, membre de la Société royale.*

Ce discours a été prononcé en conséquence d'une institution de feu M. *Backer.* L'auteur observe que nos connoissances relatives à l'électricité ne s'étendent guère au-delà de ce que l'on pourroit appeler la superficie ; & que ceux qui cherchent à se distinguer dans cette branche de la physique, doivent examiner les forces électriques dans leur état naissant, plutôt que lorsqu'elles sont accumulées ; qu'après avoir recherché leurs premiers commencemens, il est aisé de comprendre leurs progrès, & de juger jusqu'à quel point on peut les accumuler par des additions répétées de petites quantités. Il rend ensuite

ensuite compte des différentes méthodes qui ont été imaginées pour déterminer de petites quantités d'électricité, & expose leurs avantages & désavantages respectifs. Il considère en particulier le *condensateur* de M. *Volta*, l'*électromètre*, & le duplicateur de M. *Bennet*. Il observe, en parlant de ce dernier, qui l'occupe particulièrement, que par les plateaux demi-isolés de *M. Volta*, l'électricité répandue est attirée & condensée en un petit espace. Si sur un plateau électrisé *positivement*, par exemple, on en pose un autre, l'atmosphère du premier repousse le fluide électrique du second, (touché avec une substance conductrice, afin d'en soutirer le fluide) & y produit un degré égal d'électricité, mais *negative*, sans en perdre de la sienne propre. Le second, à son tour, produit de la même manière un degré égal d'électricité *positive* dans un troisième. Le premier & le troisième, l'un & l'autre électrisés *positivement*, étant placés à côté l'un de l'autre, agissent avec une force double, & le second étant placé sur eux, acquiert une électricité double de la première; & en répétant ce procédé simple, on peut continuellement doubler les plus foibles degrés d'électrité jusqu'à ce qu'ils deviennent sensibles. Cependant, remarque M. *Cavallo*, s'il existe quelque degré d'électricité dans les plateaux mêmes, cette électricité propre sera multipliée aussi-bien que celle qu'on cherche à découvrir; il prouve par plusieurs expériences qu'il en est ainsi, & que l'électricité des plateaux devient très-sensible à force de la doubler. Il ajoute que cette circonstance n'est pas particulière aux plateaux demi-isolés; mais qu'à proprement parler, toutes les substances sont toujours éle-

ctrisées, c'est-à-dire que chaque substance, & même les diverses parties du même corps, contiennent en tout temps une quantité d'électricité plus ou moins supérieure à celle qu'elles devroient contenir pour être dans un parfait équilibre électrique avec les corps environnans. » L'état flottant de l'électricité de l'air, le passage des nuages électriques, l'évaporation & la condensation des fluides, les frottemens résultans de diverses causes, agissent perpétuellement sur le fluide électrique de tous les corps, de manière à augmenter ou à diminuer la quantité d'électricité, ou à en troubler l'équilibre; & il est possible que la nature, pour opérer des effets très-intéressans, n'ait besoin que de différences, dans la distribution de ce fluide, assez petites pour ne pas affecter nos instrumens.

L'auteur termine ce discours par une nouvelle théorie de la manière dont le frottement excite l'électricité, & prend pour base de cette théorie l'observation qu'il n'y a pas de corps qui soit dans un équilibre parfait d'électricité avec les corps environnans, & que tous les corps, ainsi partagés d'électricité, ont la capacité d'en recevoir une plus grande quantité des corps qui les entourent, c'est-à-dire que l'électricité qu'excitent nos machines n'est rien autre chose qu'une multiplication rapide de celle qui se trouve déja dans le verre ou dans le coussin.

2°. *Leçon Croonienne sur le mouvement musculaire; par* GEORGE FORDYCE, *docteur en médecine, membre de la Société royale.*

L'auteur distingue entre mouvement primitif, & mouvement communiqué. « Si deux parti-

cules de matière d'une eſpèce quelconque, dit-il, qui ne ſeroient pas plus éloignées l'une de l'autre que le ſoleil ne l'eſt de la terre, étoient en un repos parfait, elles ſe mettroient ſur-le-champ en mouvement l'une vers l'autre, s'il n'exiſtoit aucune autre particule de matière. C'eſt le mouvement ainſi produit que j'appelle primitif. »

Il avance enſuite que « pluſieurs obſervations prouvent que le mouvement muſculaire n'eſt pas un mouvement communiqué, mais un mouvement primitif... d'où il ſuit qu'il n'eſt pas néceſſaire pour un mouvement ou communication quelconque, de paſſer par aucune matière, afin de pouvoir mettre les forces muſculaires en action. »

D'après ces prémices, il ſuppoſe que tout pouvoir primitif, exercé par une partie mouvante, conſiſte dans un pouvoir des particules de s'approcher l'une de l'autre. Il appelle ce pouvoir, attraction de vie, & en admet de deux eſpèces; l'une, conſtante dans les animaux vivans, tient les particules plus rapprochées dans le corps vivant que dans le corps mort; c'eſt le *ton*: l'autre qui, dans une partie mue, rapproche les particules les unes des autres au-delà des forces du ton. Si cette ſeconde eſpèce ne ſe continue que quelques ſecondes, il l'appelle *action*, & lui donne le nom *de ſpaſme*, lorſque ſa durée eſt plus longue. Cette théorie nous paroît ſi compliquée, ſi embrouillée, & ſi peu vraiſemblable, que nous n'entrerons pas dans de plus grands détails à ſon égard.

3°. *Deſcription d'une maſſe de fer natif, trouvée dans l'Amérique méridionale; par* MICHEL RUBIN DE CELIS.

Ce Mémoire, écrit en espagnol, est accompagné d'une traduction angloise. Cette masse de fer, longue de trois verges & large de deux & demie, a été trouvée à Otumpa, place située par le 27e deg. 28 min. de latitude méridionale, dans un lit d'argile pure & de cendres. M. *de Celis* pense qu'elle est une production volcanique.

4°. *Expériences frigorifiques sur l'expansion mécanique de l'air, expliquant la cause du grand degré de froid sur le sommet des hautes montagnes, de la condensation subite de la vapeur aërienne, & de la mutabilité perpétuelle de la chaleur atmosphérique; par* ERASME DARWIN, *docteur en médecine, membre de la Société royale.*

M. *Darwin* considérant le degré considérabl[e] de froid que produit l'évaporation des fluides & la grande quantité de chaleur nécessaire pou[r] les changer en vapeurs, a été engagé à suppose[r] que la seule *expansion mécanique* augment[e] la capacité de recevoir de la chaleur; c'est-à-dire que les fluides élastiques, en se dilatan[t] absorbent de la chaleur des corps qui so[nt] dans leur proximité, & y produisent du froi[d] comme par la raison des contraires, ces flu[i]des, en se condensant, expriment la chaleur c[qui] passe alors aux corps contigus. Pour confirm[er] cette théorie, il cite plusieurs observations c[u]rieuses. L'air condensé dans un fusil à vent, tirant un coup avec cette arme contre un th[er]momètre, en fait baisser le mercure, qui au[pa]ravant indiquoit le degré de chaleur commu[n] l'atmosphère. En condensant l'air dans le [ré]cipient de ce fusil, il se produit une cha[leur] sensible à la main, indépendamment de c

qu'on pourroit attribuer au frottement. Il s'engendre du froid lorſque l'air, renfermé ſous la cloche d'une antlie ou machine pneumatique, eſt dilaté par le jeu rapide de la pompe, auſſi-bien que lorſque l'air extérieur ſe dilate au moment qu'on en fait rentrer ſous la cloche. Dans tous ces cas de dilatation, les vapeurs aqueuſes contenues dans l'air ſont condenſées & rendues viſibles, parce que la chaleur qui les tenoit diſſoutes, a été abſorbée par l'air dilaté. L'auteur fait à ce ſujet mention d'un phénomène curieux de cette eſpèce, qu'on obſerve dans la fontaine de Hiero, dans une mine de Hongrie. L'air y eſt comprimé par une colonne d'eau de 260 pieds de hauteur, & en conſéquence de cette forte condenſation, l'air, en ouvrant le robinet, ſe dilate, & abſorbe la chaleur avec une rapidité & une avidité ſi conſidérables, que l'humidité qu'il contient en eſt non-ſeulement précipitée, mais tombe encore en tourbillons de neige, ou forme des congélations qui s'attachent au robinet.

Il remarque enſuite que l'air qui entoure notre globe eſt dans une circulation non interrompue, & que par conſéquent il doit régner entre les différentes portions qui le compoſent, une variété perpétuelle de denſité & de chaleur. L'air élevé au-deſſus des ſommets des montagnes, dit-il, eſt dilaté, & abſorbe la chaleur (ou, n'eſt-ce pas plutôt parce qu'il eſt chargé de chaleur, qu'il eſt dilaté & élevé au-deſſus des couches inférieures plus condenſées, parce qu'elles ſont privées d'une certaine quantité de chaleur?) Deſcendu dans les vallons, il eſt comprimé (qu'eſt-ce-qui le comprime?) & communique de la chaleur aux corps avec leſquels

il eſt en contact. Sa grande dilatation prive tellement de chaleur les vapeurs aqueuſes qu'il contient, qu'elles ſont précipitées ſous la forme de neige, de grêle, &c....

M. *Darwin* rend compte enſuite de quelques changemens ſubits concernant la hauteur des baromètres : il aſſure qu'il a obſervé fréquemment que le baromètre, étant monté ſans qu'il ſe ſoit fait en même temps quelque changement de vent, l'air s'eſt échauffé de quelques degrés, de même que *Muſſchenbroeck* a vu que dans l'hiver l'abaiſſement du mercure, dans cet inſtrument, eſt ſuivi d'augmentation du froid.

Ce que nous avons rapporté de ce Mémoire, peut ſuffire pour donner une idée de la manière de voir de l'auteur, qui, à notre avis, prend preſque toujours l'effet pour la cauſe.

5°. *Quelques obſervations ſur la chaleur des puits & des fontaines à la Jamaïque, & ſur la température de la terre au-deſſous de la ſurface dans divers climats; par* JEAN HUNTER.

L'auteur penſe que le meilleur moyen de déterminer la température de l'intérieur de la terre, eſt de meſurer la chaleur qui règne dans les puits profonds, où il y a peu d'eau : il nous apprend enſuite qu'à la Jamaïque, la chaleur moyenne, près de Kingſton, eſt de 80 degrés du thermomètre de Fahrenheit; que celle des ſources eſt de 79 $\frac{1}{2}$; que la différence de la chaleur des ſources ſuit l'élévation des endroits où elles ſourdent, & varie depuis le degré indiqué juſqu'à celui de 61 $\frac{1}{2}$. Que la chaleur moyenne des ſources de Brighthelmſtone est de 50; que la chaleur moyenne de Londres eſt de 49 $\frac{2}{3}$: que celle de la mer à Brighthelm

ſtome, eſt, dans les mois d'été, entre 58 & 63 $\frac{1}{2}$; que la plus grande variété qu'on ait reconnue, eſt depuis 49 juſqu'à 71 ; qu'à New-Yorck la chaleur des ſources eſt depuis 54 juſqu'à 56.

6°. *Table de la chaleur moyenne de chaque mois, obſervée pendant dix ans à Londres ; par* GUILLAUME HEBERDEN, *docteur en médecine, membre de la Société royale, & de celle des antiquités.*

Cette table comprend dix années, depuis 1763 juſqu'en 1772 incluſivement. Les obſervations ont été faites à huit heures du matin, & à deux heures de l'après-midi.

7°. *Expériences ſur la chaleur locale ; par* JACQUES SIX, *écuyer.*

C'eſt une continuation des obſervations faites précédemment par l'auteur, & qui s'étendent preſqu'à toute l'année. Il a trouvé que les plus grandes variations avoient lieu aux mois d'octobre & de juin. Durant le premier, la différence ſe faiſoit remarquer pendant la nuit, tandis qu'au mois de juin c'étoit pendant le jour. Depuis le 11 juſqu'au 15, & depuis le 25 juſqu'au 30 de ce mois, lorſque les variations étoient le plus conſidérables, il y avoit évidemment deux courans d'air en directions oppoſées à des hauteurs différentes. En général, plus le thermomètre eſt près de la ſurface de la terre, plus le degré de refroidiſſement qu'il indique eſt conſidérable : car, quoique la ſuperficie de la terre ſoit le plus échauffée par le ſoleil durant le jour, (au moins en été) les expériences faites par M. *Six*, n'en prouvent pas moins que le froid eſt plus grand près de la terre, qu'à quelque diſtance au-deſſus, & cela

au point que quelquefois le thermomètre à un pouce de terre descend de deux degrés plus bas que celui qui est placé à la hauteur de neuf pouces. Ce refroidissement paroît une opération constante & régulière de la nature, & a lieu dans toutes les saisons, mais ne se manifeste jamais à un degré considérable, que lorsque l'air est calme & le ciel sans nuages. Les vapeurs humides, la rosée, les brouillards, loin de s'y opposer, paroissent l'augmenter. La plus grande élévation, à laquelle l'auteur a pu se placer pour faire ses expériences, a été de 220 pieds.

8°. *Observations sur la manière dont le verre est chargé de fluide électrique ; par* EDOUARD GUILLAUME GRAY, *docteur en médecine, membre de la Société royale.*

L'auteur se propose d'expliquer d'une manière plus conforme à la nature que l'on n'a fait jusqu'ici, de quelle façon les bouteilles armées se chargent & se déchargent du fluide électrique ; c'est aux physiciens à apprécier le mérite de cette théorie.

9°. *Expériences sur le refroidissement de l'eau au-dessous du point de congélation ; par* CHARLES BLAGDEN, *docteur en médecine, secrétaire de la Société royale.*

L'objet de ces expériences est de rechercher les causes, & de déterminer les modifications du refroidissement dont l'eau est susceptible sans se geler, quoique le froid excède celui de la congélation. L'auteur est parvenu à lui faire supporter un froid de 12 degrés au-dessous du point glacial. L'eau continue à se dilater pen-

dant tout le procédé, & à ce qui paroît en raison de l'augmentation du froid. L'eau purgée d'air autant qu'il est possible, au moyen de l'ébullition, ne gèle pas aussi promptement que la même eau qui n'a pas bouilli : l'eau *dure* des pompes gèle plus vîte que l'eau pure ; & l'eau trouble, quelle que soit la substance qu'on y a mêlée pour la rendre trouble, ne peut pas être refroidie au-delà de 32 degrés sans se geler. M. *Blagden* remarque à cette occasion que l'opinion où l'on est que la congélation de l'eau qui a bouilli est plus prompte, vient apparemment de ce qu'une eau calcaire séléniteuse se trouble par l'ébullition qui en chasse l'acide aérien, lequel tenoit la terre calcaire en dissolution. Les solutions salines, soit de sels neutres, soit d'acides ou d'alkalis, peuvent toutes être refroidies au-dessous du point de congélation, & cela d'autant plus qu'elles sont d'une plus grande limpidité.

L'auteur a encore fait des expériences pour s'assurer jusqu'à quel point l'agitation accélère ou retarde la congélation. Il a observé, à cet égard, que le mouvement ne produit pas toujours le même effet. Le contact de la plus petite parcelle de glace a constamment hâté la congélation. M. *Blagden* s'attache enfin à expliquer tous les différens phénomènes qui se sont présentés dans ses expériences ; mais sa théorie étant trop hypothétique, nous ne nous y arrêterons point.

10°. *Expériences & observations relatives aux principes de l'acidité, à la composition de l'eau, & au phlogistique ; par* JOSEPH PRIESTLEY, *docteur en droit, membre de la Soc. royale.*

Une des prétendues découvertes les plus im-

portantes, dont la chimie moderne se glorifie, est l'analyse de l'eau ; & M. *Lavoisier*, ainsi que ses partisans, se fondant sur les produits de certains procédés, à leur avis, synthétiques & analytiques, ont avancé que leur doctrine étoit incontestable, & que toute l'eau qu'ils recueillent dans la déflagration des airs déphlogistiqué & inflammable, a été formée par les principes constitutifs de ces airs ; comme de l'autre côté la résolution de l'eau en ces airs, est une véritable décomposition de ce fluide. Ils prétendent établir la certitude de leurs assertions sur l'exactitude des poids qui se retrouvent, soit qu'on pèse les airs, qu'on fait brûler & l'eau qui en résulte, soit qu'on pèse l'eau & les produits aériformes qu'on en obtient. Il paroît néanmoins, par le Mémoire du docteur *Priestley*, que cette conformité exacte dans les poids n'a réellement pas lieu ; & suivant notre auteur, il est bien moins étonnant qu'il se glisse des erreurs & des inexactitudes dans des expériences si délicates, qu'il ne l'est qu'on ait élevé avec tant de confiance une théorie si importante sur des fondemens en apparence trompeurs, & adoptés trop légèrement.

M. *Priestley* a répété les expériences sur la composition de l'eau ; mais il a eu soin de séparer des deux airs, autant qu'il lui a été possible, toute l'humidité qu'ils contenoient, & il a reconnu par ces épreuves que le poids de l'eau qu'on obtient par leur combustion est bien au-dessous de celui des airs employés. Il y a même plus, il a rendu très-probable qu'au lieu que l'air soit une partie constitutive de l'eau, c'est celle-ci qui est une partie constitutive de l'air.

On ſait déja qu'on ne peut pas ſe procurer de l'air inflammable ſans le ſecours de l'eau. M. *Priestley* prouve encore, par pluſieurs expériences, qu'on ne ſauroit ſe procurer de l'air fixe ſans employer de l'eau. La terre peſante aérée qui paroît ne point contenir de l'eau, ne fournit point d'air fixe tant qu'on n'a pas ajouté de l'eau, & pour former cent grains d'air, il faut faire une dépenſe de quarante-trois à quarante-quatre grains d'eau. Il eſt probable que la même choſe a lieu à l'égard de tous les autres airs, attendu qu'il n'y en a pas un ſeul qui ſe produiſe ſans le concours de l'eau. Il paroît encore vraiſemblable que l'eau pure eſt leur véritable baſe, ou la ſubſtance ſans laquelle aucun fluide aëriforme ne peut exiſter ; & que par conſéquent l'eau n'a jamais été ni compoſée ni décompoſée par aucune de nos opérations.

M. *Prieſtley* a conſtamment trouvé que l'eau produite par la combuſtion de deux airs, contenoit un acide. Il a ſouvent répété l'expérience, & employé des quantités conſidérables d'airs, afin de ſe procurer de l'eau en quantité ſuffiſante pour faire les épreuves néceſſaires ; & l'examen le plus rigoureux, fait par MM. *Keir* & *Withering*, a prouvé que cet acide étoit celui du nitre : découverte importante, parce qu'on a cru juſqu'ici que l'air phlogiſtique étoit néceſſaire à la formation de l'acide nitreux.

L'académicien obſerve que la doctrine de la décompoſition de l'eau étant abandonnée, celle du phlogiſtique, à laquelle on n'a renoncé qu'enſuite des expériences modernes ſur l'eau, y gagnera, par la raiſon qu'elle eſt d'un très-grand ſecours pour expliquer facilement toutes

les nouvelles découvertes. Il prend pour exemple l'air inflammable, obtenu du ſoufre ou des métaux chauffés au rouge, ſur leſquels on fait paſſer la vapeur de l'eau. Si cet air ne provient pas de la décompoſition des vapeurs, il faut qu'il tienne ſes principes d'inflammabilité du ſoufre ou des métaux, leſquels par conſéquent ne peuvent pas être des corps ſimples, comme le prétendent les anti-phlogiſticiens, de même qu'on ne ſauroit plus avancer que cette ſubſtance inflammable eſt du *ſoufre* ou du *métal*, parce que de quelque corps qu'on l'obtienne, on lui reconnoît toujours les mêmes propriétés, qu'on peut la tranſporter indifféremment à d'autres corps, ſuivant les mêmes loix d'affinité, & qu'elle forme avec eux les mêmes composés.

11°. *Quelques obſervations ſur l'irritabilité des végétaux ; par* JACQUES EDOUARD SMITH, *docteur en médecine, membre de la Société royale.*

Dans l'épine-vinette, les étamines ſont inclinées vers les pétales, & les anthères ſont cachées dans leurs pointes concaves ; mais lorſqu'on touche le côté interne du filament près de ſa baſe, avec une fine ſoie de porc, ou une épingle mouſſe, l'étamine ſe courbe, l'anthère embraſſe le *ſtigmate*, & répand ſa pouſſière. Quelque autre part qu'on applique le *ſtimulus*, cet effet ne s'enſuit point. L'irritation ceſſée, l'étamine ſe redreſſe, mais on peut de nouveau l'exciter à ſe mouvoir vers le piſtil. Les étamines du *cactus tunæ*, ſont auſſi irritables. Dans la rue (*ruta*), tous les jours une des étamines ſe porte vers le piſtil, & reprend enſuite ſa première ſituation. M. *Smith* obſerve que les végétaux, de même que les animaux, ne ſont ca-

pables que d'un certain degré d'action, ſans expoſer leur ſanté. Il a vu périr pluſieurs plantes, après avoir fleuri en hiver, par un froid bien inférieure à celui qu'elles avoient ſupporté précédemment. Quand on empêche la pouſſière de ſe répandre ſur le piſtil, ce dernier ſe conſerve beaucoup plus long-temps, & M. *Smith* croit que la durée des fleurs doubles vient de ce que les organes de la génération étant détruits, il ne ſe fait point de fécondation.

12°. *Relation des expériences faites par M.* JEAN M' NAB, au fort d'Albany, dans la baie d'Hudſon, *relatives à la congélation des acides nitreux & vitriolique; par* HENRI CAVENDISH, *écuyer, membre de la Société royale & de celle des antiquités.*

Ce volume eſt terminé par des obſervations météorologiques.

Dissertatio medica de signis mortis diagnosticis dubiis cautè admittendis et reprobandis: auctor JOANNES-CHRISTIANUS STEINFELD, D. M. *A Jena, chez* Stranckmann, 1788; *in-4°. de 24 pag.*

2. M. *Steinfeld*, après avoir expoſé ce que c'eſt que la vie & la mort, donne les ſignes communs qui annoncent la mort.

Ce ſont, dit-il, l'abolition du pouls, de la reſpiration, des ſens internes & externes, le changement des yeux, le froid, la couleur pâle,

les taches livides & la putridité. La mort peut être regardée comme douteuſe, lorſque le malade a les yeux ouverts, la bouche écumeuſe & rouge, que le corps conſerve de la chaleur, & les membres, de la ſoupleſſe.

An essai on the nature and origin of the contagion of fevers, &c. C'est-à-dire, *Essai sur la nature et l'origine de la contagion des fièvres; par* JEAN ALDERSON, *docteur en médecine; in*-8°. *A Londres, chez* Murray, 1788.

3. L'objet de l'auteur eſt de prouver que la matière contagieuſe eſt diſſoute dans l'air, d'où elle eſt précipitée ſur quelque corps qui devient alors le foyer de la contagion; mais il obſerve que ces miaſmes peuvent devenir nuiſibles ſans être précipités, & que dépoſés ſur un corps ſuſceptible de les recevoir, ils ſont enſuite rediſſouts, & portés dans le poumon avec l'air qu'on reſpire. Il penſe que dans leur état de diſſolution, ils ſéparent de l'air les parties les plus pures, ou en altèrent la nature, & que leur précipitation eſt un effet d'une nouvelle addition d'air pur à l'air atmoſphérique.

Pour obvier aux effets de la contagion, M. *Alderſon* recommande de charger l'atmoſphère de vapeurs aqueuſes, en verſant à différentes repriſes de l'eau chaude d'un vaſe dans un autre: en conſéquence de la précipitation des miaſmes, il eſtime que les couches inférieures de l'air d'une place infectée, ſont les plus dan-

gereuſes. Il appuie cette partie de ſa doctrine ſur les expériences de M. *Maret*, dans ſon Mémoire *ſur la meilleure manière de conſtruire les ſalles d'hôpital*, inſéré dans les *nouveaux Mémoires de l'académie de Dijon.*

Cet ouvrage de M. *Alderſon*, bien que fondé ſur des hypothèſes, nous ſemble néanmoins mériter l'attention des phyſiciens.

Memoria istorica della febre, &c. *Mémoire historique touchant la fièvre épidémique qui a régné dans le bourg de S. Etienne au duché de Milan, depuis le commencement d'octobre* 1783, *jusqu'à la fin de juin* 1784; *par M. François Beretta, docteur en médecine, associé de l'Académie botanique et de celle des georgiphiles de Florence. A Milan, chez* Galeazzi, 1787; *in*-8°.

4. On ne ſauroit trop multiplier les bonnes deſcriptions des épidémies qui affligent ſi ſouvent les peuples, & l'hiſtoire des traitemens qu'on leur oppoſe.

M. *Beretta* expoſe dans ce Mémoire, avec beaucoup de préciſion & de netteté, ſes idées ſur les cauſes auxquelles il attribue l'origine & le développement de l'épidémie qu'il décrit, & à laquelle il donne le nom de *putride*, *vermi-*

neuſe, pétéchiale. Dans le traitement, il a uſé très-modérément de la ſaignée, l'expérience lui ayant prouvé que dans les maladies de cette eſpèce, la ſaignée abondante eſt fort nuiſible. Les émétiques prudemment ordonnés, les purgations douces & réitérées, ſuivant les circonſtances, ont été les remèdes principaux; l'huile d'amandes-douces, & celle de ſemences de lin, n'ont pas été oubliées. « L'opinion, dit M. *Beretta*, que nos meilleurs écrivains, & *Boërhaave* entre autres, ſe ſont formée de l'huile, m'a induit quelque temps à la regarder comme pernicieuſe dans ce genre de maladie; mais, d'après l'uſage que j'en ai fait, tant dans cette épidémie, que dans d'autres circonſtances, je me crois obligé de déclarer que l'huile d'amandes-douces, ainſi que celle de lin, me paroiſſent un remède innocent & utile, & que ſi on les combine avec du ſuc de limon ou de l'oxymel ſimple, il en réſulte un laxatif ſavonneux très-efficace ». Comme cette fièvre préſentoit des intermittences dans le commencement, M. *Beretta* eſſaya le quinquina, mais ce fut ſans ſuccès, & le camphre ne fit que du mal. Il employa néanmoins l'eſſence du quinquina, non comme fébrifuge, mais comme propre à empêcher la dégénéreſcence des humeurs; d'ailleurs, il y joignit toujours les acides minéraux, & ſur-tout l'eſprit de nitre dulcifié.

Beobachtungen über die krankheiten, *&c.* C'est-à-dire, *Observations sur les maladies auxquelles les marins sont sujets; par* M. GILBERT

BLANC, docteur en médecine, traduit de l'anglois en allemand. A Marbourg, 1788; *in-8°. de* 380 *pages.*

5. On a fait connoître l'original anglois, dans le Journal de Médecine, *tom.* lxxiv, *pag.* 125.

An enquiry into the nature, causes and cure of the consumption of the lungs, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur la nature, les causes et le traitement de la consomption pulmonaire; par MICHEL RYAN, docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez* Elliot, 1788.

6. L'auteur décrit très en détail les ſymptômes ordinaires de la conſomption ou phthiſie pulmonaire; mais il eſt dans l'erreur lorſqu'il avance que cette maladie n'exiſte qu'autant qu'il y a un ulcère aux poumons. En parlant des cauſes de la conſomption, il prétend qu'il eſt rare qu'elle ſoit une ſuite de l'hémoptyſie ou des catarrhes. Il fait mention de la pulmonie occaſionnée par la pouſſière que certains ouvriers ſont obligés de reſpirer; il regarde l'aſthme comme incapable de conduire à la phthiſie, & le virus ſcrophuleux, comme une cauſe prédiſpoſante plutôt que comme une cauſe efficiente.

Nous n'avons rien trouvé de nouveau dans la partie thérapeutique ; il nous paroît même qu'on y pourroit rectifier bien des articles. Mais comme il y a tant de diverſité dans les opinions à cet égard, & que les méthodes curatives, préconiſées avec le plus de chaleur par certains auteurs, ſont condamnées comme préjudiciables par les autres, nous ne ferons aucune remarque ſur les préceptes curatifs propoſés par M. *Ryan.*

De capitis læsionibus trepanationem exigentibus, pro gradu doctoris disputat LAURENTIUS WILHELMUS HASSELBERG, sueco Pomeranus. Gottingæ, 1785.

7. Il règne entre les vaiſſeaux du péricrâne, du diploé & de la dure-mère une connexion ſi étroite, que ceux du diploé ne peuvent guère être léſés conſidérablement par une violence externe, ſans que ceux des deux membranes ne s'en reſſentent. On voit aſſez régulièrement ces membranes ſe détacher du crâne quelques jours après, s'enflammer & ſuppurer. Comme alors il ſe forme un amas de liquide entre le crâne & la dure-mère, les accidens ordinaires à la compreſſion du cerveau ſe font remarquer; il faut cependant convenir qu'il eſt auſſi des cas rares, à la vérité, dans leſquels rien ne fait ſoupçonner l'état où ſe trouve une portion même conſidérable du crâne, dont l'altération eſt très-forte, & dans leſquels le diploé

eſt carié & la ſuppuration établie. Ces cas ſont ceux où la dure-mère ne participe pas aux déſordres de la calotte oſſeuſe.

Mais lorſque les léſions de la tête ſont fortes, & qu'elles intéreſſent les différentes parties mentionnées, elles exigent néceſſairement l'opération du trépan ; plus on ſe hâte d'y avoir recours, plus on a droit d'eſpérer qu'on préviendra l'inflammation & ſes ſuites, tant du diploé que de la dure-mère ; ſi au contraire on retarde l'opération, ſes effets ſe réduiſent à emporter la carie, à donner iſſue au pus répandu ſur la méninge, & à procurer au chirurgien la facilité de porter les ſecours qu'exigent les circonſtances. L'eſpoir de la réuſſite de cette opération, eſt donc en raiſon de la plus ou moins grande promptitude avec laquelle on y procède.

Les ſuites de la dépreſſion d'une portion du crâne ſont celles de la compreſſion du cerveau. Il eſt facile de s'aſſurer de cette léſion ; mais les ſentimens ſont partagés ſur le traitement qui lui convient. Les uns veulent qu'on relève ſur-le-champ la portion enfoncée ; les autres ſont d'une opinion contraire. Voici les préceptes que M. *Haſſelberg* entreprend d'établir.

Ce n'eſt qu'à l'extrémité qu'il faut entreprendre de relever la portion déprimée, parce qu'on ne ſauroit jamais le faire ſans expoſer le malade à des accidens très-graves. On ne peut réuſſir à mettre la pièce enfoncée au niveau ſans avoir recours au trépan, & cette opération eſt toujours accompagnée d'un certain danger. Elle expoſe d'un côté la dure-mère au contact de l'air : de-là l'inflammation & la ſuppuration de cette membrane. D'un autre côté, en relevant la pièce déprimée, on lui fait preſque la même

violence qu'elle a essuyée lors de l'enfoncement; il est donc à craindre qu'elle ne s'altère de plus en plus, & que la carie ne s'empare du diploé.

Un chirurgien prudent ne tentera donc point de relever la portion déprimée, toutes les fois qu'aucun accident n'inspirera pas d'inquiétudes légitimes sur l'état du blessé. Il est vrai que dans certains cas, & sur-tout dans les enfans, il survient quelquefois, même après un temps très-considérable, & après quelques années, des symptômes qui paroissent dépendre de ce déplacement. Cependant, lorsqu'on les examinera attentivement, on reconnoîtra qu'ils sont très-rarement une suite de cette lésion, & qu'on auroit tort d'en conclure qu'il faut procéder précipitamment à l'opération. La saburre bilieuse du canal alimentaire, les mouvemens fièvreux, ou les commencemens de quelque autre maladie, peuvent également causer la stupidité, les vertiges, l'assoupissement, &c. qu'un chirurgien inconsidéré voudroit attribuer à l'enfoncement. Toutefois, si alors il trépanoit le blessé, ne feroit-il pas évidemment plus de mal que de bien?

Il y a plus, lors même que ces causes accidentelles n'ont pas lieu, & que tout concourt à faire juger que les symptômes indiqués sont réellement causés par la dépression, il faut essayer si la saignée & les évacuations répétées, en diminuant la plénitude, ne peuvent pas dispenser de l'opération. En détruisant l'abondance des humeurs, on réussira peut-être à effacer l'impression que l'enfoncement fait sur le cerveau.

M. *Hasselberg* croit néanmoins l'opération nécessaire, lorsque les accidens qui surviennent tard, ne sont évidemment pas dus à des causes

étrangères, mais ſont indubitablement une ſuite de la dépreſſion, & qu'au lieu de céder aux ſaignées & aux évacuans, ils deviennent plus preſſans. Dans ce cas il faut remédier à l'enfoncement, en obſervant qu'une ancienne dépreſſion ne peut guère être relevée, mais être emportée.

Si les accidens fâcheux ſe déclarent dès le commencement, le chirurgien, avant de ſe préparer à relever la pièce déprimée, doit attentivement conſidérer ſi ces ſymptômes fâcheux ne ſont pas l'effet de la commotion, de l'épanchement, ou de quelque autre cauſe étrangère, plutôt que de la dépreſſion, & s'ils ſont aſſez violens pour exiger les ſecours les plus prompts & les plus déciſifs. On voit quelquefois les accidens les plus menaçans ſe diſſiper, en continuant avec conſtance l'uſage des fomentations froides, des ſaignées, des cathartiques, &c. le cerveau même paroît s'accoutumer peu-à-peu à un certain degré de compreſſion. Enfin ſi la ſituation du bleſſé devient plus critique, il ſera toujours temps de procéder à l'opération.

Toutes les fois que la portion déprimée eſt petite, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre eſt de l'emporter. Lorſqu'elle eſt trop étendue, on applique une couronne de trépan tout près du bord, &, introduiſant un levier dans le trou, on cherche à la relever. En opérant de cette manière, il ne faut faire dans les tégumens communs qu'une inciſion ſuffiſante pour pouvoir appliquer facilement la couronne du trépan. Le conſeil de dénuder toute la pièce déprimée, eſt ſans utilité, & d'autant plus préjudiciable, qu'en le ſuivant on ne ſauroit que hâter la mortification de l'os.

Les fractures du crâne n'entraînent jamais par elles-mêmes des accidens graves, & n'exigent dans aucun temps l'application du trépan. Les accidens qui ſurviennent dans ces cas, ne ſont pas une ſuite de la fracture : ils ſont dus à quelque affection nerveuſe qui ſe rencontre en même temps ſans dépendre de la fracture, telles que la commotion du cerveau, l'épanchement, l'inflammation des méninges, du diploé, &c.

M. *Pott* avance qu'il faut trépaner toutes les fois qu'il y a fracture au crâne, afin de remédier aux dérangemens concomitans. Ce précepte eſt ſuſceptible de grandes modifications. Les dérangemens concomitans, dont M. *Pott* parle, ſont la commotion, l'extravasation, l'inflammation & la ſuppuration. Le trépan eſt abſolument inutile pour remédier à la commotion, & ne ſauroit être que d'un très-foible ſecours contre l'inflammation & la ſuppuration ; lorſqu'elles ſurviennent tard, l'inflammation ne peut même qu'en être conſidérablement augmentée.

L'expérience nous apprend d'un autre côté, que les ſuppurations tardives ſont preſque toujours mortelles. Le pus, dans ces cas, eſt répandu ſur une ſurface trop étendue du cerveau, enſorte que l'ouverture faite par le trépan, ne peut point donner iſſue à la totalité de la matière purulente. Reſte donc l'épanchement ; mais outre qu'il n'eſt pas inſéparable des fractures, on reconnoît à des ſignes poſitifs s'il a lieu, & ce ne doit être que dans les cas où l'on eſt aſſuré qu'il exiſte, qu'on doit avoir recours au trépan.

Il en eſt des contre-fiſſures comme des fractures. Conſidérées en elles-mêmes, elles ſont ſans conſéquence, ne ſe manifeſtent par aucun ſigne, ne cauſent aucun accident fâcheux, &

n'exigent jamais l'application du trépan. Elles ont ſur les fractures l'avantage de n'être que très-rarement accompagnées de ces acceſſoires, qui ſeuls demandent l'opération à l'endroit de la contre-fiſſure même, telles que les eſquilles, la dépreſſion, &c.

Quant à l'aſſertion de pluſieurs auteurs, que les épanchemens exigent indiſpenſablement le trépan, l'expérience prouve que le ſang extravaſé peut ſe réſoudre ſous le crâne auſſi-bien qu'ailleurs. Il convient donc d'en tenter la réſolution, avant que d'en venir à l'opération. Cependant, ſi après un certain temps, & un uſage ſuivi des moyens convenables pour parvenir à ſes fins, on voit que les accidens augmentent au lieu de diminuer, on ceſſera des tentatives infructueuſes, & on ſe décidera pour l'opération. Les réſolutifs qu'on eſſaiera ſeront, de préférence, les fomentations froides, les ſaignées réitérées & les cathartiques. Avec ces ſecours, non-ſeulement on arrêtera l'hémorrhagie, ſi elle continue encore, mais on réſoudra également les humeurs déja épanchées.

Traité de la théorie et de la curation des ulcères; suivi d'une dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, et précédé d'un essai sur le traitement chirurgical de l'inflammation et de ses suites; par BENJAMIN BELL, membre du collége royal de chirurgie, et

chirurgien de l'hôpital d'Edimbourg; ouvrage traduit de l'anglois, sur la troisième édition, par MM. ADET *et* LANIGAN, *médecins de la Faculté de Paris. A Paris, chez* Cuchet, *libraire, rue et hôtel Serpente*, 1789; *in*-12 *de* 524 *pag. Prix* 2 *liv*. 10 *sols broché;* 3 *liv. rel.*

8. Comme l'inflammation précède ou accompagne la plupart des ulcères, & qu'elle est toujours une circonstance grave, plus ou moins embarrassante pour le chirurgien, l'auteur anglois a cru qu'il étoit important d'en rechercher les causes, & d'indiquer le traitement qui lui convient le mieux; & elle forme la première partie de son ouvrage.

Il met au nombre des causes efficientes & prédisposantes de l'inflammation, tout ce qui peut stimuler & causer de l'irritation, comme les blessures de toute espèce, simples ou déchirées, les contusions, les brûlures, le cautère actuel ou potentiel, l'application des substances corrosives & irritantes, telles que les différens acides concentrés, les cantharides; & il admet pour cause prochaine de l'inflammation, le principe reçu dans l'université d'Édimbourg, c'est-à-dire, une augmentation d'action dans les vaisseaux de la partie affectée, & confirme son opinion par la méthode curative qu'on met en usage, & qui consiste en moyens propres à diminuer le ton des organes, tels que la diète,

la ſaignée, l'application des ſubſtances émollientes & ſédatives.

La réſolution, dit M. *Bell*, eſt, en général, ce qu'on doit toujours avoir en vue dans le traitement du phlegmon; mais il y a des cas où il eſt eſſentiel d'amener la ſuppuration, comme dans les fièvres & autres maladies internes, où la nature tend à chaſſer au-dehors une matière dangereuſe. Il en eſt d'autres, tels que les affections ſcrophuleuſes, où il n'eſt utile ni d'exciter la ſuppuration, ni de favoriſer la réſolution par des répercuſſifs. M. *Bell* preſcrit d'abandonner l'inflammation, qui a lieu dans ces cas, à la ſeule marche de la nature.

M. *Bell* dit s'être convaincu, par ſon expérience, que l'uſage des ſédatifs, parmi leſquels il met les fomentations émollientes, peut être nuiſible lorſqu'on ne ſe propoſe que la réſolution d'une tumeur, parce qu'ils en accélèrent la ſuppuration, tandis qu'on auroit pu la réſoudre; mais celui des ſédatifs, auquel il a trouvé le moins d'inconvéniens, eſt le plomb. Il regarde les qualités diſcuſſives de cette ſubſtance & de ſes diverſes préparations, comme les plus efficaces qu'aucun autre moyen puiſſe préſenter. Ce n'eſt pas qu'il adopte toutes les vertus imaginaires & merveilleuſes que *Goulard* attribue à ce remède. Ce chirurgien a parlé en empirique des qualités déja connues du plomb, & c'eſt peut-être par là même qu'il en a rendu l'uſage plus commun. Il va juſqu'à s'en ſervir dans la cure des abcès, ou amas de pus complettement formés. M. *Bell* n'en recommande l'application que dans l'état inflammatoire des tumeurs, dont on peut encore tenter la réſolution.

La théorie de la suppuration, admise par M. *Bell*, est celle de *Gaber* & de *Pringle*. Comme elle ne peut pas avoir une grande influence dans la pratique, il seroit inutile de la discuter ici. M. *Bell* prescrit, comme tous les autres, de n'ouvrir les abcès que lorsque la suppuration est complettement établie. Il veut qu'on ne s'écarte de cette règle générale, que pour les abcès critiques qui surviennent dans les fièvres malignes. Dans la peste, en effet, on conseille pour l'ordinaire d'ouvrir les abcès sans attendre leur parfaite maturité. Il en est de même lorsque les abcès sont situés sur quelqu'une des grandes articulations, ou sur les parois d'une des grandes cavités; & il est aisé d'en sentir la raison. Une des choses que M. *Bell* recommande le plus dans l'ouverture des abcès, c'est d'éviter le contact de l'air extérieur, qui peut seul altérer, en peu de temps, l'état d'une plaie. Pour prévenir cet accident, trop commun dans les grands abcès, il conseille d'employer le séton, au lieu d'ouvrir l'abcès par l'incision; mais dans le cas de gangrène, il désapprouve les scarifications, qu'on pratique souvent, & qui, indépendamment du danger qu'il y a toujours de blesser les vaisseaux sanguins, les nerfs & les tendons, sont peut-être capables d'accélérer les progrès de la gangrène, en introduisant dans les parties saines les miasmes délétères qui émanent des parties gangrenées.

La seconde partie de l'ouvrage de M. *Bell*, a pour objet la théorie & le traitement des ulcères. Il les divise en deux classes. Dans la première, il range ceux qui sont purement locaux, & ne dépendent d'aucun vice de la con-

ſtitution; tels ſont, 1°. l'ulcère ſimple purulent; 2°. l'ulcère ſimple vicié, ou qui ne préſente pas une bonne ſuppuration; 3°. l'ulcère fongueux; 4°. l'ulcère ſinueux; 5°. l'ulcère calleux; 6°. l'ulcère avec carie; 7°. l'ulcère cancéreux; 8°. l'ulcère cutané. Dans la ſeconde claſſe, il comprend tous les ulcères produits ou entretenus par un vice conſtitutionnel, tels que le vénérien, le ſcorbutique, le ſcrophuleux.

On a beaucoup parlé des dangers attachés à la guériſon des ulcères. M. *Bell* penſe qu'avec de certaines précautions, on peut, ſans riſque, entreprendre cette guériſon dans tous les cas. Cependant il convient qu'il ſeroit imprudent de fermer tout-à-coup un ulcère ancien qui fourniſſoit une matière abondante: un cautère peut y ſuppléer. La ſeule objection ſpécieuſe qu'on puiſſe faire contre cette pratique, eſt que la matière vicieuſe, dont l'ulcère débarraſſoit le corps, ne ſauroit être évacuée par le moyen du cautère. Mais l'expérience paroît prouver que l'effet des ulcères tient plus à la quantité de la matière qu'ils rendent qu'à ſa qualité. On a vu qu'il n'étoit pas moins dangereux de fermer un cautère ancien, qui n'avoit jamais rendu que le pus le plus doux & le mieux conſtitué, que de deſſécher un ulcère dont la matière étoit plus âcre. D'ailleurs il eſt probable que les ſucs âcres & putrides des ulcères ne viennent point tels de la maſſe du ſang, mais qu'ils prennent ce caractère vicieux dans la partie ulcérée. Il ſeroit difficile même de concevoir que de ſemblables matières puiſſent exiſter dans le ſang, & qu'une machine auſſi délicate que le corps humain, dont les organes

ſont ſi ſenſibles & ſi irritables, pût en ſoutenir long-temps les impreſſions.

M. *Bell* a peut-être pouſſé trop loin les conſéquences qu'il a tirées de ce principe; & de ce qu'il eſt probable que la matière des ulcères acquiert ſes qualités malfaiſantes dans le ſiége de l'ulcère, il en a conclu, dans l'article du cancer, que cette dernière affection eſt toujours locale, qu'elle n'eſt jamais liée avec la conſtitution, & que c'eſt ſous ce ſeul point de vue qu'elle doit être conſidérée. Son opinion, à cet égard, eſt directement opposée à celle du docteur *Alexandre Monro*, qui condamnoit l'extirpation du cancer, & ne l'admettoit que dans les cas où le cancer étoit occulte, dans des ſujets jeunes & bien portans, & lorſqu'il avoit été occaſionné par une cauſe externe. Aux obſervations de *Monro*, qui avoit vu réuſſir ſi rarement l'extirpation, il oppoſe la pratique plus heureuſe du docteur *Hill*, qui avoit extirpé quatre-vingt-huit cancers tous ulcérés, à l'exception de quatre. Il n'y eut que deux malades qui ne ſurvécurent point à l'opération. Neuf furent attaqués de nouveau, & un étoit, en 1770, menacé de rechute, en tout, douze, ce qui n'eſt pas le ſeptième du nombre total. Il eſt certain qu'on ne peut pas préſenter un réſultat plus favorable à l'extirpation. M. *Bell* explique, d'une manière aſſez vraiſemblable, le peu de ſuccès du docteur *Monro*, en diſant que la grande réputation de ce dernier, lui attiroit tous les malades déſeſpérés qui avoient trop laiſſé invétérer leur mal. Cependant, quels que ſoient les avantages de l'extirpation faite à temps, les perſonnes qui ont obſervé la marche de la nature, qui ont vu combien, dans les

femmes, le cancer se trouve lié aux fonctions de leur sexe, auront bien de la peine à regarder cette affection comme absolument locale.

C'est de cette manière que M. *Bell* considère aussi les affections dartreuses, qu'il comprend toutes sous la dénomination d'ulcère cutané. Il combat, autant qu'il peut, la crainte ordinaire qu'on a pour les détruire par des moyens extérieurs ; il indique des topiques, qu'il dit lui avoir souvent réussi. Cependant, ce qui prouveroit qu'il n'est pas lui-même exempt de cette crainte, c'est l'usage fréquent qu'il fait des cautères : il les prescrit presque par-tout. Il convient de l'utilité des sudorifiques & des laxatifs dans les affections cutanées; mais il ne dit pas un mot des rapports que ces maladies ont avec l'état des premières voies, avec les fonctions du foie, & la disposition du systême de la veine-porte; toutes choses qui nous ont paru avoir une grande connexion avec les diverses maladies de la peau.

L'ouvrage de M. *Bell*, considéré sous un point de vue purement chirurgical, renferme des vues très-saines, qui tendent à simplifier & à rendre plus sûre la pratique de la chirurgie. Les médecins y desireront peut-être de ces considérations qui lient nos moindres affections avec le systême général de l'économie animale, sur laquelle cependant M. *Bell* paroît avoir des notions assez étendues.

Arzmeyvorrath, *&c.* C'est-à-dire, *Matière médicale, ou méthode pour connoître les médicamens simples et composés ; traduite du latin de M. JEAN-ANDRÉ MURRAY, chevalier de l'ordre de Wasa, professeur de médecine en l'université de Gottingue.* Quatre volumes. *A Brunswick; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788, *in*-8°.

9. La matière médicale de M. *Murray*, est sans contredit la plus complette qui ait paru; ce qui a engagé le docteur *Sieger* à la traduire en Allemand.

On peut voir ce qui a été dit de l'original, dans ce Journal, *tom.* lxv, *pag.* 153, *année* 1785, & *tom.* lxxvj, *pag.* 140, *année* 1788.

Methodus formulas medicas conscribendi : *Méthode de composer les formules de médecine, mise au jour pour l'usage des leçons de l'université; par JEAN-FRÉDER. CHRÉTIEN PICHLER, docteur*

en médecine, et membre du collége des médecins de Strasbourg; seconde édition, corrigée et augmentée. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787; *in-8°. de* 119 *pag.*

10. La première édition de cet ouvrage parut en 1785. Elle eſt annoncée *tom.* lxiv de ce Journal, *pag.* 677.

Nous avons conféré les deux éditions; elles diffèrent peu l'une de l'autre.

Nous croyons devoir indiquer la formule d'une décoction arthritique:

Prenez *roſe de neige de Sibérie*, . . deux gros;

Coupez-la, & faites-la bouillir dans ſeize onces d'eau, jusqu'à la réduction de la moitié. Coulez, & conservez-la dans une fiole. On la prend a en trois fois dans la matinée.

Cet ouvrage eſt très-répandu dans le nord, & l'on en a fait une traduction allemande à Heidelberg.

JOS.-PHIL. VOGLER, med. doct. et phys. Weilburg, pharmaca selecta, observationibus clinicis comprobata, denuo edita et additamentis aucta; *in-8°. de* 127 *pag. A Wezlar, chez* Winkler, 1783.

11. La première édition de ce bon ouvrage parut en 1777. Les additions qui ſont jointes à

cette ſeconde, ſont très-nombreuſes & très-utiles. Nous ne ferons mention que de deux ou trois articles. L'auteur ſubſtitue à l'eau de Rabel un mélange de parties égales d'esprit de vitriol & d'eſprit de nitre dulcifié : il aſſure que ce remède eſt de la plus grande utilité comme anti-spaſmodique, carminatif, fortifiant & anti-ſeptique ; qu'il produit d'excellens effets dans les grandes foibleſſes, durant & après les fièvres nerveuſes malignes, les lipothymies, les accidens hyſtériques & hypochondriaques.

M. *Vogler* compoſe des pilules altérantes avec trois parties de jus de régliſſe, deux parties d'eſpèces diatragacante, & une demi-partie de ſublimé corroſif. Il donne à ces pilules la préférence ſur celles du ſublimé corroſif d'*Hoffmann*, ſur les dragées de *Keyser*, & ſur le mercure gommeux de M. *Plenck*.

Il fait l'éloge d'une poudre compoſée de dix grains d'extrait de juſquiame, d'autant de fleurs de zinc, de trente grains de magnéſie d'Epſom, & de deux cent-dix grains de ſucre de lait, comme un remède excellent contre les convulſions.

Chemische versuche mit einer grauven salzigten erde, &c. C'est-à-dire, *Expériences chimiques sur une terre saline grisâtre qui se trouve aux environs de Jena en Saxe ; par M. George-Frédéric-Chrét. Fuchs, professeur en médecine.*

A Jena ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 24 *pag.*

12. Ces expériences chimiques démontrent évidemment que cette terre, nouvellement découverte, contient un ſel amer cathartique, ſemblable à celui qui ſe retire des eaux de Sedlitz, en Bohême.

HERRN DE FOURCROY, Handbuch der naturgeschichte, &c. *Manuel d'histoire naturelle et de chimie, traduit du françois de M.* DE FOURCROY*, docteur en médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie royale des sciences, professeur de chimie au Jardin du Roi ; et augmenté de notes explicatives ; par M.* JEAN-CHRÉT. WIEGLEB. Premier volume. *A Erfurt, chez* Keyser ; *et à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1788; *in*-8°. *de* 423 *pag.*

13. Les Allemands ſavent gré à M. *Wiegleb* de leur avoir donné la traduction d'un ouvrage très-eſtimable. Cette traduction que nous annonçons, a été faite d'après la ſeconde édition françoiſe.

dans les eaux de la mer, des lacs, des fleuves; enfin, de la méthode de les conserver pour l'usage des cabinets d'histoire naturelle. Le chevalier *de Linné* divise en quatre familles cette quatrième classe des êtres vivans : les poissons *apodes*, dont le ventre ne porte point de nageoires; les poissons *jugulaires*, qui ont les nageoires du ventre supérieures à celles de la poitrine; les poissons *thorachiques*, qui ont les nageoires du ventre immédiatement sous la poitrine; enfin, les poissons abdominaux, qui ont les nageoires situées dans la région de l'*abdomen*. M. l'abbé *Gilii*, marchant toujours sur les traces du célèbre naturaliste suédois, décrit tous les genres connus jusqu'aujourd'hui, qui se trouvent dans chacune des quatre familles de cette quatrième classe, ainsi que les diverses espèces renfermées sous chaque genre, avec la même précision & la même exactitude qu'il a employées pour les trois classes précédentes.

Le rédacteur des Ephémérides littéraires de Rome, est persuadé que cette description des genres *de Linné*, répandra de plus en plus dans l'Italie, & sur-tout dans l'*Etat de l'église*, le systême de ce savant, au grand avantage de l'Histoire naturelle, ainsi que de tous les arts & sciences qui ont avec elle quelque rapport.

CAII PLINII secundi naturalis historiæ cum interpretatione et notis integris JOHANNIS HARDUINI itemque cum commentariis et annotationibus HERMOLAI BARBARI, PINTIANI,

RHENANI, GELENII, DALECHAMPII, SCALIGERI, SALMASII, IS. VOSSII, J. F. GRONOVII, et variorum, *tomes* vij *et* viij; *édition revue par M. JEAN-GEORGE-FRÉDÉRIC FRANZIUS. A Leipsick, chez* Sommer, 1787 *et* 1788; *grand in*-8°.

17. Les deux premiers volumes de cette édition parurent en 1778. On les trouve annoncés avec une notice dans ce Journal, *tom.* lij, *pag.* 187, année 1779.

Après la publication des *tomes* 3 & 4, le travail a été ſuſpendu; le *tome* 5ᵉ parut en 1786, & le 6ᵉ en 1787. Voyez Journal de médecine, *tom.* lxviij, *pag.* 545, & *tom.* lxxij, *pag.* 327.

Dans le *tome* 7ᵉ que nous annonçons, ſe trouvent les livres 21, 22, 23, 24, 25 & 26 du naturaliſte de Rome.

Dans le *tome* 8ᵉ ſont contenus les livres 27, 28, 29, 30, 31 & 32.

Ces huit volumes ſe vendent 60 liv. chez *Amand Kœnig*, à Strasbourg.

Voyage dans les Pyrénées françoises, dirigé principalement vers le Bigorre et les vallées; suivi de quelques vérités nouvelles et importantes sur les eaux de Barèges

et de Bagnères. A Paris ; chez Le Jay fils, *libraire, rue de l'Echelle-Saint-Honoré*, 1789; *in*-8°. *de* 327 *pages*.

18. L'auteur semble, dans son avant-propos, avoir craint d'ajouter un *nouveau voyage* à ceux qui, depuis quelque temps, occupent l'attention du public. Il auroit dû mieux augurer de l'état des choses. Le goût des *voyages*, fruit nécessaire du progrès des lumières, ne s'épuisera pas sitôt. Les hommes, fatigués du tableau des malheurs continuels des Sociétés policées, que leur offre l'histoire, sont plus disposés que jamais à reposer leur vue sur la peinture paisible de la nature, & des peuples simples qui en reconnoissent encore les loix. L'auteur de ce voyage a l'art de faire sentir tout le charme attaché à l'étude de ces objets intéressans. Il y a répandu beaucoup de variété ; l'influence du gouvernement, des mœurs & du climat y est supérieurement saisie ; les traits des habitans du Bigorre & des contrées voisines y sont présentés avec énergie ; les grandes scènes que la nature offre dans les pays de montagnes, retracées avec les couleurs les plus fortes & les plus brillantes. Au tableau de l'état actuel des lieux qu'il décrit, il a su joindre même l'intérêt de l'histoire ; car il n'y a pas de ville, de bourg, de village, de château, qui ne lui fournisse l'occasion de rappeler au lecteur le souvenir de quelque événement important ; ce qui achève de faire voir les révolutions que le moral & le physique ont éprouvées dans ces lieux, & sur-tout les modifications que le caractère du peuple reçoit suc-

ceſſivement des diverſes opinions, & de la fluctuation du gouvernement.

Les eaux minérales des Pyrénées ſont la matière d'un chapitre important de ce voyage. L'auteur ſe montre un peu incrédule ſur les merveilles attribuées aux eaux minérales. Ce n'eſt pas qu'il ne convienne que dans l'ordre des agens phyſiques, l'eau en général ne doive tenir un rang diſtingué ; il penſe même qu'il ſeroit poſſible de retirer de grands avantages de certaines ſources d'eau minérale, *mais ſans adopter*, dit-il, *cette jonglerie médicale, auſſi dangereuſe pour les malades, qu'elle eſt agréable pour ceux qui n'y apportent que le déſœuvrement & l'ennui.* Il regrette l'uſage que les anciens faiſoient du bain froid, auquel on ne ſubſtitua le bain chaud, que lorſque les mœurs ſe furent amollies & dépravées. Il dit qu'autant les bains froids ſont utiles, autant les bains chauds ſont pernicieux. Cette propoſition eſt trop générale, à ne conſidérer les bains que comme un objet de volupté, indépendamment d'aucune maladie; il eſt certain que l'uſage habituel des bains froids eſt préférable à celui des bains chauds ; mais il eſt des cas particuliers où ces derniers ſont plus convenables; il s'agit ſeulement de bien diſtinguer les circonſtances qui les rendent néceſſaires, de celles où ils peuvent devenir un moyen dangereux.

La chaleur intenſe de certaines ſources, produit en peu de temps ſur l'économie animale des effets trop rapides & trop marqués pour qu'on n'en doive pas preſcrire l'uſage avec la plus grande circonſpection, & le plus mûr examen. L'auteur de ce voyage rapporte les expériences de M. *Lemonier*, conſignées dans les

Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, sur l'effet des bains de Barèges. Ce médecin « éprouva que la source de Barèges, qui fait monter le thermomètre de *Fahrenheit* à cent degrés, & celui de *Reaumur* à trente-quatre, produit en une demi-heure une transpiration qui varie en différens jours, depuis sept onces & un gros & demi, jusqu'à vingt-neuf. Il ne put supporter qu'environ huit minutes la source la plus chaude, dont le degré de chaleur est le cent douzième du thermomètre de *Fahrenheit*, & à-peu-près le quarantième de celui de *Reaumur*; s'y étant plongé, en six minutes la sueur ruissela de tous les points de son visage, tout le corps devint rouge & gonflé; en huit minutes il sentit des éblouissemens qui l'obligèrent de se retirer. » Ces expériences doivent faire sentir combien ces bains peuvent être nuisibles dans certaines maladies, pour lesquelles cependant on ne laisse point de les conseiller. L'auteur du voyage, qui paroît être médecin, & médecin instruit, en tire un grand avantage contre cette espèce d'empirisme qui préside à l'emploi des eaux minérales. Il ne tient pas un grand compte des observations sur lesquelles on tâche d'établir la célébrité de ces eaux; il a été plus frappé du mal qu'il a vu, que du bien qu'on lui a raconté; il avoue que « si elles combattent efficacement les affections humorales chroniques, dont l'excrétion est laborieuse, elles nuisent dans les maladies nerveuses, les tempéramens secs & chauds, les hypocondriaques; que ceux qui ont des altérations dans le tissu organique du poumon, du foie, éprouvent de mauvais effets des bains. Il dit avoir été effrayé de l'abus qu'on fait de

ce moyen à l'égard des enfans & des femmes, & dans les engorgemens inflammatoire ou skirrheux, où l'augmentation du mouvement des vaisseaux est si à craindre, de n'entendre parler que de douches, qui sont le moyen le plus capable d'accélérer la suppuration & le progrès des ulcères cancéreux.

On ne peut s'empêcher d'avouer que les eaux minérales ont été, jusqu'à présent, prescrites avec trop de légèreté. Les médecins, qui dirigent l'administration de ces eaux, se sont plus attachés à faire connoître le bien, que le mal qu'elles ont fait ou peuvent faire; leurs observations tronquées, ne peuvent point fournir de lumières sûres aux médecins qui cherchent la vérité, parce qu'en général, en disant que les eaux minérales sont utiles dans telle maladie, ils distinguent rarement l'espèce, le degré & le période de cette maladie: distinction essentielle, sans laquelle il est impossible de faire un usage rationel de ce moyen de guérison.

L'auteur du voyage porte ensuite ses considérations sur les principes chimiques des eaux minérales. Il prétend que *la chaleur seule produit, par son impression sur les solides & sur les fluides, tous les phénomènes qu'on observe dans les bains à trente-quatre & à quarante degrés*. Il faut bien qu'il y ait du vrai dans cela, puisque des sources, qui diffèrent entre elles par leur composition chimique, produisent des effets semblables dans les mêmes maladies. Il n'est pas non plus aisé de répondre à d'autres objections que l'auteur fait sur l'insuffisance des analyses faites jusqu'à présent des eaux minérales; mais il nous paroît pousser trop loin ses assertions, en soutenant que le foie de soufre, contenu dans cer-

taines eaux minérales, n'eſt que de l'air inflammable. L'exiſtence du ſoufre dans ces eaux eſt inconteſtable, puiſqu'on le trouve en maſſe, attaché aux parois des aquéducs où elles coulent: nous en avons vu dans cet état à une ſource minérale des Pyrénées. Selon les principes de la nouvelle chimie, le ſoufre y eſt tenu en diſſolution par l'air inflammable. L'air vital, en ſe combinant avec le gaz inflammable, précipite le ſoufre. De quelque manière que s'opère cette précipitation, il n'eſt pas moins vrai que le ſoufre y préſide, & forme un de ſes principes conſtituans.

Cet ouvrage, fruit d'une plume mâle & philoſophique, eſt fait pour intéreſſer tous les lecteurs.

Mineralogische beschreibung des Westerwaldes, insbesondere der beyden Holzkohlenbergwerke zu Stokhausen und horn; C'est-à-dire, *Description minéralogique du Westerwald, et en particulier de deux mines de charbon de Stockhausen et Horn; par M. JEAN-PHIL. BECKER, secrétaire des mines de monseigneur le prince d'Orange-Nassau. A Berlin, chez* Maurer; *à Strasbourg, dans la librairie académique*, 1786; *in-8°. de* 218 *pag. avec une carte pétrographique.*

19. On ſait combien ces ſortes de deſcriptions

particulières sont utiles aux progrès de la minéralogie.

Celle de M. *Becker*, n'embrassant point une étendue de pays considérable, en est plus complette & plus exacte. Il l'avoit insérée dans les Mémoires de la Société des curieux de la nature de Berlin : elle se trouve au commencement du septième volume ; mais il a ensuite jugé que la collection des écrits de cette Société n'étant pas généralement répandue, il rendroit sa description plus utile en la publiant séparément : elle est dédiée au prince héréditaire d'Orange-Nassau.

M. *Becker*, déja connu avantageusement par plusieurs écrits insérés dans la correspondance de Klippstein, décrit ici la partie du pays d'Orange-Nassau, que M. *Busching* appelle propre, ou primitive, ou le haut Westerwald. Dans la première section, il traite de la situation & de la constitution minéralogique de cette contrée, qui contient à-peu-près douze mille de circonférence. On trouve à la fin de cette section la description des volcans & des matières volcaniques, ainsi que d'autres objets remarquables du Westerwald. Dans la seconde section, M. *Becker* parle des bois bitumineux qu'on trouve près de Stockhausen & de Horn ; il essaie d'expliquer dans la troisième, comment ce phénomène a pu avoir lieu.

Materia vegetabilis systemati plantarum, præsertim philosophiæ botanicæ inserviens, characteribus, quoscunque ill. LINNEUS indicavit, deli-

neatis, auctore NICOLAO EWOLDO PEREBOOM, Decadum prima, caudices, sumtibus auctoris prostant. Lugduni Batavorum apud *S.* et *J. Luchtmanns*, *in*-4°. 32 *pag.* cumf. ejusdem Decades alteræ, scapi, pedunculi ibid. eod. *pag.* 32.

20. Ce traité contient un développement des termes, des définitions, des explications de la philoſophie botanique de *Linné*; chaque décade offre cent-cinquante figures. La première traite des racines, troncs, tiges, feuilles & ſupports. M. *Pereboom* admet trois genres de racines, qui ſont les racines ſimples & communes, les bulbes compoſés de pluſieurs lames ou tuniques, & les racines tubéreuſes formées d'une ſubſtance ſolide & farineuſe. Le germe tient ſon origine de l'embryon; il préſente le développement futur des feuilles, ainſi que toutes les parties de la fructification. Les figures de cette décade repréſentent, d'après nature, ces trois claſſes de racines, cinq eſpèces de tiges, & des chaumes qui ſont les tiges des graminés. Cette première décade eſt terminée par un dictionnaire des termes d'uſage en botanique, dans lequel ſe trouvent auſſi développés les divers caractères des plantes.

La ſeconde décade renferme le reſte des explications concernant les tiges : il y eſt fait mention des hampes & des pédoncules.

Encyclopédie méthodique, Histoire naturelle; tome troisième, contenant les poissons. A Paris, chez Panckoucke; *à Liége, chez* Plomteux; *à Nancy, chez* Matthieu 1787; *in*-4°. *de* 435 *pag.*

21. Les poiſſons ont le ſang preſque froid, reſpirent par des ouies, ſont ovipares, ne peuvent marcher ſur la terre; ceux dont le corps eſt fort alongé & très-flexible, comme celui des anguilles, s'y traînent à peine en rampant comme les ſerpens; mais ils n'y reſteroient pas long-temps ſans périr: il faut qu'ils ſoient dans l'eau pour jouir de toutes leurs facultés : ils ſe meuvent aiſément dans ce liquide à l'aide de leurs nageoires; ils avancent & ils reculent dans toutes les directions; ils s'élèvent & ils s'abaiſſent en ligne verticale; ils ſe ſoutiennent & reſtent immobiles à différentes hauteurs, & ſe poſent ſur le fond de l'eau. Il paroît que le ſens du toucher eſt fort imparfait dans les poiſſons, parce qu'ils ſont revêtus d'écailles & enduits d'une humeur viſqueuſe qui empêche les écailles de ſe deſſécher, & les nageoires de perdre leur ſoupleſſe, ce qui rend tout le corps plus gliſſant dans l'eau. Le ſens du goût doit être preſque nul dans les poiſſons, parce qu'ils avalent leurs alimens ſans les mâcher, & que leur langue paroît être mal organiſée. On croit que les poiſſons vivent très-long-temps, parce qu'ils peuvent trouver dans l'eau une température toujours

égale, en ſe mettant à différentes profondeurs. On a prétendu qu'une carpe avoit vécu cent ans; mais il n'y a rien de bien conſtaté ſur la longue durée de la vie des poiſſons. On ſait que les changemens, qui arrivent dans l'atmoſphère, influent ſur les animaux.

C'eſt pour frayer que les ſaumons quittent chaque année la mer, & remontent dans les rivières juſque vers leur ſource. Les œufs, qui n'ont point été fécondés, n'augmentent point de volume; mais dès qu'ils ont été imprégnés de la liqueur du mâle, ils s'enflent, groſſiſſent & laiſſent bientôt échapper les petits qu'ils renferment. On a enlevé du corps de quelques truites des œufs; on les a mis dans un baquet avec de l'eau, dans laquelle on a répandu la liqueur des mâles en leur preſſant le ventre: les œufs ont été ainſi fécondés.

C'eſt dans l'introduction de cette hiſtoire naturelle des poiſſons qu'on trouve ces détails intéreſſans. Elle en préſente encore d'autres non moins curieux ſur la pêche, ſur la génération, ſur les caractères diſtinctifs des poiſſons, leurs nomenclatures, leurs dénominations, les diverſes manières de les préparer, pour les garder & conſerver dans les cabinets, & ſur la manière dont ils ſe pétrifient.

Voici à-peu-près comme M. *Daubenton*, auteur de cet important traité, a compoſé chaque article. Au nom ſpécifique françois, eſt réunie une ſynonymie latine aſſez complette, & ſouvent le nom ſuédois, ou allemand, ou anglois, ou italien, ſuivant la deſcription du poiſſon d'après les meilleurs Ichthyologiſtes; des détails ſur leurs mœurs, leurs façons de vivre, leurs uſages, leur utilité & leurs pêches; les

lieux qu'ils habitent. Indépendamment de l'hiftoire naturelle de chaque poiffon, il y a un vocabulaire des mots techniques de tout ce qui regarde la pêche & les poiffons.

M. Brouffonet eft fouvent cité & mis à contribution ; l'article du hareng eft un traité complet fur ce petit poiffon de mer.

Voici quelques articles qui donneront une idée de ce dictionnaire :

1°. *La carpe.* Il eft peu de poiffons auffi généralement connus & d'un ufage plus ordinaire que celui-ci ; c'eft le principal alvin des étangs, où il profpère, & il parvient affez promptement à un accroiffement confidérable. Sans avoir la chair auffi délicate que plufieurs autres poiffons, il eft un de ceux dont la préparation paroiffe le plus fufceptible d'être diverfifiée, & il devient ainfi doublement précieux, en nous offrant un genre de mets qui réunit la variété à l'abondance.

Il eft rare de trouver des carpes qui aient plus de deux pieds de longueur ; & une carpe eft réputée belle, lorfqu'elle a quinze ou dix-huit pouces. Cependant *Willugby* dit, d'après *Rondelet*, qu'il y a des lacs & des rivières où les carpes parviennent jufqu'à la grandeur de quatre pieds & demi.

La fécondité de la carpe eft étonnante : M. *Petit*, de l'Académie des fciences, a trouvé 262,224 œufs dans une carpe de quatorze pouces de longueur ; 303,552 dans une autre qui avoit feize pouces ; & 342, 144 dans une troifième qui étoit de dix-huit pouces.

On a prétendu que les carpes fe nourriffoient de vafe ; mais il eft certain qu'elles font avides

d'une multitude d'alimens, tels que le frai des autres poiſſons, les inſectes, différentes eſpèces de grains. Il n'y a perſonne qui, en ſe promenant dans les jardins de Chantilly, où il y a des canaux remplis de groſſes carpes, ne ſe ſoit donné le plaiſir de les voir ſe diſputer un morceau de pain qu'on leur jette, ou même le venir prendre à la main, en s'approchant du bord, & élevant la tête au-deſſus de l'eau, pour ſaiſir ce qu'on leur préſente. Il eſt vrai que les carpes ſucent la vaſe, mais c'eſt pour en retirer les ſubſtances animales ou végétales qui s'y trouvent mêlées.

On croit que les carpes vivent fort long-temps. *Geſner* rapporte, à la vérité ſur la foi d'autrui, que de ſon temps il y avoit dans les foſſés d'une forteresse du Palatinat une carpe âgée de cent ans. *Ledelius* dit dans les éphémérides d'Allemagne, qu'on nourriſſoit dans certains viviers de la Luſace des carpes de deux & trois cents ans. L'accroiſſement de ces carpes n'étoit pas moins merveilleux que leur vieilleſſe, puiſque le même auteur ajoute qu'elles étoient longues de deux aunes & larges de plus d'une demie.

La carpe eſt un poiſſon de rivière, de lac, d'étang & de marais. On eſtime beaucoup celle du Rhin.

2°. *L'Anguille électrique.* Le phénomène d'un poiſſon qui, par le ſeul contact, imprime une ſecouſſe & une agitation intérieures à l'homme, ou à tout animal qui l'approche, a été regardé pendant long-temps comme un fait unique, dont il n'y avoit d'exemple que par rapport à la torpille. On a trouvé depuis d'autres poiſſons, tels que l'anguille de Surinam dont il s'agit ici, qui

qui étoient doués de la même propriété, & les découvertes en ce genre, ont eu le même ſort que d'autres découvertes analogues faites dans le règne minéral, où la propriété de s'électriſer par la ſeule chaleur, reconnue d'abord uniquement dans la tourmaline, l'a été depuis dans pluſieurs ſcherts, dans la topaze du Bréſil, & juſque dans les calamines criſtalliſées qui appartiennent aux ſubſtances métalliques. On ſait que ce n'eſt que dans ce ſiècle qu'on eſt parvenu à expliquer ces différens faits d'une manière ſatisfaiſante, à l'aide de la théorie de l'électricité conçue & développée par le célèbre *Francklin.*

On trouve l'anguille électrique vers les ſources des fleuves de l'Amérique méridionale, dans la partie ſituée ſous la Zone-Torride, ſur-tout aux endroits où ces fleuves ſortent d'entre les rochers. Cette anguille dévore les autres poiſſons; & la faculté qu'elle a de communiquer la ſecouſſe électrique à ceux qui nagent dans le même fluide qu'elle, lui offre une puiſſante reſſource pour ſatisfaire ſon avidité.

Selon *Gronovias*, ſi dans un vaſe plein d'eau, où il y a une anguille électrique vivante, on met des poiſſons d'une autre eſpèce, ils meurent dans l'intervalle de quelques minutes. Cet auteur ajoute que dans les fleuves où il ſe trouve de ces anguilles, on ne voit aucun autre poiſſon à la diſtance de huit à dix perches. Lorſque l'anguille électrique veut tuer un poiſſon, elle s'avance vers lui, comme pour le ſaiſir; mais avant qu'elle l'ait touché, déja il a reçu le coup électrique, & on le voit tournoyer ſur le dos, tantôt prêt à périr, tantôt ſeulement engourdi. Cette manière dont l'anguille attaque ſa proie, doit faire pré-

d'une multitude d'alimens, tels que le frai des autres poiſſons, les inſectes, différentes eſpèces de grains. Il n'y a perſonne qui, en ſe promenant dans les jardins de Chantilly, où il y a des canaux remplis de groſſes carpes, ne ſe ſoit donné le plaiſir de les voir ſe diſputer un morceau de pain qu'on leur jette, ou même le venir prendre à la main, en s'approchant du bord, & élevant la tête au-deſſus de l'eau, pour ſaiſir ce qu'on leur préſente. Il eſt vrai que les carpes ſucent la vaſe, mais c'eſt pour en retirer les ſubſtances animales ou végétales qui s'y trouvent mêlées.

On croit que les carpes vivent fort long-temps. *Geſner* rapporte, à la vérité ſur la foi d'autrui, que de ſon temps il y avoit dans les foſſés d'une fortereſſe du Palatinat une carpe âgée de cent ans. *Ledelius* dit dans les éphémérides d'Allemagne, qu'on nourriſſoit dans certains viviers de la Luſace des carpes de deux & trois cents ans. L'accroiſſement de ces carpes n'étoit pas moins merveilleux que leur vieilleſſe, puiſque le même auteur ajoute qu'elles étoient longues de deux aunes & larges de plus d'une demie.

La carpe eſt un poiſſon de rivière, de lac, d'étang & de marais. On eſtime beaucoup celle du Rhin.

2°. *L'Anguille électrique.* Le phénomène d'un poiſſon qui, par le ſeul contact, imprime une ſecouſſe & une agitation intérieures à l'homme, ou à tout animal qui l'approche, a été regardé pendant long-temps comme un fait unique, dont il n'y avoit d'exemple que par rapport à la torpille. On a trouvé depuis d'autres poiſſons, tels que l'anguille de Surinam dont il s'agit ici, qui

qui étoient doués de la même propriété, & les découvertes en ce genre, ont eu le même ſort que d'autres découvertes analogues faites dans le règne minéral, où la propriété de s'électriſer par la ſeule chaleur, reconnue d'abord uniquement dans la tourmaline, l'a été depuis dans pluſieurs ſcherts, dans la topaze du Bréſil, & juſque dans les calamines criſtalliſées qui appartiennent aux ſubſtances métalliques. On ſait que ce n'eſt que dans ce ſiècle qu'on eſt parvenu à expliquer ces différens faits d'une manière ſatisfaiſante, à l'aide de la théorie de l'électricité conçue & développée par le célèbre *Francklin.*

On trouve l'anguille électrique vers les ſources des fleuves de l'Amérique méridionale, dans la partie ſituée ſous la Zone-Torride, ſur-tout aux endroits où ces fleuves ſortent d'entre les rochers. Cette anguille dévore les autres poiſſons; & la faculté qu'elle a de communiquer la ſecouſſe électrique à ceux qui nagent dans le même fluide qu'elle, lui offre une puiſſante reſſource pour ſatisfaire ſon avidité.

Selon *Gronovias*, ſi dans un vaſe plein d'eau, où il y a une anguille électrique vivante, on met des poiſſons d'une autre eſpèce, ils meurent dans l'intervalle de quelques minutes. Cet auteur ajoute que dans les fleuves où il ſe trouve de ces anguilles, on ne voit aucun autre poiſſon à la diſtance de huit à dix perches. Lorſque l'anguille électrique veut tuer un poiſſon, elle s'avance vers lui, comme pour le ſaiſir; mais avant qu'elle l'ait touché, déja il a reçu le coup électrique, & on le voit tournoyer ſur le dos, tantôt prêt à périr, tantôt ſeulement engourdi. Cette manière dont l'anguille attaque ſa proie, doit faire pré-

ſumer que ſa plus grande vertu réſide dans les parties antérieures de ſa tête (*a*).

3°. Le *Maquereau.* Il eſt peu d'alimens mieux aſſortis à la diverſité des goûts, & plus généralement accueilli ſur nos tables que ce poiſſon de mer. On le ſert parmi les viandes graſſes les plus délicates. Cependant, à juger du cas que l'on en doit faire, plutôt par des principes de ſanté que par la ſenſation du moment, il eſt bon de n'uſer de ce mets qu'avec réſerve, puiſqu'on prétend qu'il ſe digère difficilement, & peut occaſionner des peſanteurs & des inſomnies. *Lemery* dit que la chair du maquereau eſt compacte & un peu viſqueuſe, & qu'elle a une vertu apéritive & réſolutive. Ce poiſſon eſt un de ceux qui ont, à un degré plus marqué, la propriété de répandre une lumière phoſphorique au milieu de l'obſcurité.

Suivant M. *Anderſon*, les maquereaux ſe raſſemblent par troupes pour faire de grands voyages. Cet auteur croit qu'ils ſéjournent l'hiver dans le nord ; qu'au printemps ils côtoient l'Iſlande, paſſent auprès de l'Écoſſe & de l'Irlande, puis ſe rendent dans l'Océan, d'où une partie pénètre dans la Méditerranée, pendant que les autres ſe répandent dans la Manche. Ils paroiſſent en mai ſur les côtes de France & d'Angleterre, en juin ſur celles de la Hollande. Une partie ſe rend, au mois de juillet, dans la

---

(*a*) On trouve des détails curieux ſur cette anguille dans les *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Caïenne*, par M. BAJON. Paris, 1777 & 1778, 2 vol. in-8°. Ils ſe trouvent chez *Royez*, libraire, quai des Auguſtins, & chez l'auteur, hôtel de Suède, rue de Tournon.

mer Baltique, & une autre retourne au nord en côtoyant la Norwége.

4°. *La Tenche.* On ne connoît décidément aucun auteur ancien avant *Ausone*, qui ait fait mention de ce poiſſon; & la manière dont il en parle n'eſt pas propre à en donner une idée avantageuſe; il l'appelle *la reſſource du bas-peuple*, (*ſolatia vulgi*). Ce poiſſon n'a pas été mieux traité par pluſieurs modernes, qui l'ont regardé comme fade, d'un goût déſagréable, & de plus, mal-ſain & difficile à digérer. D'un autre côté, on lui a attribué des propriétés médicinales très-ſalutaires contre la fièvre, la jauniſſe, &c., lorſqu'il eſt employé à l'extérieur. On a prétendu même que les autres poiſſons, & en particulier le brochet, ſe guériſſoient de leurs bleſſures en ſe frottant contre le corps de la tenche, dont la mucoſité étoit, pour ces animaux, un ſpécifique aſſuré : delà eſt venu le ſurnom de *médecin des poiſſons*, que quelques-uns ont donné à la tenche. « Je ne garantirois pas, dit M. *Pennant*, après avoir rapporté ce ſentiment, que la liqueur viſqueuſe dont la tenche eſt enduite, eût tant de vertu par rapport aux habitans des eaux; mais il eſt certain que ſa chair eſt un aliment ſain & délicat pour les hommes».

An account of the culture and use of the mangel wurzel, or root of scarcity. Translated from the French of the *abbé* DE COMMERELL, corresponding member of the royal Society of arts and science at Metz. The

fourth edition. London : printed for *Charles Dilly*, in the Poultry; and *J. Phillips, George Yard, Lombard Street*; 1788. *In-8°. de xxxix pages pour le titre, les préfaces et l'introduction, puis 52 pages de texte et un avis au public, qui termine l'ouvrage, avec une planche coloriée (a).*

21. Le Mémoire de M. l'abbé *de Commerell*, ſur la culture de la *racine de diſette*, dont on a donné la notice dans ce Journal, *tome* lxxiv, in-12, *page*. 174, & *tome* j, in-8°., *page* 85, paroît avoir été accueilli en Angletrre comme en France.

C'eſt à M. *John Coaklei Lettſom*, déja avantageuſement connu du public, par ſon *hiſtoire naturelle du thé*, par ſon *voyageur naturaliſte*, & par d'autres ouvrages de médecine également intéreſſans, que nous ſommes redevables de cette traduction : l'Angleterre lui doit vraiſemblablement la connoiſſance & la culture de cette plante. Il en a tiré une très-grande quantité de graine de Paris ; il l'a fait diſtribuer à des milliers de cultivateurs dans les trois royaumes, & tous ces eſſais ont parfaitement réuſſi ;

(a) M. *de Villers*, D. M. P. dont la profonde littérature & la nombreuſe bibliothèque ſont généralement connues de tous les ſavans, a bien voulu nous confier l'exemplaire d'après lequel nous donnons cette notice.

ce qui paroît prouvé par la rapidité avec laquelle se sont succédées les éditions angloises. Il en a même envoyé aux Indes & en Amérique; & il espère que, si le climat lui est favorable, sa culture pourra devenir généralement utile.

M. *Lettsom* a rapporté en tête de la quatrième édition que nous faisons connoître, les préfaces des trois précédentes. Dans la première, datée du premier août 1787, & dans la seconde, du cinq septembre suivant, il fait une histoire abrégée de la *plante de disette*, des avantages de sa culture, & il rend compte des expériences particulières qu'il a faites sur cet objet. Dans la troisième du quinze novembre de la même année, il fait connoître la famille des *bettes*, à laquelle il rapporte la *racine de disette*, malgré le sentiment contraire de M. l'abbé *de Commerell*, ses différentes espèces ou variétés, leur nomenclature botanique dans les diverses langues anciennes & modernes, & il rapporte les passages des auteurs & même des poètes qui en ont parlé avantageusement.

La planche qui représente la *plante de disette*, est gravée & coloriée avec soin. Le plan en est distribué de manière que dans ce format in-8°., on a représenté distinctement & sans confusion toutes les parties de la plante, même les feuilles radicales, qui, comme on sait, sont fort larges.

Cette traduction paroît avoir été faite sur la troisième édition françoise. Elle est datée du 22 avril 1788, & est très-soignée, comme tout ce qui sort des presses angloises.

Académie royale des sciences de Paris.

L'Académie royale des sciences avoit proposé, en 1788, pour sujet d'un Prix sur l'histoire-naturelle, « de faire connoître quels sont les indices des mines de charbon de terre, & les constitutions particulières des pays où elles se trouvent, &c. » Elle a reçu trois Mémoires sur ce sujet, parmi lesquels deux méritent d'être distingués; le N°. 2 ayant pour devise: *Vous verrez fleurir bientôt vos manufactures, vos arts & votre commerce au-delà de vos espérances;* & le N°. 3, avec cette devise: *Ignis ubique latet.* Ces Mémoires contiennent des détails intéressans; nous croyons devoir citer sur-tout ceux qu'on trouve dans le N°. 3, relativement aux veines de charbon qui gissent entre les bancs de pierres calcaire & coquillière; mais l'Académie a vu avec regret que les concurrens, au lieu d'embrasser le sujet dans toute son étendue, se sont bornés à des indices locaux & particuliers aux provinces qu'ils avoient parcourues, & dont la plupart ont été déja consignés dans différens ouvrages imprimés.

Comme l'Académie desire que la question, vu son importance, soit traitée aussi complétement qu'il est possible; & d'après les observations combinées des grandes exploitations qui se trouvent en France & dans les provinces voisines, elle s'est déterminée à proposer de nouveau le même sujet, en doublant le Prix, & en donnant aux concurrens le temps nécessaire pour rassembler tous les faits que ce grand

& utile travail exige. Elle propofe donc, pour fujet du Prix d'hiftoire-naturelle, de l'année 1791, « de faire connoître quelle eft la nature & la difpofition des différentes fubftances qui, non-feulement, fervent d'enveloppe aux couches de charbon de terre, fuivant leurs qualités, mais encore forment les bancs de roches interpofés entre ces couches. Ces fubftances doivent être indiquées de manière à guider tous ceux qui peuvent faire des recherches de ce combuftible.

On traitera des dérangemens des veines de charbon, des crans, des failles & barremens qui occafionnent les interruptions de ces veines, de la nature & du giffement des roches, & des matières qui donnent lieu à ces accidens; des différentes inflexions ou plis des veines de charbon dans leur inclinaifon & direction. Enfin, on joindra à toutes ces obfervations les indices extérieurs qui peuvent annoncer l'exiftence du charbon ».

L'Académie defire que, pour faciliter l'intelligence de tous ces détails, les auteurs des Mémoires qui lui feront adreffés, y joignent des plans & des coupes propres à repréfenter les couches de charbon, les bancs de roches qui les enveloppent, & les crans qui les dérangent. Le Prix fera de 3000 liv.

Les Mémoires ne feront reçus que jufqu'au premier février 1791 exclufivement.

L'Académie proclamera la pièce qui aura mérité le Prix, à fon affemblée publique de Pâques 1791.

SÉANCE PUBLIQUE de l'Académie royale de chirurgie de Paris.

Le jeudi 23 avril 1789, l'Académie de chirurgie a tenu ſa Séance publique. M. *Louis*, ſecrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture par le diſcours ſuivant :

L'Académie avoit propoſé pour le prix de l'année 1787, qu'on déterminât la meilleure conſtruction des feuilles de myrte, des érignes, des petites curettes, & des différentes eſpèces de pinces à panſement; & quelles ſont les règles ſuivant leſquelles on doit ſe ſervir méthodiquement de ces inſtrumens portatifs. Dans le programme publié cette année même, elle a déclaré que, dans l'intention de favoriſer les concurrens, elle avoit fait imprimer les diſſertations qui ont obtenu les deux premiers prix ſur la matière inſtrumentale; & pour ne pas éloigner ceux qui ſeroient privés de l'avantage de pouvoir conſulter les ouvrages anciens & modernes qui ont traité cette matière, elle a notifié que les recherches hiſtoriques & de pure érudition, ne prévaudroient pas ſur les vues de pratique, capables de contribuer plus directement aux progrès de l'art. Ces intentions, ſur le ſecond chef, n'ayant pas été auſſi parfaitement remplies qu'elle l'auroit deſiré, elle a propoſé, pour l'année 1789, le ſujet qui ſuit :

Poſer les règles ſuivant leſquelles on doit ſe ſervir avec intelligence & dextérité, *des inſtrumens néceſſaires au panſement journalier des plaies*

& des ulcères, dans les différentes parties du corps.

Si l'Académie jugeoit, d'après le petit nombre des Mémoires envoyés ſur ce ſujet, de l'émulation qui anime ceux qui, en cultivant l'art, s'intéreſſent à ſes progrès, elle trouveroit cette émulation trèsarefroidie ; mais nous ſommes bien informés que parmi pluſieurs perſonnes que l'eſpoir de remporter le prix avoit excitées au travail, les unes, peu ſatisfaites de leurs efforts, avoient penſé que la queſtion n'étoit pas ſuſceptible d'une diſſertation aſſez étendue, à moins que d'entrer dans des détails minutieux, peu dignes de l'attention d'une ſociété ſavante; & que d'autres, au contraire, avoient été effrayées de la trop vaſte carrière dans laquelle elles s'étoient engagées. Elles ſe ſont également laiſſé tromper par les apparences, faute de n'avoir pas aſſez médité ſur le vrai ſens de la propoſition.

Elle a été circonſcrite à deſſein, afin qu'on ne perdît pas de vue que la perfection de la matière inſtrumentale & ſon uſage méthodique, étoient l'objet eſſentiel à traiter. On n'a pas voulu que les concurrens s'occupaſſent des panſemens en général, des variations ſavantes & délicates qu'exige la différence des eſpèces & des états des maladies, par rapport aux remèdes qu'on y emploie, aux appareils néceſſaires, au temps où il faut les renouveller, &c. Cette matière a été ſavamment diſcutée dans le Mémoire de M. *Le Cat*, que l'Académie a couronné en 1735, ſur les cas où il convient de panſer fréquemment, & ceux où il faut panſer rarement dans chaque genre de maladies chirurgicales.

Toute reſtreinte qu'eſt la propoſition à l'u-

ſage des inſtrumens néceſſaires au panſement journalier des plaies & des ulcères, elle préſente un aſſez vaſte champ à parcourir, même dans les généralités, dont la connoiſſance eſt indiſpenſablement liée au ſujet.

Le panſement le plus ſimple, & qui ſemble le plus aiſé à mettre en pratique, étant un opération, la définition ſeule de ce terme, fait ſentir que c'eſt une induſtrieuſe & méthodique application de la main, pour le rétabliſſement de la ſanté. Il doit donc y avoir des règles pour faire le plus ſimple panſement avec méthode. C'eſt par le malheureux préjugé, que les choſes faciles ne peuvent être mal faites, qu'on s'applique ſi peu à les bien faire.

La ſituation du malade, la poſition du chirurgien pour la facilité & la ſureté du panſement, celle des aides, la lumière naturelle ou artificielle dont on doit être éclairé, ſont des objets réduits en préceptes dès l'origine de l'art; *Hippocrate* s'en eſt occupé : nous voyons journellement les fâcheux effets des panſemens confiés à gens qui n'ont pas la moindre notion de ces principes, & dont on croit néanmoins pouvoir vanter l'adreſſe, en faiſant abſtraction du ſavoir.

L'Académie n'a pas ſéparé l'intelligence de la dextérité : par l'une, on eſt guidé dans ce qu'on fait; c'eſt la lumière & la ſcience : par l'autre, on exécute avec ſureté, en ſachant préciſément ce qu'on fait, comment & pourquoi on le fait; c'eſt l'art : leur réunion produit la méthode; où elle manque, la ſcience & l'art ſont en défaut.

C'eſt encore un préjugé bien déſaſtreux de croire qu'il y ait, en chirurgie, des procédés

peu importans, ſur leſquels il ſoit à-peu-près indifférent d'établir des règles, & qu'on puiſſe ne pas ſoumettre à des préceptes raiſonnés. Mais on n'agira que par routine, ſi l'intelligence ne preſcrit pas ce qu'il faut faire. Si l'on ne ſe rend pas raiſon de ſes moindres mouvemens, on pourra être très-mal-adroit, ſous les apparences d'une fauſſe dextérité.

Un grand avantage dans la formation des élèves en chirurgie, c'eſt que dès leur début ils ſont initiés dans l'exercice de l'art; c'eſt ſurtout dans les hôpitaux que des actes répétés doivent leur faire acquérir une précieuſe habileté; mais on ne s'occupe peut-être pas aſſez à faire ſentir aux commençans, que la dextérité s'acquiert moins par l'exercice que par la réflexion, ſur ce qu'ils voient faire & ſur ce qu'ils font. A la vérité, on ne leur confie d'abord que des choſes ſimples & faciles; mais s'ils ne ſe rendent pas raiſon de leurs procédés, s'ils ne ſont pas pénétrés de la poſſibilité de bien ou de mal exécuter ce dont on les charge, ils contracteront, ſans s'en apercevoir, des habitudes vicieuſes. Mais lorſqu'il y aura des règles écrites & judicieuſement établies, ceux qui, par légèreté ou inſouciance, auroient négligé de s'en inſtruire, étant élèves, pourront ſentir quelque jour combien ils ont été égarés par l'inobſervation de ces règles. Ils apprendront aux jeunes gens que, faute de les connoître & de les ſuivre avec une attention conſtante, on peut tomber dans de grandes mépriſes, & ils ſe feront un devoir ſcrupuleux de leur inculquer des principes dont ils auront enfin connu toute l'utilité. Une leçon verbale, donnée ſur-le-champ

& à propos dans un cas individuel, frappe un coup direct, dont l'impression ne s'efface point. L'élève sensible, redoublera de zèle & d'application pour mériter les éloges qu'on lui aura refusés en connoissance de cause. L'instruction, acquise par la lecture, ne l'affecteroit pas aussi vivement. Il faut plaindre l'indocile qui ne sentiroit pas le prix de l'intérêt qu'on lui montre dans l'attention de le reprendre. Le législateur de notre Parnasse donne un avis fort utile à ceux qui veulent y monter :

Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.

Il est assurément plus nécessaire d'être guidé dans les sentiers qui mènent au temple d'Epidaure, que dans les avenues du Palais des Muses.

C'est par l'attention à ne pas négliger les petites choses, qu'on prévient les distractions sur les plus importantes ; mais pourroit-on regarder comme minutieuses des règles de conduite qu'*Hippocrate* n'a pas dédaigné de tracer ? Au traité *de la Décence*, il prescrit dans les plus simples procédés, tels que frictions, onctions, fomentations, de prendre garde que tout cela se fasse avec beaucoup d'attention & d'adresse ; & au livre *de la Loi*, il dit que « l'art doit être appris avec prudence & sagesse ; qu'il faut commencer jeune, dans un lieu propre à cette sorte d'étude, & travailler beaucoup & long-temps, afin que cette science jetant de profondes racines, & devenant comme naturelle, porte heureusement de bons fruits ».

Par le lieu propre aux études, *Hippocrate* entend celui où se trouve ce qui est nécessaire, tant pour la théorie que pour la pratique,

Quand un chirurgien eſt inſtruit & fort avancé dans ſon art, il faut, dit *Hippocrate*, qu'il s'applique à cette partie qui enſeigne à panſer les bleſſures, & à extraire les traits qui ſont reſtés dans le corps. *Cette ſcience* ne peut être appriſe dans nos villes, ajoute-t-il; car pendant la vie d'un homme, il arrive très-rarement que nos villes aient la guerre entre elles ou avec leurs voiſins; mais on peut fort bien l'apprendre chez les étrangers. C'eſt pourquoi celui qui veut devenir bon chirurgien, doit chercher la guerre chez les étrangers, & ſuivre les armées, où il ſera dans un exercice continuel qui peut ſeul rendre habile.

Cet exercice continuel n'eſt conſeillé que pour mettre en pratique les préceptes dont *Hippocrate* dit expreſſément que le chirurgien déja avancé dans ſon art doit être inſtruit. Sans les connoiſſances préalables, la pratique ne formeroit qu'un routinier fort dangereux. C'eſt donc toujours la ſcience qui doit diriger la main dans la moindre des opérations : *avec intelligence & dextérité;* l'Académie ne ceſſe de le répéter dans ſes programmes.

La dextérité, comme nous l'avons dit, *s'acquiert* par les préceptes & par la pratique. *Jacques de Marque* traite, dans ſon introduction à la chirurgie, de la dextérité, qu'il fait conſidérer en ſept circonſtances; ce ſont les topiques ou lieux communs de l'ancienne philoſophie de l'école : ils indiquent les diverſes faces ſous leſquelles un ſujet peut être enviſagé; & quoiqu'on ait dit que c'étoit un moyen qui ſervoit à l'ignorance, on peut y avoir recours très-utilement pour s'inſtruire ſoi-même, & pour l'inſtruction des autres. Un vers tech-

nique, très-connu, exprime ces ſept circonſtances :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quandò.

L'auteur des annotations ſur ce chapitre de *Jacques de Marque*, dit en termes exprès, que la ſcience & l'art, la théorie & la pratique ſont enſemble néceſſaires ; que l'une ſans l'autre eſt inutile & infructueuſe, & que la perfection de l'art conſiſte principalement en la partie active & opérative ; c'eſt pourquoi il conſeille aux étudians « non-ſeulement de voir & ſavoir les opérations par livre, mais par pratique ; d'aller ſouvent aux hôpitaux ; ſuivre les armées ; voir opérer les maîtres ; opérer ſous eux, ſi faire ſe peut ». Car en fait des arts, ajoute-t-il, il n'y a ſi bonne inſtruction, que l'uſage et l'expérience ; & en la chirurgie, comme en toute autre diſcipline, les exemples enſeignent plus que les préceptes ».

Les préceptes, en effet, doivent avoir l'expérience pour baſe, & celle-ci n'a de mérite qu'en conformité des règles ; elle eſt le fruit de leur judicieuſe application. Si dans le métier de la guerre, dans l'art de détruire les hommes, le maniment des armes eſt aſſujetti aux règles les plus préciſes & les plus ſévères, de quelle conſidération ne doivent donc pas être celles qui ont pour but le ſoulagement des hommes & la conſervation de leur vie, dans l'uſage des moyens qu'on y emploie ?

Les panſemens ſont des opérations journalières, variables ſuivant diverſes circonſtances, & dont la viciſſitude ne peut être prévue. Le ſuccès des opérations majeures & capitales peut

dépendre des panſemens : on demande que celles-ci ſoient faites avec autant de célérité qu'il eſt poſſible ; la dextérité, dans les panſemens, exige preſque toujours la plus ſage lenteur. Des livres élémentaires donnent pour principes que les panſemens ſoient faits *doucement*, *mollement* & *promptement* ; par la troiſième de ces conditions, on perdroit preſque néceſſairement l'avantage de remplir la première. C'eſt en levant avec circonſpection les bandes, les compreſſes & les plumaceaux ; c'eſt en les imbibant doucement de quelque liqueur appropriée, lorſque le pus les colle ; c'eſt en nettoyant les bords d'une plaie avec la feuille de myrte ; en ôtant les bourdonnets avec des pincettes, en plaçant les canules, en faiſant des injections ; c'eſt, dis-je, dans tous ces cas qu'il faut procéder lentement, ſi l'on veut agir doucement. La troiſième condition qu'on recommande eſt donc contraire aux bons effets des premières : la promptitude nuit à la douceur & à la dextérité ; celle-ci eſt inſéparable de la modération dans tous les mouvemens deſtinés à l'emploi des moyens qui peuvent favoriſer le vœu de la nature & celui de l'art. On ne peut calculer tout le bien qui réſulte de l'intelligence prudente & induſtrieuſe avec laquelle on lève & l'on poſe un appareil.

L'objet de ces règles, en général, eſt de renbre rationel le moindre procédé dans l'uſage des inſtrumens qui ſervent au panſement journalier des plaies & des ulcères. Tous les élèves ne peuvent jouir de l'avantage de voir pratiquer les grands maîtres, & de ſe former par leur expérience. Il faut donc que de bons documens y ſuppléent, & apprennent à ſe conduire avec

ſureté & méthode; ils proſcriront l'arbitraire, trop ſouvent nuiſible ; & l'intelligence deviendra la ſource de la dextérité : on ne peut trop le répéter.

Si l'on parcourt les différentes parties du corps, & les diverſes maladies dont elles peuvent être attaquées, on verra de combien de modifications les règles générales ſont ſuſceptibles dans leur application particulière. Un abcès, une fiſtule à l'anus doivent-ils être panſés comme un abcès au grand angle de l'œil, comme une fiſtule lacrymale? Un ulcère profond, comme un ſuperficiel? La carie dans une articulation, comme la ſimple exſiccation de la ſurface d'un os mis à nud, &c?

L'Académie, en traitant des inſtrumens, a eſpéré qu'on s'expliqueroit ſur leur correction ou réforme, autant que ſur leur uſage. Un ſeul exemple fera ſentir l'importance de cette remarque, & ce que ſon omiſſion peut avoir de fâcheux. Il y a un inſtrument particulièrement deſtiné au panſement journalier des plaies de tête, à la ſuite de l'opération du trépan. Tous les livres modernes lui donnent le nom de *méningophylax ;* c'eſt une tige d'acier terminée par un bouton lenticulaire, & montée ſur un manche de bois. La moindre méditation ſur cet inſtrument en auroit fait prononcer la proſcription. Le nom qu'on lui a donné eſt impropre. Le *méningophylax*, décrit par *Celſe*, fort loué, & avec raiſon, par *Fabrice d'Aquapendente*, grand dans l'arſenal de *Scultet*, n'eſt point un bouton à l'extrémité d'une tige : c'eſt une lame aſſez large & coudée, pour pouvoir être introduite ſous le crâne, afin de mettre la dure-mère à l'abri des offenſes

qu'elle pourroit recevoir des dents de la couronne, lorſqu'on eſt obligé d'en multiplier les applications. *Méningophylax*, *cuſtos meningis*, *gardien de la dure-mère*. On lit avec peine ce que *Garengeot* dit contre cet inſtrument, qu'il a pris pour un élévatoire; & peut-être avec plus de peine encore, la manière dont il le dit.

L'inſtrument qu'il nomme ſi mal-à-propos *méningophylax*, eſt connu, dans les bons auteurs, ſous le nom de *decuſſorium*, parce que l'uſage qu'on lui attribue eſt de preſſer la dure-mère, pour permettre au ſang & au pus de ſortir plus librement par l'ouverture du trépan; mais ces preſſions pourroient être dangereuſes, & elles ſont abſolument inutiles : les matières épanchées ſortent naturellement par le lieu qu'on a préparé pour leur iſſue; & ſi leur denſité y mettoit obſtacle, ce ne feroit point par des preſſions qu'on le leveroit, mais bien par des injections, par des canules, & par contre-ouverture, ſuivant les circonſtances. On a trouvé un autre uſage à cet inſtrument, nommé ſubſtantivement *le lenticulaire*, pour le diſtinguer d'un autre qui porte ce nom en adjectif; c'eſt d'introduire les bords du ſyndon de linge qui doit couvrir immédiatement la dure-mère, ſous la circonférence de l'os perforé. Mais en ſuppoſant que ce précepte n'ait aucun inconvénient dans la pratique, on engageroit la circonférence du ſyndon avec plus de facilité, au moyen de la petite ſonde plate & arrondie, ou petit levier que M. *Petit* a adapté à cet uſage. L'habitude, toujours trop irréfléchie, a conſervé le lenticulaire emmanché dans nos caiſſes d'inſtrumens deſtinés à l'opération du

trépan, quoiqu'il ſoit dit convenir au panſement journalier des plaies qui réſultent de cette opération. C'eſt ſous ce point de vue moins répréhenſible, qu'il a une place marquée dans les étuis portatifs, ordinairement au bout du ſtylet, qu'on met dans la ſonde de poitrine, laquelle ſert auſſi d'algalie pour femme. Ainſi, toutes les erreurs poſſibles ont été accumulées, tant ſur la dénomination & conſtruction, que ſur l'utilité de l'inſtrument lenticulaire. Cet exemple ſuffit pour faire connoître ce qu'on peut attendre, pour le progrès de l'art, de gens capables d'approfondir les queſtions relatives à la matière inſtrumentale, ſoit par réforme, correction ou invention, & par l'uſage qu'on peut & qu'on doit faire des inſtrumens.

Le Prix de cette année, ſur la manière de ſe ſervir des inſtrumens conſacrés aux panſemens dans le traitement ordinaire des plaies & des ulcères, a été adjugé au Mémoire N°. 5, qui a pour deviſe ce paſſage des offices de *Cicéron*:

Hoc autem de quo nunc agimus idipſum eſt quod utile appellatur.

L'auteur eſt M. *Desgranges*, chirurgien-gradué, membre du collége royal de chirurgie à Lyon, & correſpondant de l'Académie. Il a remporté le Prix, il y a deux ans, ſur les inſtrumens dont il a, cette année, fait connoître plus particulièrement l'utilité & les uſages. Il a bien ſenti l'étendue & l'importance du ſujet qu'il avoit à traiter. Si pour remplir cette tâche, il ſuffiſoit, dit-il, de ſe tenir en garde contre les préjugés de notre éducation chirurgicale, d'écarter tout ce que l'habitude, la routine & l'uſage ont introduit dans le manuel des panſe-

mens, & de méditer & réfléchir attentivement ſur ce qu'on a fait ou va faire dans les hôpitaux, on conviendroit qu'il n'eſt pas tant aiſé de réduire en préceptes ces détails élémentaires, toujours minutieux à rendre, & de les énoncer avec cette clarté & cette conciſion néceſſaires à leur intelligence. C'eſt bien ici le cas, continue M. *Deſgranges*, de dire avec *Horace* :

Difficile eſt propriè communia dicere.

Nous pourrions offrir un paſſage du même auteur, à ceux qui ſe propoſeront de marcher ſur les traces de M. *Deſgranges* :

. . . . . Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſerét hunc, nec lucidus ordo.

Le Prix fondé pour le progrès de l'art des accouchemens, par M. *Vermont*, conſeiller d'État, accoucheur de la Reine, a été accordé à M. *Mauſſion*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu d'Orléans.

M. *Cullerier*, chirurgien principal, gagnant maîtriſe à l'hôpital de Bicêtre, a mérité le Prix d'émulation.

Les cinq autres médailles d'or ont été accordées à M. *Mangé*, maître en chirurgie, profeſſeur de l'art des accouchemens à Rennes; à M. *Mirault*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu à Angers; à M. *Yſabeau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu à Gien; à M. *Boüet*, maître en chirurgie à Nérac; & à M. *Denis*, chirurgien-major de l'hôpital civil & militaire, & ſtipendié de la ville, à Commercy.

Le 7 avril, l'Académie a perdu l'un de ſes plus ſavans & laborieux aſſociés étrangers,

homme de génie, dans toute la rigueur de l'expreſſion, qui a cultivé les ſciences & les arts avec ſuccès. L'anatomie, l'hiſtoire naturelle, la chirurgie, ont fait particulièrement ſes délices : proſecteur habile, deſſinateur, graveur, ſa vive & induſtrieuſe activité le portoit à tout ce qui pouvoit la nourrir & l'accroître. Trois jours avant la ſéance publique, nous avons reçu, de la Haye, la lettre de MM. *Camper* fils, qui font part de la perte qu'ils venoient de faire, bien perſuadés que l'Académie partagera ſincèrement leurs regrets.

L'ACADÉMIE propoſe pour le Prix de 1790, le ſujet qui ſuit :

Déterminer la meilleure forme des diverſes eſpèces d'aiguilles propres à la réunion des plaies, à la ligature des vaiſſeaux, & autres cas où leur uſage ſera jugé indiſpenſable ; & décrire la méthode de s'en ſervir.

Et pour l'année 1791, la queſtion ſuivante :

Déterminer la matière & la forme des inſtrumens propres à la cautériſation, connus ſous le nom de cautères actuels : *indiquer ſuivant quelles règles & avec quelles précautions on doit s'en ſervir, eu égard aux différentes parties, & à la diſtinction des cas où leur application ſera jugée néceſſaire ou utile.*

Le troiſième tome des pièces qui ont concouru pour le Prix de l'Académie, préſente trois Mémoires intéreſſans ſur le Feu ou Cautère actuel. Elle avoit demandé « ſi ce moyen n'avoit pas été trop employé par les anciens, &

trop négligé par les modernes ; en quel cas & pourquoi il devoit être admis par préférence à d'autres moyens dans la cure des maladies chirurgicales » ? La queſtion qu'on propoſe aujourd'hui a un objet plus étendu, & ſpécialement relatif à l'exercice de l'art. Ce n'eſt qu'en conſidérant la matière inſtrumentale dans ſon uſage rationel & méthodique, qu'on pourra donner, à l'aide de la ſcience, un code & des règles à la dextérité.

Le Prix conſiſtera, chaque année, en une médaille d'or de la valeur de cinq cents livres, ſuivant la fondation de M. *de la Peyronie*.

Ceux qui enverront des Mémoires, ſont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils ſoient liſibles.

Les auteurs mettront ſimplement une deviſe à leur ouvrage ; ils y joindront, à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs noms, qualités & demeure ; & ce papier ne ſera point ouvert, ſi la pièce n'a pas mérité le Prix.

Ils adreſſeront leur ouvrage, *franc de port*, à M. *Louis*, ſecrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, à Paris, ou le lui feront remettre.

Les étrangers ſont avertis qu'il ne ſuffit pas d'acquitter le port de leurs paquets juſqu'aux frontières de la France, mais qu'ils doivent commettre quelqu'un pour les affranchir depuis la frontière juſqu'à Paris, ſans quoi leurs Mémoires ne ſeront pas admis au concours.

Toutes perſonnes, de quelque qualité & pays qu'elles ſoient, pourront aſpirer au Prix : on n'en excepte que les membres de l'Académie.

La médaille sera délivrée à l'auteur même, qui se fera connoître, & au porteur d'une procuration de sa part; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au jour de décembre 1789 & 1790, inclusivement; & l'Académie, à son assemblée publique, qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques suivante, proclamera celui qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans, sur les fonds qui lui ont été légués par M. *de la Peyronie*, une médaille d'or de deux cents livres à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matière de chirurgie que ce soit au choix de l'auteur; Elle adjugera ce Prix d'Emulation le jour de la séance publique, à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage dans le courant de l'année précédente.

M. *Vermont*, conseiller d'état, accoucheur de la Reine, a fondé à perpétuité une médaille d'or de la valeur de trois cents livres, qu'on adjugera le même jour, à celui qui, dans le cours de l'année, aura communiqué à l'Académie le meilleur Mémoire, ou les observations les plus utiles au progrès de l'art des accouchemens.

Cinq médailles d'or, de cent francs chacune, seront distribuées pareillement à cinq chirurgiens régnicoles qui auront fourni dans l'année un Mémoire, ou trois observations intéressantes.

N°ˢ. 1, 3, 6, 7, 11, 14, M. GRUNWALD.
2, 4, 5, 10, 12, 13, 15, 16, 18, 19, 20, 22, M. WILLEMET.
8, 17, M. ROUSSEL.
21, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier d'avril 1789.

Page 71, avant dernière ligne, *effacez* et
Page 76, ligne première de la note, 1°., *lisez* 5°.
Page 77, ligne avant dernière du texte, *au-dessus de l'anneau*, lisez *au-dessous*.
Page 80, ligne première de la note, *année* 1559, *lisez* 1759.
Page 84, deuxième note (*a*), lisez (*b*).
Page 88, ligne 17, *id.... &*, lisez *ce*.
Ibid. ligne dernière du texte, la, *lisez* sa.
Page 155, ligne 26, désignant, *lisez* désignent.
Page 156, ligne 4, *Je trouve, &c.* Supprimez jusqu'à la fin de l'*alinea*.
Page 161, ligne 18, M. *Blondet*, lisez *Blondel*.
Page 165, ligne 10, *Blondet*, lisez *Blondel*.

Cahier de mai.

Page 314, ligne 10, dont leur objet, *effacez* dont.
Id. ligne 17, bon patriotique, *lisez* bon patriote.
Page 335, ligne 6, professeur, *lisez* prosecteur.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de juin 1789. A Paris, ce 24 mai 1789.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1789.

